

FONDO PIZZOFALCONE



DI MARINA

Pale

3198

PROVINCIALE



NAZIONALE

B. Prov.

I

362

NAPOLI

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III

Num.° d'ordine

XVII

19 a 19

B.P

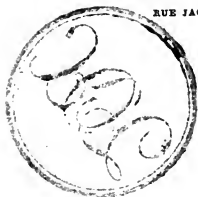
I
362

C

LES
COMMENTAIRES
DE
CÉSAR.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N^O 24.



606517-

LES
COMMENTAIRES
DE
CÉSAR,

ÉDITION DE WAILLY,
ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SECOND.



A PARIS
CHEZ ANSELIN ET POCHARD,
SUCCESEURS DE MAGIMEL,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.



1826.

1880



COMMENTAIRES DE CÉSAR.

GUERRE CIVILE.

LIVRE PREMIER.



I. Propositions de paix rejetées. II. Harangue de César à ses soldats; commencement de la guerre. III. Effroi de Rome à la prise de Corfinium. IV. Départ de Brindes. V. Siège de Marseille. VI. Guerre d'Afranius. VII. Combat naval. VIII. Fin de la guerre d'Afranius.

An. avant J. C. 49, de Rome 605.

FABIUS ayant rendu les lettres de César aux consuls, on eut bien de la peine à obtenir d'eux, malgré les vives instances des tribuns du peuple, qu'ils en fissent lecture dans le sénat: mais on ne put obtenir que le sénat délibérât sur leur contenu; et les consuls ne

parlèrent que du danger que courait la république : alors L. Lentulus promit de soutenir hautement la cause de la république et du sénat, si chacun voulait émettre son opinion hardiment et avec courage ; il ajouta qu'en cherchant à favoriser César et à gagner ses bonnes grâces, comme on avait fait précédemment, il verrait par lui-même quelle conduite il lui faudrait tenir, et ne déférerait point à l'autorité de l'assemblée ; qu'il avait aussi du crédit et des liaisons d'amitié avec César. Scipion s'expliqua sur le même ton, et dit que Pompée était bien disposé pour la république, pourvu que le sénat ne l'abandonnât point ; mais que s'il tardait et qu'il voulût agir avec ménagement, il implorerait en vain son secours dans la suite.

Ce discours de Scipion tenu dans Rome en plein sénat, tandis que Pompée était aux portes de la ville, paraissait comme sorti de la propre bouche de ce dernier. Il y en avait en de plus modérés ; tels que M. Marcellus, qui soutint qu'on ne devait point penser à délibérer sur les besoins de la république, avant d'avoir fait des levées dans toute l'étendue de l'Italie, et rassemblé une armée, à l'abri de laquelle le sénat pût librement et sans crainte ordonner ce qu'il lui plairait ; M. Calidius était également d'avis que Pompée se retirât dans les provinces

de son département, pour ôter tout sujet de guerre, parce que César avait lieu de craindre que les deux légions tirées de son armée, ne fussent employées contre lui, Pompée les retenant aux portes de Rome. M. Rufus opina presque dans les mêmes termes. Mais tous trois furent aigrement repris par le consul L. Lentulus, qui ne voulut pas même rapporter le sentiment de Calpidius. Marcellus étonné de ces réprimandes se désista du sien. Ainsi les clameurs du consul, la crainte d'une armée qui était aux portes de Rome, les menaces des amis de Pompée, furent cause que le plus grand nombre par force et malgré eux, se raugèrent de l'avis de Scipion. Il fut donc arrêté que César licencierait son armée dans un certain temps, et que s'il y manquait, il serait regardé comme ennemi de la république. M. Antoine et Q. Cassius tribuns du peuple s'y opposèrent ; et sur-le-champ on fit rapport de leur opposition : à cet égard il y eut de très-vifs débats ; et plus chacun s'emporta et déclama, plus il fut applaudi par les ennemis de César.

Sur le soir, à l'issue de la conférence, Pompée fait venir chez lui tous les sénateurs, loue et encourage les plus violens, gourmaude et réveille ceux qui penchaient vers la modération. En même temps il rappelle de tous côtés plusieurs des militaires qui avaient au-

trefois servi sous lui , leur promet des récompenses et de l'avancement , et fait paraître devant lui différens soldats des deux légions que César lui avait renvoyées : Rome est remplie de gens de guerre. Curion assemble les tribuns du peuple , pour maintenir le droit des comices. Tous les amis des consuls , les partisans de Pompée , ceux qui avaient d'anciennes animosités contre César , se rendent au sénat : par leur concours et leur vivacité ils effraient les timides , et rassurent ceux qui balancent ; la plupart sont privés de la liberté de dire franchement ce qu'ils pensent. L. Pison censeur et L. Roscius préteur s'offrent d'aller informer César de ce qui se passe , et ne demandent que six jours pour remplir cette commission ; quelques-uns même sont d'avis de lui envoyer des députés afin de lui exposer la volonté du sénat.

On ne les écoute point : on leur oppose le discours du consul , de Scipion et de Caton. D'anciennes inimitiés , et le ressentiment d'avoir été exclus d'un emploi , animaient Caton contre César. Lentulus accablé de dettes , espérait obtenir le commandement d'une armée et d'une province , et se flattait de recevoir des présens considérables des rois qu'il ferait déclarer amis et alliés des Romains ; il se vantait même parmi les siens d'être un jour un

autre Sylla , qui réunirait en sa personne toute l'autorité de la république. Scipion comptait de même sur le gouvernement des provinces et le commandement des armées , qu'il espérait partager avec Pompée, son ami; ajoutez à ces motifs la crainte d'être poursuivi pour ses malversations , sa vanité et les flatteries de ceux qui , par leur crédit, avaient alors le plus de pouvoir dans la république et dans les tribunaux. Pompée lui-même animé par les ennemis de César , et ne pouvant souffrir d'égale , s'était totalement aliéné de lui , et venait de se réconcilier avec leurs ennemis communs , qu'il avait gagnés pour la plus grande partie à César dans le temps de leur alliance. D'ailleurs honteux de son injustice criante à l'égard des deux légions qu'il avait retenues pour établir son autorité et sa domination , tandis qu'elles étaient destinées pour l'Asie et la Syrie , il souhaitait qu'on en vint aux armes.

Voilà pourquoi on agit avec tant de précipitation et de tumulte : on ne donna point le temps aux parens de César de l'instruire de ce qui se passait : on ne laissa pas aux tribuns du peuple la liberté de se garantir du péril, ni même de faire usage du dernier de leurs droits , de l'opposition, droit que Sylla leur avait laissé : mais on les obligea de comparaître dès le septième jour après être sortis de

charge, tandis que précédemment les tribuns les plus séditeux ne rendaient aucun compte de leurs actions et n'avaient rien à craindre avant le huitième mois. Enfin on en vint contre lui à ce décret si rare et si extraordinaire, décret hardi qui ne fut presque jamais porté qu'à l'extrémité, dans les plus grands troubles de l'état, et lorsque son salut semblait entièrement désespéré, savoir : « Que les consuls, les préteurs, les tribuns du peuple et les proconsuls veillent à ce que la république n'éprouve aucun dommage. » Ce décret fut porté le sept janvier. Ainsi dans les cinq premiers jours du consulat de Lentulus où le sénat put s'assembler, il y en eut deux employés à l'élection des magistrats, et le reste à faire des décrets contre l'autorité de César, et à sévir avec hauteur et dureté contre les tribuns du peuple, personnages respectables à tous égards. Les tribuns sortent aussitôt de la ville, et se retirent auprès de César. Il était alors à Ravenne, où il attendait qu'on répondit à ses demandes réitérées, et que son affaire se terminât paisiblement, par l'intermédiaire de personnes équitables.

Les jours suivans le sénat se tint hors de Rome. Pompée y représenta tout ce que Scipion avait dit de sa part, loua le courage et la fermeté des sénateurs, rendit compte du

nombre de ses forces ; dit qu'il avait dix légions toutes prêtes à le servir ; qu'il savait d'ailleurs que les troupes n'étaient pas bien intentionnées pour César, et qu'on ne pouvait leur persuader de le secourir et de le suivre. Ensuite on délibéra sur les mesures qu'il y avait à prendre : en conséquence on résolut de faire des levées dans toute l'Italie, d'envoyer Faustus Sylla en Mauritanie avec le titre de propréteur, et de tirer pour Pompée de l'argent du trésor public. On parla aussi de déclarer le roi Juba allié et ami du peuple romain. Marcellus combattit cette dernière mesure ; et Philippe, tribun du peuple, celle qui regardait Faustus. On publia des décrets sur le reste. On donna des gouvernemens de province à des particuliers. Il y en avait deux consulaires ; les autres étaient prétoriens : Scipion eut la Syrie, L. Domitius la Gaule. Philippe et Marcellus furent oubliés à dessein, et l'on ne tira pas au sort pour eux. On envoya des préteurs dans les autres provinces ; et ils partirent sans attendre, ce qui s'était fait les années précédentes, que le peuple eût ratifié leur élection, sans être revêtus de leur costume guerrier, et sans avoir rempli les vœux d'usage. Les consuls sortent de la ville, ce qui n'était encore jamais arrivé ; et des particuliers se font précéder de licteurs dans Rome et au Capitole, exemple inouï jus-

qu'alors. On fait des levées par toute l'Italie, on exige des armes et de l'argent des villes municipales, on en tire des temples; en un mot, on confond tous les droits divins et humains.

César instruit de ces événemens, harangue ses troupes; leur rappelle les insultes qu'il a reçues dans tous les temps de ses ennemis, lesquels par leurs intrigues jalouses et calomnieuses, avaient aliéné de lui le cœur de Pompée, à la gloire et à l'élévation duquel il avait toujours applaudi et contribué. Il se plaint qu'on ait introduit dans la république une nouveauté aussi extraordinaire, que celle de censurer et d'empêcher par les armes le droit d'opposition que possèdent les tribuns, et qui leur avait été rendu les années précédentes. Sylla même, quoiqu'il eût dépouillé ce corps de tout son crédit, lui avait laissé ce privilège: tandis que Pompée, qui passait pour lui avoir restitué les prérogatives qu'il avait perdues, lui ôtait même celles qu'il exerçait auparavant. Il ajouta que toutes les fois qu'on avait donné ordre aux magistrats de veiller au salut de la république, ce qui était un ordre pour le peuple romain de prendre les armes, ce n'avait été que dans le dessein de s'opposer à des lois pernicieuses, pour réprimer la violence des tribuns, quelque grande sédition, et quand

on s'était emparé des temples et des lieux fortifiés ; et que ces exemples des siècles passés avaient été expiés par la mort des Gracques et de Saturninus ; que pour le présent, il n'avait été fait ni pensé rien de pareil ; que l'on n'avait publié aucune loi, fait aucune ouverture au peuple, fomenté nulle division. Il les exhorte à défendre contre les entreprises de ses ennemis l'honneur et la dignité d'un général, sous la conduite duquel ils ont pendant neuf ans avec tant de bonheur et de gloire servi la république, remporté tant de victoires, soumis la Gaule et l'Allemagne. A ce discours, les soldats de la treizième légion qui étaient présens, et qu'il avait fait venir auprès de lui dès le commencement de ces troubles (les autres n'étant point encore arrivés), s'écrièrent tout d'une voix, qu'ils étaient prêts à soutenir l'honneur de leur chef et la dignité des tribuns du peuple.

Sur cette assurance de leurs bonnes dispositions, il part pour Rimini avec cette légion, et y rencontre les tribuns qui venaient se jeter entre ses bras : ensuite il fait sortir ses autres légions de leurs quartiers d'hiver, et leur ordonne de le suivre. Le jeune César, dont le père était son lieutenant, l'y vient trouver, lui rend compte des raisons qui l'avaient attiré auprès de lui, et lui dit ensuite que Pompée

l'avait chargé d'une commission particulière, qui était de l'excuser, et de le prier de ne point lui vouloir de mal de ce qu'il avait fait en faveur de la république; qu'il avait toujours sacrifié ses liaisons particulières au bien général; qu'il était aussi du devoir, de la dignité de César d'immoler ses inimitiés et ses ressentimens à l'intérêt de l'état, et de n'être pas tellement irrité contre ses ennemis, qu'en voulant leur nuire, il nuisît à la république; il ajouta encore quelques mots pour la justification de Pompée. Le préteur Roseius lui parle à peu près dans les mêmes termes, et l'assure qu'il est l'organe des sentimens de Pompée.

Quoique César ne trouvât point ces discours capables de réparer les atteintes qu'on avait portées à sa gloire, néanmoins croyant ces deux hommes propres à se charger auprès de Pompée de sa réponse, il les pria l'un et l'autre, puisque Pompée s'était servi d'eux, de vouloir bien aussi lui rendre compte de ce qu'il souhaitait, afin de voir si l'on ne pourrait pas terminer ces différends à l'amiable, et délivrer toute l'Italie de la crainte d'une guerre civile. Qu'ils pouvaient l'assurer de sa part, que les intérêts de la république lui avaient toujours été plus chers que sa propre existence; qu'il avait vu avec douleur ses en-

nemis lui chercher querelle pour le priver des bienfaits du peuple romain, et lui retrancher les derniers six mois de son gouvernement, pour le faire revenir à Rome solliciter le consulat, quoique le peuple eût ordonné que l'on eût égard à lui dans son absence; que cependant, par considération pour la république, il avait souffert patiemment le tort qu'on lui avait fait en agissant ainsi; qu'il avait proposé par lettres au sénat que tous licenciassent leurs armées, sans avoir pu l'obtenir; qu'il savait que l'on faisait des levées dans toute l'Italie; qu'on lui avait ôté deux légions sous prétexte de la guerre des Parthes; que tout l'état était en armes, que de tels préparatifs n'avaient pour but que sa perte; que néanmoins, il était prêt à tout faire et à tout souffrir pour l'amour de la république. Que Pompée se retire dans ses gouvernemens, ajouta-t-il; que les troupes soient licenciées; que l'Italie entière dépose les armes; que Rome soit délivrée de ce qu'elle croit avoir à craindre; qu'on laisse les comices libres, et la république à la disposition du peuple et du sénat; que pour y réussir plus facilement et avec plus de sûreté, chacun de nous s'engage par serment; qu'ensuite Pompée s'avance vers moi, ou qu'il souffre que je l'aille trouver; tous ces démêlés se termineront par une entrevue.

Roscius et le jeune César se rendirent à Capoue chargés de ces propositions; ils y trouvèrent les consuls et Pompée, auxquels ils firent le rapport des demandes de César. En ayant délibéré, ils les renvoyèrent porter le résultat de leur conférence, qui était que César sortit de Rimini, retournât dans la Gaule, et licenciât son armée; qu'à ces conditions Pompée se retirerait en Espagne; que cependant on ne discontinuerait point les levées, que César n'eût donné des assurances d'exécuter ce qu'on exigeait de lui.

Il était injuste d'exiger que César sortit de Rimini, et qu'il retournât dans la Gaule, tandis que Pompée demeurerait maître des provinces et des troupes d'autrui; que César licenciât son armée pendant qu'on faisait des levées; de promettre que Pompée se retirerait en Espagne, sans en marquer le temps et le jour précis; de sorte que s'il restait en Italie jusqu'à la fin du consulat de César, il ne fausserait ni sa parole ni son serment. Enfin ne fixer aucune époque pour une entrevue, et ne pas promettre de s'approcher, c'était ôter toute espérance d'accommodement. César fait donc sortir M. Antoine de Rimini, et l'envoie sur Arezzo avec cinq cohortes; pour lui, il reste à Rimini avec deux légions, et commence à y faire des recrues. Pendant son séjour

en ce lieu, il s'empara de Pésaro, de Fano et d'Ancône, et laissa une cohorte dans chacune de ces places.

Ayant ensuite appris que le préteur Thermus s'était jeté dans Ugubio avec cinq cohortes, qu'il la faisait fortifier, mais que tous les habitans étaient bien intentionnés pour lui, il y envoya Curion avec trois cohortes qu'il tira de Pésaro et de Rimini. Averti de son arrivée, Thermus, qui se défiait des habitans, retire ses cohortes et quitte la ville : en chemin ses soldats l'abandonnent, et s'en retournent chacun chez eux. Curion s'empare d'Ugubio, à la grande satisfaction de tous. Ce succès fit connaître à César que les peuples étaient portés pour lui : dans cette confiance, il tire de garnison les cohortes de la treizième légion, et part pour Osimo, où Attius s'était jeté avec quelques cohortes, et d'où il faisait des levées dans toute la Marche d'Ancône, par le moyen des sénateurs qu'il y avait envoyés.

Au bruit de l'approche de César, les décursions d'Osimo se rendent en foule auprès d'Attius Varus, et lui représentent qu'il ne leur appartient point de décider de la querelle présente; mais que ni eux, ni leurs concitoyens, ne peuvent souffrir que l'on ferme les portes de la ville à César, qui avait fait d'aussi belles actions, et rendu d'aussi grands

services à la république ; qu'il devait donc songer de bonne heure à sa sûreté et à sa réputation. Attius fut si frappé de ce discours , que sur-le-champ il fit sortir la garnison qu'il avait introduite dans la ville , et se sauva. Mais quelques soldats des premiers rangs des troupes de César le poursuivirent , l'obligèrent de s'arrêter , et en étant venus aux mains , tous les siens l'abandonnèrent : les uns se retirèrent chez eux ; le reste vint joindre César , et lui amena L. Pupius , premier capitaine d'une légion , qui avait servi dans la même qualité sous Pompée. César après avoir donné aux soldats d'Attius les éloges qu'ils méritaient , renvoya Pupius , remercia les habitans d'Osimo , et les assura qu'il se souviendrait du service qu'ils lui avaient rendu.

Cette nouvelle alarma tellement Rome , que le consul Lentulus qui s'y trouvait alors pour ouvrir le trésor public , et en tirer l'argent qui devait être remis à Pompée , selon le décret du sénat , s'enfuit de la ville , dès qu'on l'eut ouvert ; parce qu'il courut un faux bruit que César allait arriver , et que sa cavalerie avait déjà paru. Marcellus son collègue et la plupart des magistrats ne tardèrent pas à le suivre. Pompée était parti le jour précédent , pour aller joindre les deux légions que César lui avait renvoyées , et qu'il avait mises en

quartier dans la Pouille. On suspendit les levées qui se faisaient à Rome ; et personne ne se crut en sûreté en-deçà de Capoue. Enfin on commença dans cette ville à se rassurer et à se réunir ; et l'on s'y occupa d'enrôler les particuliers de la colonie romaine , laquelle y avait été conduite en conséquence de la loi Julia. Lentulus , ayant fait assembler sur la place les gladiateurs que César y tenait pour les exercer , leur donna la liberté , des chevaux , et leur commanda de le suivre. Mais sur l'avis qu'il reçut des siens , que ce qu'il faisait à l'égard de ces gladiateurs était blâmé de tout le monde , il les distribua dans les villes voisines de la Campanie , pour les garder.

En partant d'Osimo , César parcourut le territoire de la Marche d'Ancône ; toutes les villes de cette contrée l'accueillirent à bras ouverts , et fournirent à son armée tout ce qui lui était nécessaire. Cingolo même , ville que Labiénus avait fondée et bâtie à ses frais , lui envoya des députés , et lui promit de faire avec zèle tout ce qu'il lui ordonnerait : il lui demanda des soldats , et elle lui en envoya. Cependant la douzième légion le joignit ; et suivi de ces deux légions , il marcha vers Ascoli , ville de la Marche d'Ancône. Lentulus Spinther qui la gardait avec dix cohortes , en

sortit bientôt au bruit de l'approche de César , et fit ce qu'il put pour emmener avec lui ses cohortes ; mais abandonné en chemin par le plus grand nombre, il rencontra Vibullius Rufus que Pompée avait envoyé dans la Marche d'Ancône pour y rassurer les esprits. Vibullius, après avoir su de lui ce qui se passait dans ces lieux , prit ses soldats et le laissa se retirer. Il ramassa encore tout ce qu'il put des troupes que Pompée avait levées dans les provinces voisines ; puis ayant rencontré Uclille Hirus qui s'enfuyait de Camérino avec six cohortes , il les joignit aux siennes , de sorte qu'il se trouva en avoir treize. Ainsi accompagné, il précipita sa marche sur Corfinium , où commandait Domitius Ahenobarbus , et lui apprit que César allait paraître avec deux légions. Domitius avait déjà levé dans Albe , dans la Calabre et dans les pays voisins , environ vingt cohortes.

Après la prise d'Ascoli , et la fuite de Lentulus , César fit chercher les soldats qui l'avaient abandonné , et ordonna de nouvelles levées. Pour lui , étant resté un jour dans Ascoli , afin de pourvoir aux approvisionnements , il en partit pour Corfinium. En y arrivant, il trouva cinq cohortes que Domitius avait détachées de la ville, occupées à rompre un pont qui était distant d'environ une lieue

de Corfinium. Les coureurs de César les attaquent, les chassent du pont, et les forcent de rentrer aussitôt dans la ville. César fit ensuite passer la rivière à ses légions, et vint camper sous les murs de la place.

Alors Domitius dépêche vers Pompée, qui était dans la Pouille, des envoyés qui connaissaient parfaitement le pays, leur promet de grandes récompenses, et les chargea de lettres par lesquelles il lui demandait instamment du secours. Il lui écrivit qu'avec deux armées on pouvait aisément investir César dans ces gorges, et lui couper les vivres; que s'il manquait à le secourir, lui, plus de trente cohortes, grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains, seraient dans le dernier péril. Après avoir expédié ces courriers, il exhorte ses troupes, dispose ses machines sur les remparts, assigne à chacun son poste, et promet à chaque soldat quatre arpens de terre de son propre patrimoine, et à proportion autant aux centurions et aux vétérans qui s'étaient rendus volontairement à ses ordres.

Pendant ce temps on apprit à César que ceux de Sulmone, ville qui n'était qu'à sept milles de Corfinium, voulaient se donner à lui; mais que le sénateur Q. Lucrétius et Attius Pelignus, qui la gardaient avec sept cohortes, y mettaient obstacle. Il leur envoya

M. Antoine avec cinq cohortes de la treizième légion. Dès qu'ils aperçurent nos drapeaux, ils ouvrirent leurs portes; les habitans et les soldats vinrent avec joie au-devant de lui: Lucrétius et Attius se jetèrent du haut des murs. Attius mené à Antoine, demanda d'être mené à César. Antoine revint avec Attius et les cohortes le même jour qu'il était parti. César joignit ces cohortes à son armée, et renvoya Attius sain et sauf. Pendant les trois premiers jours du siège, il ne pensa qu'à se retrancher avantageusement, à faire venir des vivres des villes municipales voisines, et à rassembler le reste des troupes qu'il attendait. Dans ces trois jours la huitième légion arriva, suivie de vingt-deux cohortes nouvellement levées dans la Gaule, et d'environ trois cents chevaux que lui envoyait le roi de Bavière. Avec ce renfort il forma un nouveau camp de l'autre côté de la place, et en donna le commandement à Curion. Les jours suivans il fit tirer de nouveaux retranchemens garnis de forteresses. La plus grande partie de ces ouvrages était à peine achevée, que les députés envoyés à Pompée revinrent.

Domitius après avoir lu leur lettre dont il cacha le contenu, se contenta de dire dans le conseil, que Pompée arriverait bientôt à leur secours; qu'en attendant il fallait avoir bon

courage, et préparer tout ce qui était nécessaire pour bien défendre la ville. Cependant il révéla le secret de la missive à quelques amis, avec lesquels il résolut de s'enfuir. Mais comme la contenance de Domitius démentait ses discours, qu'on le vit agir avec moins d'assurance et de fermeté qu'auparavant, qu'il s'entretenait mystérieusement avec ses amis contre sa coutume, et qu'il évitait de paraître en public, il ne put long-temps cacher ni dissimuler la vérité. En effet, Pompée lui mandait qu'il ne s'exposerait pas au plus grand danger pour le secourir; que ce n'était ni par son conseil ni par son ordre qu'il s'était jeté dans Corfinium; qu'ainsi donc il devait faire en sorte de venir le joindre, s'il était possible, avec les troupes qu'il avait. Mais le siège et la circonvallation de la place ne lui permettaient pas de mettre ce dessein à exécution.

Cependant le projet de s'enfuir qu'avait formé Domitius ayant transpiré, ses soldats se retirent à l'écart sur le soir, et se déclarent les uns aux autres, par l'entremise de leurs tribuns, de leurs centurions et de leurs autres officiers: que César les tient investis; que tous ses ouvrages touchent presque à leur fin; que Domitius leur chef, sur les assurances duquel ils avaient compté, les abandonnant et ne pensant qu'à s'enfuir, ils doivent pourvoir à

leur sûreté. D'abord les Marses s'opposant à cette résolution, s'emparèrent de la partie la mieux fortifiée de la ville; leur division alla si loin, qu'ils furent près d'en venir aux mains. Cependant ces troupes s'étant envoyé de part et d'autre des médiateurs, les Marses apprirent bientôt ce qu'ils ignoraient, je veux dire le dessein que Domitius avait formé de prendre la fuite. Alors tous d'un commun accord entourèrent Domitius dès qu'il parut en public, et s'assurèrent de sa personne; en même temps ils envoyèrent des leurs à César, pour l'assurer qu'ils étaient prêts à lui ouvrir les portes, à lui obéir et à lui remettre Domitius.

A cette nouvelle, César, quoique persuadé qu'il était d'une grande importance pour lui de s'emparer au plus tôt de cette place, et de joindre à ses troupes les cohortes qui s'y trouvaient, de peur qu'avec de l'argent, ou par de fausses nouvelles, ou par quelque autre voie, on ne fit changer de pensée à la ville et à la garnison; ce qui arrive souvent dans la guerre, où les moindres événemens causent de grandes révolutions : craignant néanmoins qu'en introduisant ses troupes dans la place, les soldats ne profitassent de l'obscurité de la nuit pour la piller, il se contenta de renvoyer avec de grands éloges ceux qu'on lui avait députés, leur ordonnant de faire bonne garde

aux portes et sur les murailles. En même temps il borda de ses soldats les ouvrages qu'il avait fait construire , sans les poster de distance en distance comme les jours précédens , mais de sorte que les gardes et les sentinelles se touchaient en quelque manière et garnissaient toutes ses fortifications : il enjoignit aux tribuns et aux capitaines de faire la ronde , leur recommandant d'avoir l'œil , non-seulement sur les sorties , mais encore d'être attentifs à ce que personne ne pût se glisser secrètement. Nul , quelque las et fatigué qu'il fût , ne voulut prendre du repos cette nuit ; tant on était dans l'inquiétude sur l'issue de l'affaire. Chacun formait différentes conjectures : on voulait savoir ce que deviendraient ceux de Corfinium , Domitius , Lentulus , les autres enfin , et quelle serait la suite de tant d'événemens.

Vers les quatre heures du matin , Lentulus Spinther pria du haut des murs les sentinelles et les corps-de-garde de lui permettre d'aller trouver César , ce qui lui ayant été accordé , des soldats de Domitius sortirent avec lui , le conduisirent , et ne le quittèrent que quand il fut arrivé en présence de César. Il commence par lui demander la vie , le supplie de lui pardonner en considération de leurs anciennes liaisons , et rappelle les grands services que César lui avait rendus ; comme de l'avoir aidé

à être admis dans le collège des pontifes , de lui avoir fait obtenir le gouvernement de l'Espagne au sortir de sa préture , et d'avoir appuyé sa demande pour le consulat. César l'interrompant lui répondit qu'il n'était nullement sorti de sa province dans des intentions hostiles , mais pour se défendre des insultes de ses ennemis , pour rétablir les tribuns du peuple chassés de Rome à son sujet , et pour recouvrer sa liberté et celle du peuple romain opprimée par la faction d'un petit nombre de personnes. Lentulus rassuré par ce discours , lui demanda la permission de retourner dans la ville , afin de consoler par son exemple plusieurs de ceux qui s'y trouvaient , lesquels dans la crainte de ce qui pouvait leur arriver , se livraient au désespoir. Quand il eut obtenu cette permission , il se retira.

A la pointe du jour, César fit venir devant lui tous les sénateurs , leurs enfans , les tribuns militaires et les chevaliers romains. De ce nombre furent L. Domitius , P. Lentulus Spinther , L. Vibullius Rufus , Sex. Quinctilius Varus questeur , L. Rubrius , tous de l'ordre sénatorial ; il y avait en outre le fils de Domitius , beaucoup d'autres jeunes gens , ainsi qu'un grand nombre de chevaliers romains et de décurions , que Domitius avait fait venir des villes municipales. Lorsqu'ils

furent tous en sa présence , il défendit à ses troupes de leur adresser la moindre invective ni la moindre insulte : ensuite il leur reprocha en peu de mots l'ingratitude dont plusieurs d'entre eux payaient ses grands bienfaits : puis il les congédia , sans leur avoir fait d'autre mal. Domitius avait apporté et déposé à Corfinium environ cent cinquante mille écus : deux magistrats ayant présenté cette somme à César , il la rendit à Domitius , pour faire voir qu'il n'en voulait ni à la vie ni aux biens de personne : cependant il était certain que cet argent appartenait au public , et que Pompée l'avait donné pour payer les troupes. Ensuite il fit prêter serment aux troupes de Domitius , partit dans la même journée , fit une marche ordinaire , après être resté sept jours devant Corfinium , et gagna la Pouille en côtoyant la mer Adriatique.

Pompée instruit des événemens de Corfinium , quitte Lucera , se rend à Canosa , et de là passe à Brindes : il y fait venir de toutes parts les troupes nouvellement levées , arme les esclaves et les bergers , leur donne des chevaux , et en forme un corps d'environ trois cents cavaliers. Cependant le prêteur L. Manlius s'enfuit d'Albe avec six cohortes , et le prêteur Rutilus Lupus de Terracine avec trois ; ces dernières ayant aperçu de loin la cavalerie

de César commandée par Bivius Curius; quittent le préteur, et passent au service de Curius. Quelques autres qui fuyaient par d'autres chemins, tombent dans l'armée de César, ou dans sa cavalerie. On arrête en chemin, et l'on amène à César, Cn. Magius de Crémone, intendait des machines de Pompée. César le renvoie à son maître, avec ordre de lui dire, que puisque jusque-là ils n'avaient pu s'aboucher, et qu'il allait bientôt le joindre à Brindes, il était de l'intérêt de la république et du salut commun, qu'ils eussent ensemble une entrevue; que leur accommodement ne pouvait s'effectuer aussi avantageusement de loin ni par des tiers, qui rapportaient bien les conditions, mais qui ne pouvaient les discuter.

Après l'avoir ainsi congédié, il arriva près de Brindes avec six légions, trois de vétérans, et trois nouvellement levées qu'il avait complétées dans sa marche. Car pour les troupes de Domitius, il les avait de suite envoyées de Corfinium en Sicile. A son arrivée, il trouva que les consuls étaient partis pour Durazzo avec une grande partie de l'armée, et que Pompée séjournait à Brindes avec vingt cohortes; sans que l'on pût juger si son dessein était de demeurer dans cette ville, afin qu'étant maître des extrémités de la Grèce et de l'Italie, il le fût également de toute la mer Adriatique,

et pût ainsi faire la guerre en même temps sur les deux points ; ou s'il y était simplement resté faute de vaisseaux. César craignant que Pompée ne crût pouvoir toujours tirer du secours de l'Italie , commença par fermer l'entrée et la sortie du port de Brindes ; ce qu'il exécuta de la manière suivante. Dans le lieu où l'entrée du port était la plus étroite , il fit construire un môle et une digue , de chaque côté du rivage ; car la mer était basse en ces endroits : ensuite la profondeur de l'eau l'empêchant de pousser sa digue aussi loin qu'il voulait, afin de la continuer il fit avancer trente pieds en mer de chaque côté plusieurs radeaux joints deux à deux , et les attacha par les quatre coins avec des ancres , pour que les vagues ne pussent les ébranler. Il en joignit d'autres de pareille grandeur pour les soutenir , et les couvrit de terre et de fascines , afin de pouvoir marcher sûrement dessus , et en défendre l'entrée et la sortie. Sur le front et sur les côtés , il les garnit de parapets et de claies , et de quatre en quatre il fit élever dessus , des tours à deux étages , pour les mieux garantir contre le choc des vaisseaux et contre le feu.

A ces travaux Pompée opposa de forts navires de charge qu'il avait trouvés dans ce port : il fit élever au-dessus , des tours à trois

étages , les remplit d'une multitude de machines et de toutes sortes de traits , les lança contre ces radeaux pour les briser , et ruiner les ouvrages ; de sorte que tous les jours de part et d'autre on se battait de loin à coups de frondes , de flèches et de dards. Malgré ces hostilités , César ne négligeait pas les moyens d'en venir à un accommodement. Et quoiqu'il lui parût fort étrange qu'on ne lui renvoyât point Magius , qu'il avait dépêché à Pompée avec des propositions ; bien que ces tentatives réitérées et toujours inutiles retardassent son activité et ses entreprises, il crut devoir persévérer dans son premier dessein de conciliation. Il envoya donc Caninius Rebilus son lieutenant, ami intime de Scribonius Libon , pour le prier de ménager un entretien : il le chargea d'exhorter Libon à procurer la paix , et surtout à lui faire avoir une conférence avec Pompée. Il mande à Libon qu'il est convaincu que s'il peut réussir à les aboucher ensemble , la tranquillité sera bientôt rétablie à des conditions équitables , et que s'il y parvient, il en aura tout l'honneur et tout le mérite. Libon , après avoir entendu Caninius , va trouver Pompée , et revient un moment après dire à Caninius , que les consuls étaient absens , et qu'on ne pouvait traiter d'aucun accord sans eux. Après toutes ces ten-

tatives inutiles, César crut devoir enfin en rester là, et ne plus penser qu'à la guerre.

Sa digue étant presque à moitié construite, après neuf jours de travail, les vaisseaux qui avaient conduit les consuls avec une partie de l'armée, revinrent de Durazzo à Brindes. Pompée, ou alarmé des travaux de César pour fermer le port, ou résolu dès le commencement de quitter l'Italie, se disposa au départ, dès que les vaisseaux furent arrivés; et pour empêcher que César ne l'attaquât si aisément, et que ses troupes n'insultassent la ville au moment où il opérerait sa retraite, il en fit boucher les portes, barricader les places et les avenues; creusa des fossés au travers des rues, et y placa des pieux et des bâtons pointus; les couvrit de claies légères, et fit jeter de la terre par dessus. Il eut encore soin de fermer deux avenues ou chemins qui étaient hors des murs de la ville et qui conduisaient au port, en y faisant enfoncer de grosses poutres pointues. Quand tout fut prêt, il embarqua ses troupes sans bruit, après avoir posé un petit nombre de vieux soldats, de frondeurs et de gens de trait le long des murailles et sur les tours pour en imposer, leur recommandant de partir au premier signal, dès qu'ils verraient toutes les troupes embarquées: en conséquence il leur

laissa dans un endroit convenable quelques barques légères.

Les habitans de Brindes , fort mécontents des mépris de Pompée et des injustices de ses troupes , favorisaient le parti de César : dès qu'ils furent assurés du départ , pleins de cette nouvelle et courant de tous côtés , ils en informèrent les soldats de César du haut de leurs maisons. Sur cet avis , celui-ci fait prendre les armes à ses troupes , et préparer des échelles , pour ne pas manquer une si belle occasion. Pompée met à la voile vers minuit. Les soldats qu'il avait postés le long des murs pour les garder , quittent ce poste au signal dont on était convenu , et gagnent leurs vaisseaux par des chemins détournés qui leur étaient connus. Les troupes de César se mirent donc en devoir d'escalader la ville ; mais ceux de Brindes les ayant avertis de prendre garde aux fossés , aux palissades cachées , et aux autres pièges qu'on leur avait tendus , ils furent contraints de s'arrêter ; et ayant pris un grand détour pour arriver au port , ils ne purent se rendre maîtres , à l'aide de quelques chaloupes et de quelques bateaux , que de deux navires chargés de soldats , qui avaient échoué sur la digue construite par César.

Quoique César fût persuadé que pour terminer promptement cette affaire , il eût été

fort à propos de rassembler des vaisseaux , de passer la mer sur-le-champ et de poursuivre Pompée avant qu'il se fût fortifié des secours d'outre-mer ; cependant il craignit de ne pouvoir l'exécuter assez tôt , parce que Pompée avait emmené avec lui tous les vaisseaux , et lui avait ôté par-là le moyen de se mettre sur l'heure même à sa poursuite. Il ne lui restait donc d'autre ressource que d'en faire venir de la Gaule , de la Marche d'Ancône et du détroit de Sicile , pays fort éloignés ; ce qui était long et difficile à cause de la saison. Il appréhendait que sur ces entrefaites les vieilles troupes et les deux Espagnes , dont l'une avait de grandes obligations à Pompée , ne s'y attachassent de plus en plus ; ajoutons qu'il ne voulait pas lui laisser le loisir d'assembler des secours et de la cavalerie , et d'attaquer la Gaule ou l'Italie en son absence.

Il abandonna donc pour lors le dessein de suivre Pompée , et tourna ses vues du côté de l'Espagne. Pour exécuter ce projet , il donna ordre aux chefs des villes municipales de lui chercher des vaisseaux , et de les faire venir à Brindes. Il envoya Valérius , son lieutenant , en Sardaigne avec une légion , et Curion en Sicile en qualité de propréteur avec trois autres , lui recommandant de passer en Afrique , aussitôt que la Sicile serait soumise. M. Cotta

gouvernait alors la Sardaigne , M. Caton la Sicile, et l'Afrique était échue à Tubéron. Dès que les habitans de Cagliari apprirent qu'on leur envoyait Valérius , sans même attendre qu'il fût parti d'Italie , ils chassèrent d'eux-mêmes Cotta de la ville ; celui-ci effrayé , et voyant toute la province d'intelligence , se sauva en Afrique. En Sicile , Caton travaillait avec beaucoup d'activité à faire réparer les vieilles galères , et en ordonnait de nouvelles , effectuait par ses lieutenans dans la Lucanie et dans le Brutium des levées de citoyens romains , enfin exigeait des villes de l'île certain nombre d'infanterie et de cavalerie. Ces préparatifs étaient à peine achevés , qu'il apprit l'arrivée de Curion ; alors il assemble le peuple , et se plaint que Pompée l'abandonne et le trahit , en commençant la guerre sans nécessité et sans avoir pris ses mesures , quoiqu'il eût assuré le contraire en plein sénat. Après cette protestation , il s'enfuit de la province.

Valérius et Curion arrivèrent avec leurs troupes , le premier en Sardaigne , l'autre en Sicile , sans trouver la moindre résistance. Débarqué en Afrique , Tubéron vit qu'Attius Varus , après avoir perdu ses cohortes à Osimo , comme on l'a dit plus haut , s'était sauvé dans cette province , et qu'il s'en était rendu mai-

tre , comme étant sans chef : il y avait levé et formé deux légions , par le moyen de ses connaissances et de ses habitudes dans le pays , dont peu d'années auparavant il avait été gouverneur , au sortir de sa préture. Il interdit à Tubéron et à ses vaisseaux l'accès du port et de la ville d'Utique ; il ne voulut pas même consentir que son fils qui était malade , mît pied à terre ; et il le força de lever l'ancre et de se retirer.

Après avoir donné ordre à tout , afin de laisser reposer ses troupes , César les établit dans les villes voisines , et part pour Rome. Y ayant assemblé le sénat , il se plaint des outrages de ses ennemis ; représente qu'il n'a jamais aspiré à aucune dignité extraordinaire , mais qu'ayant patiemment attendu le temps prescrit par les lois pour solliciter un nouveau consulat , il s'était contenté de prendre la voie qui est ouverte à tout citoyen romain ; que le peuple avait ordonné par la bouche de ses tribuns , malgré l'opposition de ses ennemis , et les cris de Caton accoutumé à perdre le temps en vains discours , sous le consulat même de Pompée , qu'on lui rendit justice en son absence ; que si ce dernier n'approuvait point ce décret , il devait s'y opposer ; et que s'il l'approuvait , pourquoi voulait-il l'empêcher de jouir d'une faveur accordée par le peuple ?

Il parla de sa modération , puisqu'il avait demandé de son propre mouvement qu'on licenciât les armées , quelque atteinte qu'une telle mesure pût porter à sa dignité et à son honneur. Il démontra la rigueur et l'injustice de ses ennemis, qui exigeaient de lui une chose à laquelle ils ne voulaient pas se soumettre eux-mêmes ; et qui aimaient mieux tout bouleverser, que de renoncer à leurs troupes, et voir leur autorité réduite à ses justes bornes. Il reproche l'outrage qu'on lui a fait en lui ôtant deux légions ; il appuie sur la cruauté et l'insolence avec laquelle on a traité les tribuns ; sur l'équité des conditions qu'il a proposées ; rappelle les entrevues qu'il a demandées et qu'il n'a pu obtenir. Il ajoute qu'en considération de toutes ces iniquités , il prie et conjure les sénateurs de prendre avec lui le soin et le gouvernement de la république ; que si la crainte les en détourne , il ne leur sera pas à charge , et en prendra le soin ; il déclare qu'il faut envoyer des députés à Pompée pour en venir à un accommodement ; qu'il n'appréhendait pas les paroles qu'avait prononcées dernièrement celui-ci dans le sénat , savoir : que députer vers quelqu'un , c'était ou reconnaître son autorité , ou témoigner de la crainte ; que de tels sentimens lui paraissaient d'une ame faible et vulgaire ; que pour lui qui s'était appliqué à

mériter le premier rang par ses exploits , il voulait aussi surpasser les autres en droiture et en équité.

L'avis de la députation fut généralement adopté ; mais on ne trouvait personne à y envoyer : chacun craignait de se charger de cette commission , parce que Pompée à son départ avait déclaré en plein sénat, qu'il ne ferait nulle différence entre ceux qui resteraient à Rome , et ceux qui prendraient le parti de César ; ainsi trois jours se passèrent à contester et à s'excuser. Les ennemis de César suscitèrent encore L. Métellus tribun du peuple pour le traverser, et pour s'opposer à tout ce qu'il proposerait. César ayant reconnu ce projet , pour ne pas perdre le temps, sans rien exécuter de ce qu'il avait résolu , partit de Rome et se rendit dans la Gaule.

Là , il apprit que Pompée avait envoyé en Espagne ce même Vibullius Rufus , fait prisonnier à Corfinium peu de jours auparavant, et que César avait relâché ; que de plus Domitius était parti avec sept brigantins appartenant à des particuliers de Cassano et des environs ; qu'il y avait embarqué ses esclaves , ses affranchis, ses cultivateurs , pour aller se jeter dans Marseille ; qu'il y était déjà venu de la part de Pompée , et en qualité de députés, des jeunes gens distingués de cette ville,

qui s'étaient trouvés à Rome lors de son départ, et qu'il avait exhortés à se souvenir de ses anciens bienfaits, et à ne pas les oublier en faveur des obligations plus récentes qu'ils pouvaient avoir à César. En conséquence, les Marseillais avaient fermé leurs portes à ce dernier, et appelé à leur secours ceux d'Albi, peuples barbares, qui dès long-temps étaient sous leur protection, et habitaient les montagnes situées au-delà de Marseille : après avoir fait entrer dans leur ville tout le blé des cantons et des châteaux du voisinage, ils y avaient établi des ateliers d'armes, et remis en état leurs murailles, leurs portes et leurs navires.

César mande quinze des principaux habitants, les exhorte à n'être pas les premiers à commencer la guerre; leur montre qu'ils doivent plutôt suivre le sentiment de toute l'Italie, que de déférer à la volonté d'un seul homme : enfin il leur dit tout ce qu'il croit capable de les guérir de leur témérité. Ceux-ci en instruisirent aussitôt leurs concitoyens, et de leur avis, ils rapportèrent cette réponse à César : Qu'ils sentaient que le peuple romain était divisé en deux factions; qu'ils n'étaient ni assez éclairés, ni assez puissans, pour décider de quel côté se trouvaient les torts ou la raison; que Pompée et César, chefs de ces factions, étaient tous deux leurs protecteurs ;

que l'un leur avait publiquement accordé les terres du bas Languedoc et du Vivarais; que l'autre, après avoir soumis les Gaules, avait aussi augmenté leur territoire et leurs revenus; que puisqu'ils leur étaient également redevables, ils devaient aussi être également affectionnés pour tous les deux, ne rien faire pour l'un au préjudice de l'autre, et n'en recevoir aucun dans leur ville ou dans leurs ports.

Durant ces explications, ils font entrer Domitius dans la place, lui en donnent le gouvernement, avec la conduite de la guerre. Sous son autorité, ils envoient leur flotte sur divers points, et amènent au port tous les vaisseaux marchands, quelque part qu'ils les trouvent. Avec les clous, le bois et les agrès qu'ils en tirent, ils radoubent et arment les leurs; ils mettent dans les greniers publics tout le blé qu'ils peuvent se procurer, et servent tout ce qui peut leur être d'usage en cas de siège. César irrité de leur injustice, vient camper devant la ville avec trois légions, fait dresser des tours, construire des mantelets pour les approches, et commande douze galères à ceux d'Arles. On les prépare, équipe et conduit à Marseille dans l'espace de trente jours, en comptant celui où le bois fut coupé, et César en donne le commandement à D. Bru-

tus : C. Trébonius son lieutenant eut la conduite du siège.

Tandis qu'il faisait ces préparatifs , il détache C. Fabius son lieutenant avec trois légions qui étaient en quartier d'hiver à Narbonne et aux environs , et les dirige , comme avant-garde , sur l'Espagne , avec ordre de s'emparer en diligence des passages des Pyrénées , où L. Afranius , général de Pompée , avait mis des troupes. Les autres légions établies plus loin , devaient le suivre. Fabius remplit fidèlement ses instructions , débusque ceux qui gardaient ces passages , et sans perdre de temps , marche à grandes journées contre Afranius.

A l'arrivée de Vibullius Rufus , que Pompée envoyait en Espagne comme on l'a vu , Afranius , Pétréius et Varron , lieutenans du même Pompée , dont le premier commandait dans l'Espagne citérieure avec trois légions , le second avec deux , depuis la Catalogne jusqu'à la Guadiana , et le troisième avait aussi deux légions , dans le royaume de Léon et dans le Portugal , convinrent de partager entre eux le commandement. Il fut donc arrêté que Pétréius viendrait de Portugal par l'Estramadure et le royaume de Léon , joindre Afranius avec toutes ses troupes , et que Varron avec celles qu'il commandait , occuperait toute

l'Espagne ultérieure. Les choses ainsi réglées , Pétréius demanda des secours de cavalerie et d'infanterie à tout le Portugal ; Afranius en fit autant dans l'Arragon et la Biscaye, et chez les Barbares qui habitent les côtes de l'Océan. Pétréius ayant rassemblé ses troupes , traverse en diligence le royaume de Léon et l'Estramadure , unit ses troupes avec celles d'Afranius , et tous deux de concert prennent la résolution de s'établir proche de Lérída , vu l'avantage de ce poste.

Afranius avait , comme on l'a dit , trois légions , et Pétréius deux , sans compter environ quatre-vingts cohortes d'infanterie et de soldats , tant de la province citérieure que de l'Espagne ultérieure , et cinq mille chevaux de ces deux provinces. César en faisant prendre les devants à son lieutenant Fabius , lui avait donné outre ses trois légions , environ six mille hommes d'infanterie auxiliaire et trois mille chevaux , ayant toujours servi sous lui dans les guerres précédentes , en y joignant un pareil nombre tiré des Gaules , d'où il s'était empressé de faire venir les plus illustres et les plus braves des différentes peuplades de cette contrée , entre autres d'excellens hommes d'armes que lui avaient fournis l'Aquitaine et les montagnes qui touchent à la province romaine. Le bruit courait que Pompée venait en Espa-

gne par la Mauritanie, et qu'il arriverait incessamment avec ses troupes. A cette nouvelle, César emprunta de l'argent des tribuns militaires et des officiers de son armée, et le distribua entre ses troupes : cet emprunt retenait les officiers à son service, et lui conciliait à force de largesses l'affection des soldats.

De son côté, Fabius travaillait par lettres et par députés à gagner les cités voisines. Il avait fait jeter deux ponts sur la Sègre à quatre mille pas l'un de l'autre : par là il envoyait au fourrage, parce qu'il avait consommé, les jours précédens, celui qui était en-deçà du fleuve. Les troupes de Pompée suivaient à peu près la même marche pour la même raison ; d'où avaient lieu de fréquentes escarmouches entre la cavalerie. Un jour deux légions de l'armée de Fabius qui, suivant la coutume, escortaient les fourrageurs, ayant passé le fleuve, accompagnées de la cavalerie et du bagage, tout-à-coup le pont se rompit par la violence des vents et la crue des eaux, avant que toute la cavalerie fût passée. Pétréius et Afranius s'étant aussitôt aperçus de cet accident par les bois et les claies qu'emportait la rivière, Afranius passa au plus vite sur le pont qu'il avait entre son camp et la ville, avec quatre légions et toute sa cavalerie, et vint à

la rencontre des deux légions de Fabius. L. Plancus qui les commandait, en étant averti, se vit obligé de se poster sur une éminence, et de faire face des deux côtés, de peur d'être enveloppé par les cavaliers ennemis. En cet état, quoique le plus faible, il soutint les vives attaques des légions et de la cavalerie d'Afranius. Il était aux prises avec cette dernière, quand l'un et l'autre partis virent paraître de loin les enseignes de deux légions, que C. Fabius avait fait passer sur l'autre pont pour nous secourir; il s'était douté de ce qui arriva, que les généraux de Pompée voudraient profiter de l'occasion et du malheur survenu, pour accabler nos troupes. L'approche de ces deux légions fit cesser le combat, et de part et d'autre chacun se retira dans son camp.

Deux jours après, César survint en personne avec neuf cents chevaux, qu'il avait gardés pour lui servir d'escorte. Aussitôt il fit réparer pendant la nuit le pont qui avait été rompu, et qui n'était point encore rétabli. Ensuite ayant reconnu le pays, il laissa six cohortes à la garde du pont, du camp et du bagage, marcha le lendemain à Lérída avec toutes ses troupes rangées sur trois lignes, et s'arrêta en face du camp d'Afranius. Il y resta quelque temps sous les armes, et lui présenta la ba-

taille dans la plaine : Afranius de son côté fit sortir ses troupes du camp, et les posta sur le milieu de la colline. César voyant qu'Afranius ne voulait pas en venir aux mains, prit le parti d'aller camper environ à quatre cents pas du pied de la montagne ; et afin que les siens ne fussent ni alarmés par quelque attaque subite des ennemis, ni interrompus dans leur travail, il ne fit point élever de retranchemens, de peur qu'à cause de leur élévation ils ne fussent aperçus de l'ennemi ; et il se contenta de tirer à la tête de son camp un fossé de quinze pieds de largeur. La première et la seconde ligne restaient sous les armes comme à l'ordinaire, et la troisième travaillait cachée derrière elles. Par ce moyen l'ouvrage fut fini, avant qu'Afranius n'eût découvert que l'on pensait à se fortifier.

Sur le soir, César fit retirer ses troupes dans ce retranchement, et passa toute la nuit sous les armes. Le lendemain il retint toute son armée dans ce camp ; et comme, pour trouver des matériaux propres à le fortifier, il aurait fallu aller trop loin, il se contenta pour le moment de faire continuer le même ouvrage, chargea une partie des légions de munir les côtés du camp, et d'y tirer des tranchées de la même largeur, et tint le reste de ses troupes en bataille tandis qu'on travaillait. Afranius

et Pétréius s'avancèrent jusqu'au pied de la colline, pour étonner les travailleurs et les interrompre; mais César ne fit point cesser l'ouvrage, assuré de la vigueur des trois légions de garde, et de la solidité de son retranchement. L'ennemi resta peu, et sans avoir osé s'éloigner beaucoup du pied du mont, il rentra dans son poste. Trois jours après, César garantit son camp à l'aide d'un rempart, et y transporta les bagages avec les cohortes qu'il avait laissées dans l'autre.

Entre la ville de Lérída et la montagne voisine où Afranius et Pétréius étaient campés, s'étendait une plaine d'environ trois cents pas, et dominée vers le milieu par une petite hauteur : si César pouvait s'en rendre maître et la fortifier, il comptait couper aux ennemis toute communication avec la ville, leur interdire l'usage du pont, et empêcher qu'ils ne tirassent des vivres de la place. Espérant s'en emparer, il fait sortir trois légions du camp, les range en bataille dans un poste avantageux, et ordonne aux premiers rangs d'une légion de s'avancer à dessein d'occuper cette hauteur. Afranius qui vit ce mouvement, détache aussitôt les cohortes de garde à la tête de son camp, et les envoie par un plus court chemin s'emparer de ce lieu. On s'en dispute la possession; mais comme les soldats d'Afranius y

au pied de la montagne, ou ne leur lançait pas un seul trait inutilement : leur courage et leur constance ne les soutenaient pas moins, leurs plaies ne les étonnaient point; les ennemis, avec des cohortes fraîches qu'ils faisaient passer du camp par la ville, relevaient ceux des leurs qui étaient fatigués. César était aussi réduit à envoyer des cohortes dans cet endroit, pour soulager ses troupes.

Le combat durait depuis cinq heures sans relâche, et les nôtres se trouvaient fort pressés par le grand nombre des ennemis, lorsque ayant épuisé tous les traits, ils mettent l'épée à la main, gravissent la montagne, attaquent les cohortes qu'ils y rencontrent, en renversent quelques-unes, et contraignent le reste à prendre la fuite. Les ennemis se voyant repoussés jusque sous leurs murs, plusieurs concurent tant d'alarmes, qu'ils se sauvèrent dans la ville, et par ce moyen ils donnèrent aux nôtres la facilité de se retirer. Notre cavalerie, quoique postée désavantageusement des deux côtés vers le bas de la montagne, gagna aussi par sa valeur le haut du coteau, et, voltigeant entre les deux armées, rendit la retraite plus aisée et plus sûre. Telle fut l'issue de ce combat, où aucun des deux partis ne put se vanter d'avoir eu l'avantage. A la première attaque, César per-



dit environ soixante et dix hommes , entre autres Q. Fulginius , premier officier des piquiers de la quatorzième légion , qui des plus bas emplois de la milice , s'était élevé jusqu'à ce grade , par son courage et son mérite. Le nombre des blessés montait à plus de six cents. Afranius y perdit T. Cécilius premier capitaine d'une légion , et quatre autres centurions , avec plus de deux cents soldats.

Cependant chacun crut avoir remporté l'honneur de la journée , et en être sorti vainqueur : les soldats d'Afranius , parce que paraissant plus faibles , au jugement de tous , ils avaient néanmoins long-temps résisté , soutenu notre choc , emporté d'abord le poste et la hauteur contestée , et repoussé les nôtres dès la première rencontre : ceux de César pour avoir tenu pendant cinq heures dans une mauvaise position et avec peu de troupes , pour s'être élancés l'épée à la main sur la montagne , en avoir chassé l'ennemi et l'avoir poussé jusque sous les murailles de la ville. Quoi qu'il en soit , les soldats d'Afranius fortifièrent avec le plus grand soin ce poste qui avait été le sujet du combat , et y mirent garnison.

Deux jours après survint un autre accident qu'il était impossible de prévoir ; il s'éleva un orage si terrible , qu'on n'avait jamais vu d'eaux plus fortes dans ces lieux ; et il

coula tant de neiges fondues de toutes les montagnes , que la rivière se déborda d'une manière prodigieuse , et emporta dans un jour les deux ponts que C. Fabius avait fait construire. Cet événement causa les embarras les plus graves à l'armée de César. Car son camp était situé, comme on l'a rapporté, dans une plaine d'environ dix lieues d'étendue , entre la Sègre et le Cinca , sur lesquelles on ne pouvait naviguer, en sorte qu'il lui devenait impossible de se retirer, et que ni les peuples qui avaient pris son parti, ne pouvaient lui envoyer des vivres, ni les fourrageurs, arrêtés par ces fleuves, revenir au camp, ni les grands convois qui lui arrivaient d'Italie et de la Gaule, parvenir jusqu'à lui. Ajoutez à ces maux que l'on se trouvait dans la saison de l'année la plus incommode : les blés n'étaient plus en herbes, parce que le temps de leur maturité approchait ; et les villes étaient épuisées, parce qu'avant l'arrivée de César, Afranius avait fait porter à Lérida presque tout le blé, et que les jours précédens l'armée de César avait consommé le peu qui pouvait être resté. Dans cette extrémité, le bétail lui eût été d'un grand secours ; mais les peuples voisins l'avaient éloigné à cause de la guerre : et lorsque les nôtres voulaient s'écarter pour aller aux vivres ou au fourrage, ils étaient attaqués

par les Portugais armés à la légère, ou par les soldats de l'Espagne citérieure, qui connaissaient le pays, et passaient facilement le fleuve, parce que leur coutume est de ne jamais se mettre en marche, sans porter des outres avec eux.

L'armée d'Afranius au contraire jouissait de tout en abondance : on y avait amassé d'avance de grandes provisions, qu'on avait fait voiturer dans la ville ; on lui en portait beaucoup de toute la province, et on lui fournissait des fourrages. Le pont de Lérida leur facilitait toutes ces commodités sans risque, et leur ouvrait le pays entier situé au-delà de la Sègre, où César ne pouvait avoir d'accès.

Ce débordement dura plusieurs jours. César fit en sorte de réparer ses ponts : mais la profondeur et la rapidité du fleuve s'y opposaient, ainsi que les cohortes ennemies postées sur les bords. Rien de plus facile à ceux d'Afranius, parce que la rivière était rapide et grosse, et que de tous les bords ils lançaient leurs traits contre nous qui étions dans un endroit resserré ; et il nous devenait difficile de travailler dans un fleuve très-rapide, et de nous garantir en même temps des dards qu'on nous lançait.

Cependant Afranius apprit qu'un grand convoi que l'on envoyait à César, était arrêté près du fleuve. Il lui venait en effet des ar-

chers du Rouergue ; de la cavalerie gauloise qui, selon la coutume du pays, traînait après elle quantité de chariots et de bagages, sans compter environ six mille hommes de toute condition, avec leurs esclaves et leurs domestiques ; ce cortège marchait sans ordre, sans chef marqué pour le conduire, chacun se gouvernant à sa volonté, et suivant son chemin sans crainte, comme on l'avait fait précédemment. Il y avait encore plusieurs jeunes gens de famille, des fils de sénateurs et de chevaliers romains, des députés des villes, et des lieutenans de César. Toute cette troupe se trouvait arrêtée par la crue des eaux. Afranius part de nuit avec toute sa cavalerie et trois légions pour les accabler ; ses cavaliers prennent les devans, et tombent sur les personnes du convoi sans précaution. Cependant les Gaulois se mirent promptement en défense, en vinrent aux mains, et quoique en petit nombre, soutinrent pendant quelque temps l'effort d'un aussi grand nombre d'ennemis ; mais voyant paraître les légions, ils se retirèrent sur les montagnes voisines avec quelque perte. Le temps que dura le combat avait donné aux autres un moment favorable pour se sauver ; ils en avaient profité et gagné les hauteurs. On perdit dans cette rencontre environ deux cents archers, quelque cavalerie

des valets et des bagages en petit nombre.

Cependant tous ces accidens avaient fait augmenter le prix des vivres : malheur que produisent presque toujours la disette présente et la crainte de l'avenir. Le boisseau de blé se vendait déjà cinquante deniers romains ; la famine diminuait d'une manière sensible les forces des soldats , et le mal ne faisait qu'augmenter. En peu de jours les affaires changèrent tellement , et la fortune parut nous abandonner à un tel point , que nos soldats manquaient des choses les plus nécessaires , tandis que ceux d'Afranius regorgeaient de tout ; en sorte que son parti passait alors pour le plus fort. César demanda du bétail aux peuples qui s'étaient attachés à lui , puisqu'ils ne pouvaient lui fournir de blé , et renvoya les valets de l'armée dans les cantons les plus éloignés du camp. Enfin il faisait tout ce qu'il pouvait pour diminuer la disette.

Afranius, Pétréius et leurs amis exagéraient tous ces événemens dans les lettres qu'ils écrivaient à Rome : le bruit public y ajoutait encore ; de sorte qu'il semblait que la guerre allait finir. Sur ces nouvelles parvenues dans la ville, tout le monde courait en foule chez les parens d'Afranius pour les féliciter : plusieurs partirent d'Italie pour aller trouver Pompée ; les uns pour être des premiers à lui annoncer ces

heureux succès , d'autres pour ne pas paraître avoir attendu l'événement, ou s'être déclarés des derniers.

Dans cette extrémité, tous les passages étant fermés par les troupes et par la cavalerie d'Afranius , sans qu'il fût possible de construire des ponts , César ordonne à ses soldats de fabriquer de petits bateaux, comme ceux qu'il avait vus autrefois dans son expédition d'Angleterre : la quille et les varangues étaient d'un bois fort léger, et le reste d'osier couvert de cuir. Quand ils furent achevés , il les fit charger sur des chariots doubles , et conduire de nuit environ à sept lieues de son camp : les soldats traversèrent le fleuve sur ces bateaux, et s'emparèrent d'une hauteur qui se trouva sur le bord. Il la fit fortifier au plus vite, avant que l'ennemi ne se doutât de rien. Ensuite il y envoya une légion , et en deux jours il y eut un pont établi dans cet endroit , parce que l'on y travaillait en même temps des deux côtés de la rivière. Par ce moyen le convoi dont on a parlé , passa sûrement , ainsi que ceux qui étaient allés aux vivres et au fourrage ; ce qui fit revenir l'abondance.

Le même jour une grande partie de sa cavalerie traversa aussi le fleuve , surprit les fourrageurs ennemis dispersés sans soupçon de côté et d'autre , les attaqua , leur enleva

un grand nombre de chevaux, et fit plusieurs prisonniers. Afranius ayant envoyé l'infanterie espagnole à leur secours, notre cavalerie se partage habilement en deux, les uns s'étant chargés de la garde du butin, pendant que les autres tenaient tête à ceux qui se présentaient, et les repoussaient. Une cohorte qui s'était témérairement détachée et avancée au-delà du corps d'armée, fut coupée et investie par nos cavaliers, qui la taillèrent en pièces, et amenèrent heureusement un butin considérable au camp par le même pont.

Tandis que ces actions se passaient à Lérída, ceux de Marseille équipèrent par le conseil de Domitius dix-sept galères, dont onze étaient couvertes : ils y ajoutèrent plusieurs petites barques, pour en imposer à notre flotte par leur grand nombre ; les remplirent d'archers, et de ces montagnards d'Albi dont on a parlé, les encourageant à bien faire par l'appât des plus grandes récompenses. Domitius leur demanda lui-même quelques galères, sur lesquelles il embarqua de ses fermiers et de ses bergers qu'il avait amenés avec lui. Leur flotte étant prête, ils la font avancer avec assurance contre nos vaisseaux commandés par D. Brutus : ils se tenaient à l'ancre proche d'une île située vis-à-vis de Marseille.

La flotte de Brutus était fort inférieure en

nombre; mais César avait mis sur ses navires l'élite de toutes ses légions, et de braves officiers qui lui avaient eux-mêmes demandé cet emploi : tous s'étaient pourvus de crocs, de liarpons, d'une grande quantité de javelots, de dards et d'autres traits. Dans cet état, à l'approche de la flotte ennemie, ils sortent du port et en viennent aux mains avec les Marseillais. L'action fut vive et opiniâtre de part et d'autre. Les montagnards, gens robustes et aguerris, animés par le salaire qu'on leur avait promis en sortant de Marseille, ne le cédaient point de beaucoup aux nôtres en courage ; les bergers de Domitius, hommes féroces, et encouragés par l'espérance de la liberté, s'empressaient de faire voir à leur maître ce dont ils étaient capables.

D'un autre côté, les vaisseaux ennemis, comptant sur leur légèreté et sur la science de leurs pilotes, évitaient aisément les nôtres, et se garantissaient de leur choc ; et tant qu'ils avaient la faculté de s'étendre, ils faisaient tous leurs efforts pour les envelopper, pour tomber plusieurs sur un, ou pour briser nos rames en passant. S'ils étaient obligés de s'approcher et d'en venir à l'abordage, le talent et l'expérience des pilotes ne leur devenant d'aucune utilité, ils avaient recours à la valeur de leurs montagnards. Pour nous, qui

ne possédions que des rameurs mal exercés, des pilotes peu habiles, tirés à la hâte des vaisseaux de charge, et ignorant même les termes de l'art, nous étions assez embarrassés avec des navires pesans et mauvais voiliers, qui avaient été faits en trop peu de temps, et de bois vert; ce qui les rendait peu propres à la manœuvre. Mais dès qu'il y avait lieu de joindre les vaisseaux ennemis, un des nôtres ne se faisait pas difficulté d'avoir affaire à deux : on les accrochait de divers côtés; on combattait à droite et à gauche; on montait sur les deux; on faisait main basse tant sur les montagnards que sur les bergers, et l'on coulait les navires à fond. Nous en primes quelques-uns avec leur équipage; le reste fut obligé de regagner le port. Ce jour-là les Marseillais perdirent neuf galères, qui furent capturées ou englouties.

Cette nouvelle portée à Lérída où était César, et son pont se trouvant achevé en même temps, la face des affaires changée aussitôt. Les ennemis effrayés de la bravoure de nos cavaliers, n'osaient plus s'exposer si librement et avec la même hardiesse à courir et à s'écarter; ou ils ne s'éloignaient guère, afin de pouvoir se retirer au plus tôt; ou ils prenaient un grand circuit pour nous éviter; ou d'aussi loin qu'ils nous voyaient, après avoir reçu quelque échec,

ils jetaient ce qui les embarrassait au milieu du chemin et prenaient la fuite : enfin ils laissaient passer plusieurs jours sans aller au fourrage, ou ils ne s'y hasardaient que la nuit, contre leur coutume.

Cependant ceux d'Huesca de concert avec les habitans de Calahorra qui étaient de leur dépendance, envoyèrent des députés à César pour se soumettre et recevoir ses ordres. Les Tarragoniens, ainsi que deux autres peuples des environs, et peu de jours après une autre nation située sur les bords de l'Èbre, suivirent leur exemple. Il exigea de tous du blé ; ils en promirent, rassemblèrent de toutes parts des bêtes de somme, et lui en firent porter dans son camp. Chez les ennemis se trouvait une cohorte de la dernière peuplade dont je viens de parler : informée du parti qu'avait pris sa nation, elle vint se rendre à lui. En un mot, depuis le pont achevé, tout changea dans un moment : cinq grandes cités venaient d'entrer dans l'alliance de César ; il avait des vivres en abondance, et l'on ne parlait plus des légions que Pompée devait amener avec lui par la Mauritanie. Aussi plusieurs nations plus éloignées abandonnèrent-elles la cause d'Afranius pour embrasser celle de César.

Ce dernier voyant les ennemis effrayés d'un tel changement, afin de n'être pas toujours

contraint d'envoyer sa cavalerie par le pont , ce qui l'obligeait à prendre un grand détour , choisit un endroit convenable , et y fit creuser des fossés de trente pieds de large , pour détourner une partie de la Sègre et la rendre guéable. L'ouvrage était à peine achevé , qu'Afranius et Pétréius craignirent à leur tour de manquer absolument de vivres et de fourrage , parce que nous étions supérieurs en cavalerie ; ce qui les fit résoudre à se retirer et à transporter le théâtre de la guerre dans l'Arragon. Un motif contribua surtout à les y déterminer : c'est que des deux partis opposés dans la guerre précédente , les vaincus qui avaient suivi Sertorius , tremblaient au seul nom du vainqueur quoique absent , et redoutaient sa domination. Mais ceux qui avaient persisté dans leur alliance avec Pompée , lui étaient d'autant plus affectueux qu'il les avait comblés de bienfaits ; au lieu que le nom de César n'était presque pas connu de ces Barbares. Voilà pourquoi nos ennemis en attendaient de grands secours de cavalerie et d'infanterie , et ils se flattaient que de ce pays qui était de leur dépendance , ils pourraient prolonger la campagne jusqu'à l'hiver. Cette résolution prise , ils firent amener à Méquinença tous les bateaux qui se trouvaient sur l'Èbre. Cette ville située sur ce fleuve n'était éloignée

de leur camp que d'environ sept lieues. Ces bâtimens s'y étant rendus, ils se décidèrent à y construire un pont, et firent passer la rivière de la Sègre à deux légions, avec ordre de s'y fortifier par un retranchement de douze pieds.

Instruit de cette mesure par ses coureurs, César fit travailler jour et nuit à détourner le cours du fleuve, et il y était déjà parvenu au point que la cavalerie pouvait et osait y passer, quoique avec peine et difficulté; mais l'infanterie y aurait eu de l'eau jusqu'aux épaules, de sorte néanmoins que la profondeur et la rapidité du courant ne l'auraient pas empêché de le franchir. Enfin presque dans le même temps, on apprit que le pont sur l'Èbre était presque achevé; et la Sègre se trouva guéable.

Ce fut un nouveau motif pour les ennemis de hâter leur départ. Ils laissent donc deux cohortes espagnoles à la garde de Lérida, font passer la Sègre à toutes leurs troupes, et vont joindre les deux légions qui avaient déjà traversé cette rivière. Tout ce que César pouvait faire en cette occasion, c'était d'envoyer sa cavalerie après eux pour les harceler, retarder leur marche et la troubler: il lui fallait prendre un trop grand circuit pour gagner son pont avec l'infanterie; au lieu que les

ennemis n'avaient que peu de chemin à faire pour arriver à l'Ébre. Sa cavalerie ayant donc passé la rivière, se montre tout d'un coup à la vue de l'arrière-garde d'Afranius et de Pétréius qui avaient décampé vers minuit, l'enveloppe de toutes parts, et commence à l'arrêter et à l'empêcher d'avancer.

A la pointe du jour, des hauteurs voisines de notre camp, on voyait notre cavalerie aux prises avec cette arrière-garde, la presser vivement, quelquefois l'obliger à s'arrêter, et à se détacher du corps de bataille; d'autres fois les ennemis se retournaient contre elle, la chargeaient avec toute leur infanterie, la repoussaient, et ensuite se remettaient en marche, toujours poursuivis par nos troupes. A ce spectacle, ce n'étaient que plaintes et que murmures par tout le camp, de ce qu'on laissait échapper l'ennemi; ce qui traînait sans nécessité la guerre en longueur. Les soldats chargeaient leurs centurions et leurs tribuns d'assurer César qu'il ne devait épargner ni leurs peines ni leurs vies; qu'ils étaient prêts à tout entreprendre; et qu'ils ne manquaient pas de courage pour oser traverser la rivière au même endroit où la cavalerie l'avait passée. Quoique César craignit d'exposer tant d'hommes à la rapidité d'un si grand fleuve; cependant touché de leur zèle et de leurs

plaintes, il crut devoir tenter et essayer ce passage. Dans cette intention ils sépara de toutes les centuries les soldats qui ne lui parurent ni assez robustes ni assez déterminés, et leur laissa la garde du camp avec une légion : décampant ensuite avec le reste de ses troupes sans bagage, il fit placer grand nombre de chevaux de charge au-dessous et au-dessus du cours de l'eau, et passa ainsi la rivière avec toute son armée : quelques soldats qu'avait entraînés le courant furent repris et sauvés par la cavalerie, et il n'en périt aucun. Après avoir ainsi fait passer ses troupes, il les range en bataille sur trois lignes, et marche à l'ennemi; et quoiqu'il eût été contraint de prendre un détour de deux lieues, et qu'il eût perdu beaucoup de temps au passage de la rivière, l'ardeur de ses soldats fut telle, qu'avant trois heures du soir, ils atteignirent l'ennemi qui était parti dès minuit.

Afranius et Pétréius dès qu'ils nous aperçurent de loin, furent dans un tel étonnement de cette diligence extraordinaire, qu'ils s'arrêtèrent sur les hauteurs, et s'y rangèrent en bataille. César fit rafraîchir son armée dans la plaine, pour ne pas l'exposer à combattre fatiguée comme elle l'était; et quand les ennemis voulurent se remettre en marche, il les suivit et les arrêta. Il furent obligés de cam-

per plus tôt qu'ils n'en étaient convenus : car ils avaient des montagnes à franchir ; et à environ deux lieues de là se trouvaient des chemins étroits et difficiles. Ce fut dans ces défilés qu'ils se retirèrent pour se mettre à couvert de la cavalerie de César, et ils placèrent des corps-de-garde dans ces chemins étroits pour retarder notre marche, pendant que sans crainte et sans péril ils traverseraient l'Èbre. C'était alors tout ce qu'ils pouvaient et devaient faire de mieux pour toutes sortes de raisons ; mais fatigués du combat du jour et de leur marche, ils remirent l'affaire au lendemain. César de son côté alla camper sur une colline voisine.

Vers minuit sa cavalerie ayant fait prisonniers quelques soldats ennemis qui s'étaient éloignés du camp pour chercher de l'eau, il apprit d'eux que les chefs faisaient décamper leur armée sans bruit. Sur cette nouvelle il donne le signal et commande de sonner la marche, suivant la coutume. Les ennemis ayant entendu ce bruit, dans la crainte d'être obligés de combattre de nuit, chargés de bagage, ou d'être enfermés par notre cavalerie, s'arrêtent, et rentrent dans leur camp. Le lendemain, Pétréius part secrètement avec quelques cavaliers pour reconnaître le pays. César détache également L. Décidius Saxa

avec une faible suite pour le même dessein. Tous deux rapportèrent aux leurs ; qu'après avoir traversé une plaine de cinq milles , on trouvait des lieux rudes et montueux ; et que celui qui s'en emparerait le premier , n'aurait pas de peine à en interdire l'approche aux ennemis.

Sur ce rapport , Afranius et Pétreïus tiennent conseil pour délibérer sur l'instant du départ. Presque tous étaient d'avis de l'effectuer de nuit , afin de gagner ces défilés , avant que César ne fût instruit de leur marche. Les autres sur ce qu'il avait , la nuit précédente , fait publier le départ , concluaient de là qu'il ne leur était pas possible de partir secrètement ; que la cavalerie ennemie parcourait la campagne pendant la nuit et ne laissait aucun chemin libre ; qu'il fallait éviter un combat nocturne , temps auquel , surtout dans les guerres civiles , le soldat fait bien plus d'attention au danger qu'il court , qu'à son devoir ; que de jour au contraire , la honte et la présence de ses officiers le retenaient , et l'empêchaient de commettre une lâcheté aux yeux de tout le monde ; qu'il ne fallait donc décamper que de jour ; que si l'on éprouvait quelque perte , au moins le gros de l'armée se sauverait , et pourrait s'emparer du poste que

l'on voulait saisir. Cet avis l'emporta; et il fut décidé que l'on se mettrait en marche le lendemain dès l'aurore.

César qui avait aussi fait reconnaître le pays, décampa dès que le jour parut, et prit un grand détour sans tenir de route certaine, parce que l'ennemi était campé sur les routes qui menaient à l'Èbre et à Méquinença. Il fut obligé dans sa marche de traverser de grands vallons d'un abord très-difficile : des rochers escarpés qu'il rencontrait souvent barraient son chemin, de sorte que pour y monter, ses soldats étaient réduits à se passer leurs armes de main en main, et à se soulever les uns les autres. Mais pas un ne se refusait à cette pénible manœuvre, dans l'espérance qu'elle serait le dernier de tous leurs travaux, s'ils pouvaient réussir à couper les vivres aux ennemis, et les empêcher de passer l'Èbre.

Cependant les soldats d'Afranius, voyant quelle direction nous prenions, se mettent d'abord à sortir gaiement de leur camp et à nous insulter, s'imaginant que le défaut de vivres nous obligeait de fuir et de retourner à Lérída. Nous suivions en effet un chemin tout opposé à celui qu'il paraissait que nous aurions dû suivre, et les chefs ennemis commençaient à s'applaudir du dessein qu'ils avaient conçu de ne point décamper. Ce qui servait

encore à les entretenir dans leur opinion relativement à notre départ, c'est que nous n'étions suivis ni de bêtes de charge ni de bagages ; d'où ils concluaient que nous ne pourrions soutenir long - temps la disette. Mais lorsqu'ils virent notre armée tourner peu à peu sur la droite, et que la tête de nos troupes avait déjà gagné la tête de leur camp, les plus mous et ceux qui redoutaient le plus la fatigue, furent convaincus qu'il fallait au plus tôt sortir du camp, et marcher droit à notre rencontre. On crie donc aux armes ; et toutes leurs troupes, excepté quelques cohortes qu'ils laissent à la garde du bagage, sortent, et se dirigent droit à l'Èbre.

De part et d'autre la victoire dépendait de la diligence ; c'était à qui gagnerait le premier les gorges et les montagnes. La difficulté des chemins retardait César : et sa cavalerie arrêtait la marche des troupes d'Afranius. Cependant telle était la situation des soldats de ce général, que s'ils arrivaient les premiers aux montagnes qu'ils avaient pour but d'occuper, ils étaient hors de péril ; mais en ce cas, ils ne pouvaient sauver ni le bagage de toute l'armée, ni les cohortes qu'ils avaient laissées dans leur camp, les troupes de César les tenant alors investies, sans qu'il fût possible de les secourir. César arriva le premier ; et ayant

trouvé une plaine au sortir de ces rochers, il s'y rangea en bataille faisant face à l'ennemi. Afranius, dont l'arrière-garde était pressée par notre cavalerie, et qui voyait l'ennemi en tête, trouva une colline où il fit halte : de là il détache quatre cohortes d'infanterie espagnole, pour gagner une haute montagne qui était à la vue des deux armées, et leur ordonna d'y courir de toute leur force et de s'y établir, son dessein étant de s'y rendre ensuite avec toutes ses troupes, et changeant de route, d'arriver à Méquinença par les hauteurs. Mais comme ces cohortes prenaient un circuit pour atteindre cette montagne, la cavalerie de César les apercevant, tombe sur elles sans qu'elles puissent résister un seul instant, les enveloppe, et les taille en pièces à la vue des deux armées.

L'occasion était bien favorable; et César lui-même ne doutait point qu'après avoir reçu sous ses yeux un si grand échec, l'ennemi effrayé ne fût hors d'état de tenir tête, surtout étant enveloppé de tous côtés par sa cavalerie et forcé de combattre dans un pays plat et découvert. De toutes parts on le sollicitait d'attaquer; les centurions, les tribuns militaires et ses lieutenans lui représentaient qu'il ne devait pas balancer à livrer bataille; que tous ses soldats étaient dans les meilleures

dispositions, qu'au contraire ceux d'Afranius avaient donné plusieurs marques de crainte, n'ayant osé ni secourir les leurs, ni descendre de leurs montagnes, ni soutenir la vue de notre cavalerie, et se bornant à se tenir serrés autour de leurs drapeaux qu'ils avaient déposés dans un seul endroit, sans se disposer à les défendre, ni à garder leurs rangs; s'il ne jugeait pas à propos de les attaquer sur leur hauteur, l'occasion s'en présenterait assez dans leur marche, parce qu'ils seraient nécessairement obligés d'en sortir faute d'eau.

César se flattait que sans combat, et sans exposer ses troupes, il triompherait des ennemis auxquels il avait intercepté les vivres. Pourquoi acheter la victoire au prix du sang même de quelques-uns de ses soldats? Et pourquoi exposerait-il à recevoir des blessures de braves guerriers, qui l'avaient servi avec tant de zèle et d'affection? Pourquoi enfin tenter la fortune, le devoir d'un général surtout ne consistant pas moins dans la prudence que dans la valeur? Il était d'ailleurs attendri de l'infortune de ses concitoyens dont il voyait la perte inévitable; et il préférerait une victoire qui ne coûtât la vie à personne. Ces ménagemens étaient désapprouvés de la plupart de ses soldats; ils proclamaient hautement, que
jusqu'il perdait une si belle occasion de vain-

cre , ils refuseraient aussi de combattre , lorsqu'il le voudrait à son tour. Ces menaces furent si loin de le faire changer de résolution , qu'il recula un peu pour rassurer les ennemis. Afranius et Pétréius profitèrent de ce mouvement , et rentrèrent dans leur camp. César se rendit maître de toutes les hauteurs , intercepta tous les chemins qui conduisaient à l'Èbre , et vint camper le plus près qu'il put des ennemis.

Le lendemain leurs généraux , inquiets d'avoir perdu tout espoir de parvenir au fleuve et de tirer des vivres du pays , tinrent conseil pour délibérer sur ce qui leur restait à faire. Il s'agissait de savoir s'ils retourneraient à Lérida , ou s'ils marcheraient vers Tarragone. Ils discutaient ces points , lorsqu'on vint leur dire que ceux qu'ils avaient envoyés faire de l'eau , étaient chargés par notre cavalerie. Sur cet avis ils posent plusieurs corps-de-garde de cavaliers et de fantassins , les entremêlent de cohortes légionnaires , et font commencer un retranchement depuis leur camp jusqu'à l'eau , afin de pouvoir y aller à couvert en tout temps sans escorte. Afranius et Pétréius se partagent entre eux les travaux ; et chacun de son côté se met en route pour en prendre la direction.

En leur absence , leurs soldats trouvant une

occasion favorable pour parler aux nôtres, sortent en foule de leur camp, appellent ceux qui sont de leur connaissance ou de leur pays; les remercient de les avoir épargnés, la veille dans la consternation où ils étaient, avouant qu'ils leur doivent la vie : ensuite ils leur demandent s'ils peuvent compter sur la clémence de César, regrettant de n'y avoir pas eu recours plus tôt, et de n'avoir pas porté les armes avec leurs parens et leurs amis. De discours en discours, ils supplient César de laisser la vie à leurs généraux, afin qu'on ne puisse les accuser d'avoir voulu se charger d'un crime aussi noir que celui de les trahir; et sur la parole qu'on leur en donne, ils s'engagent à passer aussitôt dans le parti de César, et lui députent leurs principaux centurions pour convenir de tout avec lui. En attendant ils se rendent mutuellement visite; de sorte que les deux camps ne paraissent plus en former qu'un seul : plusieurs même des tribuns militaires et des centurions vinrent trouver César pour implorer sa protection. On en voit faire autant aux chefs les plus distingués de l'Espagne qu'ils avaient fait venir dans leur camp, et qu'on y retenait comme otages : ils cherchaient des connaissances ou des protecteurs auprès de César pour lui être présentés. Le fils même d'Afranius, alors fort jeune, avait en-

gagé Sulpicius, lieutenant de César, à demander sa grace et celle de son père. La joie régnait dans les deux camps : les uns se félicitaient d'avoir évité un si grand péril ; les autres, d'avoir terminé une guerre aussi importante sans effusion de sang ; et César recueillait, au jugement de tout le monde, un fruit admirable de la clémence dont il venait de faire preuve ; enfin sa conduite avait l'approbation générale.

Afranius averti de ce qui se passait, quitte les travaux et revient au camp, disposé, comme il paraissait, à supporter avec patience et tranquillité tout ce qui pouvait arriver. Quant à Pétréius, il prend son parti en homme décidé, arme ses domestiques, y joint une cohorte prétorienne espagnole, avec quelque cavalerie barbare à sa solde et qui lui servait ordinairement de garde, vole aussitôt aux retranchemens, interrompt les entretiens entre les soldats, chasse les nôtres de son camp, et passe au fil de l'épée ceux qui se laissent surprendre. Les autres se rassemblent ; et dans un péril aussi pressant, enveloppent leur bras gauche de leur manteau, et mettent l'épée à la main : en cet état, comptant sur le voisinage de notre poste, ils se défendent contre la cavalerie et l'infanterie, et regagnent les retranchemens à

la faveur de nos corps - de - garde qui étaient aux portes.

De là Pétréius court de quartier en quartier les larmes aux yeux, appelle les soldats, et les conjure de ne livrer, ni lui, ni Pompée, leur général absent, aux supplices que leurs ennemis leur préparent. Aussitôt il les rassemble tous près de sa tente, et leur fait jurer de n'abandonner ni leurs chefs, ni leurs compagnons d'armes; de ne point les trahir, et de ne faire aucun traité particulier. Il en prête serment le premier, et engage Afranius à en faire de même. Les tribuns, les centurions et leurs compagnies suivent leur exemple. Ils ordonnent à quiconque aura un soldat de César, de le livrer; et ils massacrent dans la tente même du général tout ce qui s'en trouve. Mais ceux qui leur avaient donné retraite, en cachèrent plusieurs, et les firent sauver la nuit par - dessus le rempart. Ainsi, la terreur que les généraux ennemis inspirèrent à leur armée, la cruauté dont ils usèrent envers les nôtres, et la religion du serment qu'ils exigèrent de nouveau de toutes leurs troupes, firent évanouir les dernières espérances d'accommodement, changèrent les dispositions des soldats, et les réduisirent à reprendre les armes.

César fit faire une exacte perquisition des

gens d'Afranius qui étaient venus dans son camp lors de leurs conférences avec les siens, et les lui renvoya : il y eut seulement quelques tribuns militaires et quelques centurions qui d'eux-mêmes restèrent auprès de lui ; et dans la suite il leur accorda de grands privilèges : il éleva les centurions à des grades supérieurs, et fit tous les chevaliers romains tribuns militaires.

Les ennemis étaient toujours pressés du besoin de fourrage, et n'avaient de l'eau qu'avec peine : car pour du blé, les légionnaires n'en manquaient pas absolument, ayant eu ordre en partant de Lérída de s'en pourvoir pour vingt-deux jours ; mais l'infanterie espagnole et les troupes auxiliaires en étaient totalement privées ; elles manquaient d'argent pour en acheter, et n'avaient pas l'habitude de porter des fardeaux : aussi en venait-il tous les jours un grand nombre se rendre à César. Dans cette extrémité, des deux partis proposés, celui de retourner à Lérída parut le plus sûr aux ennemis, parce qu'ils y avaient laissé un peu de blé, et qu'ils comptaient pouvoir y prendre leur dernière détermination. Tarragone étant plus éloigné, ils pensaient que ce long trajet les exposerait à plus d'accidens. Cet avis fut goûté, et ils levèrent leur camp. César envoya d'abord sa cavalerie pour inquiéter leur ar

rière - garde et en retarder la marche; ensuite il s'avança lui-même en personne avec les légions. Sa cavalerie ne donnait pas un moment de relâche à l'arrière-garde.

Cette retraite s'effectua de la manière suivante. Quelques cohortes fermaient l'arrière-garde, et faisaient face souvent dans la plaine. S'il fallait gravir une montagne, la nature seule du terrain les défendait assez contre l'ennemi, parce que les premiers secouraient de la hauteur ceux qui suivaient. Lorsqu'il se trouvait un vallon, ou une colline à descendre, et que les premiers ne pouvaient plus secourir les derniers, notre cavalerie, des hauteurs, les accablait de traits, et les mettait alors en grand péril. Lors donc qu'ils approchaient de ces endroits, il fallait qu'ils fissent faire halte à leurs légions, qui repoussaient vigoureusement notre cavalerie; puis couraient de toutes leurs forces dans la vallée jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une autre colline. A l'égard de leur cavalerie, quoique très-nombreuse, loin de leur être d'aucun secours, elle était si effrayée des combats précédens, qu'ils se trouvaient réduits à la renfermer dans leur centre, et à la défendre elle-même, parce qu'aucun cavalier ne se détachait du corps de l'armée, qu'il ne fût enlevé d'abord par la cavalerie de César.

Tandis que l'on était ainsi toujours aux prises, on avançait peu et fort lentement; ces fréquentes haltes pour se secourir au besoin, ne permettant pas de hâter la marche. Aussi à peine les ennemis eurent-ils fait environ quatre milles, que toujours poursuivis par notre cavalerie, ils furent obligés de gagner une haute montagne, et d'y ranger toutes leurs troupes de front sans décharger le bagage. Ensuite lorsqu'ils nous virent campés, nos tentes dressées, et notre cavalerie partie pour le fourrage, ils se mirent aussitôt en marche vers midi, dans l'espérance de prendre les devans, avant que notre cavalerie pût être de retour. César en étant averti, les suit avec ses légions, après avoir seulement laissé quelques cohortes à la garde du bagage : vers les quatre heures du soir, il envoya ordre de faire avancer ses fourrageurs, et de rappeler sa cavalerie. Elle revint aussitôt reprendre son exercice ordinaire, et le combat s'échauffa tellement entre elle et l'arrière-garde ennemie, qu'il s'en fallut peu que celle-ci ne fût mise en déroute : elle perdit un grand nombre de soldats, et même quelques centurions. Cependant notre armée entière approchait et allait fondre sur eux.

Alors Afranius, qui n'avait ni le temps de

chercher un lieu convenable pour se retrancher, ni le moyen de continuer sa marche, fut nécessairement contraint de s'arrêter et de camper dans un poste fort désavantageux en même temps qu'éloigné de l'eau. César ne voulut pas l'attaquer, pour les raisons que l'on a dites; il négligea également de faire dresser ses tentes, afin d'être plus disposé à le suivre, soit qu'il décampât de jour, soit qu'il fit sa retraite de nuit. L'ennemi remarquant le désavantage de son poste, travailla toute la nuit à étendre ses retranchemens, et à multiplier ses campemens: il en fit de même le lendemain depuis le point du jour jusqu'au soir; mais plus il embrassait de terrain, plus il s'éloignait aussi de l'eau; il remédiait donc à un mal par un autre. La première nuit, personne ne sortit pour faire de l'eau; le jour suivant, ayant laissé au camp une simple garde, toute l'armée s'y rendit en corps, et aucun n'alla au fourrage. César aimait mieux les forcer à se soumettre par la faim et par la soif, que par les armes: cependant il s'occupa de les renfermer à l'aide d'un retranchement et d'un fossé, pour se garantir de leurs irruptions et de leurs sorties inattendues, auxquelles il prévoyait bien qu'ils seraient réduits. Alors voyant que le fourrage

leur manquait, et ne voulant pas se charger de bagage dans leur marche, ils firent tuer toutes leurs bêtes de somme.

Ils employèrent deux jours en préparatifs. Le troisième, voyant que les ouvrages de César étaient bien avancés, ils sortirent vers deux heures après midi, et se rangèrent en bataille à la tête de leur camp; César de son côté rappela ses légions, rassembla toute sa cavalerie, et se mit aussi en bataille : car paraître refuser d'en venir aux mains, contre les désirs des officiers et des soldats, et contre l'attente générale, c'eût été nuire à ses intérêts. Cependant les mêmes motifs dont on a déjà parlé, l'empêchaient de souhaiter la bataille; surtout parce que le petit espace du terrain ne permettait point une victoire complète, après avoir mis en fuite les ennemis. En effet d'un camp à l'autre il n'y avait guère que deux mille pas : les deux armées en occupaient chacune un tiers; l'autre tiers était pour le choc. Si donc on en venait aux mains, la proximité de l'un et de l'autre camp facilitait aux vaincus une prompte retraite dans le leur, sans crainte d'être poursuivis. Cette nouvelle cause servit encore à le fortifier dans sa résolution de rester sur la défensive, et de ne pas commencer l'attaque.

Afranius avait disposé ses troupes sur deux

lignes composées de cinq légions ; et les auxiliaires formaient le corps de réserve. Celles de César étaient rangées sur trois : dans la première il mit quatre cohortes tirées de chacune de ses cinq légions, dans la seconde trois, et autant dans la troisième ; ce qui faisait en tout cinquante cohortes : les archers et les frondeurs occupaient le centre, et la cavalerie protégeait les ailes. L'armée ayant cet ordre de bataille, les deux chefs paraissaient de part et d'autre disposés à remplir leurs vues : César, à n'en point venir aux mains s'il n'y était forcé ; Afranius, à empêcher César de poursuivre ses travaux : les deux armées restèrent en cet état jusqu'au coucher du soleil, ensuite chacun rentra dans son camp. Le lendemain, César fit continuer ses travaux, et Afranius tenta de passer la Sègre. César s'en aperçut, envoya au-delà de ce fleuve une partie de sa cavalerie avec son infanterie allemande, armée à la légère, et mit plusieurs corps-de-garde sur les bords de la rivière.

Enfin les généraux ennemis se voyant assiégés de toutes parts, les chevaux étant depuis quatre jours sans fourrage, et les soldats sans eau, sans bois, sans vivres, ils demandent à parlementer dans un lieu éloigné des troupes, s'il est possible. César refusa l'entrevue secrète, mais il accepta une publique. On lui donne en otage

le fils d'Afranius, et l'on se rend à l'endroit qu'il a marqué. Là, en présence des deux armées, Afranius déclare qu'on ne doit pas le condamner lui et ses troupes d'avoir voulu demeurer fidèles à Pompée, leur général; mais qu'ils avaient assez satisfait à leur devoir, et assez souffert; qu'ils s'étaient exposés à la plus grande famine pour l'amour de lui; qu'à présent ils se voyaient enfermés comme des bêtes féroces, sans pouvoir faire de l'eau ni sortir; que leurs corps étaient épuisés par le jeûne, et leur front couvert de honte; qu'ils s'avouaient donc vaincus, et qu'ils demandaient et suppliaient instamment, que dans le cas où il y eût encore lieu à la clémence, on leur épargnât l'horreur du dernier supplice. Il fit ces représentations avec toute la soumission et l'humilité possibles.

César lui répliqua qu'il n'y avait personne à qui dans cette occasion il convînt moins qu'à lui de se plaindre, et de chercher à exciter la compassion; que tous les autres avaient fait leur devoir: lui César, parce que pouvant attaquer avec avantage, dans des postes désavantageux à l'ennemi et dans un temps favorable, il n'en avait rien fait, pour qu'il fût plus facile d'en venir à un accommodement: son armée, puisque malgré l'outrage qu'elle avait essuyé par le massacre de ses camarades,

elle avait conservé et mis à couvert de toute insulte les soldats ennemis qui étaient en son pouvoir : enfin ceux d'Afranius n'étaient - ils pas venus volontairement traiter de la paix , ce qu'ils croyaient devoir faire pour se soustraire à la mort ? César conclut donc que chacun avait fait paraître ses bonnes dispositions pour la douceur ; que les chefs seuls n'avaient point voulu entendre parler d'accord ; que loin d'observer les lois des trêves et des entrevues , ils avaient cruellement égorgé des hommes sans défiance , abusés sous le prétexte d'un entretien relatif à la paix ; qu'ils éprouvaient donc le sort ordinaire de ceux qui ne suivent que les mouvemens de leur obstination et leur arrogance ; ils recherchaient et demandaient avec un extrême empressement ce qu'ils méprisaient d'abord : que cependant il ne voulait profiter ni de leur abattement , ni des circonstances favorables où il se trouvait , pour augmenter son pouvoir ; qu'il désirait seulement qu'on licenciât les armées que l'on entretenait depuis long - temps contre lui ; car , ajouta-t-il , ce n'est pas pour un autre motif qu'on a envoyé six légions ici , qu'on y en a levé une septième , qu'on y a équipé tant de formidables flottes , et choisi des chefs si expérimentés : ce n'était ni pour pacifier l'Espagne ni pour secourir la province , qui jouissant d'une longue paix n'avait besoin d'aucun secours : il

dit que c'était contre lui qu'on faisait depuis long-temps ces préparatifs; qu'on voulait établir un nouveau genre de gouvernement, dans lequel on voyait le même homme, présider des portes de Rome à toutes les délibérations, et régler, quoique absent, pendant plusieurs années deux provinces très-belliqueuses; qu'on violait à son sujet les droits sacrés des magistrats, et qu'au lieu de donner le gouvernement des provinces à des préteurs et à des consuls, comme cela s'était toujours pratiqué, on y envoyait des particuliers choisis par la faction opposée; qu'on n'avait point voulu souffrir qu'il jouît du bénéfice de l'âge, qui permettait d'appeler au commandement des troupes ceux qui s'étaient distingués dans les guerres précédentes; qu'il était le seul de tous les généraux à qui l'on n'eût pas voulu permettre, après avoir bien servi la république, de rentrer dans Rome avec honneur, ou du moins sans honte, et de congédier son armée; qu'il avait souffert patiemment toutes ces injustices, et qu'il était encore prêt à les souffrir; que son intention n'était point de leur ôter le commandement pour se l'approprier, ce qui cependant ne lui serait pas difficile; qu'il voulait uniquement les priver des forces dont ils abusaient pour lui nuire; qu'il fallait donc, comme ils l'avaient déjà proposé, qu'ils

sortissent de la province, et qu'ils licenciassent leur armée, qu'alors il ne ferait mal à personne; que c'était à cette dernière et seule condition qu'il attachait la paix.

Ce discours fut très-agréable aux soldats, comme il parut par l'allégresse qu'ils témoignèrent: il était en effet bien doux pour les vaincus qui s'attendaient à quelque mauvais traitement, de se voir offrir une récompense, c'est-à-dire, leur congé. Aussi comme on contestait sur le lieu et sur le temps où l'on devait les licencier, tous firent signe et crièrent du rempart où ils étaient, qu'il fallait que ce fût sur l'heure; que si l'on différait, les plus grands sermens ne seraient pas capables de les assurer de l'obtenir. Après que l'on eut encore agité un moment cette question de part et d'autre, il fut réglé, que ceux qui étaient domiciliés en Espagne et y possédaient du bien, auraient sur-le-champ leur congé, et qu'on licencierait le reste sur les bords du Var. César leur promit qu'il ne leur serait fait aucun tort, et qu'il n'obligerait personne à prendre du service dans ses troupes.

Il s'engagea également à les nourrir depuis ce moment jusqu'à leur arrivée au Var. Il ordonna encore que tout ce qu'ils auraient perdu à la guerre, et qui se trouverait entre les mains de ses soldats, leur fût restitué, et il rem-

boursa aux siens les sommes auxquelles ces effets furent estimés. Aussitôt après la conclusion de ce traité, les troupes le firent l'arbitre de tous leurs différends; et sur ce qu'Afranius et Pétréius refusaient de leur payer leur solde qu'elles demandaient avec hauteur, les chefs alléguant que l'époque de l'échéance n'était pas encore arrivée, on pria César de connaître de l'affaire; et les uns et les autres s'en tinrent à ce qu'il décida. Environ le tiers de cette armée fut licencié pendant les deux jours qu'on resta dans le camp; ensuite César fit prendre les devans à deux légions, et ordonna au reste de suivre, afin qu'elles ne campassent pas loin les unes des autres : il chargea de la conduite de cette marche Q. Fusius Kalénius, l'un de ses lieutenans. Après de telles instructions, il quitta l'Espagne et se rendit sur le Var, où on licencia ce qui restait de l'armée ennemie.

LIVRE SECOND.

- I. Continuation de siège de Marseille. II. Soumission de toute l'Espagne. III. Reddition de Marseille. IV. Défaite de Curion en Afrique.

An. avant J. C. 48, de Rome 606.

PENDANT que ces événemens avaient lieu en Espagne, C. Trébonius, lieutenant que César avait laissé au siège de Marseille, l'assaillit sur deux points, et fit ses approches avec des mantelets et des tours. Il avait dressé l'une de ses attaques dans le voisinage du port et de l'arsenal pour les vaisseaux; l'autre vers l'embouchure du Rhône au trajet que l'on franchit en venant de la Gaule et de l'Espagne, pour se rendre à cette mer qui en est voisine. Car Marseille est baignée par la mer presque de trois côtés; et ce n'est que par le quatrième qu'on peut y entrer par terre : une partie même de ce côté qui joint le château, est très-forte, tant à cause de sa situation que d'une vallée profonde qui en rend le siège fort long et fort difficile. Pour terminer promptement ces tra-

vaux, C. Trébonius avait fait venir de toute la province un grand nombre d'hommes, de chevaux, quantité de bois et d'osier, dont il construisit une terrasse de quatre-vingts pieds de haut.

Mais de longue main on avait si bien pourvu cette ville de tout pour la guerre, et l'on s'y était muni de tant de machines, qu'il n'existait point de mantelets d'osier qui pussent résister à leur effort. Leurs balistes lançaient des solives de douze pieds de long garnies de pointes de fer par le bout, lesquelles perçaient quatre rangs de claies, et entraient encore assez avant en terre. Pour soutenir d'aussi pesantes masses, on fit une galerie couverte de pièces de bois jointes ensemble d'un pied d'épaisseur, à l'abri de laquelle on se donnait de main en main ce qui était nécessaire pour la construction de la terrasse. Afin d'égaliser le terrain, on faisait précéder une tortue de soixante pieds de longueur, composée de même d'un bois très-fort, et enveloppée de tout ce qui pouvait la garantir des flammes et des pierres. Malgré ces précautions, la grandeur des ouvrages, la hauteur des tours et des murailles de la ville, le grand nombre de machines des assiégés retardaient les travaux. Les montagnards faisaient de plus de fréquentes sorties, et venaient mettre le feu à nos tours et à notre

terrasse ; mais nos soldats l'éteignaient aisément, après avoir fait périr plusieurs de ces montagnards, et les repoussaient jusque dans la ville.

Cependant L. Nasidius que Pompée envoyait au secours de L. Domitius et des Marseillais avec seize vaisseaux, dont quelques-uns avaient la proue armée d'airain, passa le détroit de Sicile, sans que Curion en fût informé et s'y attendît. Abordé à Messine, il y répandit une telle épouvante, que les chefs et le sénat de la ville ayant pris la fuite, lui donnèrent moyen d'enlever une galère de l'Arsenal. Il la joignit à ses autres navires, et prit sa route vers Marseille, après avoir envoyé secrètement une petite barque, donner avis de sa venue à Domitius et aux Marseillais, les exhortant fortement à tenter un second combat naval contre Brutus avec le secours qu'il leur amenait.

Depuis leur première défaite, les Marseillais avaient tiré de leur arsenal le même nombre de galères que la première fois, les avaient radoubées, et armées avec une très-grande adresse. Ils y avaient embarqué une foule de braves rameurs et d'habiles pilotes ; y ajoutant des barques de pêcheurs, garnies de parapets pour mettre les rameurs à couvert du trait ; ces mêmes barques étaient remplies d'archers et de machines. Leur flotte ainsi équipée, et

encouragés par les prières et les larmes des vieillards, des mères de famille et des jeunes filles qui les conjuraient de secourir leur patrie dans cette extrémité, ils s'embarquent avec autant de résolution et d'assurance que la première fois : car les hommes sont si faibles, que tout ce qu'ils n'ont jamais vu ou qui leur paraît extraordinaire et nouveau, produit toujours en eux l'excès de la confiance ou de l'effroi. Ce fut ce qui eut alors lieu : car l'arrivée de Nasidius avait rempli tous les cœurs des espérances les plus flatteuses, et de la meilleure volonté. Dans ces dispositions, le vent s'étant trouvé favorable, ils mirent à la voile, et se rendirent à Toulon, château-fort appartenant aux Marseillais, où ils s'unirent à Nasidius. Là ils se communiquent leurs desseins, rangent leur flotte en bataille, et se fortifient dans la résolution de combattre. Les Marseillais eurent l'aile droite, et Nasidius la gauche.

Brutus vient à leur rencontre avec sa flotte, augmentée de plusieurs vaisseaux : car sans compter les galères que César avait fait construire par ceux d'Arles, il eut soin d'y joindre les six qu'il avait enlevées aux Marseillais ; il les avait peu auparavant réparées, et pourvues de tout. Après donc avoir exhorté les siens à mépriser un ennemi affaibli, dont

ils s'étaient déjà montrés vainqueurs lorsqu'il disposait de toutes ses forces, il marche contre eux plein d'espérance et de résolution. Il était facile du camp de Trébonius et des hauteurs de découvrir dans la ville : on y voyait toute la jeunesse qu'on y avait laissée, les vieillards, les femmes, les enfans, la garnison même, lever les mains au ciel, du haut des murailles, ou courir aux temples de leurs dieux, et là prosternés au pied des autels, leur demander la victoire : car tous étaient convaincus que cette journée déciderait du salut commun et de celui de la ville, puisque leurs guerriers d'élite, avec tout ce qu'il y avait d'illustre et de considérable dans la place, était monté sur la flotte à la prière et aux instances des habitans : de sorte qu'en cas de malheur, ils se trouvaient absolument sans ressource : si au contraire ils étaient vainqueurs, ils espéraient pouvoir sauver la ville, tant par leurs moyens personnels, que par les secours qui leur viendraient du dehors.

Le combat engagé, les Marseillais firent tout ce qu'on pouvait attendre d'un peuple courageux. Le souvenir de ce que leurs femmes et leurs enfans leur avaient représenté à leur départ, les animait tellement au combat, qu'ils paraissaient persuadés qu'il ne leur restait que ce seul moment pour faire leur devoir, et que

ceux qui viendraient à être tués dans l'action , ne précéderaient que de quelques instans leurs concitoyens, puis que le même sort les attendait aussitôt que la ville serait prise. Nos vaisseaux s'étaient un peu éloignés les uns des autres; ce qui donnait lieu aux pilotes ennemis de déployer leur adresse à faire manœuvrer les leurs. Si quelquefois nous trouvions le moyen d'en accrocher quelqu'un, de toutes parts ils couraient à son secours. Jointes aux montagnards d'Albi, ils se défendaient courageusement de près, et ne cédaient même que peu à nos soldats. Cependant de leurs plus légers vaisseaux ils faisaient sans cesse pleuvoir sur nous une grêle de dards, lesquels surprenaient et blessaient ceux qui n'étaient pas sur leurs gardes. Deux de leurs galères ayant remarqué celle que montait Brutus, qu'il était aisé de reconnaître à son pavillon, s'élancèrent chacune de leur côté, et vinrent fondre sur lui à force de rames; mais il les évita si vite et si à propos, qu'il eut de suite gagné les devans. Ces deux galères s'entre-choquèrent avec tant de violence, qu'elles en furent fort endommagées : l'une eut sa proue brisée, et fut toute en débris. Quelques vaisseaux de la flotte de Brutus qui étaient près de là, s'apercevant de leur position embarrassée, les attaquent et les coulent bientôt à fond.

Les vaisseaux de Nasidius ne rendirent aucun service aux Marseillais, et se retirèrent de bonne heure du combat; car ni l'aspect de leur patrie, ni les instances de leurs proches ne les engageaient à exposer leur vie; aussi n'en périt-il aucun. Les Marseillais eurent cinq galères coulées à fond, quatre de prises, et une s'enfuit avec les vaisseaux de Nasidius, et atteignit à leur suite la côte de l'Espagne citérieure. Une de celles qui restaient aux vaincus fut dépêchée à Marseille, pour y porter cette nouvelle. Lorsqu'elle approcha de la ville, la multitude accourut en foule pour savoir l'issue du combat : et quand ils en furent instruits, ils jetèrent de si grands cris et firent entendre de si tristes gémissemens, qu'il semblait que la ville fût déjà prise. Cependant ils n'en poursuivirent pas avec moins d'ardeur tous les préparatifs nécessaires pour la défendre.

Dans la continuation du siège, les légionnaires qui travaillaient aux ouvrages sur la droite, remarquèrent que si l'on élevait une tour de brique au pied de la muraille, elle pourrait leur servir de rempart et de retraite contre les fréquentes sorties des assiégés; car celle qu'on avait faite d'abord, était trop basse et trop petite. Cependant elle les aidait à se retirer, et à se défendre, quand l'ennemi les pressait vivement; de là ils fondaient pour

le repousser et le poursuivre. Cette tour avait trente pieds en tout sens, et ses murs cinq pieds d'épaisseur. Dans la suite, comme l'expérience est un grand maître lorsqu'on daigne en profiter, on reconnut que si on l'élevait plus haut, elle serait d'une grande utilité; et voici comment ce projet fut mis à exécution.

Quand elle fut à la hauteur d'un étage, ils l'étayèrent d'un plancher dont l'extrémité des poutres était cachée dans l'épaisseur du mur, afin que rien ne débordât, et que l'ennemi ne pût y mettre le feu. Au-dessus de ce plancher, ils continuèrent le mur de brique, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux mantelets et aux parapets qui les couvraient et leur servaient de toit. Sur la partie supérieure de cet étage ils placèrent vers le bout des murs deux solives en croix, pour y suspendre le toit ou le plancher qui devait tenir lieu de couverture à la tour; et sur ces solives ils mirent des poutres de traverse qui portaient sur chaque bout, et qu'ils lièrent ensemble avec de fortes chevilles. Ils choisirent ces poutres un peu longues, afin qu'elles avançassent au-delà du mur, et qu'on pût y attacher d'autres objets propres à mettre à couvert les ouvriers, pendant que sous le toit ils construiraient la muraille. Ils couvrirent ce plancher de briques liées avec du mortier, afin qu'il fût à l'épreuve du feu que les

ennemis pourraient y lancer; et ils jetèrent par-dessus des matelas et de grosses couvertures, afin que les traits lancés par les machines des assiégés ne pussent endommager le plancher, ni les briques être brisées par les pierres qui partaient de leurs catapultes. Ensuite ils attachèrent vers l'extrémité des poutres qui excédaient le mur, trois nattes faites de gros câbles d'ancre de la longueur des murailles de la tour, et de la largeur de quatre pieds, qui étaient suspendues autour des trois côtés de la muraille exposés aux traits des habitants; ils s'étaient aperçus en d'autres rencontres, qu'il n'y avait que les nattes qui fussent impénétrables aux traits et aux autres machines de guerre. Cette partie de la tour étant finie, couverte et fortifiée contre toutes les attaques de l'ennemi, ils transportèrent leurs mantelets vers les autres ouvrages; et avec des poulies ils élevèrent le toit entier depuis le premier étage jusqu'à la hauteur que les nattes de câbles pouvaient protéger. Là cachés et hors d'insulte, ils travaillaient à la muraille de briques, élevaient le toit de nouveau, et se donnaient par ce moyen de l'espace pour continuer les murs de la tour. Étaient-ils parvenus à un nouvel étage? après en avoir fait le plancher, ils y plaçaient de nouveau des solives avec des poutres, comme ils avaient

fait d'abord; et de là élevant leurs nattes, ils continuaient derrière à construire le mur. Ce fut ainsi qu'ils trouvèrent les moyens de porter sûrement, sans blessure et sans péril, cette tour de brique à la hauteur de six étages : ils y pratiquèrent des fenêtres dans les endroits convenables au service de leurs machines.

Une fois certains que de cette tour ils pouvaient défendre tous les ouvrages aux environs, ils commencèrent à construire avec des poutres de deux pieds d'épaisseur une galerie de soixante pieds de long, afin d'avoir la faculté de pénétrer à couvert de leur tour jusqu'à celle des assiégés et au rempart de la ville. Voici comment on exécuta cet ouvrage. On coucha d'abord par terre deux poutres d'une même longueur, à quatre pieds de distance l'une de l'autre : on y enfonça des piliers de cinq pieds de haut : puis on les lia ensemble par des traverses un peu inclinées, afin qu'ils eussent la force de porter les solives destinées à soutenir le toit de la galerie. Au-dessus de ces piliers, on plaça des solives de deux pieds d'épaisseur attachées avec des bandes et des chevilles de fer. Enfin le dessus du toit qui couvrait ces dernières poutres était composé de lattes carrées éloignées les unes des autres de quatre pouces, pour étayer les tuiles que l'on mit dessus. Après avoir ainsi édifié la galerie, et

en avoir formé le toit de manière que les solives portaient sur les piliers, on la couvrit de tuiles enduites de mortier à dessein de la garantir du feu : au-dessus de ces tuiles on mit encore des cuirs, pour empêcher l'eau de détrempier le mortier : et pour garantir ces cuirs du feu ainsi que des pierres, on y appliqua de grosses couvertures et des matelas. Tout cet ouvrage se fit au pied de la tour où l'on était protégé par des mantelets ; puis de suite et sans délai, au moment où les assiégés s'y attendaient le moins, on roula sur des pièces de bois rondes dont on se sert pour lancer un navire à l'eau, la galerie jusqu'au pied de la tour de la ville.

Effrayé de cette opération, l'ennemi pousse à force de leviers, de très-gros quartiers de pierres, et les fait tomber du haut de la muraille sur notre galerie ; mais la solidité du bois résista au coup, et tout ce qui fut lancé roula du haut en bas de la galerie. Alors ils s'y prirent autrement : ils précipitèrent sur nous des tonneaux de poix et de goudron embrasés ; mais ils roulèrent comme les pierres sans produire aucun dommage ; et l'on eut soin de les écarter de nos travaux avec des perches et des fourches. Cependant les nôtres à couvert sous la galerie travaillaient à l'aide de leviers à saper les fondemens de la tour ennemie ; et de

notre tour de brique nous défendions la galerie à coups de traits et avec nos machines ; de sorte que les Marseillais n'osaient se montrer , ni sur leur tour , ni sur leur muraille , pour les garantir de nos attaques. Enfin on arracha tant de pierres des fondemens de leur tour, qu'une partie s'écroula tout-à-coup, et que le reste commençait à menacer ruine.

La terreur s'empare alors des habitans ; troublés d'un malheur si pressant et si peu attendu , qu'ils regardaient comme un effet de la colère des dieux, et voyant leur ville près d'être saccagée et mise au pillage, ils sortent tous sans armes en habits de deuil, et viennent tendre des mains suppliantes aux généraux et à l'armée de César. A la vue de ce spectacle inouï , tout service de guerre cessa , et chaque soldat suspendit ses occupations pour aller voir et entendre ce dont il était question. Dès que les Marseillais furent en présence des chefs et des troupes , se jetant à leurs pieds , ils les conjurèrent d'attendre l'arrivée de César , disant qu'ils voyaient bien que puisque les ouvrages étaient achevés et leur tour détruite , la ville ne pouvait manquer d'être prise ; qu'ils ne songeaient donc plus à se défendre ; et qu'aussitôt que César serait venu , rien ne pourrait l'empêcher de les traiter comme il lui plairait , en cas qu'ils refusassent

de se soumettre. Ils ajoutèrent que si l'on attendait que le reste de la tour fût tombé, jamais on ne pourrait retenir le soldat; et que l'espérance du pillage le porterait à emporter la ville d'assaut et à la détruire. Toutes ces supplications, et plusieurs autres de même nature, furent faites du ton le plus pathétique et le plus touchant, comme on devait l'attendre d'hommes aussi habiles.

Les généraux émus de leurs larmes firent à l'instant cesser les travaux, discontinuer les attaques; et ils se contentèrent de poster quelques corps - de - garde dans les ouvrages. La pitié amena donc une espèce de trêve en attendant César : on ne tira plus de part et d'autre; tout soin et tout travail furent suspendus, comme si le siège eût été fini. En effet César avait fortement recommandé par ses lettres à Trébonius, de prévenir le pillage de la ville, de peur que les troupes indignées de la révolte des Marseillais, du mépris qu'ils leur avaient témoigné, et des fatigues que leur avait coûté ce siège, ne massacrasent tous les jeunes gens, comme elles en avaient menacé. Aussi eut-on toutes les peines imaginables de les empêcher de prendre la ville de force; et elles en conçurent un violent dépit contre Trébonius, qu'elles croyaient l'auteur de l'ordre qui les retenait.

Cependant les perfides ennemis ne cherchaient que le temps et l'occasion de nous tromper, et de mettre à profit la ruse qu'ils méditaient : en effet, au bout de quelques jours, tandis que les nôtres pleins de sécurité se reposaient tranquillement, tout d'un coup sur le midi, l'un étant retiré dans sa tente, l'autre las et fatigué de travail, dormant dans la tranchée, et toutes les armes à couvert et en dépôt dans l'endroit où on les avait posées, ils font une sortie, et à la faveur d'un vent violent ils mettent le feu à nos ouvrages. Ce vent les seconda si bien, et accéléra si rapidement les progrès de l'incendie, que dans le même temps il prit au retranchement, aux mantelets, à la tortue, à la tour, aux machines, et que tout fut consumé avant qu'on pût découvrir les causes de cet accident. Les nôtres frappés d'un malheur si subit, saisissent les armes qui leur tombent sous la main ; ils sortent du camp, et courent sur l'ennemi ; mais de la ville on les arrête à coups de traits et de machines. Les assiégés se retirent donc sous leurs murailles, et brûlent impunément la tour de brique et la galerie. Ainsi par la trahison des assiégés et la violence du vent, nous vîmes périr en un moment le travail de plusieurs mois. Le lendemain les ennemis renouvelèrent leur tentative : favorisés du même vent, ils firent avec

plus d'assurance encore que la veille une sortie contre la tour et la terrasse de notre seconde attaque, et s'efforcèrent également d'y mettre le feu ; mais la journée précédente si nos soldats s'étaient relâchés de leur vigilance ordinaire, avertis ce jour-là par la catastrophe de la veille, ils avaient tout préparé pour la défense : aussi après avoir tué un grand nombre d'ennemis, ils repoussèrent les autres dans la ville sans qu'ils aient pu exécuter leurs projets.

Trébonius résolut de réparer la perte qu'il venait de faire, et trouva les troupes très-disposées à le seconder. Car lorsqu'elles virent toutes leurs peines et tous leurs travaux devenus inutiles, et que les ennemis ayant violé la trêve insultaient à leur courage, parce qu'il ne restait plus de matière nécessaire pour réparer les fortifications détruites, coupant et enlevant tous les arbres des environs de Marseille, elles formèrent le dessein de construire une terrasse d'une espèce nouvelle, et inouïe jusqu'alors. Elles élevèrent donc deux murs de brique de six pieds d'épaisseur, et à peu près aussi éloignés l'un de l'autre que la première terrasse avait de largeur, avec un plancher qui portait sur les deux murs. Afin de rendre ce plancher solide, on disposa entre ces deux murailles dans tous les endroits faibles ou qui avaient trop de portée, des piliers

sur lesquels on fit passer des solives de traverse pour le soutenir; et ce genre de toit fut couvert de claies enduites de mortier. Sous ce toit le soldat, garanti de tous côtés, et caché de front par des mantelets, portait sans risque tout ce qui était nécessaire à l'ouvrage : tout fut bientôt rétabli et le dégât réparé, par l'ardeur et le courage avec lequel ils travaillaient. On y ménagea des portes aux endroits qui parurent les plus propres à des sorties.

Quand les Marseillais virent sitôt rétabli ce qu'ils croyaient devoir nous occuper longtemps, et qu'il n'y avait plus moyen, ni de nous donner le change, ni de fondre sur nous; que nos travaux étaient à l'épreuve de la valeur de leurs soldats et de la violence du feu; qu'il nous était facile de fermer de même toutes les avenues de leur ville du côté de la terre par un mur et des tours; qu'ils n'osaient plus se montrer sur leurs remparts, les nôtres ayant élevé des murs presque au pied des leurs, d'où nous pouvions lancer aisément des javelots sur eux avec la main; réfléchissant d'ailleurs que leurs machines, sur lesquelles ils avaient fondé de si grandes espérances, leur étaient devenues inutiles par la trop grande proximité, et que lorsque de leurs murs et de leurs tours il faudrait combattre avec nous, ils ne pouvaient comparer leur valeur avec la nôtre :

ils pensèrent à se soumettre aux mêmes conditions qu'ils avaient déjà proposées.

M. Varron qui commandait dans l'Espagne ultérieure, ayant appris ce qui s'était passé en Italie, et craignant pour le succès des entreprises de Pompée, parlait d'abord d'une manière favorable au parti de César. Il disait qu'en effet il se trouvait attaché à Pompée qui l'avait choisi pour son général; mais qu'il n'avait pas de moindres liaisons avec César; qu'il n'ignorait point le devoir d'un lieutenant, qui ne possédait d'autorité qu'autant qu'on lui témoignait de confiance; qu'il connaissait ses forces, et combien toute la province était affectionnée à César. Il tenait partout ces discours sans se déclarer pour aucun parti. Mais lorsque dans la suite il apprit que César était arrêté par le siège de Marseille; que les troupes de Pétréius avaient joint celles d'Afranius; qu'ils recevaient de grands secours; qu'on en attendait encore de plus considérables; et que toute la province citérieure était bien intentionnée: quand il fut bien instruit d'ailleurs de l'extrémité où César se trouvait réduit auprès de Lérida par le défaut de vivres, ce que les lettres d'Afranius exagéraient encore, il commença lui-même à se laisser entraîner au torrent de la fortune.

En conséquence, il fit faire des levées dans

toute sa province; ajouta environ trente cohortes auxiliaires à ses deux légions complètes; disposa des approvisionnemens de blé pour envoyer aux Marseillais, ainsi qu'à Pétréius et Afranius; donna ordre aux habitans de Cadix de lui fournir dix galères; en fit équiper plusieurs à Séville; transporta dans Cadix tout l'argent et tous les ornemens qui se trouvèrent dans le temple d'Hercule; y dépêcha six cohortes en garnison, sous les ordres de Caius Gallonius, chevalier romain, ami de Domitius, qui l'y avait envoyé pour recueillir une succession; fit porter chez le même Gallonius toutes les armes, tant celles des particuliers que celles du public. Ensuite il invective contre César, répète souvent à la tribune qu'il a été battu par Afranius, et qu'un grand nombre de ses soldats l'avait abandonné pour se rendre à son vainqueur; qu'il tenait tous ces détails de science certaine et de bonne part. De tels discours ayant effrayé les citoyens romains de cette province, il en exige pour le service de la république quatorze cent mille livres d'argent, et cent vingt mille boisseaux de blé. Quant aux provinces qu'il croyait attachées à César, il les surchargeait, il y mettait des garnisons: il rendait des jugemens arbitraires contre les particuliers qui avaient mal parlé de la république, et vendait

leurs biens à l'encan. Enfin il engagea toute la province par serment à être fidèle à Pompée et à lui-même. La nouvelle des événemens survenus dans l'Espagne citérieure, lui fait déclarer ouvertement la guerre. Son but était de s'enfermer à Cadix avec deux légions, toutes ses provisions et ses galères, parce qu'il avait reconnu que la province entière était dans les intérêts de César. Il comptait que là, fort de ses vaisseaux et de ses provisions, il lui serait facile de prolonger la campagne. Quoique plusieurs affaires importantes rappelassent César en Italie, il avait pourtant résolu de ne laisser en Espagne aucune semence de guerre : car il savait que Pompée ayant rendu de grands services à la province citérieure, y avait une foule de partisans.

Après donc avoir envoyé deux légions dans l'Espagne ultérieure sous le commandement de Q. Cassius, tribun du peuple, il marcha lui-même à grandes journées sur ce point avec six cents chevaux. Il envoya auparavant ordre aux magistrats et aux principaux de tous les cantons de se trouver un jour fixé à Cordoue, où il devait se rendre. Cet ordre publié dans la province, il n'y eut point de ville qui n'envoyât ses députés à l'époque désignée; il n'y eut pas même de citoyen romain un peu considérable qui ne s'y trouvât.

En même temps les magistrats de Cordoue firent de leur propre mouvement fermer les portes à Varron ; placèrent des corps-de-garde et des sentinelles sur les murailles et dans les tours de la ville ; retinrent deux cohortes , de celles que l'on nommait coloniques , lesquelles par hasard passaient par là , et s'en servirent pour la garde de leur poste. Sur ces entre-faites ceux de Carmone , peuples des plus puissans de toute la province , chassèrent trois cohortes que Varron avait fait entrer dans leur citadelle pour la garder , et lui fermèrent leurs portes.

Ce qui le fit se jeter au plus vite dans Cadix avec ses légions , de peur qu'on ne lui barrât les passages ; tant on voyait que ces provinces étaient affectionnées à César. Mais à peine était-il un peu avancé qu'on lui rendit des lettres de Cadix , où on lui marquait qu'aussitôt que les habitans avaient eu connaissance des ordres de César , leurs chefs avec les tribuns des cohortes qui étaient en garnison dans leur ville , avaient résolu d'en chasser Gallonius , et de la conserver aussi bien que l'île à César ; qu'en conséquence de cette intention , ils avaient fait savoir à Gallonius , qu'il eût à sortir de bonne volonté de Cadix pendant qu'il pouvait le faire sans péril , le menaçant de prendre leur parti , sur son refus ; et que

d'après cette menace il s'était retiré. A cette nouvelle, celle des deux légions de Varron que l'on nommait *Vernacula* (parce qu'elle était composée de naturels du pays), enlève son enseigne à la vue de Varron, gagne Séville, et s'arrête sur la place publique et sous les portiques, sans nuire à personne. Une telle conduite fut si agréable aux citoyens romains qui étaient du conseil de la ville, que chacun en prit chez soi et les recueillit avec grand plaisir. Varron étonné de ce qu'il voyait, retourna sur ses pas dans le dessein de se rendre à *Italica*, comme il l'avait promis; mais les siens l'assurèrent que les portes en étaient fermées pour lui. Enfin voyant que tous les chemins lui étaient interdits, il envoya dire à César qu'il était près de remettre sa légion à qui il ordonnerait. Celui-ci lui envoya Sext. César, auquel il enjoignit d'en prendre le commandement. Ensuite Varron vint trouver César à Cordoue, lui rendit fidèlement compte de son département, lui remit l'argent qu'il en avait tiré, et lui indiqua où étaient les vivres et les vaisseaux qu'il avait réunis.

César ayant tenu les états à Cordoue rendit grâces à tout le monde en général : aux citoyens romains, de s'être emparés de la ville; aux Espagnols, d'avoir chassé leurs garnisons; à ceux de Cadix, d'avoir fait échouer les des-

seins du parti contraire, et de s'être mis en liberté; aux tribuns et aux centurions venus pour garder la ville, d'avoir affermi par leur exemple ceux qui étaient dans de bons sentimens à son égard. En même temps il fit remise aux citoyens romains de l'argent qu'ils s'étaient engagés de fournir à Varron; restitua les biens aux personnes sur lesquelles on les avait confisqués sous prétexte qu'elles avaient parlé trop librement; accorda quelques récompenses, tant en public qu'en particulier, et remplit tout le reste de bonnes espérances pour l'avenir. Ensuite après être resté deux jours à Cordoue, il se rendit à Cadix, où il fit apporter dans le temple d'Hercule les trésors et les ornemens qu'on en avait enlevés pour les mettre dans une maison particulière; donna le gouvernement de la province à Q. Cassius qu'il y laissa, soutenu de quatre légions : il partit ensuite pour Tarragone sur les vaisseaux que Varron s'était fait fournir par ceux de Cadix, et y arriva en peu de jours. Les députés de presque toute la province citérieure l'y attendaient; après avoir traité de même fort honorablement quelques-uns de ces peuples, non-seulement en particulier, mais encore en public, il sortit de cette ville, vint par terre à Narbonne et de là devant Marseille, où il apprit la nouvelle de la

loi qui venait d'être portée à Rome pour créer un dictateur, et que le préteur M. Lépide l'avait promu à cette dignité.

Les Marseillais rebutés de tous les maux qu'ils avaient soufferts, réduits à la dernière disette de vivres, deux fois battus sur mer, toujours repoussés dans leurs fréquentes sorties, affligés de la peste produite par la longueur du siège, et par le changement de nourriture (car ils ne vivaient plus que de vieux millet et d'orge gâté, qu'on avait autrefois préparé et serré dans les greniers publics en cas de siège), voyant leur tour et la plus grande partie de leurs murailles renversée, sans espoir de secours des provinces et de leurs armées qu'ils avaient appris s'être rendues à César, résolurent enfin de se soumettre à lui de bonne foi et sans supercherie. Quelques jours auparavant, Domitius qui connut leur intention, prépara trois vaisseaux, embarqua ses soldats sur deux, monta le troisième, et partit par un brouillard. Les vaisseaux qui, suivant l'ordre de Brutus, avaient coutume de veiller devant le port, l'ayant aperçu, levèrent l'ancre et se mirent à le poursuivre. Celui de Domitius força de rames, et continuant à fuir, eut le bonheur d'échapper à la faveur du temps nébuleux; les deux autres effrayés de se voir poursuivis par nos

troupes, rentrèrent dans le port. A l'égard des Marseillais, ils firent sortir de la ville, selon l'injonction qu'ils en reçurent, toutes leurs armes et leurs machines de guerre, tirèrent tous leurs vaisseaux de leur port et de leurs arsenaux, et remirent à César tout ce qu'il y avait d'argent dans le trésor public; ensuite il laissa la vie, plutôt en considération de leur ancienne origine et de leur célébrité, que parce qu'ils le méritaient réellement; après avoir mis deux légions en garnison dans la place, il envoya les autres en Italie, et partit pour Rome.

Vers cette époque, C. Curion méprisant déjà dès le principe les forces d'Attius Varus, passa de Sicile en Afrique avec seulement deux légions des quatre que César lui avait données, et cinq cents chevaux; et après deux jours et trois nuits de navigation, il vint aborder à un poste nommé *Aquilaria*. Cet endroit est environ à sept lieues de Clupée; c'est une assez bonne rade en été, parce qu'elle est entre deux hauts caps. L. César le fils l'attendait à Clupée avec dix galères, qui avaient été prises dans la campagne contre les Pirates, et qu'Attius avait fait réparer à Utique pour s'en servir dans la présente guerre. Mais le voyant arriver avec tant de vaisseaux, l'es-

froi lui fit abandonner la pleine mer ; il alla échouer avec sa galère sur la côte prochaine , la laissa sur le rivage , et s'enfuit à pied à Mahométa. C. Considius Longus y commandait avec une légion. Après la fuite de L. César , le reste de ses galères se rendit aussi dans ce port. Le questeur M. Rufus le suivit avec douze galères , que Curion avait amenées à sa suite de Sicile pour escorter les vaisseaux de charge ; et ayant aperçu celle de César échouée et abandonnée sur le rivage , il la fit remorquer , et revint trouver Curion à la tête de sa flotte.

Celui-ci envoya Marcus à Utique avec ses vaisseaux , et il le suivit en même temps par terre soutenu de ses troupes. Après deux jours de marche il atteint le fleuve de Magreda , où il laisse C. Caninius Rébilus et les légions ; pour lui , prenant les devans avec la cavalerie , il alla reconnaître le camp de Scipion , parce que ce poste passait pour être très-propre à camper. C'est un rocher fort droit qui domine la mer , rude et escarpé des deux côtés , mais ayant une pente un peu plus douce vers Utique. En droite ligne , il n'est qu'à un peu plus d'un mille de cette place. Mais dans ce chemin , il y a une fontaine qui communique à la mer , et rend cet

endroit très-marécageux : si l'on veut l'éviter, il faut prendre un détour de deux lieues pour arriver à la ville.

Après avoir reconnu ce poste, Curion examina de là le camp de Varus, qui placé sous les murs de la ville, vers la porte qu'on nomme *Bellica*, avait la position la plus avantageuse ; Utique le couvrait d'une part, et de l'autre il était défendu par une espèce de théâtre, bâti devant la ville, et d'une fort grande étendue, de sorte qu'il n'y avait qu'un passage étroit et difficile pour approcher du camp. Il vit en même temps toutes les routes couvertes d'hommes en mouvement, qui, dans la crainte d'être pillés, portaient de la campagne dans la ville leurs effets les plus précieux. Il détacha contre cette multitude sa cavalerie pour avoir occasion de faire quelque butin ; et au même instant Varus envoya de la ville six cents chevaux numides à leur secours, avec quatre cents fantassins envoyés depuis peu par le roi Juba dans Utique. Ce prince était comme son père attaché à Pompée ; et il haïssait Curion, qui pendant son tribunat, avait fait confisquer son royaume. La cavalerie numide en vint aux mains avec la nôtre ; mais elle ne put résister à son premier choc. Après avoir perdu environ 120 hommes elle se retira dans son camp sous la ville. Sur

ces entrefaites , les galères de Curion étant arrivées , il fit dire à deux cents vaisseaux marchands ou environ qui se tenaient à l'ancre devant Utique , qu'il traiterait en ennemis tous ceux qui ne se rendraient pas sur l'heure au camp de Scipion. A cette menace , tous au même instant lèvent l'ancre , abandonnent Utique , et se rendent au lieu convenu ; ce qui amena l'abondance dans son armée.

Ensuite Curion se retira dans son retranchement de Magreda , où d'une commune voix il fut proclamé *Imperator* par toutes ses troupes. Le lendemain il vint camper devant Utique. Il n'avait pas terminé ses fortifications , que la cavalerie qui était de garde vint l'avertir , que de grands secours , tant de cavalerie que d'infanterie , envoyés de la part de Juba , s'avançaient vers cette ville : en même temps on aperçut un gros nuage de poussière , immédiatement suivi de leur avant-garde. Surpris de cette nouveauté , Curion détache sa cavalerie pour aller au-devant d'eux , soutenir leur premier effort et les arrêter , tandis que de suite il faisait revenir ses légions occupées aux travaux du camp , et les rangeait en bataille. Les cavaliers en vinrent aux mains ; et avant que nos troupes eussent pu se développer et disposer leur ordre de combat , tous les secours que le roi envoyait , embarrassés et en désor-

dre , parce qu'ils avaient marché sans ordre et sans défiance , prirent la fuite. Leur cavalerie souffrit peu , parce qu'elle gagna en hâte la ville en côtoyant le long du rivage ; mais nous tuâmes un grand nombre de fantassins.

La nuit suivante, deux centurions marse, avec vingt-deux soldats de leur compagnie, quittèrent Curion et vinrent se rendre à Varus. Soit qu'ils le crussent ou qu'ils voulussent le flatter (car on croit volontiers ce que l'on souhaite , et nous nous imaginons aisément que les autres doivent penser comme nous) , ils lui dirent qu'il était certain que toute l'armée n'avait aucune affection pour Curion ; qu'il fallait conduire ses soldats en présence de l'ennemi, et les mettre à portée de se parler. Varus persuadé par ce discours, fait le lendemain matin sortir ses légions du camp ; Curion imite son exemple, et n'étant séparés que par un petit vallon , ils rangent l'un et l'autre leur armée en bataille.

Il y avait dans l'armée de Varus un nommé Sext. Quinctilius Varus , qui s'était trouvé à Corfinium , comme on l'a dit. César lui ayant permis de se retirer, il s'était rendu en Afrique. Curion avait amené avec lui ces mêmes légions que César avait prises à son service après le siège de Corfinium ; de sorte que c'était en-

core à peu près les mêmes officiers et les mêmes soldats avec lesquels ce Varus avait servi. Celui-ci prend cette occasion de les entretenir ; voltige autour de l'armée de Curion ; exhorte ses soldats à se souvenir du premier serment qu'ils ont prêté à Domitius , et à lui-même , qui lui tenait alors lieu de questeur ; les prie de ne point porter les armes contre des compagnons , qui avaient couru la même fortune qu'eux , et avec lesquels ils avaient partagé les périls du siège , et de ne point combattre pour des hommes qui les traitaient injurieusement de transfuges. Il ajouta qu'ils pouvaient être assurés qu'Attius et lui-même les récompenseraient généreusement , s'ils voulaient passer à leur service. Ce discours ne produisit aucun effet ; personne ne s'ébranla dans l'armée de Curion , et chacun ramena ses troupes dans son camp.

Cependant une frayeur subite se répandit en un instant dans tout le camp de Curion : car c'est un mal que les divers rapports augmentent en fort peu de temps. Chacun se forgeait des chimères ; et ce que l'un lui avait dit , la crainte le lui faisait raconter avec exagération à un autre : dès qu'un seul homme faisait un récit à d'autres , et que ceux-ci l'avaient communiqué à leurs camarades , on se persuadait que plusieurs en étaient en

même temps les auteurs. On se disait mutuellement que dans une guerre civile le soldat se croyait permis de suivre le parti qu'il lui plaisait, et d'agir selon son caprice; que les mêmes légions qui peu auparavant avaient servi les ennemis pourraient bien revenir à leurs premiers maîtres, la licence des temps où l'on vivait faisant tourner contre César ses propres bienfaits; que toutes les villes dont ils étaient environnés tenaient pour l'ennemi; et que ces discours ne venaient pas des Marses et des Péligniens seuls, comme ceux qu'on leur avait adressés la nuit dernière dans leurs tentes. Quelques-uns même des soldats donnaient souvent aux raisonnemens de leurs camarades un sens encore plus sinistre; ceux qui voulaient paraître mieux instruits inventaient toujours quelque nouvelle.

Inquiet de tous ces discours, Curion assembla le conseil pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Les uns étaient d'avis de tenter un effort, et d'attaquer le camp de Varus pour occuper les soldats, persuadés que dans une pareille disposition des troupes l'inaction était tout-à-fait contraire. Ils ajoutaient qu'après tout il valait mieux risquer vaillamment la fortune dans un combat avec gloire, que de se voir abandonnés des leurs et livrés à la barbarie des ennemis. D'autres voulaient

que vers minuit on se retirât dans le camp de Scipion , où l'on aurait plus de temps pour guérir les esprits des soldats , et d'où , en cas de malheur, on pourrait plus sûrement et avec plus de facilité se rendre en Sicile , à la faveur du grand nombre de vaisseaux dont on était pourvu.

Curion désapprouva l'un et l'autre de ces avis ; il dit qu'autant que l'un marquait peu de courage , autant l'autre en marquait trop ; que par l'un on voulait justifier une honteuse fuite , et par l'autre engager à combattre , même dans un poste désavantageux. « En effet , dit-il , avec quelle assurance pouvons-nous forcer un camp fortifié par la nature et par l'art ; et quel fruit recueillerons-nous de l'attaque de ce camp , si nous sommes contraints de battre en retraite après une perte sensible ? Ne sait-on pas que les heureux succès concilient au général l'affection des troupes , et qu'il ne manque jamais d'en être détesté dès qu'il est malheureux ? » Quant au changement de camp , ajouta-t-il , comment le prendrait-on , sinon pour une fuite honteuse , et un parti désespéré , qui ne ferait qu'aliéner toutes les troupes ? Il ne faut pas donner lieu aux sages de croire qu'on ne se fie point à eux , ni aux méchans qu'on les craint , parce que cette crainte ne ferait que

rendre les derniers plus insolens et plus hardis, et que le soupçon diminuerait le zèle et l'affection des autres. Si ce que l'on dit du mécontentement de l'armée est vrai, mécontentement que je crois ou entièrement supposé, ou certes moindre qu'on ne le fait; il est sans contredit bien plus à propos de le taire et de le dissimuler, que de contribuer nous-mêmes à le fortifier. N'en est-il pas des plaies d'une armée comme de celles du corps, qu'il faut toujours cacher, pour ne pas augmenter la confiance de son ennemi? Quand on nous propose de partir la nuit, c'est sans doute pour que les malintentionnés puissent plus librement se livrer à leurs excès; car dans ces conjonctures, c'est par la crainte ou par la honte qu'on est retenu, et de tels motifs ont peu de puissance dans l'obscurité de la nuit. Je ne suis donc ni assez téméraire pour vouloir attaquer le camp ennemi sans espérance de réussir, ni assez timide pour me manquer à moi-même. Je pense donc qu'il faut mettre tout en œuvre avant d'en venir là, et je me flatte que j'éprouverai bientôt avec vous quel pourra être le succès de cette résolution.

Après avoir ainsi congédié le conseil, il fait assembler ses soldats; leur rappelle leur affection pour César à Corfinium; ajoutant

8.

qu'elle lui avait servi à faire la conquête d'une grande partie de l'Italie. « Car c'est vous, leur
« dit-il, qui par votre exemple avez déterminé
« toutes les villes à se soumettre; et ce n'est
« pas sans raison qu'il vous est si attaché, et
« que Pompée vous hait si fort. C'est vous qui
« l'avez contraint de quitter l'Italie sans y
« avoir été forcé par la perte d'une bataille.
« César qui m'honore de la plus grande af-
« fection, m'a confié à votre fidélité avec la
« Sicile et l'Afrique, sans lesquelles il ne pour-
« rait défendre ni Rome, ni l'Italie. Cepen-
« dant nos ennemis vous exhortent à nous
« abandonner : et que peuvent-ils en effet
« souhaiter avec plus d'ardeur, que de vous
« porter à un crime qui nous perde en même
« temps et les uns et les autres ? Quelle plus
« désavantageuse opinion peuvent-ils avoir
« de vous, que de vous croire capables de
« trahir ceux qui confessent vous être rede-
« vables de tout ? Quel plus grand malheur
« au contraire peut-il vous arriver, que de
« tomber entre les mains de ceux qui vous
« regardent comme les auteurs de tous leurs
« maux ? N'avez-vous pas entendu parler des
« exploits de César en Espagne, de deux
« armées qu'il a mises en fuite, de deux gé-
« néraux qu'il a vaincus, de deux provinces
« qu'il a soumises, uniquement dans l'espace

« de quarante jours après être arrivé en pré-
« sence de l'ennemi ? Croyez-vous que ceux
« qui avec toutes leurs forces n'ont pu tenir
« contre lui , lui résisteront après leur défaite ?
« Vous qui l'avez suivi avant que la fortune
« se fût déclarée en sa faveur , suivrez-vous
« le parti vaincu , lorsque la fortune a pro-
« noncé , et que vous devez recevoir la ré-
« compense de vos services ? Ils vous accu-
« sent de les avoir abandonnés et trahis contre
« la foi de vos premiers sermens : mais est-
« ce vous qui avez abandonné L. Domitius ?
« N'est-ce pas lui plutôt qui vous a quittés ,
« et qui s'est retiré au moment où vous étiez
« prêts à tout souffrir pour sa cause ? N'est-
« ce pas lui qui s'est efforcé de prendre la
« fuite à votre insu ? N'est-ce pas lui qui
« vous a trahis ; et n'est-ce pas à la bonté de
« César que vous devez votre conservation ?
« Votre serment pouvait-il donc vous retenir
« au service de Domitius , pendant que de-
« venu simple particulier , dépouillé de toute
« marque de grandeur , sans commandement ,
« il était lui-même captif et au pouvoir d'au-
« trui ? Pouvez-vous oublier le nouveau ser-
« ment qui désormais vous enchaîne , pour
« avoir égard à celui dont vous a déliés la
« soumission d'un chef qui n'est plus maître
« de sa personne ? Mais peut-être contens de

« César, avez-vous quelque reproche à me
 « faire. Il me conviendrait peu de vanter les
 « services que je vous ai rendus, ils sont
 « trop peu importants jusqu'à ce jour par rap-
 « port à mes bonnes intentions et à votre at-
 « tente; mais vous savez que les soldats pro-
 « fitent continuellement de l'issue de la guerre
 « pour demander des récompenses; et vous
 « ne doutez pas, je crois, quelle elle doit être.
 « Du reste je ne pense pas devoir vous lais-
 « ser oublier quels ont été mes soins, et quels
 « succès les ont couronnés. Regrettez-vous
 « que j'aie fait passer dans ce pays l'armée
 « saine et sauve, sans avoir perdu un seul
 « vaisseau? que j'aie défait la flotte ennemie
 « en arrivant, et deux fois battu leur cava-
 « lerie? que je leur aie enlevé deux cents
 « vaisseaux marchands qui étaient dans leurs
 « ports, et réduits enfin à ne pouvoir obte-
 « nir de secours et de vivres, ni par terre
 « ni par mer? Quoi donc! abandonneriez-
 « vous un parti couvert de gloire, et des
 « chefs de ce mérite, pour embrasser une
 « cause couverte de honte à Corfinium, pour
 « suivre des hommes chassés de l'Italie, con-
 « traints de se soumettre en Espagne, et,
 « comme on peut le présumer d'après les ré-
 « sultats précédens, déjà presque vaincus en
 « Afrique? Je me disais simplement soldat de

« César, et il vous a plu de me donner le titre
« d'*Imperator*. Si vous vous en repentez, je vous
« remets vos bienfaits, rendez-moi mon nom,
« afin qu'il ne soit pas dit que vous ne m'a-
« vez honoré que pour me faire un affront. »

Profondément émus de ce discours, les soldats l'interrompaient à tous momens, et paraissaient au désespoir qu'il eût pu les soupçonner de trahison. Lorsqu'il se retira, tous le prièrent de se rassurer, de ne pas balancer à livrer bataille, afin d'éprouver leur courage et leur fidélité. Quand Curion vit l'effet de ses paroles, et que tous étaient de si bonne volonté ; il résolut, de l'avis général du conseil, d'en venir aux mains, dès que l'occasion s'en présenterait. Le lendemain il fait sortir du camp toutes ses troupes, et les range en bataille au même endroit que les jours précédens. Attius Varus n'hésite pas à l'imiter, soit pour avoir occasion de débâcher les soldats de Curion, soit pour ne pas perdre celle qui pouvait s'offrir de combattre dans une bonne position.

On a déjà dit qu'il y avait entre les deux armées un petit vallon, d'un accès très-rude et très-difficile ; chacun attendait que l'ennemi le traversât pour commencer l'attaque avec avantage. Dès qu'il voit toute la cava-

erie de l'aile gauche de Varus , entremêlée d'infanterie légère , entreprendre de le traverser , Curion détache contre eux ses cavaliers avec deux cohortes de l'Abruzzes : les ennemis ne purent en soutenir le premier choc , et s'enfuirent à toute bride vers les leurs : l'infanterie légère qui les avait suivis , privée de leur secours , est enveloppée et taillée en pièces en présence de toute l'armée de Varus , qui fut ainsi témoin de la fuite des uns et de la mort des autres. Alors Rébilus , un des lieutenans de César , que Curion avait amené avec lui de Sicile , parce qu'il le savait consommé dans l'art de la guerre : « Tu vois (lui dit-il), l'ennemi étonné : que balances-tu à profiter de l'occasion ? » Curion ne dit qu'un mot à ses soldats , pour les exhorter à se souvenir de ce qu'ils lui avaient promis la veille ; ensuite il marche le premier et leur commande de le suivre. La pente du vallon était si roide , que les premiers ne pouvaient presque pas monter sans être secourus par ceux qui les suivaient ; mais les troupes de Varus , l'esprit préoccupé et rempli de frayeur de la fuite et du massacre de leurs compagnons d'armes , ne songeaient pas seulement à se défendre , et se croyaient déjà enveloppées par notre cavalerie : ainsi

sans attendre que nous fussions arrivés à la portée du trait, toute cette armée lâcha pied et se réfugia dans son camp.

Dans cette déroute, un certain Fabius, de l'Abruzze, simple soldat de l'armée de Curion, poursuivant les premiers qui fuyaient, appelait hautement Varus, comme s'il eût été un des siens, et qu'il eût eu quelque chose à lui dire, ou quelque avis à lui donner. S'entendant nommer plusieurs fois, le général s'arrête, lui demande son nom, et ce qu'il veut; alors celui-ci lui portant un coup d'épée sur l'épaule qu'il avait découverte, l'eût fait périr, si Varus n'avait paré le coup avec son bouclier : Fabius fut enveloppé et tué par des soldats qui étaient proches. Cependant les fuyards se trouvaient en si grand nombre qu'ils obstruaient les portes du camp, et ils embarrassaient tellement le passage, qu'il en périt là plus que dans le combat et dans la fuite. Il s'en fallut même assez peu que le camp ne fût forcé; de sorte que plusieurs, sans s'arrêter pour le défendre, couraient tout droit à la ville. Mais il était très-fort par sa situation et par les travaux dont on l'avait encore fortifié; de plus nos soldats qui n'avaient que les armes nécessaires pour le combat, manquaient de tout ce qui était propre à l'attaque d'un camp. Ainsi Curion ramena ses troupes dans le sien,

sans avoir perdu un seul homme, si l'on excepte ce Fabius dont on vient de parler. Les ennemis eurent en cette occasion environ six cents morts et mille blessés; ces derniers, après la retraite de Curion, quittèrent le camp et se retirèrent dans la ville, ainsi que plusieurs autres, à qui la crainte fit prendre le même parti, sous prétexte de leurs blessures. Varus qui s'en aperçut, ainsi que de l'effroi des siens, laissa un trompette dans le camp avec quelques tentes dressées pour l'apparence, et vers minuit il fit rentrer sans bruit ses troupes dans la place.

Le lendemain Curion tira une ligne de circonvallation autour d'Utique, dans le dessein de l'assiéger. Cette ville renfermait alors une foule de personnes peu accoutumées à la guerre, et amollies par une longue paix; les habitans étaient de plus fort attachés à César qui leur avait rendu quelques services. Le conseil se trouvait diversement composé; et le succès des combats précédens avait répandu la consternation dans tous les esprits. Ils ne parlaient donc publiquement que de se rendre, et sollicitaient Attius de ne pas les perdre par son opiniâtreté. Pendant qu'on le tourmentait de la sorte, il reçut des ambassadeurs du roi Juba, qui donnait avis de sa prompte arrivée avec de grandes forces, et l'exhortait à se

maintenir dans la place et à la défendre; cette nouvelle rassura généralement.

Curion en fut également informé; mais il eut d'abord peine à croire ce qu'on en disait, tant il était plein de confiance. D'ailleurs le bruit des heureux succès de César en Espagne s'était déjà répandu en Afrique; de sorte que, animé par ces nouvelles, Curion se persuadait que le roi n'oserait rien entreprendre contre lui. Mais quand il sut à n'en pouvoir douter qu'il était à peine éloigné d'Utique de huit lieues avec ses troupes, il décampe, et se retire dans le camp de Scipion. Il y fait porter du blé et du bois, commence à s'y fortifier, et envoie de suite en Sicile pour faire venir les deux légions qu'il y avait laissées, avec le reste de sa cavalerie. Ce poste était très-propre pour tirer la guerre en longueur, à cause de sa situation et des retranchemens qu'on y avait faits, du voisinage de la mer, de l'eau douce qu'on y trouvait, et de la grande quantité de sel qu'on y voit amassée des salines environnantes. Les arbres d'alentour qui étaient nombreux fournissaient du bois, et le blé remplissait les champs. Il résolut donc, de concert avec toute son armée, d'attendre le reste de ses troupes, et de prolonger la campagne.

Dans cette pensée qui reçut l'assentiment

général, quelques personnes de la ville, qui vinrent se rendre à lui, l'informèrent que Juba rappelé par la guerre qu'il avait avec quelques peuples voisins, et par les différends des habitans de Lébéda, n'était point sorti de ses états; que Sabura, son lieutenant, qu'il avait envoyé avec quelques troupes, s'approchait d'Utique. Sur ce rapport qu'il crut trop légèrement, il changea d'avis, et résolut de donner bataille. Il fut excité à ce parti par le feu bouillant de la jeunesse, l'ardeur de son courage, ses heureux succès, l'espérance de réussir. Ces considérations l'entraînant, il envoie à l'entrée de la nuit toute sa cavalerie vers le camp des ennemis qui était sur la rivière de Magréda, sous les ordres de Sabura dont on vient de parler. Mais le roi le suivait de près soutenu de toutes ses troupes, et n'était éloigné de lui que de deux lieues. La cavalerie que Curion avait fait partir le soir, arrive au point du jour; elle attaque les ennemis qui n'étaient point sur leurs gardes, et qui ne s'y attendaient pas; car ils étaient, selon la coutume des Barbares, campés sans ordre et dispersés çà et là : surpris dans cette position, et accablés de sommeil, ils essayèrent une perte considérable, et plusieurs s'enfuirent d'épouvante. Après cette expédition, la cavalerie revint trouver Curion, lui amenant les prisonniers qu'elle avait faits.

Il était parti vers le point du jour avec toutes ses troupes, et n'avait laissé que cinq cohortes pour garantir son camp. Après avoir fait deux lieues, il rencontra ses cavaliers, qui lui rendirent compte de l'événement qui venait d'avoir lieu. Il s'informa, des captifs, du chef qui commandait au camp de Magréda; sur leur réponse que c'était Sabura, sans prendre d'autres informations, pour ne pas retarder sa marche: « Camarades, s'écria-t-il, en s'adressant aux
« troupes qui étaient les plus proches de lui,
« vous voyez que le rapport des prisonniers
« s'accorde avec celui des transfuges? Juba
« n'est point à l'armée; et il faut qu'il y ait
« peu de troupes, puisqu'elles n'ont pu tenir
« contre un faible corps de cavalerie: hâtez-
« vous de voler à la gloire et au butin: et
« donnez-nous lieu de ne plus songer qu'à
« vous rendre grâces, et à vous récompenser
« de vos services. » Ce qu'avait fait notre cavalerie était beau, en comparant son petit nombre à la multitude des Numides; mais comme on se loue volontiers soi-même, elle exagérait beaucoup le mérite de cette action. Elle faisait encore grande parade du butin qu'elle avait remporté, des prisonniers, tant d'infanterie que de cavalerie, qu'elle conduisait devant elle avec ostentation; de sorte qu'il

semblait que différer d'en venir aux mains, c'était différer la victoire : ainsi l'ardeur des troupes secondait parfaitement l'espérance de Curion. En conséquence il se hâte, et donne ordre à sa cavalerie de le suivre, pour attaquer l'ennemi troublé dans le désordre de sa fuite ; mais les cavaliers harassés par la marche de la nuit précédente ne pouvaient suivre, et plusieurs restaient en chemin. Nul de ces obstacles ne pouvait affaiblir les espérances du Curion.

Cependant Juba, instruit par son lieutenant de ce qui s'était passé dans l'action de la nuit, lui envoya deux mille chevaux espagnols et gaulois qui étaient sa garde ordinaire : il y joignit ceux de ses fantassins dans lesquels il avait le plus de confiance ; et les suivit plus lentement avec le reste de ses troupes et quarante éléphants, se doutant bien que Curion qui avait fait prendre les devans à sa cavalerie, ne manquerait pas d'arriver lui-même à sa suite. Sabura rangea toute son armée en bataille, et lui commanda de lâcher pied et de reculer peu à peu, comme si elle éprouvait de la crainte, ajoutant qu'il donnerait le signal du combat lorsqu'il le faudrait, ainsi que les ordres nécessaires selon les circonstances. Curion flatté d'un nouvel espoir par les mouve-

mens qu'effectuaient alors les ennemis, et s'imaginant qu'ils prenaient la fuite, fit descendre ses troupes de la montagne dans la plaine.

Après s'être avancé fort loin, voyant les siens fatigués d'une marche de plus de cinq lieues, il fit halte pour leur laisser reprendre haleine. Dans ce moment, Sabura commande de sonner la charge, donne ses ordres, court de rang en rang exhorter ses troupes, fait marcher sa cavalerie, et tient son infanterie plus loin en bataille, seulement pour la montrer. Curion, de son côté, accepte hardiment le combat, encourage les siens, et les engage à mettre toute leur espérance en leur valeur. Son infanterie, quoique lasse et fatiguée, ainsi que sa cavalerie, bien que réduite à un petit nombre et très-épuisée (car elle n'était plus que de deux cents chevaux; le reste étant demeuré derrière et n'ayant pu suivre), ne manquaient cependant ni d'ardeur ni de courage pour combattre : aussi la cavalerie fit-elle plier l'ennemi partout où elle donna; mais elle ne pouvait poursuivre les fuyards fort loin, ni pousser ses chevaux accablés de fatigue, au lieu que celle des Numides commença insensiblement à l'envelopper, et à la charger en queue. Lorsque nos cohortes se détachaient, les cavaliers de Juba qui n'étaient point fati-

gués, évitaient leur choc par la fuite; ensuite, revenant les investir au moment où elles se repliaient sur le gros de l'armée, ils les empêchaient de le joindre : ainsi elles ne pouvaient impunément ni demeurer fermes dans leur poste et garder leurs rangs, ni avancer sur l'ennemi. Ajoutons que l'armée ennemie grossissait de moment en moment par le secours que Juba lui envoyait, tandis que les nôtres au contraire succombaient de lassitude. Nos blessés ne pouvaient effectuer leur retraite, et on ne savait où les mettre en lieu sûr, parce que la cavalerie numide nous tenait enveloppés de toutes parts. Ainsi désespérés, et ne comptant plus pouvoir sauver leur vie, ils faisaient ce qu'on a coutume de faire dans une pareille extrémité; ils s'affligeaient de périr ainsi misérablement, et recommandaient leurs familles à leurs camarades, en cas qu'il en échappât quelques-uns; le deuil et la consternation régnaient dans toute l'armée.

Curion voyant l'alarme générale, et qu'on n'écoutait plus ni ses exhortations ni ses prières, prend le seul parti auquel on a recours au milieu de circonstances semblables, et commande à ses troupes de se saisir des montagnes, et d'y marcher en bataille; mais la cavalerie que Sabura y envoie les prévient, et les prive de cette dernière ressource. Alors les nôtres

n'ont plus aucun rayon d'espérance, les uns sont massacrés par la cavalerie ennemie en voulant prendre la fuite; les autres tombent de faiblesse et d'épuisement. Cn. Domitius qui commandait les cavaliers, engage Curion à se sauver avec le peu de chevaux qu'il avait autour de lui, et de chercher à gagner son camp, lui promettant de ne point l'abandonner. Curion lui répond qu'après la perte qu'il vient de faire de l'armée que lui avait confiée César, il ne reparaitra pas en sa présence, et il périt les armes à la main. Quelques cavaliers échappèrent en petit nombre; ceux d'entre eux qui étaient restés à l'arrière-garde pour laisser reposer leurs chevaux, voyant de loin la fuite de toute l'armée, gagnèrent le camp et se sauvèrent. Toute l'infanterie fut taillée en pièces, sans qu'il en restât un seul homme.

Le questeur M. Rufus, que Curion avait laissé à la garde du camp, instruit de cette défaite, s'efforça de rassurer le peu de troupes qu'il avait auprès de lui : elles le supplient instamment de les faire reconduire en Sicile; il le leur promet, et ordonne aux pilotes de tenir leurs chaloupes près du rivage sur le soir. Mais la frayeur les avait tellement saisis, que les uns croyaient déjà voir Juba et ses troupes; d'autres Varus, et la poussière excitée par ses légions; d'autres enfin s'imagi-

naient que la flotte ennemie allait aborder sur l'heure. Cependant toutes ces craintes étaient dénuées de fondement. Dans cette épouvante, chacun ne songeait qu'à soi : ceux qui étaient sur la flotte se hâtaient de partir, leur fuite engageait les pilotes des vaisseaux de charge à les suivre. Quelques chaloupes en petit nombre se rendirent à l'ordre, et se trouvèrent au rendez-vous ; mais le désordre fut si grand sur le rivage qui était couvert de monde empressé à s'embarquer, que quelques-unes fléchissant sous le poids du fardeau coulèrent à fond, et les autres n'osaient approcher de peur d'éprouver le même sort.

Ce qui fut cause qu'il n'y eut qu'un petit nombre de soldats et de citoyens romains, qui, soit qu'on ait eu pitié d'eux, ou qu'ils aient pu gagner les vaisseaux à la nage, furent rembarqués, et arrivèrent en Sicile. Le reste des troupes députa la nuit même des centurions à Varus, et se rendit à lui. Le lendemain, apercevant ces cohortes soumises, campées sous les murs de la ville, Juba en fit massacrer une grande partie, disant que c'étaient ses prisonniers, et il en envoya quelques-uns des principaux dans son royaume. Tandis que Varius se plaignait qu'il violât sa parole, mais sans oser s'y opposer ; le roi fit à cheval son entrée dans Utique, suivi de plusieurs séna-

teurs , entre autres de Ser. Sulpicius et de Licinius Damasippus. Il y resta quelques jours pour donner ses ordres; ensuite il retourna dans son royaume avec toutes ses troupes.

LIVRE TROISIÈME.

- I. Quelles forces et quels secours eut Pompée. II. Paix offerte inutilement par Vibullius. III. Quelques légers combats près de Durazzo, où César éprouve du désavantage. IV. Bataille de Pharsale. V. Mort de Pompée. VI. Commencement de la guerre d'Alexandrie.

An. avant J. C. 46 , de Rome 607.

CÉSAR en qualité de dictateur ayant fait assembler les comices, fut nommé consul avec P. Servilius, car c'était l'année où les lois lui permettaient de parvenir à cette charge. Cette affaire terminée, voyant qu'il y avait peu de crédit dans toute l'Italie, et que personne n'y payait ses dettes, il ordonna qu'on élût des arbitres pour faire l'estimation des héritages et autres immeubles sur le pied où ils étaient avant la guerre, afin de les donner en paiement aux créanciers. Il crut cet expédient très-propre à conserver le crédit des débiteurs, et à dissiper ou au moins à diminuer la crainte qu'on a de prêter pendant les

divisions et les guerres civiles. De plus , sur la demande qu'il en fit faire au peuple par les tribuns et par les préteurs, il rétablit plusieurs particuliers , qui, lors du séjour de Pompée à Rome avec ses légions , avaient été condamnés comme coupables de brigue , suivant la loi du même général ; jugemens où l'on avait si peu observé les formes , qu'ils avaient été rendus dans un jour , et par des juges dont les uns se trouvaient présens au plaider , tandis que d'autres rendaient la sentence sans être instruits. Par-là il voulut marquer sa reconnaissance à des hommes qui étaient venus s'offrir à lui dès le commencement de la guerre , et auxquels il ne se croyait pas moins redevable , quoiqu'ils ne l'eussent pas servi , puisqu'ils s'étaient présentés d'eux-mêmes. Du reste il désira qu'ils n'eussent pas moins d'obligation au peuple qu'à lui-même de leur rétablissement, afin que par sa gratitude il ne parût pas vouloir lui ôter le droit de faire de pareilles graces.

Après avoir employé onze jours , tant à ces dispositions , qu'à célébrer les fêtes latines , et à tenir les comices , il se démet de la dictature , part de Rome et se rend à Brindes , où il avait donné rendez-vous à douze légions et à toute sa cavalerie. Mais il y trouva si peu de vaisseaux , qu'il y put à peine embarquer

vingt mille fantassins et six cents chevaux, ce fut le seul motif qui l'empêcha de finir promptement la guerre. D'ailleurs ses troupes étaient fort diminuées non-seulement par suite des longues expéditions de la Gaule, mais encore à cause de la marche qu'elles avaient faite depuis l'Espagne; et les rigueurs qu'elles avaient éprouvées en automne dans la Pouille aux environs de Brindes, en sortant de la Gaule et de l'Espagne où l'air est très-bon, occasionnèrent des maladies dans toute l'armée.

Pompée sut profiter d'une année entière d'avance, où il n'avait eu aucune guerre à soutenir et aucun ennemi à craindre; il employa ce temps de repos à réunir une flotte nombreuse tirée de l'Asie, des îles Cyclades, de Corfou, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Cilicie, de la Phénicie et de l'Égypte: il avait eu soin de faire construire beaucoup de vaisseaux: exigeant de grosses sommes de l'Asie, de la Syrie, des rois et princes ou seigneurs de ces contrées, enfin de tous les peuples libres de l'Achaïe, et il n'en avait pas moins tiré de ceux des provinces, où il était le maître.

Il comptait en troupes neuf légions, toutes formées de citoyens romains: il en avait amené avec lui cinq d'Italie; une de vétérans de la Sicile, qu'il nommait la Jumelle, parce

qu'elle était composée de deux ; une de Crète et de Macédoine ; c'étaient de vieux soldats , qui , congédiés par les généraux précédens , s'étaient établis dans cette contrée ; et deux levées par Lentulus en Asie. Pour les compléter toutes , on lui avait fait des recrues nombreuses en Thessalie , en Béotie , en Achaïe et en Épire ; et il y avait joint les soldats qui restaient de la défaite d'Antoine. Il en attendait encore deux autres que Scipion lui amenait de Syrie. Il avait trois mille archers tirés de Crète , de Lacédémone , du Pont , de la Syrie et d'autres provinces , deux cohortes de frondeurs de six cents hommes chacune. Sa cavalerie consistait en sept mille chevaux , dont Déjotarus lui en avait amené six cents de Galatie , Ariobarzané , cinq cents de Cappadoce , Cotys , un pareil nombre de Thrace , à la tête desquels était son fils Sadala. Il en avait tiré deux cents de la Macédoine , commandés par Rhascypolis , excellent officier ; cinq cents , tant Gaulois qu'Allemands , que Gabinus avait laissés dans Alexandrie pour servir de garde au roi Ptolémée. Pompée son fils lui en avait amené huit cents , qu'il avait levés ou dans ses campagnes ou parmi ses esclaves : Tarcundarius Castor et Donilaüs lui en fournirent trois cents de la Galatie ; l'un vint en personne à la tête de ses troupes , l'autre y envoya son fils.

Deux cents furent expédiés de la Syrie par Antiochus de Comagène qui avait de grandes obligations à Pompée : la plupart étaient archers à cheval. Il avait en outre des troupes de la Thrace et de la Servie, partie soudoyées, partie volontaires, ainsi que des Macédoniens, des Thessaliens et autres nations ; ce qui complétait en tout le nombre de sept mille.

Il s'était pourvu d'une très-grande quantité de vivres qu'il avait su tirer de la Thessalie, de l'Asie, de l'Égypte, de Crète, du pays de Cyrène et d'autres régions. Son dessein était de passer l'hiver à Durazzo, à Érisso, et dans toutes les villes maritimes de ces quartiers-là ; et il y avait établi sa flotte, pour empêcher César de passer la mer. Pompée le fils commandait les vaisseaux égyptiens ; D. Lælius et C. Triarius ceux d'Asie ; C. Cassius ceux de Syrie ; C. Marcellus et C. Coponius ceux de Rhodes : Scribonius Libon et M. Octavius étaient chefs des forces navales d'Illyrie et d'Achaïe. Cependant M. Bibulus avait le commandement général, et c'était de lui que tous recevaient les ordres.

Arrivé à Brindes, César harangue ses soldats, et leur dit que puisqu'ils étaient sur le point de voir finir leurs travaux et leurs dangers, ils ne devaient pas avoir du regret de laisser leurs valets et leur bagage en Italie ;

qu'ils s'embarqueraient avec moins d'embarras et en plus grand nombre ; que du reste ils devaient attendre tout de la victoire et de sa générosité. A ces mots tous s'écrièrent , qu'il pouvait ordonner ce qu'il voudrait , qu'il serait obéi de grand cœur. Il s'embarqua donc avec sept légions , comme on l'a dit , mit à la voile le quatre de janvier , et prit terre le lendemain entre les rochers des monts de la Chimère , et autres écueils dangereux , où il trouva une rade à l'abri des tempêtes. Il ne voulut pas se hasarder à entrer dans aucun port , persuadé que l'ennemi les occupait tous ; il débarqua donc tous les siens dans un lieu nommé Pharsale , sans avoir perdu un seul vaisseau.

Lucrétius Vespillo et Minucius Rufus étaient alors à Orco avec dix-huit navires de la flotte d'Asie , dont Lælius leur avait donné la conduite ; M. Bibulus était à Corfou avec cent dix. Mais les premiers n'eurent pas la hardiesse de sortir de leur port , quoique César n'eût que douze galères , dont quatre seulement étaient couvertes ; et Bibulus dont la flotte ne se trouvait pas en état de mettre à la voile , et dont les rameurs étaient dispersés , ne put venir assez promptement à sa rencontre : on vit donc César en terre ferme , avant qu'on ne fût instruit de son arrivée.

Aussitôt son débarquement, il renvoya la même nuit ses vaisseaux à Brindes chercher le reste de ses légions et de sa cavalerie. Il avait chargé de ce soin Fusius Kaléuus son lieutenant, et lui avait recommandé de faire diligence. Mais ses vaisseaux étant partis trop tard, et ayant manqué le vent, eurent une mauvaise rencontre au retour. Car Bibulus qui apprit à Corfou que César était arrivé, s'étant mis en mer dans l'espérance d'enlever quelques-uns de ses navires de charge, et les rencontrant à vide, en prit trente, sur lesquels il déchargea sa colère et se vengea de sa propre négligence, les faisant tous brûler avec les pilotes et les matelots, dans la vue d'intimider les autres par cette rigueur. Ensuite il répandit sa flotte de part et d'autre dans toutes les rades et dans tous les ports de la côte depuis Salone jusqu'à Orco, et mit des gardes partout, couchant lui-même sur la flotte quoique l'hiver fût dans toute sa force, et s'exposant à mille travaux et fatigues, dans la persuasion où il était qu'il ne pouvait attendre aucune grace, s'il tombait entre les mains de César.

Cependant après le départ des galères d'Illyrie, M. Octavius se rendit à Salone avec celles de ce pays qu'il commandait, souleva les peuples de la Dalmatie et les autres Bar-

bares , engagea l'île de Lissa et ses habitans à quitter le parti de César ; et voyant que ni ses promesses ni ses menaces ne pouvaient ébranler le conseil de Salone , il résolut d'assiéger cette ville. Elle est située avantageusement , et défendue par un coteau sur lequel elle est assise. Les citoyens romains renfermés dans ses murs , élevèrent donc aussitôt des tours de bois ; et comme ils étaient en trop petit nombre pour résister , et de plus couverts de blessures , ils eurent recours au dernier moyen qu'ils purent mettre en œuvre , en donnant la liberté à tous les esclaves en âge de porter les armes : ils coupèrent même les cheveux des femmes , dont ils firent des cordes pour les machines. Octavius voyant leur détermination , dressa cinq attaques contre la place , et l'ayant investie , se mit à la presser vivement. Disposés à tout souffrir , les assiégés manquaient particulièrement de vivres ; ils envoyèrent demander du secours à César , résolus du reste de se défendre jusqu'à la dernière extrémité : longtemps après , la longueur du siège ayant rendu les ennemis moins vigilans , les assiégés choisirent l'heure de midi , temps auquel les soldats des assiégeans étaient dispersés , placèrent leurs femmes et leurs enfans sur le rempart , afin qu'il parût garni comme à l'ordinaire ; et s'étant fait suivre des esclaves auxquels ils avaient

donné la liberté, fondirent tous ensemble sur le premier quartier d'Octavius ; l'ayant forcé, ils poussent de là jusqu'au second, au troisième, au quatrième et au cinquième, les emportant tous l'un après l'autre, massacrent un grand nombre d'ennemis, et contraignent le reste avec Octavius lui-même à se rembarquer. Tel fut le succès de ce siège. Comme l'hiver approchait, et qu'Octavius avait perdu une grande partie de ses troupes, ce qui le mettait hors d'espérance de se rendre maître de cette place, il se replia sur Durazzo où se trouvait Pompée.

On a vu que L. Vibullius Rufus, un des principaux officiers du général, était tombé deux fois entre les mains de César, l'une à Corfinium, l'autre en Espagne, et qu'il l'avait toujours renvoyé. César, en considération de ces bienfaits, le crut propre à porter de sa part quelque parole d'accommodement à Pompée ; il savait que Rufus était fort en crédit auprès de ce dernier. En conséquence il le chargea de lui dire : que de part et d'autre ils devaient déposer les armes, sans s'opiniâtrer plus longtemps à poursuivre une victoire incertaine ; que les pertes qu'ils avaient essuyées l'un et l'autre, devaient leur servir de leçon et d'avertissement pour en redouter de nouvelles : que Pompée avait été chassé d'Italie ; qu'il

avait perdu la Sicile, la Sardaigne, les deux Espagnes, avec cent trente cohortes de citoyens romains moissonnés tant en Italie qu'en Espagne : que de son côté, il avait à se reprocher la défaite de Curion et de toutes ses troupes taillées en pièces en Afrique, sans compter la reddition de ses soldats à Corfou ; qu'ils devaient donc ménager leur vie et les intérêts de la république, ayant assez appris à leurs dépens le pouvoir de la fortune dans la guerre ; que le vrai moment de faire la paix était lorsque les deux partis se trouvaient égaux en force, et semblaient n'avoir rien à craindre l'un de l'autre ; qu'au contraire pour peu que la fortune se déclarât en faveur de l'un des deux, celui qui semblerait l'emporter, ne voudrait plus entendre les mêmes propositions de paix, ni peut-être même se contenter d'un accommodement raisonnable, dans l'espérance de tout obtenir ; que puisque jusqu'à présent on n'avait pu s'accorder, ils devaient s'en remettre au jugement du sénat et du peuple romain ; qu'en conséquence il était de leur intérêt, ainsi que de celui de la république, qu'ils jurassent mutuellement en présence de toutes leurs troupes, de licencier leur armée dans trois jours ; qu'après avoir mis bas les armes et s'être dépouillés des secours sur lesquels ils comptaient, ils seraient forcés de se

conformer à la décision du sénat et du peuple : et afin que Pompée goûtât plus facilement ces propositions , César offrait de congédier sur-le-champ toutes ses troupes , et de retirer les garnisons des places qu'il occupait.

Après avoir reçu ces instructions, Vibullius crut qu'il n'était pas moins de son devoir d'avertir Pompée de la subite approche de César, pour qu'il pût prendre à cet égard ses mesures avant qu'il lui rendit compte de la commission dont il était chargé. Il marcha donc jour et nuit, prit des relais pour faire plus de diligence, et se rendit auprès de lui à dessein de l'instruire de l'arrivée de César avec toutes ses troupes. Pompée était alors dans la Candavie, contrée de la Macédoine, d'où il se disposait à venir joindre ses quartiers d'hiver qu'il avait établis à Érisso et à Durazzo ; mais sur cette nouvelle il retourna au plus vite à Érisso, de peur que César ne se rendit maître des villes maritimes. Celui-ci après avoir débarqué ses troupes, vint le même jour à Oreo. L. Torquatus y commandait pour Pompée avec une garnison macédonienne, il en avait fait fermer les portes, résolu de la défendre : dans cette intention il ordonna aux Grecs de prendre les armes, et de monter sur les murailles ; mais ceux-ci refusant de combattre contre le peuple romain,

et les habitans de leur côté travaillant à faire entrer César dans la ville ; Torquatus qui n'attendait point de secours , fut obligé d'ouvrir les portes, et de se rendre avec la place à César qui lui conserva la vie.

César maître d'Orco , vint sans différer à Érisso. Sur cette nouvelle, L. Stabérius qui en était le commandant, fait porter de l'eau dans la forteresse, la fortifie, et veut exiger des otages des habitans : ils les refusent, déclarent qu'ils ne fermeront point leurs portes au consul, et qu'ils ne prétendent pas réformer ce que toute l'Italie et le peuple romain ont décidé ; sur ce discours Stabérius s'enfuit secrètement. Alors ceux d'Érisso envoyèrent aussitôt des députés à César , et le reçurent dans la ville. Ceux de *Bullide*, de Porto Ragusco et le reste des villes voisines , suivirent leur exemple , ainsi que toute l'Épire, et députèrent vers lui pour recevoir ses ordres.

Pompée instruit des événemens d'Orco et d'Érisso, et craignant pour Durazzo, marcha jour et nuit pour s'y rendre. Dès qu'on sut dans son armée que César approchait, il s'y répandit une si grande terreur, parce qu'elle avait marché jour et nuit sans relâche, que presque tous les soldats jetant leurs armes, abandonnèrent leurs drapeaux dans l'Épire et dans les contrées voisines , de sorte que leur

marche paraissait une véritable fuite. Enfin Pompée arriva proche de Durazzo, où il campa ; et comme son armée n'était pas encore revenue de sa frayeur, Labiénus se présenta le premier, jura de ne point l'abandonner, et de suivre son sort, quel qu'il pût être : les autres généraux, les tribuns militaires, les centurions et tous les soldats prêtèrent le même serment. César voyant que le chemin de Durazzo lui était fermé, cessa de marcher à si grandes journées, et vint camper près du fleuve Aspro sur les terres d'Érisso, pour couvrir cette ville qui s'était déclarée en sa faveur, résolu d'attendre en cet endroit le reste de ses légions qui venaient d'Italie, et de passer l'hiver sous des tentes. Pompée vint aussi camper sur la même rivière, mais de l'autre côté, et y donna rendez-vous à toutes ses troupes, auxiliaires et autres.

Kalénus, selon l'ordre qu'il avait reçu de César, embarque à Brindes sa cavalerie et son infanterie sur autant de vaisseaux qu'il en peut trouver, et se met en mer. Mais à peine était-il sorti du port, qu'il reçut des lettres de César, qui lui donnaient avis que la flotte ennemie occupait tous les ports sur toute la côte. Alors il rentra dans le port, et rappela tous ses vaisseaux. Un d'entre eux ayant continué sa route contre l'ordre de Kalénus,

parce qu'il ne portait point de troupes et qu'il appartenait à un particulier, se rendit à la hauteur d'Orco, et fut pris par Bibulus, qui fit massacrer tous ceux qui le montaient, les esclaves, les personnes libres, et même les enfans : ainsi le salut de l'armée entière de Kalénnus ne dépendit que d'un moment et du hasard.

Bibulus, comme on l'a déjà dit, était devant Orco avec sa flotte ; et s'il fermait à César la voie de la mer, César lui ôtait à son tour toute espérance de prendre terre, par les gardes qu'il avait disposés le long de la côte : en sorte que Bibulus ne pouvait avoir ni bois, ni eau douce, ni attacher ses vaisseaux au rivage ; ce qui lui causait de graves embarras, et les siens étaient privés des choses les plus nécessaires, de manière qu'ils se trouvaient forcés de tirer par mer des vivres de Corfou, et jusqu'à du bois et de l'eau. Il arriva même qu'ayant éprouvé des vents contraires, ils furent obligés de ramasser la rosée tombée la nuit sur les peaux, dont leurs vaisseaux étaient couverts. Mais ils souffraient tout patiemment et avec tranquillité, plutôt que de se relâcher sur la garde des ports et des côtes. Quand ils se virent dans cette position pénible, Libon et Bibulus s'étant joints, s'adressèrent de leurs vaisseaux à M. Acilius et à

Statius Murcus, lieutenans de César, dont l'un commandait dans la ville et l'autre sur la côte, et leur témoignèrent désirer s'entretenir avec César de choses très-importantes, s'il voulait le permettre; et afin de prouver qu'ils parlaient sérieusement, ils firent quelques propositions qui semblaient tendre à un accord. Ils demandaient en attendant une suspension d'armes, et l'obtinrent; car ce qu'ils proposaient paraissait de la plus haute importance; Acilius et Murcus savaient que César ne souhaitait rien avec plus d'ardeur qu'un accommodement, et ils crurent que la commission dont s'était chargé Vibullius, avait produit son effet.

César parti en ce moment avec une légion pour soumettre des places éloignées et se pourvoir de vivres dont il manquait, se trouvait auprès de Butrinto, ville située à l'opposite de Corfou. Il y reçut les lettres d'Acilius et de Murcus, qui l'instruisaient des demandes de Libon et de Bibulus; et sur cet avis il quitta sa légion et revint à Orco. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il leur manda de venir conférer avec lui. Libon se présenta seul; il excusa Bibulus sur son naturel colère et violent, alléguant qu'il avait eu des démêlés particuliers avec César pendant son édilité et sa préture, ce qui l'obligeait à éviter de le voir, de peur

de mettre un obstacle par son caractère emporté à des affaires non moins désirables qu'avantageuses. Libon représenta donc que Pompée était et avait toujours été très-disposé à un accommodement et à mettre les armes bas : mais qu'ils n'étaient point ses fondés de pouvoirs pour traiter, parce que le droit suprême, tant pour la guerre que pour les autres déterminations, avait été remis entre ses mains, de l'avis de tout le conseil ; si César voulait leur expliquer ses prétentions, il les ferait savoir à Pompée, qui sur leurs instances terminerait cette affaire par lui-même ; qu'en attendant ils demandaient que l'on fit une trêve et qu'on suspendit les hostilités, afin d'avoir le temps de connaître ses intentions. A ce discours, il ajouta quelques mots relativement à leurs forces et à la justice de leur cause.

César ne jugea pas à propos de lui répondre ; nous n'en dirons point à présent le motif, parce que la chose ne le mérite pas. Il demanda de pouvoir sans risque envoyer des députés à Pompée, et qu'ils promissent de les faire introduire, ou qu'ils se chargeassent eux-mêmes de leur réception. A l'égard de la suspension d'armes, il répondit que telles étaient entre eux les lois de la guerre, que comme avec leur flotte ils empêchaient ses vaisseaux et ses troupes de venir le joindre, il les empêcherait

de même de prendre terre et de faire de l'eau : que s'ils voulaient qu'il se relâchât sur cet article , il fallait qu'à leur tour ils lui laissassent la mer libre ; et que tant qu'ils tiendraient bon sur ce point , il ne se départirait point de l'autre ; que cependant les choses pouvaient rester dans le même état , sans nuire à leur projet d'accommodement. Libon ne voulut ni se charger des députés de César , ni garantir qu'il ne leur serait fait aucun mal , et renvoya toute cette affaire à Pompée : il n'insista que sur la suspension d'armes , et pressa vivement César de l'accorder. Quand ce dernier eut compris qu'ils n'avaient d'autre vue dans cette conférence , que de se soustraire au danger pressant et à la disette où ils se trouvaient , mais qu'il n'y avait aucune espérance d'accord , et qu'ils ne faisaient aucune proposition de paix , il ne songea plus qu'à la guerre.

Bibulus n'ayant pu prendre terre depuis long-temps , était fort incommodé , le froid et la fatigue l'accablaient ; comme on ne pouvait le soigner , et qu'il ne voulait pas quitter son emploi , il ne put résister à la violence de la maladie. Après sa mort il n'y eut plus de commandant général de toute la flotte ; chacun en particulier disposa de l'escadre qu'il conduisait , et la gouverna selon ses caprices. Lorsque Vibullius , après avoir laissé calmer le

premier trouble causé par l'arrivée imprévue de César, voulut exécuter la commission dont celui-ci l'avait chargé, à peine en eut-il ouvert la bouche en présence de Libon, de L. Luccéius et de Théophanes, à qui Pompée avait l'habitude de communiquer les affaires les plus importantes, qu'il l'interrompit et lui imposa silence. « Qu'ai-je besoin, s'écria « Pompée, ou de Rome ou de la vie, s'il faut « qu'il paraisse que j'en suis redevable à la « générosité de César ! On ne pourrait ôter « cette opinion, si je rentrais dans l'Italie « d'où je suis parti, sans avoir terminé glorieusement la guerre. » Après la campagne, ce discours fut rapporté à César par des témoins qui l'avaient entendu. Cependant il ne laissa pas de tenter d'autres voies d'accommodement.

Les deux camps de César et de Pompée n'étaient séparés que par l'Aspro, et les soldats de l'une et de l'autre armée s'entretenaient souvent, sans en venir jamais à aucun acte d'hostilité : César y envoya P. Vatinius l'un de ses lieutenans, qui du bord du fleuve faisait aux troupes ennemies les propositions les plus capables d'amener la paix, leur demandant fréquemment à haute voix, s'il ne serait pas permis à des citoyens d'envoyer parler de paix à leurs compatriotes ; ce que

l'on ne refuserait pas à des fugitifs des monts Pyrénées et à des brigands , surtout quand il ne s'agissait que d'empêcher des frères d'armes de s'entre-détruire ? Ces discours ayant été tenus d'une manière douce et suppliante , telle qu'il convenait à un homme qui parlait pour son intérêt et pour le bien commun , et ayant été reçus avec un grand silence des deux côtés ; quelqu'un répondit au nom des ennemis , que le lendemain A. Varron promettait de se trouver à l'entrevue , et que de part et d'autre on pouvait en toute sûreté y envoyer des députés proposer ce qu'ils jugeraient à propos : en même temps on fixa l'heure du rendez-vous. Le lendemain à l'heure marquée. il s'y trouva un grand nombre d'individus des deux partis dans l'attente de l'événement , et tous paraissaient incliner à la paix. Labiénus sortant de la foule , se mit à parler d'accord d'un ton soumis avec Vatinius , et à discuter sur les conditions : mais ils furent interrompus au milieu de leur entretien par une grêle de dards lancée tout d'un coup sur eux de tous côtés. Les soldats garantirent Vatinius en le couvrant de leurs boucliers ; mais plusieurs en furent blessés , entre autres les centurions Cornélius Balbus , M. Plotius , L. Tiburtius , avec quelques soldats. « Cessez , dit « alors Labiénus , de parler d'accommodement ;

« point de paix qu'on ne nous apporte la tête
« de César. »

Dans ce même temps, le prêteur M. Cœlius Rufus, alors à Rome, s'étant chargé de la protection de ceux qui étaient poursuivis pour dettes, fit, dès son entrée dans la magistrature, mettre son siège auprès de celui du prêteur de la ville, Caius Trébonius, et promit de recevoir les plaintes des citoyens qui en appelleraient à lui de l'estimation et des paiemens effectués en vertu de la sentence des arbitres, comme César l'avait réglé avant son départ de Rome. Le décret qui les avait établis était juste ; et Trébonius s'était conduit dans l'exécution avec une douceur et une sagesse si appropriées aux circonstances, qu'il ne s'était encore trouvé personne qui s'avisât d'appeler. Car prétendre s'excuser de payer, sur sa détresse, sur le malheur des temps, sur les pertes qu'on avait faites, ou sur les difficultés de la vente, c'est sans doute montrer une ame basse ; mais il y a bien plus de bassesse et d'impudence à vouloir conserver son bien sans payer ses créanciers. Aussi ne se trouva-t-il aucun débiteur qui demandât d'être relevé de la sentence qui le condamnait au paiement. Ceux même dont Cœlius prenait les intérêts, le désapprouvèrent. Cependant il n'en resta pas là ; et de peur de

paraître appuyer inutilement une si honteuse cause, il proposa une loi par laquelle il accordait un an à ceux qui devaient pour se libérer, sans payer d'intérêt.

Le consul Servilius et tous les magistrats s'y opposèrent; et lorsqu'il vit le peu d'effet que produisaient ses premières démarches, pour se concilier les esprits, il cassa cette loi, et en fit deux autres, l'une qui dispensait les locataires de payer le loyer des maisons qu'ils occupaient, l'autre qui exemptait les débiteurs de s'acquitter tant que la guerre durerait. En même temps le peuple s'étant jeté sur C. Trébonius, l'arracha de son tribunal; il y eut même quelques personnes de blessées. Le consul Servilius fit un rapport de cette affaire au sénat, qui par un décret déclara Cœlius incapable de posséder aucune charge dans la république. En vertu de ce décret, le consul lui défendit l'entrée du sénat, et le fit descendre de la tribune, d'où il voulait haranguer le peuple. Couvert de honte et outré de dépit, il feignit publiquement de se retirer auprès de César, mais il fit secrètement avertir Milon qui avait été banni pour avoir tué Clodius, et l'ayant appelé en Italie, où il lui restait encore quelques troupes de gladiateurs de ceux dont il s'était servi dans les jeux qu'il avait donnés au peuple, il se joignit à lui, et l'envoya en

avant à Torre Brodogneto , pour y soulever les habitans de la campagne. Quant à lui , il se rendait à Castelluzzo , lorsqu'on découvrit ses drapeaux et ses armes à Capoue : on vit aussi plusieurs des siens dans Naples ; et l'on conjectura qu'il voulait trahir Capoue. Lorsqu'on eut découvert ses desseins , on lui en ferma les portes : alors craignant le danger , parce que la ville avait pris les armes , et déclaré qu'il fallait le traiter en ennemi , il abandonna son projet , et quitta le chemin de cette place.

Milon de son côté venait d'écrire à toutes les villes municipales des environs , pour leur faire savoir qu'il n'agissait que par le commandement et au nom de Pompée qui lui avait envoyé ses ordres par Bibulus ; et il cherchait à gagner ceux qu'il croyait chargés de dettes. Ensuite voyant qu'il faisait peu de progrès à l'aide de ce moyen , il mit les esclaves du pays en liberté , et vint assiéger Conza , ville de la même contrée. Le préteur Q. Pédius y était avec une légion , * * Milon fut tué d'un coup de pierre qu'on lui lança de la muraille. A l'égard de Cœlius qui était parti pour aller , disait-il , trouver César , il se rendit à Torre Brodogneto , où cherchant à corrompre quelques-uns des habitans , et promettant de l'argent aux cavaliers espagnols et gaulois que

César y avait mis en garnison, il fut tué par ces derniers. Ainsi furent étouffées de suite et facilement ces semences de nouveaux troubles qui alarmaient toute l'Italie, parce que les magistrats étaient occupés sur un autre point, et que les temps ne donnaient déjà que trop d'embarras.

Libon étant parti d'Orco avec sa flotte composée de cinquante voiles, vint à Brindes, et se saisit d'une île située à l'entrée du port de cette ville, croyant qu'il valait mieux se rendre maître du seul endroit par lequel les vaisseaux de César devaient nécessairement passer, que de fermer toutes les côtes et tous les ports. Son arrivée étant inattendue, il surprit quelques vaisseaux de charge qu'il brûla, en emmena un rempli de blé, et répandit d'abord la terreur dans toutes nos troupes. La nuit il mit à terre quelques soldats et quelques archers, qui chassèrent notre garde de cavalerie; enfin il sut si bien profiter de l'avantage de ce poste, qu'il osa mander à Pompée que, s'il voulait, il pouvait mettre à sec le reste de ses vaisseaux et les faire réparer; qu'avec sa flotte seule il empêcherait les secours de César d'approcher.

Antoine était alors à Brindes : comptant sur la valeur des soldats, il fit garnir de claies et parapets environ neuf chaloupes de grands

vaisseaux, y embarqua des hommes d'élite, et les plaça en divers endroits le long de la côte. Il envoya ensuite à l'entrée du port deux galères à trois rangs, qu'il avait fait construire à Brindes, comme pour exercer les rameurs. Libon ne les eut pas plus tôt aperçues s'avancer si hardiment, que dans l'espérance de les prendre, il détacha contre elles cinq galères à quatre rangs. A leur approche, nos troupes composées de vieux soldats rentrèrent dans le port, où les autres eurent l'imprudence et la témérité de les suivre. Alors les petites barques sortirent de tous côtés, et au signal donné fondirent sur les ennemis, prirent une de leurs cinq galères, avec tous les rameurs et tous les soldats de l'équipage, et contraignirent les autres à prendre honteusement la fuite. Pour surcroît de disgrâce, la cavalerie qu'Antoine avait disposée sur la côte, empêcha l'ennemi de faire de l'eau; de sorte que Libon confus et désespéré quitta Brindes, et laissa le port libre.

Déjà plusieurs mois s'étaient écoulés, et l'hiver tirait à sa fin : cependant les vaisseaux et les légions que César attendait de Brindes, n'arrivaient point, et il lui semblait voir de la négligence dans ce retardement, parce que certes on avait eu des vents favorables, pendant lesquels il estimait qu'on aurait dû n-

cessairement se mettre en mer. Il s'apercevait que plus le temps avançait, plus les ennemis déployaient d'ardeur dans la garde des côtes et des ports, et qu'aussi plus ils se promettaient de pouvoir nous en interdire l'approche. Pompée de son côté leur écrivait souvent avec reproche, que puisqu'ils n'avaient pas empêché l'arrivée de César, du moins ils fissent en sorte que le reste de ses troupes ne pût le joindre : et ils espéraient que la saison serait de jour en jour moins propre pour le transport des soldats, les vents commençant à devenir plus doux. César touché de ces circonstances, écrivit fortement à ceux qu'il avait laissés dans Brindes, pour leur ordonner de partir par le premier bon vent, et de diriger leur route vers la côte d'Érisso, où ils pourraient relâcher. Cette côte n'était point gardée, parce que les ennemis n'osaient s'exposer ni se tenir en rade si loin des ports.

Enhardis et encouragés par ces lettres, par les discours d'Antoine et de Kalénus, par les prières de l'armée qui ne se refusait à aucun péril pour le salut de son général, les lieutenans de César mirent à la voile, et secondés d'un vent du midi, ils passèrent le lendemain à la vue d'Érisso et de Durazzo. Ce convoi ayant été aperçu de terre, Q. Coponius qui commandait la flotte de Rhodes à Durazzo fit

sortir ses vaisseaux du port ; et le vent s'étant abaissé, ils étaient déjà sur le point de nous joindre, lorsque le même vent de midi venant à redoubler nous sauva. Coponius ne s'en opiniâtra pas moins à nous poursuivre, dans l'espérance que l'ardeur et l'habileté de son équipage lui feraient surmonter la violence de la tempête ; et bien qu'à la faveur du vent nous eussions passé Durazzo, il ne cessait de nous suivre. Les nôtres, qui avaient eu la fortune favorable, craignaient cependant l'attaque de la flotte, si le vent venait à cesser. Ayant trouvé le port appelé Nymphée, à trois milles au-dessus d'Alessio, ils y relâchèrent. Ce port nous mettait bien à couvert des vents du couchant, mais non pas de ceux du midi : cependant on aima mieux courir les risques de la tempête que ceux de tomber au pouvoir de la flotte ennemie. Mais à peine y fûmes-nous entrés, que par un bonheur incroyable, le vent de midi qui soufflait depuis deux jours, tourna tout d'un coup à l'occident.

Dès ce moment, survint un changement subit dans le sort des uns et des autres. Ceux qui naguère tremblaient pour leur salut, se virent à l'abri dans un port très-assuré ; tandis que les ennemis, loin de continuer à menacer nos vaisseaux, eurent tout à craindre pour eux-mêmes. Le changement de temps et

la tempête garantirent donc notre flotte, et dissipèrent celle de Pompée : toutes ses galères au nombre de seize, sans en excepter une seule, vinrent échouer contre la côte et périrent ; tous les matelots et les soldats qui les montaient, furent brisés contre les rochers, ou pris par les nôtres : César renvoya chez eux tous ceux qu'on put sauver du naufrage.

Deux de nos vaisseaux qui restèrent plus long-temps en course et que la nuit surprit, se tinrent à l'ancre devant Alessio, parce qu'ils ignoraient la route que le reste avait prise. Otacilius Crassus qui commandait dans Alessio, les ayant aperçus, prépara de petites barques et des chaloupes pour venir les attaquer, invitant l'équipage à se rendre, et promettant la vie à ceux qui le feraient. L'un de ces vaisseaux était chargé de deux cent vingt soldats de nouvelles levées ; l'autre portait un peu moins de deux cents hommes d'une vieille légion. Il fut alors aisé de voir de quel avantage la valeur peut être aux hommes. Les nouvelles recrues, effrayées du grand nombre des navires ennemis, lasses et fatiguées de la mer, se rendirent à Otacilius sous promesse qu'on ne leur ferait aucun mal ; à peine en sa présence, il les fit toutes cruellement massacrer sous ses yeux, sans respect pour son ser-

ment. Les vétérans au contraire, quoique également épuisés des suites de la tempête et des incommodités de la navigation, ne démentirent point leur ancienne bravoure : ils songèrent seulement à gagner du temps, en feignant de vouloir se rendre, et en traitant des conditions : aussitôt que la nuit fut un peu avancée, ils obligèrent leur pilote à venir échouer contre la côte : ensuite ayant atteint un poste avantageux, ils y passèrent le reste de la nuit. A la pointe du jour, Otacilius envoya contre eux environ quatre cents cavaliers qui gardaient cette côte, et quelque infanterie de la garnison d'Alessio qui les suivit; ils se défendirent vaillamment; et après en avoir tué plusieurs, ils rejoignirent nos troupes sans qu'ils eussent perdu un seul homme.

Instruits de cet événement, les citoyens romains qui occupaient Alessio, et auxquels César avait auparavant fait don de cette place après l'avoir fortifiée, y reçurent Antoine, et l'aidèrent de tout ce dont il eut besoin. Otacilius alors, craignant pour lui, quitta la ville et se retira vers Pompée. Antoine ayant mis à terre les troupes qui consistaient en trois légions de vétérans, en une autre nouvellement levée et huit cents chevaux, renvoya la plupart de ses vaisseaux en Italie, pour transporter le reste des cavaliers et des fantassins; il

ne retint que quelques bateaux gaulois qu'il laissa dans Alessio, afin que si, d'après le bruit qui en courait, Pompée se décidait à passer en Italie, la croyant vide de troupes, César eût les moyens de le suivre : en même temps il envoie de suite lui donner avis du lieu où il avait débarqué, et du nombre de ses troupes.

César et Pompée en furent instruits presque à la fois. En effet on avait vu ses vaisseaux côtoyer le rivage d'Érisso et de Durazzo, et en conséquence les ennemis avaient dirigé leur route par terre du même côté; mais durant les premiers jours on ignora où s'était fait le débarquement. Lorsque les deux chefs le surent, chacun forma son projet : César de joindre Antoine; Pompée de s'opposer à leur jonction, et de tomber sur eux lorsqu'ils s'y attendraient le moins. Ils sortirent l'un et l'autre le même jour de leur camp sur l'Aspro, Pompée secrètement et de nuit, César publiquement et en plein jour. Mais ce dernier avait un désavantage qui allongeait son chemin; c'est qu'il lui fallait remonter le fleuve, et faire un grand circuit pour le passer à gué : son rival, au contraire, qui avait le chemin libre, sans rivière à traverser, marchait à grandes journées contre Antoine; et apprenant qu'il approchait, il choisit un poste convenable pour camper, contint toutes ses

troupes dans son camp, et défendit qu'on y allumât des feux, afin de cacher son arrivée. Mais les Grecs en avertirent aussitôt Antoine, qui le fit sur-le-champ savoir à César, et ne sortit point ce jour-là de ses retranchemens : le lendemain César l'y joignit. Pompée n'en fut pas plus tôt informé, qu'il évacua la place, de peur de se trouver investi entre deux armées, et vint avec toutes ses troupes proche d'*Asparagium*, ville du territoire de Durazzo; il y prit une position avantageuse.

A. cette époque, Scipion, après avoir reçu quelque échec vers le Mont-Amanus, prit de lui-même le titre d'*Imperator*; ensuite il tira de grandes sommes des villes et des petits souverains de sa province, exigea des partisans le paiement de deux années de revenu qui venaient d'échoir, les contraignit de lui avancer celui de la suivante par forme d'emprunt, et ordonna en outre qu'on eût à lui fournir de la cavalerie. Lorsqu'elle fut assemblée, au lieu d'attaquer les Parthes ses plus proches ennemis, lesquels peu de temps auparavant avaient tué M. Crassus, général de l'armée romaine, et tenu M. Bibulus assiégé, il sortit de la Syrie avec ses légions et sa cavalerie, et entra en Asie, où l'on craignait surtout une irruption des Parthes; les troupes disaient assez hautement qu'elles marcheraient à l'ennemi si

ou les y menait; mais qu'elles ne porteraient point les armes contre un citoyen romain et un consul. Sur cette protestation, il met ses légions en quartier d'hiver à Pergame et dans les cités les plus riches, leur fait de grandes largesses, et pour s'attacher les soldats, il abandonne à leur discrétion les villes les plus florissantes.

Cependant il exigeait avec la plus grande rigueur les sommes auxquelles il avait taxé la province, et en général il inventait toutes sortes de moyens pour tirer de l'argent et assouvir son avarice. On imposa un tribut sur chaque tête d'esclaves et de personnes libres. On soumit à une contribution les colonnes et les portes des maisons : on commanda de fournir du blé, des soldats, des matelots, des armes, des machines, des voitures; en un mot, les moindres prétextes suffisaient pour arracher de l'argent. On établit des gouverneurs non-seulement dans les villes, mais dans presque tous les villages et les châteaux; et celui qui agissait avec le plus de rigueur et de cruauté, passait pour le plus honnête homme et pour le meilleur citoyen. La province était remplie de licteurs, d'officiers, d'exacteurs qui outre les sommes imposées, en exigeaient encore d'autres pour leur propre compte : ils disaient que chassés de leurs maisons et de

leur patrie, ils étaient dénués de tout, et couvraient ainsi leur conduite infame d'un motif légitime. A tous ces excès, ajoutez un fléau inséparable de la guerre; c'est-à-dire, les usures criantes qu'on était contraint de payer pour se procurer de l'argent; au point que l'on prétendait faire une grande grâce à un débiteur, quand on lui accordait un jour de remise. Par tant de concussions, les dettes de la province s'accrurent considérablement ces deux années. Ce n'étaient pas seulement les citoyens romains de la province que l'on rançonnait : tous les corps, toutes les villes furent en proie à ces exactions, et l'on disait que c'était un emprunt fait par ordre du sénat : sous ce même prétexte, on tira des receveurs des deniers publics, sans compter les sommes dues, le revenu de l'année suivante. Scipion avait ordonné de plus que l'on enlevât le trésor qui était de fondation dans le temple d'Éphèse, ainsi que toutes les statues de la déesse Diane.

En effet il se préparait à l'exécuter, et déjà il s'était rendu au temple, suivi de plusieurs sénateurs qu'il avait mandés, lorsqu'on lui rendit des lettres de Pompée, qui lui apprenait que César venait de passer la mer, et qui le priaient de tout quitter pour venir en diligence le joindre avec ses troupes. Sur cette



nouvelle, il renvoie ceux qu'il avait appelés, fait tous les préparatifs nécessaires pour se rendre en Macédoine, et part peu de jours après; ainsi fut sauvé le trésor d'Éphèse.

Après avoir joint l'armée d'Antoine, et retiré d'Orco la légion qu'il y avait laissée pour garder la côte, César crut devoir pousser plus avant, et tenter de gagner les provinces plus éloignées : sur ces entrefaites, des députés de Thessalie et d'Étolie étant venus le trouver pour l'assurer que ces deux nations étaient disposées à lui obéir, pourvu qu'il leur envoyât des troupes, il dépêcha L. Cassius Longinus avec une légion nouvellement levée que l'on nommait la 27^e, et deux cents chevaux, lui enjoignant d'entrer en Thessalie; et il détacha vers l'Étolie C. Calvisius Sabinus, avec cinq cohortes et quelques cavaliers. Comme ces pays étaient voisins de son armée, il recommanda instamment à ces deux officiers d'avoir soin d'y envoyer des vivres. Il fit en même temps partir Cn. Domitius Calvinus pour la Macédoine, avec cinq cents chevaux et deux légions, la 11^e, et la 12^e. Ceux de cette province qui habitent la partie qu'on nomme libre, lui avaient envoyé Ménédème, leur chef, pour lui protester du dévouement avec lequel ils prendraient tous ses intérêts.

Dès son arrivée, Calvisius Sabinus reçut

l'accueil le plus flatteur des Éoliens , et après avoir chassé les garnisons qu'avait mises Pompée dans Ayton et dans Lépante, il entra en possession de toute l'Étolie. Cassius arriva en Thessalie. Comme il y régnait deux factions, il y était vu différemment. Egesaret, homme dès long-temps en grand crédit, était attaché au parti de Pompée; Pétréius au contraire, jeune homme de haute naissance, soutenait de tout son pouvoir et de celui des siens la cause de César.

Domitius dans le même temps arriva en Macédoine; et tandis que toutes les villes s'empressaient de lui envoyer des ambassadeurs, on apprit que Scipion approchait avec ses légions, ce qui faisait beaucoup de bruit; car on se forme ordinairement d'avance une idée imposante de tout ce qui est nouveau. Celui-ci, sans s'arrêter en aucun endroit de la Macédoine, marcha d'abord contre Domitius; mais quand il fut environ à six lieues de lui, il tourna tout d'un coup vers la Thessalie, contre Cassius Longinus. Ce mouvement fut si subit, que l'on apprit presque à la fois la nouvelle de sa marche et de son arrivée. Pour faire plus de diligence, il laissa M. Favonius auprès du fleuve *Haliacmon*, qui sépare la Macédoine de la Thessalie, avec huit cohortes pour garder le bagage des légions, et lui ordonna de

construire un fort. La cavalerie du roi Cotys, qui avait l'habitude dans ses courses de se répandre autour de la Thessalie, parut en même temps à la vue du poste qu'occupait Cassius : frappé de crainte, et la prenant pour celle de Scipion, qu'il savait être près d'arriver, il tourna du côté des montagnes qui environnent la Thessalie; dirigeant de là sa marche sur Larta. Scipion se pressait de le suivre, lorsqu'il reçut des lettres de M. Favonius, qui lui mandait que Domitius marchait à lui avec ses légions, et qu'il ne pouvait sans secours défendre sa position. A cette nouvelle Scipion abandonnant son dessein, et retournant sur ses pas, cessa de poursuivre Cassius, et vint au secours de Favonius. Il marcha donc jour et nuit, et arriva si à propos, que ses coureurs parurent d'un côté, au moment où l'on aperçut de l'autre la poussière excitée par les troupes de Domitius. Ainsi l'habileté de celui-ci sauva Cassius, et la diligence de Scipion tira Favonius d'un mauvais pas.

Scipion resta deux jours campé sur le fleuve qui séparait son camp de celui de Domitius; le troisième, le traversant à gué dès le point du jour, le lendemain il rangea, dès l'aurore, ses troupes en bataille à la tête de son camp. Domitius en fit de même, ne doutant point que l'on n'en vint aux mains; et comme, entre

les deux armées, il se trouvait une plaine d'environ deux lieues, il s'approcha des retranchemens de Scipion. Mais celui-ci ne voulut jamais s'en éloigner. Domitius eut toutes les peines du monde à empêcher les siens d'attaquer l'ennemi; cependant il y parvint, d'autant plus que leur camp était bordé d'un ruisseau, dont les rives escarpées rendaient l'accès difficile. Scipion, témoin de l'ardeur et de l'empressement avec lesquels les nôtres désiraient le combat, craignit que le lendemain il ne fût obligé, ou de livrer bataille malgré lui, ou de se tenir honteusement renfermé dans son camp, après avoir donné une si grande idée de lui en arrivant : s'étant engagé mal-à-propos, il ne sortit de là qu'à son déshonneur; il décampe la nuit silencieusement et sans bruit, repasse la rivière, retourne au même lieu d'où il était parti, et se poste de l'autre côté du fleuve sur une hauteur fortifiée naturellement. Quelques jours après il dresse la nuit une embuscade de cavalerie dans un endroit, où presque tous les jours précédens les nôtres avaient été au fourrage. Q. Varus, qui commandait les cavaliers de Domitius, s'y étant rendu, les ennemis sortirent aussitôt de leur piège; mais nos soldats les soutinrent avec valeur, reprirent bientôt chacun leur rang, et tombèrent ensuite sur

eux tous ensemble : ils en tuent environ quatre-vingts , dispersent le reste, et rentrent dans le camp sans autre perte que celle de deux hommes.

Ensuite Domitius espérant attirer Scipion au combat, feignit d'être contraint de décamper, faute de vivres. Il donna donc le signal accoutumé du départ, et vint cacher sa cavalerie et ses légions dans un poste favorable et couvert, qui n'était qu'à une lieue de distance. Scipion tout préparé à le suivre, envoya sa cavalerie et son infanterie légère découvrir la route qu'il prendrait, et le reconnaître. En s'avancant, les premiers escadrons ennemis donnèrent dans l'embuscade; mais au hennissement des chevaux ils se doutèrent du piège, et tournant bride, commencèrent à se replier sur les leurs : ceux qui les suivaient firent halte lorsqu'ils les virent se retirer si précipitamment. Les nôtres, s'apercevant que l'on avait découvert leurs embûches, ne crurent pas devoir attendre en vain le reste de l'armée ennemie, et ils enlevèrent deux escadrons qui s'étaient le plus avancés. M. Opimius, général de la cavalerie, se trouva parmi eux. Tout ce qui restait de ces escadrons fut ou tué ou pris, et présenté à Domitius.

César ayant retiré, comme on l'a dit, ses garnisons de la côte, ne laissa que trois co-



hortes à Orco , tant pour la garde de la ville , que pour celle des galères qu'il avait fait venir d'Italie. Il avait confié le soin de l'une et de l'autre à son lieutenant Acilius , qui , rentrant ces galères dans le fond du port derrière la ville , les fit attacher à terre ; en même temps il ordonna d'enfoncer un vaisseau de charge à l'entrée du port , y en joignit un autre sur lequel il construisit une tour pour défendre l'entrée , et la remplit de soldats auxquels il confia la défense de ce poste contre les entreprises imprévues des ennemis.

Cn. Pompée le fils , qui commandait la flotte d'Égypte , informé de ces dispositions , vient à Orco , fait remorquer le vaisseau enfoncé , attaque celui qu'Acilius avait mis à la garde de ce premier ; et l'enveloppe avec plusieurs navires sur lesquels il avait fait dresser de hautes tours : combattant ainsi d'un endroit plus élevé , envoyant sans cesse des troupes fraîches pour remplacer celles qui étaient fatiguées , et faisant en même temps assaillir la ville par terre avec des échelles , et par mer avec sa flotte pour écarter le petit nombre de ses défenseurs ; après les avoir contraints de se réfugier sur leurs chaloupes , accablés d'épuisement et succombant sous la grêle de flèches qu'on leur lançait , il se rendit aussi maître du vaisseau. Il s'empare également

d'une hauteur qu'avait élevée la nature de l'autre côté de la place, où elle formait une espèce d'île, et fait glisser sur des rouleaux à force de bras quatre galères à deux rangs jusqu'au fond du havre. Après avoir ainsi attaqué sur deux points nos galères qui étaient vides et attachées à terre, il en prit quatre et brûla le reste. Ensuite laissant D. Lælius, qu'il avait tiré de la flotte d'Asie, avec ordre d'empêcher que de *Bullide* et de *Porte Raguseo* on ne portât des vivres dans la ville; il part pour *Alessio*, et entre dans le port, où il brûle trente vaisseaux de charge que M. Antoine y avait laissés : il attaqua aussi la ville; mais les citoyens romains qui en composaient le conseil, aidés des soldats que César y avait mis en garnison, la défendirent si courageusement, qu'après s'y être vu arrêté pendant trois jours, il en leva le siège avec quelque perte, sans avoir pu réussir.

Instruit que Pompée s'était retranché près d'*Asparagium*, César s'y rend, soutenu de toutes ses troupes; il s'empare dans sa marche de la ville des Parthiniens où son adversaire avait mis garnison, arrive le troisième jour en Macédoine, et campe en face de lui. Le jour suivant ayant fait sortir toute son armée, il la range et présente la bataille à Pompée; mais César voyant qu'il se tenait dans ses

lignes , fit rentrer les siens dans leurs retranchemens , et crut devoir user d'autres mesures. Le lendemain il prit un grand détour par un chemin étroit et difficile , et se mit en marche avec toutes ses troupes pour atteindre Durazzo , espérant ou y attirer Pompée , ou lui couper la communication avec cette place, dans laquelle il avait fait porter ses vivres et tout son attirail de guerre ; ce qui eut lieu. Car Pompée qui ne pénétra pas alors son dessein , parce qu'il lui vit prendre une route différente de celle qui conduisait à ce poste, crut d'abord qu'il décampaît faute d'approvisionnement : mais lorsque ses coureurs lui eurent appris la direction qu'il venait de suivre, il décampa le lendemain , dans l'espérance de le prévenir en prenant un chemin plus court. César qui s'en doute , exhorte ses troupes à soutenir courageusement la fatigue , les fait reposer une petite partie de la nuit , arrive le matin à Durazzo au moment où l'on découvrait de loin l'avant-garde de Pompée ; et il y campe.

Se voyant intercepté de Durazzo , et ne pouvant plus exécuter son projet , le général ennemi en imagina un autre ; ce fut de venir camper sur une roche élevée nommée *Pétra* , qui formait une petite anse , où les vaisseaux étaient à couvert de certains vents. Il y fit

venir une partie de ses galères, et transporter du blé et des vivres, non-seulement de l'Asie, mais des autres contrées de sa dépendance. César qui comprit que la guerre allait se prolonger, se sentant d'ailleurs hors d'espérance de tirer des vivres de l'Italie, tant à cause de la grande exactitude avec laquelle Pompée gardait les côtes, que parce que la flotte qu'il avait fait construire pendant l'hiver en Sicile, en Gaule et en Italie, n'arrivait point, César, dis-je, envoya L. Canuléius son lieutenant en Épire, pour avoir des approvisionnemens; et comme ce pays était assez éloigné, il établit des greniers en différens lieux, et ordonna aux villes voisines de lui fournir des voitures pour y porter le blé. Il fit en outre chercher tout celui qui se trouvait dans Alesio, dans la contrée des Parthiniens et dans tous les forts du canton; mais il n'y en avait que très-peu, le pays étant rude et plein de montagnes, en sorte qu'on est souvent obligé d'y faire venir du blé de dehors, et Pompée ayant en d'ailleurs quelques jours auparavant la précaution de livrer le pays des Parthiniens au pillage; durant cette exécution sa cavalerie avait fouillé les maisons, et emporté tout le blé qui s'y trouvait renfermé.

Instruit de tous ces obstacles, César prit sa détermination suivant la nature du terrain.

Comme le camp ennemi était environné de montagnes et de coteaux très-roides , il commença par s'en rendre maître et y faire bâtir des forteresses où il plaça de bons corps-de-garde. Ayant exécuté la même mesure de coteau en coteau autant que le terrain le permettait , il joignit tous ces forts par des lignes de communication , et se mit à investir Pompée dans son camp. Comme il avait un besoin extrême de vivres , et que Pompée l'emportait en cavalerie , son dessein était de pouvoir par ce moyen faire venir de tous côtés avec moins de risque le blé et les vivres nécessaires à l'entretien de ses troupes ; ajoutons qu'il empêchait aussi son adversaire d'aller au fourrage et rendait sa cavalerie inutile. Il se proposait enfin de diminuer le grand crédit dont jouissait Pompée chez les nations étrangères , lorsque le bruit aurait retenti par toute la terre que César le tenait assiégé , sans qu'il osât en venir à une bataille.

Pompée ne voulait s'éloigner ni de la mer, ni de Dyrrachium où il avait mis en dépôt tout son attirail de guerre , ses javelots , ses armes , ses machines , et où sa flotte approvisionnait son armée. Du reste il ne pouvait s'opposer aux travaux de César , que par un combat ; ce qu'il n'avait pas alors résolu de

faire : il ne lui restait donc pour ressource dernière que d'occuper le plus de montagnes et de pays qu'il pourrait , afin de tenir les troupes de César en haleine autant qu'il lui serait possible. C'est ce qu'il exécuta par le moyen de vingt-quatre forts qui embrassaient un espace de cinq lieues de tour. Dans cette enceinte qui renfermait un grand nombre de terres ensemencées , il trouvait également la faculté de fournir du fourrage à son armée, et de faire paître les chevaux. Et comme nos troupes avaient établi une communication sûre entre leurs quartiers , par les lignes tirées de fort en fort , dans la crainte que l'ennemi ne fit irruption par quelque endroit et ne les prit en queue : de même Pompée ne travaillait qu'à se retrancher en dedans , afin de nous empêcher de pénétrer dans ses fortifications, et de l'investir par derrière. Mais il avait cet avantage, qu'il nous surpassait en nombre, ce qui lui donnait dans l'intérieur un circuit de moindre étendue à défendre. D'ailleurs , lorsque César voulait s'emparer de quelque éminence , Pompée sans s'y opposer avec toutes ses troupes , et en venir à une action générale qu'il avait résolu d'éviter , ne manquait jamais de placer dans les postes avancés qu'il occupait , ses archers et ses frondeurs qui étaient très-nombreux , et qui nous blessaient

beaucoup de monde ; aussi leurs traits étaient-ils devenus redoutables à nos troupes ; de sorte que pour s'en garantir , presque tous nos soldats se fabriquèrent des casaques de cuir , d'étoffes épaisses ou de pièces de diverses couleurs.

On se disputait vivement le moindre poste avancé ; César pour resserrer Pompée ; Pompée pour occuper le plus de hauteurs qu'il lui était possible , afin d'embrasser un plus grand terrain dans son enceinte : de là de fréquentes mêlées. Dans une de ces actions , la neuvième légion de César s'étant un jour saisie d'une hauteur , où elle commençait à se fortifier , Pompée s'empara de la hauteur opposée qui en était voisine , et se mit à troubler les nôtres dans leur travail ; et comme d'un côté , il pouvait y aborder par un sentier presque uni , il envoya d'abord contre eux ses archers et ses frondeurs , qu'il fit soutenir ensuite par toute son infanterie légère avec des machines pour nous empêcher de nous fortifier ; et il n'était pas facile à nos soldats de repousser l'ennemi et de continuer en même temps leurs ouvrages. César voyant ses troupes exposées de toutes parts aux traits de l'ennemi , résolut de quitter la place et de se retirer. Pour effectuer ce projet il fallait descendre ; et dans cette descente les ennemis,

pour nous couper toute retraite , nous pressaient d'autant plus vivement , qu'il semblait que la crainte nous fit abandonner ce poste. On prétend que dans cette circonstance , Pompée eut la vanité de dire , qu'il consentait à passer pour un général dépourvu de toute expérience , si les légions de César qui s'étaient engagées si témérairement, se tiraient de là sans essuyer la plus grande perte.

César qui en effet craignait pour la retraite , disposa des claies au haut de la montagne , du côté où l'ennemi avançait ; il fit ouvrir sur les derrières un fossé d'une largeur médiocre par ceux des siens qui s'y trouvaient à couvert , et embarrassa le passage de tous les côtés autant qu'il lui fut possible : ensuite il plaça ses frondeurs en des lieux propres à favoriser la retraite , puis donna ordre à ses légions de se retirer. Les ennemis n'en sont que plus vifs et plus hardis à les poursuivre et à les pousser ; ils renversent les claies disposées en forme de palissades , afin de franchir le fossé. A cette vue , César craignant que le départ de ses troupes ne parût plutôt une fuite qu'une retraite , et de peur de recevoir un plus grand échec , les fait , presque à moitié route , encourager par Antoine qui les commandait , et donne le signal pour qu'elles retournent contre les ennemis. Alors les sol-

dat's de la neuvième légion s'étant serrés , du milieu de la montagne où ils étaient , remontent vers ceux de Pompée , lancent leurs javelots contre eux , les poussent et les contraignent à lâcher pied. Les claies dont nous nous servions comme d'une palissade , le fossé , les perches dont nous avons embarrassé le chemin , leur nuisirent beaucoup dans leur fuite. A l'égard des nôtres , contens de sortir sans peine de ce mauvais pas , après avoir tué un grand nombre d'ennemis et n'avoir perdu que cinq hommes , ils se retirèrent tranquillement , et vinrent s'emparer de quelques autres collines peu distantes de la première où ils se retranchèrent.

C'était un genre de combattre fort extraordinaire et tout-à-fait nouveau , tant pour le grand nombre des forts , la grande enceinte , les grandes fortifications , les différentes sortes d'attaques et de défenses , que pour les vues que César avait sur ce point. Car lorsqu'on entreprend d'en assiéger un autre , on le fait presque toujours , parce qu'il est enfermé , ou faible , ou qu'on l'a battu , ou qu'il est ébranlé par quelque revers ; ou soit qu'on le surpasse en infanterie et en cavalerie ; et la raison la plus ordinaire que l'on ait de l'investir , est de l'affamer. Ici , c'était tout le contraire. César enfermait une armée qui n'avait reçu au-

cun échec ni essuyé aucune perte , qui était plus forte que la sienne , et à qui rien ne manquait : puisqu'un grand nombre de vaisseaux lui apportaient journellement des vivres de toutes parts ; et de quelque côté que le vent donnât , il se trouvait toujours des vaisseaux auxquels il était favorable : au lieu que César manquait totalement de vivres , ayant consommé tout ce qu'il en avait pu trouver dans les contrées voisines ; ce que ses troupes supportaient avec une patience admirable. Aussi se souvenaient-elles qu'après avoir essuyé une pareille famine en Espagne , l'année précédente , leur constance et leur fermeté leur avaient fait terminer une grande guerre ; elles se rappelaient qu'après avoir souffert une semblable détresse devant Alise , et de plus grands maux encore à Bourges , elles étaient sorties victorieuses de plusieurs nations très-puissantes. Elles recevaient donc sans murmurer l'orge et les légumes , qui étaient la seule nourriture que l'on eût à leur donner ; et elles se croyaient bien traitées quand on leur présentait du bétail , dont on tirait une grande quantité de l'Épire.

Ceux qui avaient servi sous Valérius , trouvèrent une sorte de racine nommée *Chara* ; après l'avoir détrempée dans du lait , ils en faisaient une espèce de pain qui subvenait à

leurs besoins : or elle était fort commune dans le pays ; et lorsque dans les entretiens qu'ils avaient avec les soldats de Pompée , ceux-ci leur reprochaient leur misère , ils leur jetaient de ces pains , pour leur faire perdre l'espérance de les réduire par famine.

D'ailleurs la moisson approchait , et l'espoir de se voir bientôt dans l'abondance , les soutenait au milieu de leur détresse ; en sorte que dans les entretiens qu'ils avaient ensemble , on leur entendait souvent dire , qu'ils mangeraient plutôt l'écorce des arbres , que de souffrir que Pompée leur échappât. De plus ils apprenaient souvent par les déserteurs ennemis , que leurs chevaux pouvaient à peine se soutenir , et que toutes leurs bêtes de somme étaient mortes ; qu'il régnait en outre dans leur camp des maladies produites par le lieu étroit où ils étaient resserrés ; la mauvaise odeur , la foule des cadavres , et le travail continuel dont ils n'avaient pas l'habitude ; qu'enfin ils souffraient beaucoup de la disette d'eau : car César avait détourné ou obstrué les fleuves , et tous les ruisseaux qui se rendaient à la mer. Comme le pays était montueux , et rempli de vallons d'un espace très-circonscrit et qui formaient comme des souterrains , il avait garni ces endroits de digues et de chaussées pour contenir les eaux. Ainsi

les troupes de Pompée se voyaient contraintes de suivre les lieux bas et marécageux , et de creuser des puits ; ce qui devenait pour elles un surcroît de travail : sans compter que ces puits étaient très-loin de quelques-uns de leurs quartiers , et tarissaient de suite par les chaleurs. Le camp de César ne souffrait point de ces incommodités : il était sain , abondait en eau et en vivres de toute espèce , excepté en blé ; et l'on se flattait de voir succéder bientôt un meilleur temps , par l'espérance de la moisson qui approchait tous les jours.

Dans cette nouvelle manière de combattre, chacun de son côté inventait aussi quelque moyen nouveau de harceler son ennemi. Les soldats de Pompée ayant remarqué à la lueur des feux, que nos cohortes faisaient la garde la nuit dans nos tranchées, s'en approchaient sans bruit , et lançaient tous leurs dards sur le gros de nos troupes; ensuite ils se retiraient. Les nôtres instruits par l'expérience établissaient leurs feux dans un endroit, et posaient leurs corps-de-garde dans un autre. (*La suite manque.*)

Cependant P. Sylla, que César en partant avait laissé pour commander à sa place dans le camp, instruit de ce qui se passait, vint avec deux légions au secours de la cohorte ; à son arrivée, on chasse aisément l'ennemi qui

ne peut même soutenir ni notre vue ni le choc des nôtres ; les premiers rangs culbutés , le reste lâche le pied et prend la fuite. Sylla rappela les siens , et les empêcha de poursuivre l'ennemi. Quelques-uns croient que s'il eût voulu , il aurait pu dans cette journée mettre fin à la guerre. On ne saurait cependant blâmer sa conduite : car le devoir et les droits d'un lieutenant sont fort différens de ceux d'un général ; l'un doit suivre exactement les ordres qu'il a reçus ; l'autre peut librement exécuter tout ce qu'il juge à propos pour le bien des affaires. Sylla que César avait laissé à la garde de son camp , satisfait d'avoir dégagé ses troupes , ne voulut pas s'engager dans un combat (ce qui pourtant eût peut-être réussi), pour ne point paraître s'arroger le pouvoir du général. Ceux de Pompée avaient bien de la peine à effectuer leur retraite : en effet , d'un mauvais poste qu'ils occupaient , ayant gagné le haut de la montagne , ils ne pouvaient se retirer , sans craindre que les nôtres qui les suivaient , ne tombassent sur eux à la descente ; et le soleil était sur le point de se coucher ; car dans l'espérance de tout terminer , ils avaient poussé l'attaque presque jusqu'au soir. Dans cette circonstance , Pompée se saisit d'une hauteur assez éloignée de notre fort , pour être hors de la portée du

trait ; et s'arrêtant dans ce lieu , il le fortifia et y fit camper toutes ses troupes.

Il avait en même temps fait commencer deux autres attaques. Car pour amener diversion , et empêcher que nos quartiers ne pussent se secourir les uns les autres , il avait entrepris à la fois l'attaque de plusieurs de nos forts. Dans une de ces actions , Volcatius Tullus soutint avec trois cohortes les efforts d'une légion entière , et la repoussa. Dans une autre , les Allemands firent une sortie , tuèrent un grand nombre des soldats de Pompée , et se retirèrent sans perte.

Il y eut donc six combats dans un même jour , trois à Durazzo , et trois aux lignes ; et de compte fait , il se trouva que dans ces différentes rencontres Pompée avait perdu près de deux mille hommes , entre autres plusieurs volontaires et plusieurs officiers ; parmi lesquels fut Valérius Flacens , fils de Lucius Valérius qui avait été préteur en Asie. Nous gagnâmes six drapeaux et ne perdîmes que vingt hommes dans toutes ces attaques ; mais au fort , généralement tous nos soldats furent blessés , et quatre centurions d'une même cohorte y perdirent les yeux. Pour preuve de leurs travaux , et des périls qu'ils avaient essuyés , ils présentèrent à César près de trente mille flèches , que les ennemis avaient tirées

dans le poste ; et lui ayant fait voir le bouclier du centurion Scève , il reconnut qu'il était percé en deux cent trente endroits. César , pour récompense des services qu'il avait rendus et à lui-même et à la république , lui fit présent de douze cents sesterces ; et du huitième rang qu'il occupait , il l'éleva au premier , reconnaissant qu'il était une des principales causes de la conservation du fort. A l'égard des soldats de cette cohorte , César leur donna double paie , double ration de blé , et de grandes décorations militaires.

Pompée se fortifia toute la nuit sur l'éminence où il s'était retiré , y éleva des tours les jours suivans ; et après avoir poussé ses ouvrages jusqu'à la hauteur de quinze pieds , il couvrit de parapets cette partie de son camp. Cinq jours après , ayant bouché les portes et embarrassé toutes les avenues de ce nouveau camp , il profita de l'occasion d'une nuit obscure pour en faire sortir vers minuit son armée en silence , et revint dans celui qu'il occupait auparavant.

On a dit que Cassius Longinus et Calvisius Sabinus s'étaient assurés de l'Étolie , de l'Acarmanie , et d'*Ansicola*. Après cet heureux succès , César ne crut pas devoir en rester là , et songea aux moyens de soumettre l'Achaïe. Pour cet effet il y envoya Fusius Kalénus , lui asso-

ciant Sabinus et Cassius avec leurs cohortes. A la nouvelle de leur marche, Rutilius Lupus qui commandait dans cette province au nom de Pompée, fit fortifier l'isthme pour empêcher Fusius d'y entrer. Delphes, Thèbes et Orchomène se rendirent d'elles-mêmes à celui-ci ; quelques autres villes furent emportées d'assaut, et l'on chercha par des députations à concilier le reste au parti de César. Ces négociations occupèrent presque uniquement Fusius.

Tous les jours suivans, César rangea ses troupes en bataille dans la plaine, et présenta le combat à Pompée; il approchait presque sous les retranchemens ennemis, de sorte que sa première ligne n'en était guère éloignée que de la portée du trait. Pompée de son côté, pour conserver sa réputation et l'idée qu'on avait de lui, rangeait aussi les siens devant son camp; mais de manière que sa troisième ligne touchait à ses retranchemens, et que toute son armée pouvait aisément être défendue par les traits lancés du haut de ses fortifications.

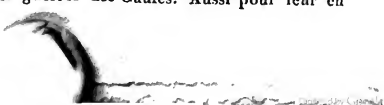
Tandis que ces événemens avaiènt lieu dans l'Achaïe et à Durazzo, comme on ne pouvait plus douter que Scipion ne fût arrivé en Macédoine, César qui ne perdait point de vue son premier dessein de terminer la guerre par

la douceur, lui dépêcha Clodius leur ami commun, que Scipion avait dans le principe donné et recommandé particulièrement à César. Ce général le chargea de lettres et d'ordres, dont voici la substance : que jusqu'alors il avait inutilement tout tenté pour se procurer la paix, sans doute par la faute de ceux auxquels il eût désiré en être redevable, lesquels avaient craint de mal choisir le moment d'en parler à Pompée ; qu'à l'égard de Scipion, il jouissait d'un assez grand crédit, non-seulement pour proposer avec liberté ce qui lui paraissait convenable, mais même en quelque sorte pour forcer Pompée à l'entendre, et le rappeler, en cas d'égarement, à des sentimens plus justes ; qu'il était à la tête d'une armée qui ne reconnaissait que lui ; qu'ainsi, à l'autorité, il joignait encore la force nécessaire pour le réprimer ; que s'il le faisait, il aurait seul la gloire d'avoir rendu le repos à l'Italie, la paix aux provinces, et d'avoir sauvé l'empire. Clodius remit ces lettres à Scipion, qui dans les premiers jours parut l'écouter assez favorablement ; mais ensuite il ne fut plus admis à lui parler ; Favonius, comme nous l'apprîmes lorsque la guerre fut terminée, ayant repris Scipion de lui avoir donné audience. Clodius revint donc trouver César sans avoir pu réussir.

Celui-ci pour resserrer plus étroitement la

cavalerie de Pompée auprès de Durazzo , et l'empêcher d'aller au fourrage, fit fortifier avec le plus grand soin ces deux passages étroits dont on a parlé, et y construisit des châteaux. Pompée voyant que par-là ses cavaliers lui devenaient inutiles dans ce poste, pourvut à leur embarquement quelques jours après, et les retira dans son camp. La disette de fourrage y était si grande, qu'on y nourrissait les chevaux de feuilles d'arbres, et de racines tendres de roseaux que l'on pilait; car on avait consommé tous les blés semés dans l'enceinte du camp, et l'on se voyait réduit à faire venir du fourrage de Corfon et de l'Acarnanie, dont le trajet était long; et comme il n'y en avait que fort peu, afin de l'accroître, on était obligé d'y mêler de l'orge pour entretenir la cavalerie. Mais lorsque l'orge, le fourrage, l'herbe, les feuilles d'arbres vinrent à manquer totalement, en sorte que les chevaux tombaient de maigreur, Pompée crut devoir tenter quelque sortie.

Il y avait alors dans la cavalerie de César deux frères allobroges, l'un nommé Roscillus, l'autre AEGUS; ils étaient fils d'Ambucillus, long-temps chef de sa nation; doués l'un et l'autre d'une rare bravoure, ils avaient rendu les plus grands services à César dans toutes ses guerres des Gaules. Aussi pour leur en



marquer sa reconnaissance, les avait-il honorés dans leur pays des plus grandes charges; après les avoir fait admettre au sénat en qualité de surnuméraires, il les avait gratifiés en Gaule des terres conquises sur les ennemis, y ajoutant de grandes sommes d'argent; en un mot, leur pauvreté s'était changée en richesse. Si César les avait dans la plus haute estime, à cause de leur valeur, ils n'étaient pas moins considérés parmi les troupes; mais fiers des bontés du général, et enflés d'un orgueil vain et ridicule qui ne convient qu'à des Barbares, ils méprisaient leurs frères d'armes, retenaient la paie de leurs cavaliers, et faisaient passer dans leur pays tout le butin dont ils pouvaient se rendre maîtres. Irrités de ces injustices, les cavaliers vinrent en corps s'en plaindre publiquement à César, déclarant de plus que l'état qu'ils donnaient de leur nombre était faux, et qu'ils détournaient leur solde.

César qui ne croyait pas que le moment fût arrivé de les punir, et qui d'ailleurs avait les plus grands égards pour leur bravoure, se contenta de les reprendre en particulier de ce qu'ils rançonnaient leurs soldats, et de leur dire qu'ils devaient tout attendre de son affection, et juger de ce qu'il ferait pour eux dans la suite, par ses bienfaits précédens.

Cette réprimande ne laissa pas de leur attirer la haine et le mépris de toute l'armée ; ce que leur faisaient aisément sentir, et les reproches qu'ils avaient à essuyer, et le témoignage de leur propre conscience. Dans cette situation, la honte, et peut-être la crainte que leur châtement ne fût que différé, les fit résoudre à nous abandonner, à tenter une nouvelle fortune, et à se concilier de nouveaux amis. Ils communiquèrent leur dessein à quelques personnes de leur suite, auxquelles ils crurent pouvoir confier un si noir complot, et méditèrent d'abord de tuer C. Volusénus général de la cavalerie, comme on le sut après la campagne, afin de ne point embrasser la cause de Pompée sans paraître lui avoir rendu quelque service. Mais cette entreprise leur ayant semblé trop difficile, et l'occasion de l'exécuter ne s'étant point offerte, ils se bornèrent à emprunter de l'argent à toutes mains, sous prétexte de restituer ce qu'ils avaient frauduleusement pris, achetèrent grand nombre de chevaux, et vinrent trouver Pompée avec tous leurs complices.

Comme ils étaient de haute naissance, bien équipés, qu'ils avaient amené avec eux une grande suite d'hommes et de chevaux, que l'on connaissait leur courage éprouvé, que César avait eu pour eux beaucoup de défé-

rence, et que leur arrivée était un événement extraordinaire, Pompée les promena par tout son camp, et les montra dans tous ses quartiers : car jusque-là il était inouï que ni soldat ni cavalier eût quitté César pour venir se rendre à Pompée, au lieu que presque tous les jours il nous venait des déserteurs du parti ennemi, entre autres des soldats levés dans l'Épire, dans l'Étolie, et dans tous les cantons soumis à César. Ayant eu connaissance de tout, sachant l'état des fortifications du camp de César, et ce qui pouvait y manquer au jugement des connaisseurs ; après avoir observé le temps propre à l'attaquer, la distance des forts et des corps-de-garde, et le plus ou moins de vigilance des troupes dans leurs quartiers, selon le plus et le moins de zèle et d'affection de ceux qui commandaient, ces deux lâches transfuges en firent leur rapport à Pompée.

Sur ces instructions, celui-ci qui auparavant avait déjà résolu d'entreprendre quelque sortie, comme on l'a indiqué plus haut, ordonne à ses troupes de couvrir leurs casques de claies d'osier, et de se pourvoir de fascines. Ensuite il embarque de nuit dans des chaloupes et de petites barques grand nombre d'infanterie légère et d'archers avec ces fascines ; et vers minuit ayant tiré soixante co-

hortes de son grand camp et de ses forts , il les mène vers cette partie du camp de César qui était la plus proche de la mer , et la plus éloignée de son grand camp. Il y envoya aussi les chaloupes qu'il avait remplies de fantassins et d'archers , comme on vient de le dire , avec les galères qu'il possédait à Durazzo , et leur donna ses ordres à tous. Il avait confié la défense de ce quartier au questeur Lentulus Marcellinus , lequel y commandait la neuvième légion ; et comme il ne se portait pas bien , Fulvius Postumus lui fut adjoint.

Ce poste était défendu par un fossé de quinze pieds , et par une muraille située en face de l'ennemi , laquelle avait dix pieds de haut et autant de large. A six cents pas de là , s'élevait du côté de la campagne un autre rempart un peu moins haut. Quelques jours auparavant , César qui craignait que les ennemis ne vinssent attaquer ce quartier par mer avec leurs vaisseaux , avait fait établir cette double fortification , afin de pouvoir mieux se défendre , si le combat devenait douteux. Mais la grandeur de cette circonvallation qui avait six lieues de tour , jointe aux autres travaux dont on était chargé , n'avait pas permis de l'achever : ainsi la ligne de communication qui devait joindre ces deux retranchemens , et régner le long de la mer ,

n'était pas finie ; et Pompée en fut instruit par les déserteurs savoyards. Ce fut pour nous un grand malheur ; car au moment où nos cohortes de la neuvième légion étaient campées proche de la mer, les troupes ennemies arrivent à la pointe du jour, et se font voir subitement, tandis que celles qui abordent par mer lancent leurs traits sur notre retranchement, et comblent le fossé de fascines. En même temps leurs légions s'efforçant d'escalader le rempart intérieur, attaquent avec leurs machines et à coups de dards ceux qui le défendaient ; et les archers qui étaient en grand nombre, font de toutes parts pleuvoir sur nous une grêle de flèches. Nous n'avions pour armes que des pierres ; les couvertures d'osier dont ils avaient garni leurs casques, les en garantissaient aisément. Les nôtres étaient donc vivement pressés, et ne résistaient qu'avec la plus grande peine. Pour surcroît de maux, les ennemis ayant remarqué le défaut de notre camp lequel, comme on l'a dit, n'était point fortifié entre les deux retranchemens, effectuent de ce côté une descente, nous prennent en queue, nous chassent de l'un et l'autre rempart, et nous réduisent à fuir.

Avverti de ce désordre, Marcellinus envoya des cohortes à leur secours ; mais elles ne fu-

rent capables ni de retenir les fuyards , ni de soutenir le choc des ennemis ; en un mot, toutes les troupes qu'on put y faire marcher, entraînées elles-mêmes dans la déroute générale , ne servirent qu'à augmenter le péril et l'épouvante, et à embarrasser la retraite par leur multitude. Le porte-enseigne de la légion blessé à mort dans cette circonstance, et se sentant défaillir, parla ainsi à nos cavaliers : « J'ai défendu, dit-il, fidèlement cette aigle pendant plusieurs années ; à présent que je meurs, je la remets avec la même fidélité à César : ne souffrez pas, je vous en conjure, qu'elle reçoive un affront qu'on n'a jamais reçu dans l'armée de notre général ; ayez soin de la lui remettre. » L'aigle fut conservée par ce moyen ; mais les centurions de la première cohorte périrent tous, excepté le premier.

Déjà les ennemis , après avoir fait un grand carnage de nos troupes, approchaient du camp de Marcellinus, et répandaient l'épouvante parmi le reste de nos cohortes ; lorsque M. Antoine qui commandait dans un poste voisin , informé de ce qui se passait, parut sur les hauteurs avec douze cohortes marchant à leur secours. Cette vue retint l'ennemi, et fit revenir les nôtres de leur extrême frayeur. Peu de temps après , César averti de

cet accident par la fumée des feux qu'on alluma aussitôt dans tous les forts, comme on l'avait toujours pratiqué jusqu'alors, se rendit lui-même à ce poste avec quelques cohortes qu'il avait tirées des quartiers voisins. Après avoir pris connaissance du mal, s'étant aperçu que Pompée était sorti de ses retranchemens, et avait établi son camp le long de la mer, autant pour avoir la liberté du fourrage, qu'à dessein de conserver la communication avec ses vaisseaux, il changea de plan, et son premier projet n'ayant pas réussi, il vint camper en face de son adversaire.

A peine les retranchemens étaient-ils achevés, que ses espions viennent lui rapporter que derrière un bois, paraissaient quelques cohortes, ayant l'apparence d'une légion, et qu'on les menait dans l'ancien camp. Voici quelle était la position de César. Les jours précédens sa neuvième légion opposée aux troupes de l'ennemi, et s'étant retranchée, comme on l'a démontré, sur une hauteur voisine, y avait établi son camp. Ce camp touchait à un bois, et n'était éloigné de la mer que de quatre cents pas. César ayant ensuite changé d'avis pour certaines raisons, transporta le poste de cette neuvième légion un peu au-delà de cet endroit; et peu de jours après, Pompée prit position dans ce

premier camp. Comme il voulait y placer plusieurs légions, sans détruire le premier retranchement, il en fit creuser autour un plus grand; ainsi ce petit camp renfermé dans un plus étendu, lui tenait lieu de fort et de citadelle. Il fit de plus tirer un retranchement d'environ quatre cents pas de longueur, depuis l'angle gauche de ce camp jusqu'au fleuve, afin que ses troupes pussent aller à l'eau librement et sans péril. Mais il changea aussi d'avis pour des motifs qu'il n'est pas nécessaire de rapporter, et abandonna ce poste, qui par-là resta vide pendant plusieurs jours, sans que néanmoins on en eût détruit les retranchemens.

Pompée y ayant donc fait passer une légion, les espions de César vinrent lui en donner avis; ce qui lui fut encore confirmé par ceux qui étaient placés dans les forts construits sur les hauteurs. Ce camp était éloigné d'environ cinq cents pas du nouveau que Pompée occupait alors. César dans l'espérance d'accabler cette légion, et de réparer la perte qu'il avait essuyée ce jour-là, ne laissa que deux cohortes dans ses retranchemens pour faire montre; et il partit par un chemin détourné et le plus secrètement qu'il put avec trente-trois autres, du nombre desquelles était la neuvième légion qui avait perdu beaucoup de

centurions et de soldats; il marcha sur deux lignes contre celle que Pompée avait mise dans ce petit camp. D'abord son attente ne le trompa point: car il y arriva même avant que son rival pût en être averti; et quoique ce camp fût très-bien fortifié, l'aile gauche qu'il commandait en personne, ayant sur-le-champ attaqué les ennemis, les chassa du retranchement. Les portes étaient fermées par des herse: on y combattit quelque temps. Car nos troupes voulant les forcer, l'ennemi s'y opposait, et elles furent très-bien défendues par ce même T. Pulcion, lequel (nous l'avons déjà dit) avait trahi l'armée de C. Antoine. Cependant la valeur des nôtres l'emporta enfin: ils coupent la herse, pénètrent d'abord dans le grand camp, puis dans le petit, que le grand renfermait, et comme la légion ennemie s'y était retirée, ils y tuent quelques soldats qui voulurent faire de la résistance.

Mais la fortune qui exerce une si grande influence en tout, et particulièrement dans la guerre, fait souvent éprouver en peu de temps d'étonnantes vicissitudes; c'est ce qui eut lieu dans cette circonstance. Car les cohortes de l'aile droite de César, qui ne connaissaient point la situation du camp, suivirent le retranchement, lequel, selon notre remarque précédente, conduisait à la rivière;

parce qu'elles crurent que c'était celui du camp même dont elles cherchaient la porte. Voyant ensuite qu'il joignait le fleuve, et qu'il ne se présentait personne pour le défendre, elles le franchirent, et furent suivies de tous nos cavaliers.

Cependant après un assez long intervalle de temps, Pompée instruit de ce qui se passait, rappelle sa cinquième légion alors occupée à fortifier son camp, et marche avec elle au secours des siens : il fait approcher en même temps sa cavalerie de la nôtre, et nos soldats qui s'étaient rendus maîtres du camp, voyaient s'avancer contre eux ses troupes rangées en bataille ; ce qui changea en un moment la face des affaires. Car la légion que nous venions d'attaquer, sûre d'un prompt secours, fit résistance à la porte Décumane, et vint même courageusement nous assaillir. D'un autre côté, notre cavalerie qui ne montait qu'à la file par dessus le retranchement, craignant pour sa retraite, se mit à fuir. L'aile droite qui était séparée de la gauche, à la vue de l'épouvante des cavaliers, se retire également par le même endroit d'où elle s'était élancée contre l'ennemi, de peur d'être accablée dans ce retranchement : redoutant pour la plupart de s'engager dans un défilé, ils se précipitent dans un fossé de dix pieds, où

les premiers étant étouffés par ceux qui les suivaient , leurs corps servaient de passage aux autres pour se sauver. L'aile gauche qui du retranchement d'où elle avait chassé l'ennemi , voit Pompée venir à elle , et notre aile droite prendre la fuite , craignant d'être investie dans ce lieu étroit , où elle allait avoir à combattre les troupes ennemies au-dedans et au-dehors , se retire par le même endroit d'où elle était venue. Partout régnaient l'effroi , le désordre , la confusion et la fuite , au point que César arrachant les drapeaux à ceux qui fuyaient , et leur ordonnant de tenir ferme , les uns abandonnent leurs chevaux pour continuer leur course , d'autres aveuglés par la peur laissent même tomber leurs drapeaux , sans qu'il fût possible d'en arrêter un seul.

Au milieu de ce désastre , deux circonstances s'opposèrent à l'entière destruction de l'armée de César. La première fut que Pompée , qui sans doute ne s'attendait pas à cet heureux succès , après avoir vu peu auparavant ses troupes abandonner leurs lignes et prendre la fuite , craignit quelque embuscade , et n'osa pendant quelque temps approcher des retranchemens. La seconde fut que sa cavalerie se trouva retardée dans la poursuite par les troupes de César qui occupaient les passages et les portes. Ainsi des in-

cidents légers furent de grande importance pour les deux partis : car le retranchement , conduit du camp au fleuve , arrêta la prompte et pleine victoire de César , qui avait déjà forcé le camp de Pompée ; un motif semblable ayant retardé la vive poursuite des ennemis , nous sauva d'une défaite entière.

Dans ces deux combats donnés le même jour , César perdit neuf cent soixante fantassins ; plusieurs chevaliers romains de distinction , tels que Flavius Tuticanus Gallus , fils de sénateur , C. Felginates de Plaisance , A. Gravius de Pouzzol , M. Sacrativir de Capoue , et trente tribuns militaires ou centurions ; mais la plupart furent écrasés ou dans le fossé , ou dans les retranchemens , ou sur le bord de la rivière , par leurs propres compagnons que la peur faisait fuir ; et ils périrent sans avoir reçu la moindre blessure. Nous eûmes à regretter également trente-deux drapeaux. Cette action valut à Pompée le titre d'*Imperator* : il conserva ce titre , et souffrit dans la suite qu'on le lui donnât en le saluant ; mais il ne mit point de laurier autour de ses faisceaux , ni aux lettres qu'il écrivait. Labiénus ayant obtenu de lui les prisonniers , les fit venir à la tête de toutes les troupes , par ostentation à ce qu'il parut , et pour acquérir la confiance du parti où il venait de se jeter :

après les avoir traités de frères d'armes , leur demandant d'un ton d'insulte si de vieux soldats avaient coutume de fuir , il les fit tous massacrer.

Cet événement donna tant de confiance aux ennemis , et les enfla au point qu'ils ne pensaient plus aux moyens de faire la guerre , et qu'ils s'imaginaient avoir déjà vaincu. Ils ne songeaient pas que leur avantage ne provenait que du peu de troupes que nous avions , ou de notre poste désavantageux , du terrain où nous nous étions trouvés resserrés après nous être rendus maître de leur camp , de la situation embarrassante qui nous exposait à être assaillis au-dehors et au-dedans des retranchemens , et de la séparation des nôtres , ce qui les avait mis hors d'état de se soutenir mutuellement ; ils oubliaient que ce n'était point la suite d'un combat sérieux et sanglant , puisqu'il n'y en avait point eu ; et que nos soldats en se jetant pêle-mêle dans des passages étroits , s'étaient fait plus de mal à eux-mêmes , que les ennemis ne leur en avaient fait. Enfin ils ne se souvenaient plus des chances ordinaires à la guerre ; de combien peu de chose dépendent les bons ou les mauvais succès ; combien un faux soupçon , une terreur panique , un scrupule , peuvent produire de maux dans une armée ; sans compter ce qui peut lui ar-

river par la faute d'un tribun ou du général; mais comme s'ils avaient vaincu par leur courage, et qu'ils fussent à l'abri de tout revers, ils proclamaient dans tout l'univers, et de vive voix et par écrit, la victoire de cette journée.

Après avoir échoué dans ses premiers desseins, César crut à propos de changer de méthode, et de faire la guerre tout autrement. Dans cette vue, il retira le même jour toutes les garnisons de ses divers forts, abandonna son dessein d'attaquer, réunit toutes ses troupes, fit un discours à ses soldats, les exhortant à supporter patiemment la disgrâce qu'ils venaient d'essuyer, et à ne point en concevoir d'alarmes. Il ajouta, qu'à cet échec qui d'ailleurs n'était pas considérable, ils devaient opposer tant de victoires qu'ils avaient remportées; qu'ils devaient rendre grâce à la fortune, d'avoir soumis l'Italie, sans répandre une goutte de sang; d'avoir pacifié les deux Espagnes, quoique défendue par de braves troupes et des généraux pleins d'expérience; d'avoir soumis les provinces voisines, si abondantes en blés; qu'ils devaient enfin se souvenir avec quel bonheur ils avaient passé au travers des flottes ennemies maîtresses de tous les ports et de toutes les côtes, et étaient arrivés sains et saufs; que si tout ne réussissait pas, c'était à eux d'aider la fortune à force de

courage et d'activité ; qu'ils ne devaient attribuer la perte que l'on avait faite qu'à l'inconstance du sort , et nullement à leur général ; qu'il leur avait donné un poste avantageux pour vaincre ; qu'ils s'étaient emparés du camp ennemi , après avoir battu et chassé ceux qui le défendaient ; que si par imprudence , par méprise ou par malheur , ils avaient laissé échapper une victoire certaine et qu'ils tenaient entre les mains , c'était à eux de faire tous leurs efforts pour réparer cette perte par leur valeur : qu'alors ce mal tournerait en bien , comme il était arrivé à Moulins , et que ceux qui avaient craint de combattre , n'auraient qu'à se présenter d'eux-mêmes à l'action.

Après ce discours , il casse avec ignominie quelques enseignes , et leur ôte leur drapeau. A l'égard des troupes , elles firent paraître tant de mortification de leur disgrâce , tant d'empressement à laver leur honte , qu'il n'y avait point de soldat qui sans attendre l'ordre de son tribun ou de son centurion , ne s'imposât les plus rudes travaux pour se punir. En même temps , tous brûlaient d'ardeur d'en venir aux mains ; au point que plusieurs des premiers officiers , fortement émus de la harangue du général , étaient d'avis de rester dans le même poste , et de livrer bataille. César au contraire , ne se fiant pas assez à des

troupes encore sous l'impression de la frayeur, crut qu'il fallait leur donner le temps de se remettre entièrement ; d'ailleurs après avoir abandonné ses retranchemens , il craignait surtout de manquer de vivres.

Ainsi sans délai , après avoir seulement pourvu au soin des blessés et des malades , il fit partir en silence à l'entrée de la nuit tout son bagage pour Apollonie , avec défense d'arrêter en chemin : il le fit escorter par une légion. Ensuite il n'en retint dans le camp que deux ; et sur les trois heures du matin il fit sortir le reste par diverses portes , et leur ordonna de prendre les devans par la même route. A quelque temps de là , pour garder l'ordre de la discipline , et afin que les ennemis ne fussent instruits de sa marche que le plus tard possible , il donne le signal du départ , sort aussitôt , suit son arrière-garde , et s'éloigne bientôt de la vue des deux camps. Pompée ne fut pas plus tôt informé de son départ , qu'il se prépara de suite à le poursuivre , dans la vue de le surprendre et de l'attaquer dans sa marche. Il sortit donc de son camp avec toute son armée , et fit prendre les devans à sa cavalerie pour arrêter l'arrière-garde de César ; elle ne put l'atteindre , parce que celui-ci n'étant point chargé de bagage , marchait à grandes journées. Mais arrivé à une ri-

vière de Macédoine nommée *Genusus*, dont les bords étaient escarpés, la cavalerie ennemie le joint, et donne sur son arrière-garde. Il lui opposa sa cavalerie parmi laquelle il eut soin d'entremêler quatre cents soldats d'élite, lesquels firent si bien leur devoir, que dans le combat qui s'engagea entre eux, ayant repoussé les ennemis, ils en tuèrent plusieurs, et se replièrent sur le gros de l'armée sans perte.

Après avoir fait ce jour-là précisément le chemin qu'il s'était proposé, et traversé le *Genusus* avec ses troupes, César s'arrêta dans son ancien camp d'*Asparagium*, et ne permit à aucun soldat d'en sortir : ayant envoyé sa cavalerie au fourrage, il lui ordonna de ne point tarder, et de rentrer au camp par la porte Décumane. Pompée pour ne pas perdre son ennemi de vue, fit dans cette journée le même chemin que lui, et vint aussi se rendre à son ancien camp d'*Asparagium*; et comme il n'y avait aucun ouvrage à y faire, parce que les retranchemens en étaient restés intacts, une partie de ses troupes s'éloigna pour aller au bois et au fourrage; d'autres qui, à cause d'un départ aussi précipité, avaient oublié de prendre une grande partie de leurs meubles et de leurs bagages, se voyant si près du camp qu'ils venaient de quitter, après avoir laissé leurs armes dans leurs

tentes, sortirent pour aller chercher ce qui leur manquait. César qui l'avait prévu, les sentant hors d'état de le poursuivre, donna le signal de la retraite, et faisant ce jour-là une double marche, vint camper environ trois lieues plus loin; ce que Pompée ne put faire, ses troupes étant dispersées de côté et d'autre.

Le lendemain César ayant fait également prendre les devans à son bagage dès l'entrée de la nuit, se mit ensuite lui-même en route vers les trois heures du matin, afin que s'il était obligé de se battre, son attirail de guerre ne l'embarrassât point. Même tactique les jours suivans; et par ce moyen il ne reçut aucun échec, ni aux passages des fleuves les plus profonds, ni dans les chemins les plus difficiles. Car Pompée, après l'avoir atteint le premier jour, n'y put réussir les journées suivantes, quoiqu'il en eût le plus vif désir, et qu'il fit dans cette intention plusieurs marches forcées; de sorte que le quatrième jour il cessa de le suivre, et crut devoir prendre d'autres mesures.

César devait nécessairement se diriger sur Apollonie, tant pour y laisser ses blessés, pour payer ses troupes, et rassurer ceux qui avaient pris son parti, que pour mettre des garnisons dans ses places. Mais à cet effet il n'employa que le temps nécessaire pour ne

point être retardé; et comme il craignait que Pompée ne le prévînt, et n'attaquât Domitius, il faisait pour le joindre force diligence et déployait la plus grande activité. Or tel était son plan général, dans le cas où Pompée prendrait le même chemin que lui, il voulait l'éloigner de la mer et de Durazzo, où il avait des troupes avec tous ses approvisionnemens, et le réduire ainsi à souffrir les incommodités qu'il se voyait forcé d'essuyer lui-même. S'il passait en Italie, son dessein était, après avoir joint Domitius, de marcher au secours de cette province par l'Illyrie. Enfin si Pompée voulait attaquer Orco et Apollonie; et lui ôter toute communication avec les côtes, il était résolu de tourner contre Scipion, et de contraindre par-là Pompée à venir le secourir. Dans ces vues, il dépêche vers Domitius, pour l'instruire de son projet et de ce qu'il veut exécuter; et après avoir laissé quatre cohortes de garnison dans Apollonie, une dans Alessio, et trois à Orco avec ses blessés, il prit sa marche par l'Épire et l'Acarmanie. De son côté Pompée qui se douta du plan de César, crut devoir au plus vite venir au secours de Scipion, et César pouvant tourner ses efforts contre ce général, s'il ne voulait s'éloigner ni de la côte ni de Corfou, parce qu'il attendait ses légions et sa cavalerie d'Italie, son dessein était d'al-

ler fondre sur Domitius avec toutes ses forces.

Ainsi chacun d'eux avait ses raisons de se hâter , soit pour secourir les siens , soit pour ne pas manquer l'occasion d'aceabler son ennemi. Mais César avait été obligé de marcher sur Apollonie en prenant un détour ; tandis que Pompée tenait le droit chemin de la Macédoine par les montagnes de la Candavie. César rencontra encore un autre obstacle auquel il ne s'attendait pas ; c'est que Domitius , après être resté pendant plusieurs jours campé devant Scipion , s'était vu forcé d'abandonner son poste faute de vivres , et de marcher vers *Heraclea Sentica* , ville de la Candavie , de sorte qu'il semblait que le hasard l'exposât de lui-même aux coups de Pompée ; ce que César avait ignoré jusqu'alors. En même temps Pompée ayant envoyé dans toutes les provinces et les villes , des lettres où il rendait compte avec la plus grande exagération de l'avantage qu'il venait de remporter à Durrazzo ; le bruit courait partout que César avait perdu presque toutes ses troupes et qu'il fuyait devant lui. Ces nouvelles avaient rendu les chemins peu sûrs ; plusieurs villes s'étaient séparées de sa cause ; de là les courriers que s'étaient réciproquement envoyés César et Domitius n'avaient pu remplir leur message. Heureusement quelques savoyards

amis de Roscillus et d'Ægus, lequel, comme nous l'avons dit, quittèrent César pour passer au service de Pompée, ayant rencontré en chemin les coureurs de Domitius, soit par vanité ou par suite des anciennes liaisons qu'ils avaient eues avec eux lorsqu'ils faisoient ensemble la guerre dans les Gaules, leur apprirent la vérité, les informant du départ de César et de l'approche de Pompée. Instruit par ce rapport, Domitius, bien qu'il eût à peine quatre heures d'avance sur Pompée, profite des renseignemens de l'ennemi pour se soustraire au péril; il marche vers Eginium, ville située à l'entrée de la Thessalie, et rencontre César qui venait le joindre.

Après la réunion des deux armées, César se rendit à *Gomphi*, première ville de Thessalie en venant de l'Épire. Quelques mois auparavant, elle avait envoyé offrir à César tout ce qu'elle possédait, et lui demander une garnison de ses troupes. Mais déjà le bruit dont on a fait mention, et la nouvelle des événemens de Durazzo, était arrivée jusque là: on y ajoutait même encore. Ainsi Androsthènes préteur de Thessalie aimant mieux s'associer à la victoire de Pompée qu'à la disgrâce de César, fit entrer dans la ville tout ce qu'il y avait d'esclaves et de personnes libres à la campagne, en ferma les portes, et

députa vers Scipion et Pompée pour les appeler à son secours, leur mandant que sa place était assez bien fortifiée, si l'on venait promptement lui prêter assistance; mais qu'il lui serait impossible de soutenir un long siège. Instruit que les armées avaient quitté Durazzo, Scipion s'était rendu à Larisse avec ses légions, et Pompée était encore loin de la Thessalie. Après avoir fortifié son camp, César donna ordre à ses troupes de se pourvoir d'échelles, de mantelets, de galeries, et de tout ce qui était nécessaire pour escalader la place: ensuite il leur représenta de quelle importance serait pour eux la prise d'une ville riche et pleine de vivres, qui les mettrait dans l'abondance, ajoutant que l'exemple d'un tel succès ferait trembler toutes les autres, s'ils l'emportaient avant qu'elle pût être secourue. Profitant donc de l'ardeur admirable qu'il avait inspirée à ses soldats, le jour même de son arrivée, il entreprend à plus de trois heures après midi l'attaque de cette place dont les murailles étaient fort hautes, s'en empare avant le coucher du soleil, et l'abandonne au pillage. Aussitôt après il décampe, et arrive à *Métropolis* avant qu'on n'ait pu y apprendre la nouvelle de la destruction de *Gomphi*.

Prévenus du même bruit, les habitans de cette ville prirent d'abord le même parti, fer-

mèrent leurs portes, et garnirent leurs murailles de troupes ; mais ensuite ayant appris le sort de *Gomphi*, par les prisonniers que César avait fait approcher des murs, ils lui ouvrirent leurs portes. Il eut grand soin d'assurer leur salut ; et la comparaison de leurs destinées avec celles des habitans de *Gomphi*, engagea toutes les villes de la Thessalie , excepté Larisse où Scipion campait soutenu de toutes ses troupes , à se soumettre aux ordres de César. Là, trouvant les blés presque mûrs et près d'être coupés , il résolut d'y attendre l'arrivée de son ennemi , et de faire de cette province le théâtre de la guerre.

Quelques jours après, Pompée arrive en Thessalie, harangue son armée, à laquelle il témoigne sa reconnaissance pour les services qu'elle vient de lui rendre , et invite celle de Scipion à prendre part au butin et aux récompenses dues à la récente victoire que les siens ont remportée. Il les réunit ensuite dans le même camp, partagea l'honneur du commandement avec Scipion , lui fit dresser une tente de général, et ordonna de sonner la trompette devant cette tente , comme devant la sienne. Ce renfort de troupes , et la jonction de ces deux grandes armées , confirmèrent tous ceux de son parti dans l'assurance qu'ils avaient déjà , en même temps qu'ils redoublèrent l'espoir du triom-

phe, au point que tout le temps qui s'écoulait avant la bataille, leur paraissait un retardement à leur retour en Italie. Si Pompée voulait quelquefois agir avec plus de circonspection et de prudence, ils disaient qu'il pouvait terminer la guerre en un jour; mais qu'il était enivré du commandement, et de voir marcher sous ses ordres des prétoriens et des consulaires. Déjà ils se disputaient entre eux les récompenses et les dignités, et désignaient les consuls de chaque année: d'autres demandaient la confiscation des biens et des héritages de ceux qui suivaient le parti de César; et il s'éleva une grande contestation entre eux dans le conseil, pour savoir, si dans la prochaine assemblée qui se tiendrait pour la nomination des préteurs, on aurait égard à L. Hirrus alors absent, et que Pompée avait envoyé chez les Parthes. Les amis de ce lieutenant sollicitaient Pompée de lui tenir la parole qu'il lui avait donnée à son départ, afin qu'il ne fût pas trompé en se reposant sur son crédit et son autorité. Les autres se disant exposés aux mêmes fatigues et aux mêmes périls, se refusaient à cet acte de préférence exclusive en faveur d'un seul homme.

Déjà le sacerdoce de César était chaque jour l'objet des vives disputes de Domitius, de Scipion, et de Lentulus Spinther; ils en ve-

naient même ouvertement aux paroles les plus outrageantes. Lentulus s'appuyait de son âge pour réclamer cette charge ; Domitius y prétendait en faisant valoir son crédit et sa dignité ; enfin Scipion y aspirait comme allié de Pompée. Attius Rufus accusa aussi devant le général L. Afranius d'avoir trahi l'armée , relativement aux affaires d'Espagne ; et L. Domitius déclara dans le conseil qu'il était d'avis qu'après la campagne on accordât aux sénateurs qui s'étaient intéressés avec eux en faveur de Pompée, trois suffrages , pour juger les personnes restées à Rome ou dans les places soumises au chef (Pompée), sans rendre aucun service dans cette guerre , afin qu'ils pussent les absoudre , les condamner à la mort ou à l'amende. En un mot, tous ne s'entretenaient que d'honneurs, de récompenses, ou d'actes de vengeance à exercer contre leurs ennemis personnels ; ils ne pensaient plus désormais aux moyens de vaincre, mais à la manière dont ils useraient de la victoire.

Après avoir pourvu aux vivres, et donné assez de temps à ses troupes pour se remettre de la disgrâce de Durazzo , César voyant leur courage entièrement raffermi , crut devoir éprouver si Pompée aurait le dessein ou la volonté d'en venir à une bataille. Dans cette intention, il fait sortir son armée de son camp ,

et la range en bataille, d'abord à peu de distance, et dans un intervalle assez éloigné de la place qu'occupaient les ennemis ; mais en s'écartant chaque jour de ses retranchemens, et en s'approchant des hauteurs dont ses adversaires étaient les maîtres ; ce qui augmentait journellement l'assurance de ses troupes. Il suivit néanmoins par rapport à ses cavaliers la méthode dont nous avons parlé plus haut ; c'est-à-dire qu'étant très-inférieur en cavalerie, il faisait combattre avec la sienne ses meilleurs et ses plus agiles fantassins, choisis dans les premiers rangs, et qu'un fréquent exercice avait accoutumés à ce genre de guerre. Grâce à cette disposition et à la discipline de cette infanterie, mille de ses cavaliers lorsque l'occasion s'en présentait, ne craignaient point de soutenir en rase campagne l'effort de sept mille chevaux ennemis, et ils n'étaient pas étonnés de leur grand nombre. Ils eurent même dans ces dernières affaires une rencontre avec eux dont ils se tirèrent avantageusement : ils en tuèrent quelques-uns, du nombre desquels fut AEGUS, un de ces deux Savoyards que nous avons vus quitter César pour passer au service de son rival.

Cependant Pompée se bornait à ranger ses troupes en bataille au pied de la montagne où il était campé, dans l'espérance, à ce qu'il

semblait, de voir César s'engager dans quelques poste désavantageux. Celui-ci persuadé que d'aucune manière il ne pourrait l'attirer au combat, crut que le meilleur parti qu'il pût prendre était de décamper et d'être toujours en marche, espérant par ces fréquens changemens de positions, et en parcourant divers cantons, trouver plus de moyens de se procurer des vivres; il comptait aussi, dans ses marches, voir se présenter peut-être quelque occasion favorable d'en venir aux mains; ou du moins fatiguer l'armée ennemie qui n'était point accoutumée au travail, en la tenant comme dans un mouvement perpétuel. Ce parti pris, on donne le signal du départ, et on plie les tentes; lorsque César s'aperçoit que, contre sa coutume ordinaire, l'armée ennemie s'était un peu éloignée de ses retranchemens, de sorte qu'il parut qu'on pouvait la combattre sans désavantage. S'adressant donc à ses troupes déjà prêtes à sortir du camp, « Diffé-
rons pour le moment notre retraite, leur
« dit-il, et songeons à cette bataille, objet
« constant de nos vœux : soyons disposés au
« combat; nous n'en trouverions pas facile-
« ment l'occasion dans la suite. » Il dit et fait aussitôt avancer ses troupes en bataille.

De son côté, Pompée, comme on le sut depuis, entraîné par les sollicitations de toute

son armée, s'était déterminé à en venir aux mains : il avait même déclaré quelques jours auparavant en plein conseil, que les soldats de César seraient défaits avant même qu'on eût engagé l'action. Comme on s'étonnait généralement d'un tel discours, « Je sais, dit-il, « que je promets une chose presque incroya-
« ble; mais connaissez mon dessein, pour que
« vous marchiez avec plus d'assurance contre
« l'ennemi. J'ai la promesse de nos cavaliers,
« et ils ont juré de le faire lorsqu'ils seraient
« proche, savoir de prendre en flanc l'aile
« droite de César, afin que l'infanterie l'at-
« taquant en queue, elle soit mise en désordre
« avant que nous ayons lancé un seul trait.
« Ainsi nous finirons la guerre sans avoir
« exposé nos légions, et presque sans tirer l'é-
« pée; ce qui nous est très-facile, étant si su-
« périeurs en cavalerie. » En même temps il les exhorte à se préparer désormais au combat, et puisque l'occasion se présentait d'en venir aux mains, comme ils l'avaient si souvent désiré, à ne point démentir la bonne opinion que l'on avait conçue de leur expérience et de leur courage.

Labiénus prend alors la parole; et méprisant les troupes de César, pour mieux rehausser le plan de Pompée : « Ne croyez pas, géné-
« ral, lui dit-il, que ce soit ici cette même

« armée qui a soumis la Gaule et l'Allemagne.
« (Présent à tous les combats, je n'avance
« rien au hasard et dont je n'aie été le té-
« moin.) Il ne reste que très-peu de soldats
« de ces troupes : presque tous ont péri, ce
« qui ne pouvait manquer, après tant de ba-
« tailles. L'air pestilentiel qui règne en au-
« tomne dans l'Italie, en a emporté plusieurs;
« un grand nombre se sont retirés chez eux,
« et autant d'autres ont été laissés dans le con-
« tinent. N'avez-vous pas entendu ce qui s'est
« dit? de ceux qui étaient restés malades à
« Brindes, on a formé des cohortes. Les trou-
« pes que vous voyez ont été recrutées des
« nouvelles levées faites ces dernières années
« dans la Gaule citérieure, et la plupart dans
« les colonies au-delà du Pô. D'ailleurs tous
« les vétérans qui en faisaient la force, ont
« succombé dans les deux combats de Duraz-
« zo. » Après ce discours, il jure de ne ren-
« trer au camp que victorieux, et exhorte les
« autres à en faire de même. Pompée qui l'ap-
« prouve, prête aussi ce serment, et pas un ne ba-
« lance à l'imiter. Cet engagement pris en plein
« conseil, chacun part rempli de joie et d'espé-
« rance; ils se croyaient déjà vainqueurs, per-
« suadés que dans une affaire aussi importante,
« un général aussi habile n'avancait rien dont
« il ne fût très-assuré.

Lorsque César se fut approché du camp de son adversaire, il remarqua que ses troupes étaient rangées dans l'ordre suivant : Pompée se tenait à l'aile gauche, avec les deux légions que César lui avait renvoyées au commencement de la guerre civile, suivant le décret du sénat, et qui s'appelaient la première et la troisième. Scipion et les deux légions de Syrie occupaient le centre : celle de Cilicie, jointe aux cohortes espagnoles qu'avait amenées avec lui Afranius, comme on l'a dit, était placée à l'aile droite. Pompée regardait ces dernières troupes comme sa principale force. Il avait répandu le reste entre le centre et les deux ailes; et le tout ensemble montait à cent dix cohortes, ce qui faisait quarante-cinq mille hommes. De plus, il avait encore environ deux cohortes de vieux soldats, qui récompensés précédemment, étaient venus le joindre : il les avait dispersées dans toute son armée. Les autres, au nombre de sept, avaient été laissées à la garde de son camp et des forts voisins. Son aile droite se trouvait couverte d'un ruisseau dont les bords étaient escarpés; ce qui l'avait porté à mettre toute sa cavalerie, ses archers et ses frondeurs à l'aile gauche.

César gardant toujours son ordre de bataille ordinaire, avait placé la dixième légion

à l'aile droite, et à la gauche la neuvième, quoique fort affaiblie par les combats de Durazzo : il lui avait adjoint la huitième, de sorte que toutes deux n'en faisaient à peu près qu'une, et il leur avait donné ordre de se soutenir mutuellement. Le centre était composé de quatre-vingts cohortes, qui faisaient en tout vingt-deux mille hommes ; deux étaient restées à la garde du camp. Antoine commandait l'aile gauche, P. Sylla l'aile droite, et Cn. Domitius le centre : pour lui, il se plaça en face de Pompée. Mais après avoir reconnu la disposition de l'armée ennemie telle que nous venons de la décrire, craignant que cette aile droite ne fût enveloppée par la nombreuse cavalerie des ennemis, il tira de suite une cohorte de chacune des légions qui composaient la troisième ligne, et en forma une quatrième pour l'opposer à cette cavalerie, lui donnant ses ordres, et lui faisant entendre que dans ce jour la victoire dépendait de sa valeur. En même temps il recommande à toutes ses troupes, et particulièrement à la troisième ligne, de ne pas marcher sans son ordre, se réservant à le donner avec l'étendard, lorsqu'il le jugerait nécessaire.

Ensuite exhortant les siens au combat, suivant l'usage militaire, et leur ayant rap-

pelé le souvenir des bienfaits dont il les avait comblés dans tous les temps, il les prend tous à témoin de l'ardeur qu'il a toujours marquée pour la paix; des conférences de Vatinus, et de celles de Clodius auprès de Scipion, ainsi que des instances qu'il avait faites à Libon auprès d'Orco, pour qu'il lui fût permis d'envoyer des députés à Pompée : il ajouta qu'il n'avait jamais été prodigue du sang des soldats, et que jamais son intention n'avait été de priver la république d'une de ses armées. Après ce discours, pour satisfaire ses troupes qui brûlaient d'en venir aux mains, il donne le signal du combat.

Dans son armée, se trouvait un volontaire nommé Crastinus, qui l'année précédente avait été premier capitaine de la dixième légion; c'était un officier d'une rare bravoure. A peine le signal fut-il donné, que, s'adressant aux troupes, « Suivez-moi, s'écrie-t-il, « vous qui fûtes autrefois mes compagnons « d'armes, secondez aujourd'hui votre chef « avec le zèle que vous avez promis de dé- « ployer à son service. Voici le dernier com- « bat, dont le succès doit lui rendre son hon- « neur, et à nous notre liberté. » En même temps se tournant vers César, « Mon général, « lui dit-il, je vais faire en sorte aujourd'hui « vivant ou mort, vous ayez sujet de vous

« louer de moi. » A ces mots, il s'élance en avant le premier de l'aile droite; il est suivi d'environ cent vingt volontaires d'élite du même corps.

Il n'y avait entre les deux armées qu'autant d'espace qu'il en fallait pour le choc. Mais Pompée avait ordonné à ses troupes d'essuyer notre effort sans s'ébranler, et de laisser ainsi les nôtres se rompre d'eux-mêmes. C'était, disait-on, C. Triarius qui lui avait donné ce conseil, afin de ralentir par-là notre première impétuosité et notre première ardeur, et de nous laisser lâcher nos rangs, pour venir ensuite sur nous serrés, lorsque nous serions entr'ouverts. Il se flattait encore que nos javelots perdraient beaucoup plus de leur force, les siens restant immobiles, que s'ils s'exposaient d'eux-mêmes à nos coups. Il comptait aussi, qu'en doublant leur course, les soldats de César manqueraient d'haleine et tomberaient d'épuisement : or, il me semble que Pompée n'avait aucune raison de penser ainsi, parce que l'homme est né avec une certaine émulation et une certaine vivacité, qu'enflamme le désir de combattre. Loin de réprimer cet élan naturel, un général doit travailler à l'accroître encore ; et ce n'est pas sans motifs que nos ancêtres ont établi qu'avant la bataille on sonnerait partout de la trompette, et que l'on

pousserait de grands cris; ils ont cru par-là pouvoir jeter l'épouvante parmi les ennemis, et augmenter l'ardeur de leurs propres troupes.

Cependant au signal donné, les nôtres s'avancant, le javelot à la main, et voyant ceux de Pompée ne faire aucun mouvement pour venir à eux, leur expérience et la capacité qu'ils avaient acquise dans les combats précédens, les portent à s'arrêter d'eux-mêmes au milieu de leur course, pour ne pas arriver épuisés; et après avoir repris haleine un moment, ils courent de nouveau sur l'ennemi, lancent leurs traits, et mettent aussitôt l'épée à la main, selon l'ordre de César. Les soldats de Pompée se présentèrent fort bien, reçurent courageusement les flèches qu'on lançait, soutinrent l'effort des légions sans se rompre, décochèrent leurs dards, et mirent aussi l'épée à la main. En même temps la cavalerie de Pompée qui était à l'aile gauche partit, selon l'ordre qu'elle en avait reçu, et vint avec tous les archers fondre sur la nôtre qui ne put la soutenir, et recula un peu; celle de l'ennemi n'en devenant que plus vive dans sa poursuite, commençait à déployer ses escadrons pour nous prendre en flanc et nous envelopper. César s'en étant aperçu, donna le signal à la quatrième ligne composée de six cohortes. Aussitôt elles s'ébranlent, et char-

gent les cavaliers ennemis avec tant de vivacité, que pas un ne tint ferme; tous lâchant pied, non-seulement cèdent le champ de bataille, mais même s'enfuient et gagnent les montagnes. Leur fuite laissant les gens de trait et les frondeurs sans appui et sans défense, on les passa tous au fil de l'épée. Du même pas, ces cohortes tombent sur l'aile gauche de Pompée dont le centre résistait encore à nos efforts, elles l'enveloppent et la prennent en queue.

Dans cet instant César fit avancer sa troisième ligne, qui jusque-là était restée immobile à son poste; ces troupes fraîches relevant celles qui étaient fatiguées, l'armée de Pompée qui avait d'ailleurs l'ennemi sur ses derrières, ne put soutenir le choc, et tous prirent la fuite. César ne se trompa point dans l'idée qu'il s'était formée, que ces cohortes dont il avait composé une quatrième ligne, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, commenceraient la victoire ainsi qu'il l'avait prédit à ses troupes en les haranguant. Ce fut en effet par elles que cette cavalerie fut d'abord culbutée, ce furent elles qui taillèrent en pièces les archers et les frondeurs, et ce fut par elles encore que l'aile gauche des ennemis fut enveloppée; ce qui commença la déroute. Car Pompée ayant vu sa cavalerie repoussée, et la terreur répan-

due dans cette partie de ses troupes sur laquelle il comptait le plus, se défiant du reste, abandonna le champ de bataille, et s'enfuit droit au camp, où s'adressant aux centurions qu'il avait commis à la garde de la porte Prétorienne, il leur dit à haute voix, pour que les soldats l'entendissent : « Ayez soin de pour-
« voir à la sûreté du camp et de le défendre
« avec courage, en cas de malheur ; pour moi,
« je vais faire le tour des autres portes, et
« donner les mêmes ordres à cet égard. » Après avoir dit ces mots, il se retira dans sa tente désespérant du succès, et résolu néanmoins d'attendre l'événement.

L'ennemi en fuite, et contraint de regagner les retranchemens, persuadé qu'il ne devait pas lui donner le temps de revenir de son épouvante, César exhorta les siens à profiter de leur avantage, en assiégeant le camp. Bien qu'ils fussent accablés de chaleur (car le combat avait duré jusqu'à midi), leur courage les mit au-dessus de tout, et ils obéirent. Le camp était bien défendu par les cohortes auxquelles on en avait laissé la garde ; et avec plus de vigueur encore par les Thraces et les autres troupes auxiliaires des Barbares. Car pour ceux qui s'étaient sauvés du combat, tels étaient leur découragement et leur lassitude, que la plupart jetant leurs armes et leurs dra-

peaux , songeaient plutôt à continuer leur fuite qu'à défendre leur camp. Et ceux qui gardaient les retranchemens , accablés d'une grêle de dards , ne purent tenir plus long-temps ; mais criblés de blessures , ils abandonnèrent la place , et conduits par leurs centurions et leurs tribuns , ils se retirèrent tous sur les hauteurs voisines du camp.

On y trouva les tables dressées , quantité de vaisselle d'argent étalée , les tentes couvertes de gazons frais , quelques-unes même , comme celles de L. Lentulus et de quelques autres , décorées de lierre , et bien d'autres objets de luxe qui marquaient un raffinement de volupté et une trop grande confiance dans la victoire. Il était facile de pénétrer qu'ils ne craignaient rien pour le succès de la bataille , puisque non contents du nécessaire , ils recherchaient même le superflu ; cependant ils avaient l'injustice d'accuser de mollesse l'armée de César , cette armée , modèle de patience au milieu des horreurs de la famine , et qui s'était toujours vue privée des choses les plus nécessaires à la vie. A peine fûmes-nous dans les retranchemens de Pompée , que montant sur le premier cheval qu'il put trouver , après avoir quitté ses marques de général , il sortit du camp par la porte Décumane , et poussa jusqu'à Larisse à toute bride. Il ne s'y arrêta point ; mais ayant ras-

semblé quelques-uns des fuyards, il courut jour et nuit avec la même précipitation jusqu'à la mer, suivi d'une trentaine de cavaliers, et s'embarqua sur un vaisseau à blé, se plaignant plus d'une fois, à ce qu'on disait, de s'être tellement trompé dans ses espérances, qu'il s'était vu trahi en quelque sorte par ceux dont il attendait la victoire, puisqu'ils avaient été les premiers à prendre la fuite.

Maître du camp ennemi, César exhorte ses soldats à ne pas laisser leur triomphe imparfait, pour s'occuper au pillage; ce qu'ayant obtenu d'eux, il fit tirer une ligne de circonvallation autour de la montagne où s'étaient réfugiées les troupes ennemies. Ne se croyant pas trop en sûreté dans ce poste, parce que l'eau y manquait, elles l'abandonnent d'elles-mêmes et commencent à se replier sur Larisse. César s'en étant aperçu, partage son armée en trois corps : il en laisse un dans le camp de Pompée, en renvoie un dans le sien ; et avec le troisième, composé de quatre légions, il poursuit les vaincus par un chemin plus commode que celui qu'ils avaient pris. Après une marche de deux lieues, il rangea ses troupes en bataille. A cette vue, les ennemis s'arrêtèrent sur une montagne au pied de laquelle coulait une rivière. Quoique la nuit approchât, et que l'armée de César fût accablée de la fa-

tigue de tout le jour, cependant après l'avoir exhortée à prendre courage, il fit tirer une tranchée pour couper la communication de la montagne avec le fleuve, afin que les fuyards ne pussent aller à l'eau pendant la nuit. Voyant cet ouvrage achevé, ils députèrent vers lui pour se rendre. Quelques sénateurs qui s'étaient joints à eux, se sauvèrent et prirent la fuite à la faveur des ténèbres.

A la pointe du jour, César les fit tous descendre de leur montagne, et leur ordonna de mettre bas les armes. Ils obéirent sans différer, et s'étant jetés à ses pieds les bras étendus et les larmes aux yeux pour lui demander la vie, il les fit relever, les consola, leur parla en peu de mots de sa clémence pour les rassurer, et leur conserva la vie à tous sans exception, défendant aux siens de leur faire le moindre mal et de leur ôter quoi que ce fût. Après ces mesures de précaution, il fit venir d'autres légions de son camp, y renvoya celles qu'il avait amenées avec lui, afin qu'elles y prissent quelque repos; et le même jour il entra dans Larisse.

Cette victoire ne lui coûta que deux cents soldats; mais il y perdit environ trente centurions des plus braves. Au nombre des morts se trouva l'intrépide Crastinus dont on a parlé; il reçut un coup d'épée dans le visage au moment où il faisait des prodiges de valeur; et

ce qu'il avait dit en partant pour l'action , se trouva vérifié : car César déclara que nul autre ne s'était signalé plus que lui , et qu'il lui avait rendu des services de la dernière importance. Pompée perdit quinze mille hommes ; et plus de vingt-quatre mille vinrent se rendre. Les cohortes même commises à la garde des forts , se soumirent à Sylla , sans parler de plusieurs autres d'entre les vaincus qui s'étaient réfugiés dans les villes voisines. On enleva aux ennemis neuf aigles et cent quatre-vingts drapeaux. L. Domitius en fuyant du camp sur la montagne , tomba d'épuisement et fut tué par nos cavaliers.

Vers la même époque D. Lælius arriva devant Brindes avec sa flotte , et s'empara de l'île située à l'embouchure du port de cette ville , comme Libon l'avait fait avant lui , ainsi que nous l'avons rapporté. Vatinius qui commandait dans Brindes , ayant de son côté couvert et armé quelques barques , s'efforça d'attirer les vaisseaux de Lælius ; et une de ses galères à cinq rangs s'étant trop avancée , il la prit avec deux autres moindres qui étaient venues jusqu'à l'entrée : il répandit ensuite ses cavaliers le long du rivage pour empêcher les ennemis de faire de l'eau. Mais comme Lælius avait pris le temps de l'année le plus propre à la navigation , avec ses vaisseaux de charge ,

il tirait de l'eau de Corfou et de Durazzo , sans se désister de son dessein ; en sorte qu'avant d'avoir été instruit de la bataille donnée en Thessalie , ni la honte d'avoir perdu ses vaisseaux , ni la disette des choses les plus nécessaires , ne purent le chasser du port et de l'île.

Presque dans le même temps Cassius vint en Sicile avec la flotte de Syrie , de Phénicie et de Cilicie ; et comme celle de César était divisée en deux escadres , que le préteur P. Sulpicius en commandait une dans le détroit auprès de Vibon , et que M. Pomponius commandait l'autre à Messine , Cassius fit voile d'abord de ce dernier côté , et arriva avant que Pomponius en fût averti. Celui-ci nullement préparé à le recevoir , et n'ayant point laissé de troupes à la garde de ses vaisseaux où il n'y avait d'ailleurs aucun ordre , Cassius remplit quelques bâtimens de charge de résine , de poix , d'étoupes , et de tout ce qui est propre à mettre le feu : ensuite à la faveur d'un vent favorable et violent , il les lança contre l'escadre de Pomponius , qui brûla tout entière au nombre de trente-cinq vaisseaux , dont vingt de couverts. Ce désastre effraya tellement la ville , que quoiqu'il y eût une légion en garnison , on ne la défendit qu'avec la plus grande peine ; et sans la nouvelle de la bataille gagnée par César , nouvelle apportée par des

courriers dépêchés à cet effet , on croit qu'on ne l'aurait pas conservée. La victoire de Pharsale annoncée si à propos , sauva la ville ; et de là Cassius tourna contre l'escadre que Sulpicius commandait vers Vibon. Sulpicius , dans la crainte d'un pareil sort , ayant fait approcher ses vaisseaux de la côte , Cassius s'y prit de la même manière. Profitant d'un vent favorable , il envoya contre elle quarante brûlots qui l'enveloppant par les deux extrémités incendièrent deux navires. Comme le feu se communiquait par la violence du vent , les soldats des vieilles légions qu'on avait laissés à la garde des vaisseaux parce qu'ils étaient malades , ne purent souffrir cet affront ; ils montèrent d'eux-mêmes sur la flotte , mirent à la voile , attaquèrent les vaisseaux ennemis , prirent deux galères à cinq rangs de rames , et sur l'une desquelles était Cassius en personne , qui se sauva dans une chaloupe : ils se saisirent encore de deux autres trirèmes. Peu de temps après on apprit par des troupes même de Pompée la nouvelle de la bataille qui venait de se donner en Thessalie , et que l'on avait regardée jusque-là comme une fable qu'inventaient les émissaires et les partisans de César ; alors Cassius abandonne la place , et se retire avec sa flotte.

César crut devoir tout quitter pour suivre

Pompée, quelque part qu'il se fût réfugié, afin qu'il ne pût mettre une nouvelle armée sur pied et recommencer la guerre. Dans cette vue il fit chaque jour les plus fortes marches avec sa cavalerie, ordonnant à une légion de le suivre à petites journées. Pompée avait publié un décret à *Amphipolis*, portant que toute la jeunesse de cette province et tous les citoyens romains eussent à s'y rendre pour lui prêter serment. Mais avait-il donné cet édit pour ne point laisser soupçonner, ou pour cacher le plus long-temps qu'il pourrait, le parti qu'il avait pris d'aller plus loin; ou bien voulait-il avec de nouvelles levées, s'il n'était pas poursuivi, se cantonner dans la Macédoine? c'est ce qu'on ne pouvait décider. Quoi qu'il en soit, il resta toute une nuit à l'ancre, fit venir ses amis d'*Amphipolis*, emprunta d'eux l'argent dont il avait besoin, partit de là sur la nouvelle de l'arrivée de César; et peu de jours après vint aborder à Mételin. Il y fut retenu deux journées par le mauvais temps; ensuite il se rendit en Cilicie avec quelques vaisseaux légers qu'il avait joints à sa flotte, et passa en Chypre. Là il apprit que tous les habitans d'Antioche et tous les négocians romains qui s'y trouvaient, s'étaient saisis de la citadelle à dessein de l'en exclure, et qu'ils avaient député vers tous ceux qui depuis sa défaite s'étaient

retirés dans les villes voisines , pour leur défendre sous peine de la vie de venir à Antioche. La même chose était arrivée dans Rhodes à L. Lentulus qui avait été consul l'année précédente , à P. Lentulus personnage consulaire, et à quelques autres , qui fuyant à la suite de Pompée, ne purent après leur débarquement obtenir d'être reçus dans la ville , ni dans le port ; on leur envoya ordre au contraire de se retirer incessamment , et ils furent réduits à se rembarquer. Déjà le bruit de l'approche de César était répandu dans toutes les villes et les provinces.

Instruit de ces nouvelles, Pompée abandonne le dessein qu'il avait conçu d'aller en Syrie, enlève l'argent des recettes, en emprunte de quelques particuliers, charge ses vaisseaux de monnaie de cuivre pour payer ses troupes, embarque deux mille hommes levés tant parmi les marchands, que dans les familles des receveurs des deniers publics et parmi ceux qui le suivaient, et se rend à *Péluse*. Le hasard lui fit trouver dans cette ville le jeune roi Ptolémée, qui, avec des troupes nombreuses, faisait alors la guerre à Cléopâtre, sa sœur, que peu de mois auparavant il avait chassée du trône à l'aide de ses parens et de ses amis : les camps du frère et de la sœur n'étaient pas fort éloignés l'un de

l'autre. Pompée députa vers ce prince, pour le prier, en considération de l'alliance et des nœuds d'hospitalité qui l'avaient uni avec le roi son père, de vouloir bien lui donner retraite dans Alexandrie, et le servir de ses forces dans son malheur. Mais ceux qu'il députa vers le jeune souverain, après s'être acquittés de leur commission, se mirent à parler un peu trop librement aux soldats du prince, les exhortant à rendre service à Pompée et à ne pas l'abandonner dans sa disgrâce. Parmi ces soldats plusieurs avaient autrefois servi sous lui en Syrie; Gabinius les avait tirés de son armée pour les amener dans Alexandrie, où après la guerre ils étaient restés au service de Ptolémée, père du jeune roi.

Les ministres de ce prince, établis régens du royaume pendant sa minorité, instruits de ces détails, craignant, comme ils en convinrent dans la suite, que Pompée après avoir débauché l'armée royale, ne se rendit maître d'Alexandrie et de toute l'Égypte, ou le méprisant après sa défaite, comme il arrive assez souvent que dans l'infortune, nos amis deviennent nos ennemis, affectèrent de répondre favorablement à ses envoyés, les chargeant d'amener leur maître à la cour. Du reste ayant tenu conseil entre eux, ils donnèrent secrètement ordre à l'un des généraux du roi, nommé

Achillas, homme hardi, et à L. Septimius, tribun militaire, de partir et de se défaire de Pompée. Ceux-ci l'abordent avec un air de franchise, surtout Septimius qui en était un peu connu, parce qu'il avait commandé sous lui dans la guerre des pirates : sur ces espérances, il entre dans une chaloupe avec quelques-uns des siens ; et il y est tué par Achillas et par Septimius. En même temps le roi s'étant saisi de la personne de L. Lentulus, le fit mourir en prison.

A son arrivée en Asie, César trouva que T. Ampius avait eu dessein d'enlever le trésor du temple de Diane qui était à Éphèse ; qu'en conséquence il avait convoqué tous les sénateurs de la province, afin de les prendre à témoin de l'usage qu'il en voulait faire ; mais la nouvelle de la marche de César arrêta l'exécution de ce projet, et l'obligea de fuir. Ainsi César sauva deux fois ce trésor du pillage. On disait encore comme certain, que dans le temple de Minerve en Élide, suivant les diverses observations qu'on en avait faites, le jour même du triomphe de César à Pharsale, la statue de la Victoire placée vis-à-vis de Minerve et en face de son image, s'était tournée vers les portes et le seuil du sanctuaire. On ajoutait que le même jour, à Antioche en Syrie, on avait entendu à deux fois différentes

de si grands cris de combattâns et un tel fracas de trompettes, que toute la ville se levant en armes, avait couru sur le rempart; que le même prodige était arrivé à Ptolémaïde; qu'à Pergame dans la partie intérieure et la plus reculée du temple, là où les prêtres seuls ont la permission d'entrer, retraite que les Grecs nomment *Aduta*, les tambours sacrés avaient retenti d'eux-mêmes; et qu'à Tralles, dans le temple de la Victoire où l'on avait élevé une statue à César, on montrait un palmier, qui s'élançant ces jours-là du sol au travers des pierres qui formaient le pavé, s'était élevé jusqu'à la voûte.

Après s'être arrêté peu de jours en Asie, César informé que son compétiteur avait paru vers l'île de Chypre, et conjecturant qu'il prenait le chemin de l'Égypte, tant à cause des amis qu'il possédait dans ce royaume, que des secours qu'il pouvait en tirer, fit voile vers Alexandrie, avec dix galères de Rhodes et quelques autres d'Asie, sur lesquelles il avait embarqué huit cents chevaux et deux légions, dont l'une l'avait accompagné de la Thessalie, et l'autre avait été tirée de l'Achaïe, où elle était sous les ordres de Fusius, son lieutenant. Ces deux légions ne faisaient en tout que trois mille deux cents hommes; les autres affaiblis par les blessures qu'ils avaient reçues dans les

combats, ou accablés par les fatigues d'une marche longue et pénible, n'avaient pu suivre. Mais César comptant sur le bruit de ses exploits, n'avait pas craint de partir avec d'aussi faibles secours, persuadé que sur quelque point qu'il se dirigeât, il serait toujours en sûreté. A son arrivée, il apprit la mort de Pompée; et en débarquant il entendit et les cris et les murmures des troupes que le roi avait laissées en garnison dans la ville, lesquelles s'assemblaient autour de lui, parce qu'il se faisait précéder des faisceaux, ce que tout ce peuple regardait comme une atteinte portée à la majesté royale. Cette première émotion apaisée, les jours suivans la multitude se souleva encore plusieurs fois, et il y eut plusieurs soldats de tués en divers quartiers de la ville.

Alors César crut devoir faire venir d'Asie d'autres légions, qu'il avait formées des débris de l'armée vaincue : car pour lui-même, il se voyait retenu par les vents étésiens, qui sont fort contraires à ceux qui sortent d'Alexandrie. En attendant, il pensa qu'il appartenait au peuple romain, et à lui par conséquent en sa qualité de consul, de régler les débats survenus entre les souverains de ce pays; il s'y croyait d'autant plus obligé, que sous son consulat précédent, une loi et un

décret du sénat avaient confirmé l'alliance avec Ptolémée le père. Il fit donc savoir au jeune roi et à sa sœur Cléopâtre, qu'ils eussent à licencier leurs troupes, leur enjoignant de venir traiter devant lui de leur querelle, au lieu de la décider entre eux par les armes.

La tutelle du royaume pendant la minorité du roi, avait été confiée à l'eunuque Photin, son ancien gouverneur. Celui-ci commença d'abord par se plaindre à ses amis comme d'une indignité, de voir le monarque cité pour plaider sa cause : ensuite ayant trouvé parmi ceux qui étaient attachés au roi, des personnes de son opinion et disposées à le seconder, il donna secrètement ordre à l'armée de Péluse de venir dans Alexandrie ; et il en donna le commandement au même Achillas dont on a parlé. Après s'être assuré de son dévouement par des promesses qu'il lui fit au nom du roi et au sien, il lui dépêcha des lettres et des courriers pour l'instruire de son dessein. Le testament de Ptolémée le père avait nommé comme héritiers de la couronne l'ainé de ses deux fils et l'ainée de ses deux filles ; il y conjurait le peuple romain au nom de tous les dieux, et en considération de l'alliance qu'il avait faite avec lui, de le faire observer religieusement. Il en avait envoyé par ses ambassadeurs une copie à Rome pour être dépo-

sée dans le trésor public ; comme on n'avait pu le faire à cause des troubles civils , on l'avait remise entre les mains de Pompée. Une autre copie était restée à Alexandrie ; et c'était celle que l'on produisait.

Tandis que l'on agitait cette affaire devant César , qui désirait vivement pouvoir la terminer à l'amiable et à la satisfaction des deux parties , on vint lui dire que l'armée du roi et toute sa cavalerie étaient sur le point d'arriver. Il n'avait pas assez de troupes pour se mettre en campagne , en cas qu'il fallût en venir aux mains ; c'est pourquoi il prit le parti de fortifier le poste qu'il occupait dans la ville , jusqu'à ce qu'il sût quelle était l'intention d'Achillas : en attendant , il fit prendre les armes à tous ses soldats ; et engagea le roi à députer quelques-uns de ses ministres les plus accrédités vers ce général , pour lui faire savoir sa volonté. Ce prince lui envoya Dioscorides et Sérapion , qui avaient tous deux été ambassadeurs à Rome , et en grand crédit auprès de Ptolémée le père. Ils vinrent donc trouver Achillas , qui dès qu'ils parurent devant lui , sans les entendre ni prendre connaissance du sujet de leur mission , les fit saisir et massacrer à ses yeux. L'un des deux blessé grièvement , fut enlevé pour mort par les siens ; l'autre périt sur la place. Alors

César se rendit maître de la personne du roi, persuadé que son nom devait être d'un grand poids auprès de ses sujets, et pour faire voir que cette guerre était plutôt entreprise par des malfaiteurs et quelques agens particuliers de troubles, que par l'ordre du prince.

Achillas avait avec lui des troupes qui ne paraissaient méprisables, ni pour leur nombre, ni pour leur valeur, ni pour leur expérience dans l'art militaire; car elles composaient vingt mille hommes, tous soldats de l'armée de Gabinius : accoutumés à la vie licencieuse d'Alexandrie, ils avaient oublié le nom et la discipline du peuple romain; s'étaient mariés; et la plupart avaient des enfans. Ils s'étaient grossis d'un ramas de brigands et de voleurs syriens, de la Cilicie et des contrées voisines, sans compter une foule de bannis et de criminels condamnés à mort : nos esclaves fugitifs trouvaient dans Alexandrie une retraite assurée, et pouvaient y mener tel genre de vie qu'il leur plaisait, dès qu'ils étaient protégés de l'honorable nom de soldats. Leurs maîtres voulaient-ils en faire arrêter quelqu'un, leurs camarades ne manquaient pas de l'arracher de leurs mains, parce qu'ils regardaient le châtiment de leurs complices comme un danger qui les touchait eux-mêmes, étant tous dans le même cas. Demander la mort des

ministres qui leur déplaisaient, s'emparer du bien des riches pour augmenter leur paie, assiéger le palais des rois, déposséder les uns du trône, et en établir d'autres; tels étaient les anciens abus qu'exerçait l'armée d'Alexandrie. On y comptait en outre deux mille cavaliers, vieillis dans les guerres fréquentes d'Alexandrie : ils avaient remis sur le trône Ptolémée le père, massacré les deux fils de Bibulus, et combattu les Égyptiens : telle était l'expérience qu'ils avaient dans l'art militaire.

Plein de confiance en eux, et méprisant le petit nombre des troupes de César, Achillas s'empare de la ville, à l'exception du quartier que celui-ci occupait; il essaie même d'abord de le forcer; mais César ayant distribué ses cohortes dans les avenues, soutint vigoureusement son attaque. Dans le même temps, on se battit aussi au port; ce qui rendit l'action très-vive et fort meurtrière : car tandis que nos troupes divisées combattaient dans plusieurs rues de la ville, les ennemis faisaient tous leurs efforts pour se rendre maîtres des galères. Elles montaient au nombre de cinquante; on les avait envoyées au secours de Pompée, et après la bataille de Pharsale, elles étaient retournées dans leurs ports. Les galères à trois rangs de rames et à cinq, elles

possédaient les objets nécessaires à la navigation. Il y en avait de plus vingt - deux autres qu'on laissait habituellement dans Alexandrie pour la garde du port : elles étaient toutes équipées. S'ils avaient pu réussir à s'en emparer, après avoir ainsi privé César de sa flotte, ils eussent été les maîtres du port et de la mer, et lui auraient ôté tout moyen de recevoir des vivres et du secours. Ainsi l'engagement fut aussi sérieux qu'il devait l'être : César y voyait une prompte victoire ; et les ennemis en faisaient dépendre leur salut. Mais le premier eut l'avantage, et brûla tous ces vaisseaux, ainsi que ceux qui se trouvaient dans les arsenaux, parce qu'il ne pouvait garder tant de terrain et tant de navires avec le peu de monde qu'il avait ; et sur-le-champ il alla faire une descente au Phare.

Ce Phare est une tour fort haute, d'un travail admirable d'architecture, bâtie dans une île dont elle porte le nom ; cette île située en face d'Alexandrie, forme le port. Avec les terres des montagnes voisines on a construit dans la mer une digue de neuf cents pas de long, établissant un chemin étroit et qui joint par un pont l'île à la ville. Dans cette île plusieurs habitations d'Égyptiens y composent un bourg aussi grand qu'une ville ; et lorsqu'un vaisseau quelconque s'écarte de sa route par

imprudence ou par la violence du vent, les habitans ne manquent pas de le piller comme feraient des corsaires. L'entrée du port est si étroite, qu'aucun bâtiment n'y peut aborder malgré ceux qui sont maîtres du Phare. César qui craignait que l'ennemi ne s'en emparât, le prévint pendant qu'il était occupé sur un autre point, y débarqua ses troupes, s'en saisit et y plaça garnison, ce qui le mit en état de recevoir sûrement par mer des vivres et du secours; aussi envoya-t-il vers toutes les contrées du voisinage pour s'en procurer. Dans les autres quartiers de la ville, on se battit sans avantage de part et d'autre, et sans que personne fût chassé de son poste, parce que l'action avait lieu sur un terrain étroit; chacun même y perdit peu de monde. César ayant occupé les postes les plus importans, les fit fortifier pendant la nuit. Cette partie de la ville où il se trouvait, renfermait une petite portion du palais, lieu de sa résidence à son arrivée. Elle était jointe à un théâtre qui servait de citadelle, et d'où l'on allait au port et à l'arsenal. Il en augmenta les fortifications les jours suivans, afin qu'il lui servît comme de rempart, et qu'il ne fût point forcé de combattre malgré lui. Sur ces entrefaites, la sœur cadette du roi Ptolémée, regardant le trône comme vacant, et se flattant de pouvoir

y monter, s'échappe du palais pour venir joindre Achilles, et commence à faire la guerre de concert avec lui; mais la discorde se mit bientôt entre eux au sujet du commandement, ce qui augmenta les largesses dont profitèrent les troupes, chacun voulant les gagner à quelque prix que ce fût. Tandis que ces événemens se passent chez l'ennemi, Photin, gouverneur du jeune roi, et régent du royaume, députait du quartier de César vers Achilles, pour l'exhorter à tenir bon, et à ne point se décourager; ses courriers ayant été découverts et saisis, il fut mis à mort par ordre du général. Tels furent les commencemens de la guerre d'Alexandrie.

GUERRE

D'ALEXANDRIE,

PAR HIRTIUS.

- I. Continuation de la guerre d'Alexandrie. II. Les Égyptiens s'efforcent de retrancher l'eau à César. III. Une légion vient le joindre. IV. Combat naval. V. Attaque de l'île et de la digue. VI. Départ du roi Ptolémée. VII. Fin de la guerre. VIII. Défaite de Domitius Calvinus. IX. Événemens divers en Illyrie. X. Concussions de Longinus en Espagne. XI. Défaite de Pharnace; retour de César en Italie.

An. avant J. C. 45, de Rome 608.

LA guerre d'Alexandrie étant allumée, César fit venir des vaisseaux de Rhodes, de Syrie et de Cilicie, des archers de Crète, demanda de la cavalerie à Malchus roi des Nabathéens, et ordonna partout qu'on lui fournit des ma-

chines , des vivres et du secours. Cependant , on augmentait chaque jour ses fortifications par de nouveaux ouvrages ; et tous les postes de la ville qui lui paraissaient faibles , on les munit de gabions et de mantelets. En même temps , par des trous pratiqués dans les murailles des maisons de son quartier , on bat les habitations voisines à coups de béliet , et tout le terrain des édifices qu'il ruine , ou dont il se rend maître par la force , il l'emploie à étendre ses fortifications. Car Alexandrie est presque entièrement à couvert du feu , parce qu'il n'entre point de bois dans la construction de ses bâtimens ; tous les étages y sont voûtés , et les toits en maçonnerie , ou pavés. César s'appliquait , surtout , en poussant en avant ses mantelets et ses ouvrages , à couper du reste de la ville cette partie qui en était séparée au midi par un marais. Ce moyen lui faisait espérer d'abord qu'en la divisant ainsi en deux , il pourrait plus commodément donner ses ordres à ses troupes , qui se trouveraient ensemble : il voyait d'ailleurs qu'il lui serait alors plus facile de secourir celles qui auraient besoin de son assistance , et d'être secouru lui-même de l'autre côté de la ville ; mais par-là il se procurait surtout l'avantage d'avoir de l'eau et du fourrage en abondance ;

il n'avait que peu de l'un , et l'autre lui manquait totalement : il pouvait largement y pourvoir à l'aide de ce marais.

Ceux d'Alexandrie de leur côté redoublaient d'ardeur et d'activité : ils avaient envoyé des députés et des commissaires pour faire des levées sur toutes les frontières du royaume et dans toute l'Égypte; ils s'étaient pourvus d'un amas prodigieux de traits et de machines; ils avaient établi en outre une foule de boutiques d'armuriers, enrôlant tous les esclaves en âge de porter les armes, lesquels étaient nourris et entretenus aux dépens de ceux des maîtres qu'ils crurent assez riches pour subvenir à ces frais journaliers. Cette multitude, distribuée en différens endroits, leur servait à défendre les quartiers les plus reculés : à l'égard des cohortes de vétérans, ils les postaient dans les lieux les plus peuplés de la ville sans les charger d'aucun travail, afin qu'elles fussent toujours fraîches, et toujours à portée de secourir les autres. Ils avaient fermé toutes les rues et les carrefours par un triple rempart de quarante pieds de haut, construit en pierres de taille : de très-hautes tours à dix étages protégeaient les endroits bas de la ville; et ils en avaient d'autres toutes semblables, mais mobiles, qu'ils

conduisaient sur des roues, et avec des cordes tirées par des chevaux, partout où ils le jugeaient nécessaire.

La ville fort riche et abondamment pourvue, fournissait aux ennemis des ressources de tous genres. De plus, l'esprit adroit et ingénieux de ses habitans, imitait avec tant d'art tout ce qu'ils nous avaient vu faire, que l'on eût dit que nous n'étions que leurs imitateurs; ils inventaient même plusieurs machines; se tenant à la fois prêts pour l'attaque et pour la défense. Du reste dans leurs conseils et leurs assemblées, les principaux d'entre eux représentaient que la politique du peuple romain le portait insensiblement à se rendre maître de ce royaume; que peu d'années auparavant, Gabinus était venu en Égypte avec une armée; que Pompée dans sa déroute l'avait choisie pour retraite; que César lui-même venait de s'y rendre avec des troupes; que la mort de son adversaire ne l'empêchait pas de rester chez eux; que s'ils ne l'en chassaient, il réduirait infailliblement leur royaume en province romaine; ce qu'il fallait promptement exécuter, tandis que le mauvais temps et la saison s'opposaient à ce qu'il reçût des secours par mer.

Cependant la division s'étant mise entre Achilles, lequel, comme on l'a vu, était à la tête

des vieilles troupes, et Arsinoé fille cadette du roi Ptolémée, chacun d'eux cherchant à supplanter son rival et à s'assurer le commandement, la princesse prévint le lieutenant, et le fit assassiner par l'eunuque Ganimède son gouverneur. Se trouvant par-là sans compétiteur, elle s'empare de toute l'autorité, et donne le commandement des troupes à Ganimède. Celui-ci en prenant possession de cet emploi, fit de nouvelles largesses aux soldats, et conduisit le reste avec la même activité.

Alexandrie est presque toute creusée, et percée sous terre de canaux destinés à conduire l'eau du Nil dans les maisons des particuliers : c'est là qu'avec le temps elle se repose et se clarifie peu à peu. Les maîtres ainsi que leurs domestiques, ne boivent point d'autre eau. Car pour celle que le Nil roule dans son lit, elle est tellement trouble et chargée de limon, qu'elle engendre plusieurs sortes de maladies; cependant le peuple est réduit à s'en contenter, parce qu'il n'y a ni source, ni fontaine dans toute la ville. Or, ce fleuve coulait dans le quartier qu'occupaient les Alexandrins; d'où Ganimède crut qu'il pourrait intercepter l'eau à nos troupes, qui distribuées dans divers postes pour la défense de nos ouvrages, en tiraient des puits et des citernes des maisons particulières.

Ce dessein approuvé, il entreprit un travail grand et difficile. Il coupa d'abord la communication de tous les canaux de la partie de la ville qu'il occupait avec les autres quartiers : ensuite à force de roues et de machines, il éleva l'eau de la mer, qu'il fit refluer dans les lieux dont César était le maître ; ainsi l'eau que les siens puisaient des citernes voisines, était un peu plus salée que de coutume ; et la cause de cet accident n'excitait point une surprise médiocre de notre part. Nous nous en rapportions d'autant moins à leur goût, que ceux des nôtres postés plus bas, assuraient que l'eau qu'ils buvaient était de même nature et de même saveur qu'à l'ordinaire : de sorte qu'ils comparaient l'une et l'autre entre elles, et en reconnaissaient la différence au goût. Mais au bout de quelques jours, la première ne fut plus potable, et la seconde commença elle-même à se corrompre et à devenir salée.

Dès-lors plus de doute ; la frayeur fut si grande, que tous se regardèrent comme réduits aux dernières extrémités. Les uns murmuraient de voir César balancer à se rembarquer ; les autres craignaient encore un plus grand malheur, l'ennemi se trouvant si proche, qu'il devenait impossible de songer à se retirer sans qu'il en fût averti ; et que s'il voulait poursuivre nos troupes et s'opposer à leur embar-

quement, il était inutile d'y penser. Dans les quartiers d'ailleurs qu'occupait César, logeaient plusieurs habitans qu'il n'avait point fait sortir de leurs maisons, parce qu'extérieurement ils feignaient de lui être fidèles, et d'avoir quitté le parti de leurs compatriotes; en sorte que si j'entreprenais ici la défense des Alexandrins, et si je cherchais à prouver qu'ils ne sont ni fourbes ni trompeurs, je m'épuiserais vainement en longs discours : car quiconque aura une fois pratiqué cette nation et pénétré son caractère, ne pourra douter qu'elle ne soit le peuple le plus enclin à la trahison.

Cependant César cherchait par ses raisonnemens à consoler et à diminuer les craintes de ses troupes : il assurait qu'en creusant des puits, on trouverait infailliblement de bonne eau, tous les rivages ayant naturellement des veines d'eau douce; si ceux d'Égypte différaient de tous les autres, maîtres de la mer, puisque l'ennemi n'avait point de flotte, on ne pouvait les empêcher de faire venir tous les jours de l'eau douce avec leurs vaisseaux, ou d'Alberton qui était sur leur gauche, ou de l'île du Phare qu'ils avaient à leur droite, le vent ne pouvant jamais être contraire à la navigation de tous les deux côtés à la fois : ils ne devaient point songer à la retraite, non-seulement pour peu qu'ils eussent de l'hon-

neur, mais même qu'ils estimassent la vie; de leurs retranchemens à peine pouvaient-ils soutenir l'effort des ennemis; s'ils les abandonnaient, en perdant l'avantage du poste, ils seraient infailliblement accablés par le nombre; on aurait bien de la peine à passer des chaloupes dans les vaisseaux, ce qui emploierait beaucoup de temps; les Alexandrins au contraire étaient pleins de légèreté, et connaissaient parfaitement les lieux; comme le succès surtout redoublait leur insolence, ils gagneraient les devans, et s'empareraient des hauteurs et des maisons, d'où ils s'opposeraient à notre retraite et à notre embarquement; par suite de toutes ces raisons, loin de penser à la retraite, il ne fallait songer qu'à vaincre.

Ce discours ayant relevé le courage de ses troupes, il chargea les centurions de tout quitter, pour faire travailler jour et nuit à creuser des puits. Chacun s'étant porté avec ardeur à ce travail, on trouva dans une nuit une grande abondance d'eau douce. Ainsi en peu de temps, on remédia au mal que ceux de la ville s'étaient efforcés de nous faire en multipliant leurs ruses et leurs travaux. Deux jours après, arriva sur les côtes d'Afrique la trente-septième légion formée des débris des troupes de Pompée, et que Domitius Calvinus

avait fait embarquer avec des vivres, des armes, des traits et des machines; elle jeta l'ancre un peu au-dessus d'Alexandrie. Le vent d'Orient qui, depuis plusieurs jours, soufflait sans interruption, s'était opposée à ce qu'elle gagnât le port; mais toute la côte est excellente pour mouiller. Cette flotte long-temps retenue par les vents contraires, vint à manquer d'eau; elle en instruisit César par un vaisseau léger qu'elle lui dépêcha.

Voulant voir par lui-même le parti qu'il devait prendre, il monte sur un vaisseau, et donne ordre à toute sa flotte de le suivre. Il n'emmena point de troupes avec lui, parce qu'allant un peu loin, il ne voulait pas dégarnir ses retranchemens, en son absence. Arrivé près d'un lieu nommé la *Cherronèse*, ses matelots prirent terre pour faire de l'eau; mais quelques-uns s'étant trop écartés de leurs vaisseaux pour piller, furent pris par les cavaliers ennemis qui apprirent d'eux que César était là en personne avec sa flotte, et sans soldats. Sur cette nouvelle, les ennemis se flattèrent que la fortune leur offrait une occasion des plus favorables. Ils embarquent donc des troupes sur tous les vaisseaux qu'ils tenaient prêts à faire voile, et viennent au-devant de César qui revenait avec ses forces navales. Ce jour-là il ne jugeait pas à propos d'engager l'action;

pour deux motifs : parce qu'il n'avait point de troupes ; et qu'il était déjà plus de quatre heures après midi : or , il songeait que la nuit devait donner plus de hardiesse et de confiance à ses adversaires qui connaissaient le terrain ; tandis qu'il n'aurait pas même l'avantage de pouvoir encourager les siens à bien faire : en effet , que servent les exhortations , quand la valeur et la lâcheté sont également ensevelies dans l'obscurité des ténèbres ? Il fit donc ranger ses vaisseaux le plus près de terre qu'il fut possible , et dans un poste où il crut que l'ennemi ne viendrait pas les attaquer.

A son aile droite était une galère de Rhodes , assez éloignée du reste de la flotte. Les Alexandrins l'ayant aperçue , vinrent aussitôt fondre sur elle avec quatre galères couvertes et plusieurs barques découvertes. César se crut obligé de venir à son secours , pour ne pas recevoir un affront sous ses yeux , bien que s'il lui fût arrivé quelque malheur , elle n'eût dû s'en prendre qu'à elle-même. On en vint aux mains : les Rhodiens qui s'étaient toujours distingués dans les batailles navales par leur courage et leur expérience , n'hésitèrent point de soutenir tout le poids de l'attaque , surtout dans cette occasion , afin que l'on ne pût leur reprocher que c'était par leur faute qu'on avait reçu un échec ; et ils combattirent avec tant de va-

leur, que l'avantage leur resta. Ils prirent une galère à quatre rangs, en coulèrent une autre à fond, en percèrent une troisième, tuèrent tous ceux qui montaient ces vaisseaux, et un grand nombre de troupes qui étaient sur les autres. Enfin si la nuit n'eût terminé l'action, César se fût rendu maître de toute la flotte des Alexandrins. Ce désastre ayant consterné l'ennemi, et le vent contraire s'étant fort relâché de sa violence, le vainqueur fit avec sa flotte remorquer ses vaisseaux de charge jusque dans Alexandrie,

Les habitans furent si abattus de ce mauvais succès, qu'ils attribuaient moins à la valeur de nos troupes, qu'à l'habileté de nos pilotes, que pour profiter de l'avantage et de la supériorité du poste, ils se retranchèrent sur leurs terrasses, afin de pouvoir être défendus des maisons voisines; et s'y firent des remparts de bois, tant ils craignaient que notre flotte ne vint les attaquer jusque sur terre. Ganimède les rassure, et leur fait espérer, non-seulement de remplacer les galères perdues, mais même d'en augmenter le nombre; alors ils s'occupent avec plus d'ardeur et de zèle que jamais à réparer leurs anciens vaisseaux; et quoiqu'ils en eussent perdu plus de cent dix, tant dans le port que dans les arsenaux, ils ne désespérèrent point de pou-

voir équiper une flotte, persuadés que s'ils étaient les plus forts sur mer, ils empêcheraient César de recevoir des vivres et des secours. Ajoutons que nés marins, dans une ville et dans un pays propres à la navigation, et habitués dès l'enfance à ce genre d'exercice, ils étaient d'autant plus portés à mettre en œuvre un avantage qui leur était naturel, et particulier. Ils savaient d'ailleurs quelles ressources ils avaient trouvées dans leurs petits vaisseaux; ils s'employèrent donc avec une extrême activité à préparer une nouvelle flotte.

Il y avait à toutes les embouchures du Nil des vaisseaux pour exiger les droits d'entrée. Au fond de l'arsenal royal se trouvaient plusieurs vieux bâtimens dont on ne s'était point servi depuis plusieurs années : ils radoubèrent ces derniers, et firent revenir les autres dans Alexandrie. On manquait de rames; ils découvrirent les portiques, les lieux d'exercices et les édifices publics, et en prirent la charpente et les chevrons : leur adresse naturelle, et l'abondance qui régnait dans la ville, supplèrent à tout. Il ne s'agissait pas d'ailleurs d'une longue navigation; il était uniquement question pour eux de pourvoir au besoin présent, et de se mettre en état de combattre dans leur port. Ainsi en peu de jours et contre l'attente de tout le monde, ils eurent vingt-

deux galères à quatre rangs, et cinq à cinq rangs, auxquelles ils en ajoutèrent plusieurs moindres, découvertes. Aussitôt ils les font manœuvrer à la rame dans le port pour les essayer; ensuite ils les chargent de soldats aguerris, les armant de tout ce qui était nécessaire pour combattre. César n'avait que neuf galères de Rhodes (de dix qu'on lui avait envoyées, une était échouée dans le trajet sur la côte d'Égypte); huit du Pont, cinq de Lycie, et douze de l'Asie mineure. Plein de confiance néanmoins dans la valeur de ses troupes, après avoir reconnu les forces de l'ennemi, il se prépare au combat.

Lors donc qu'on en fut venu au point de compter chacun sur soi-même, César fait faire à sa flotte le tour du Phare, et paraît en bataille à la vue des Alexandrins. Il place à l'aile droite les Rhodiens, et ceux du Pont à la gauche; laissant entre deux un espace de quatre cents pas, qui paraissait suffire pour la manœuvre des vaisseaux. Derrière cette première ligne, il distribue le reste de sa flotte de manière que chaque bâtiment fût à la suite de celui qu'il devait secourir, et leur donna ses ordres en conséquence de cette disposition. Ceux d'Alexandrie se présentant à leur tour, se rangèrent en bataille avec beaucoup d'assurance : les vingt-deux galères à quatre

rangs occupaient leur front; les autres destinées à les soutenir formaient leur seconde ligne. Ils avaient de plus un grand nombre de petits navires et de barques chargées de traits à feu, pour chercher à nous effrayer par leur multitude, leurs cris et les matières enflammées qu'ils portaient. Entre les deux flottes se trouvaient des bancs de sable qui forment un passage étroit, et que les naturels du pays disent appartenir à l'Afrique avec la moitié de la ville d'Alexandrie; chacun attendit assez long-temps avant de s'engager dans ce défilé; celui qui le premier l'occuperait, devant éprouver de l'embarras à y déployer sa flotte, et à effectuer sa retraite en cas de revers.

Les galères de Rhodes avaient pour commandant Euphranor, officier plus comparable aux Romains qu'aux Grecs en grandeur d'ame et en courage. Sa valeur et son expérience consommée l'avaient fait mettre par les Rhodiens à la tête de leur flotte. S'apercevant de l'incertitude de notre général, « César, lui
« dit-il, vous me paraissez balancer à vous
« embarquer le premier dans ces passages,
« dans la crainte d'être forcé de combattre
« avant d'avoir pu étendre le reste de votre
« flotte : laissez-nous ce soin, nous souten-
« drons l'attaque jusqu'à ce que les autres

« soient passés; nous ne tromperons point
« votre attente. C'est une honte et un af-
« front pour nous que ces hommes osent
« tenir plus long-temps en notre présence. »
César l'encourageant et le comblant d'éloges,
donne le signal du combat. Alors Euphranor
s'avance avec quatre de ses galères; les Alexan-
drins les entourent et les attaquent : elles sou-
tiennent le choc; et par leur adresse et leur
science dans la marine, elles se dégagent, et
manœuvrent si habilement, que bien qu'iné-
gales en nombre, elles n'exposent jamais le
côté, ne perdent jamais leurs rames, et pré-
sentent toujours la proue à l'ennemi. Cepen-
dant elles sont suivies du reste de la flotte :
alors l'espace étant trop étroit pour s'étendre,
il fallut nécessairement renoncer à l'art, et
tout le succès du combat dépendit de la va-
leur. Il n'y eut alors ni citoyen d'Alexandrie,
ni soldats de nos troupes, qui n'abandonnassent
l'attaque et les travaux, pour monter sur les
toits et sur les lieux les plus élevés, d'où ils
pouvaient découvrir la mêlée, chacun adressant
des vœux et des prières aux Dieux immortels,
afin d'en obtenir la victoire pour son parti.

Au reste le succès du combat n'était pas
égal. Battus, nous n'avions de retraite, ni sur
terre ni sur mer, et le triomphe même ne nous
assurait encore de rien : vainqueurs, les enne-

mis devenaient maîtres de tout; en succombant, ils pouvaient encore tenter la fortune. Quoi d'ailleurs de plus sérieux et de plus affligeant que de voir une affaire de la dernière conséquence, et où il s'agissait du salut commun, dépendre d'une poignée d'hommes, dont aucun ne pouvait se relâcher ni perdre courage, sans laisser exposé au pouvoir de l'ennemi tout le reste des troupes, qui n'avaient pas même la faculté de tirer le glaive pour leur défense! C'est ce que César avait souvent représenté aux siens les jours précédens, pour les exciter à faire des efforts d'autant plus extraordinaires, qu'ils voyaient entre leurs mains le salut de tous. Chacun avait tenu le même langage à son camarade, à son ami, à ses connaissances lors de leur départ; les conjurant de ne point tromper la bonne opinion que l'on avait eue d'eux, en les choisissant pour défendre leurs intérêts communs. Aussi se comportèrent-ils si vaillamment, que ni l'art et l'adresse des ennemis accoutumés à la mer et à la navigation, ni le nombre de leurs vaisseaux fort supérieur à celui des nôtres, ne leur servit de rien; et que leurs soldats choisis pour leur valeur parmi un si grand nombre d'autres, ne purent égaler le courage des troupes de César. On leur prit une galère à cinq rangs et une à deux rangs, avec tous les

combattaus et les matelots qui les montaient, et trois furent coulées à fond, sans aucune perte de notre part. Les autres vaisseaux s'enfuirent vers la ville; et de la digue et des maisons, on les défendit si bien qu'il ne nous fut pas possible d'en approcher.

Voulant empêcher que de pareils obstacles ne se renouvelassent souvent, César crut devoir mettre tout en œuvre pour se rendre maître de l'île et de la jetée qui la joignait; et comme ses fortifications étaient presque achevées, il s'imagina qu'il serait en état d'attaquer l'île et la ville en même temps. Cette résolution prise, il mit sur des barques et des chaloupes dix cohortes, l'élite de son infanterie légère, et ceux des cavaliers gaulois qu'il jugea les plus propres à l'exécution de son dessein; et les envoya contre l'île, tandis que pour faire diversion, il commença l'attaque d'un autre côté par ses galères, promettant de grandes récompenses à celui qui le premier s'en saisirait. Les habitans soutinrent d'abord nos efforts avec beaucoup de courage: car ils combattaient en même temps du toit de leurs maisons et sur le rivage, dont les nôtres n'approchaient que difficilement, la côte étant rude et escarpée; sans compter que les Alexandrins avaient cinq galères et plusieurs chaloupes, dont ils se servaient avec

beaucoup d'adresse et d'activité pour défendre l'entrée qui était étroite. Mais lorsque après avoir reconnu les lieux et sondé les gués, quelques-uns de nos soldats eurent gagné le rivage, suivis par d'autres, et que tous ensemble furent parvenus à charger courageusement ceux des ennemis qui défendaient la côte, la déroute devenant aussitôt générale, ils abandonnèrent la garde du port, vinrent échouer sur le rivage et contre les murs du bourg, et sortirent de leurs vaisseaux pour préserver leurs maisons.

Mais ils ne purent tenir long-temps dans leurs retranchemens, bien que, toute proportion gardée, leurs habitations fussent construites à peu près comme celles d'Alexandrie; que leurs hautes tours qui se touchaient, pussent leur tenir lieu de rempart; et que les Romains n'eussent ni échelles, ni mantelets, ni rien de tout ce qui était nécessaire pour un assaut. Mais la peur ôte les forces et le jugement; ce qui alors eut lieu. Car ces mêmes hommes qui, dans un terrain égal et uni, avaient eu l'assurance de se mesurer avec nous, consternés de la fuite des leurs et de la mort de quelques-uns, n'osèrent nous attendre dans des maisons hautes de trente pieds; et du haut de la digue ils se précipitèrent dans la mer, et gagnèrent à la nage la ville qui était

éloignée de là de huit cents pas. Cependant nous en tuâmes un grand nombre, et nous en fîmes six cents prisonniers.

César, après avoir livré le butin aux siens, abandonne les maisons au pillage, fait fortifier le château construit près du pont le plus voisin du Phare, que l'ennemi avait évacué en fuyant, et y met garnison. Il s'en trouvait un autre beaucoup plus fort et plus proche de la ville; les Alexandrins le défendaient; mais César, fidèle au même plan, l'attaque le lendemain, persuadé que maître de ces deux postes, il arrêterait les courses des ennemis, et empêcherait leurs brigandages. Déjà des navires, il avait chassé à coups de traits et de dards lancés de ses machines ceux qui le gardaient, les contraignant de se replier sur la ville, après avoir débarqué à peu près trois cohortes, le lieu se trouvant trop étroit pour en contenir un plus grand nombre; le reste de ses troupes était dans ses vaisseaux pour les soutenir. Il fit ensuite fortifier le pont du côté de l'ennemi, et ordonna de remplir et d'obstruer avec des pierres l'arche du pont servant de passage aux vaisseaux. Ce dernier ouvrage fini, aucune chaloupe ne pouvait sortir du port; à l'égard du premier, à peine l'eût-on commencé, que toutes les troupes ennemies sortirent en foule de la ville, et vin-

rent se ranger en bataille dans une grande place située à la tête des fortifications du pont : en même temps les navires qu'ils avaient coutume de faire sortir par les deux ponts pour mettre le feu à nos bâtimens de charge, trouvant ces passages fermés , s'arrêtèrent au pied de la digue. Ainsi les nôtres combattaient du haut de ce pont, et de la digue, et l'ennemi de la place qui était en tête du même pont, et de ses vaisseaux placés au pied de la digue.

Tandis que César, attentif à ces circonstances, exhortait les siens, un grand nombre de rameurs et de matelots sortirent de nos vaisseaux et se jetèrent sur la digue, les uns par curiosité, les autres par le désir qu'ils avaient de prendre part au combat. D'abord ils obligèrent les vaisseaux ennemis à coups de pierres et de fronde à s'éloigner de la digue : leurs traits paraissaient même produire beaucoup d'effet ; mais pris bientôt en flanc par quelques Alexandrins qui avaient osé se hasarder hors de leurs vaisseaux, ils regagnèrent promptement les leurs d'où ils s'étaient précipités en tumulte et sans aucun ordre. Encouragés par leur fuite , ceux d'Alexandrie s'élancent tous de leurs vaisseaux et les pressent plus vivement. En même temps les soldats restés sur nos galères retirent les échelles , et s'empressent de faire

voile, pour ne pas tomber au pouvoir des ennemis. Nos trois cohortes postées à la tête de la digue et sur le pont, surprises de cette alarme, entendant derrière elles de grands cris, voyant la fuite des nôtres, et percées d'ailleurs d'une grêle de traits, craignirent d'être enveloppées, et de ne pouvoir battre en retraite, si nos vaisseaux s'éloignaient : elles abandonnent donc l'ouvrage qu'elles'avaient commencé à la tête du pont, et courent de toutes leurs forces vers notre flotte. Les uns gagnant les plus proches vaisseaux, s'y jettent en si grand nombre qu'ils les font couler bas ; les autres tenant ferme dans l'incertitude du parti qu'ils devaient prendre, sont taillés en pièces : quelques-uns plus heureux ayant atteint les vaisseaux qui étaient à l'ancre, se jetèrent dedans, et prirent la fuite : d'autres en petit nombre, résolus de tout risquer pour éviter le péril, joignirent à la nage les vaisseaux voisins, en se soulevant sur leurs boucliers.

César faisant tous ses efforts par ses exhortations pour engager les troupes à résister sur le pont et au retranchement, courut le même péril ; mais lorsqu'il vit la déroute générale, il se retira sur sa galère, où il fut suivi d'un si grand nombre de fuyards, qu'il était impossible de manœuvrer, et de l'éloigner de terre ; en sorte que prévoyant ce qui arriva, il se jeta

dans la mer, et atteignit à la nage les galères plus éloignées. De là il envoya des chaloupes au secours des siens, et en sauva quelques-uns. A l'égard de sa galère, l'excès de sa charge la fit couler à fond, avec tous ceux qui la montaient. Nous perdîmes en cette journée environ quatre cents soldats légionnaires, et un peu plus de rameurs et de matelots. Ceux d'Alexandrie ajoutèrent aussitôt après plusieurs nouveaux ouvrages au fort, qu'ils garnirent d'une foule de machines; et débarrassant l'arche des pierres dont nous l'avions obstruée, ils en rendirent le passage libre comme précédemment.

Loin de se laisser décourager par cette disgrâce, les nôtres n'en furent que plus ardens et plus animés, repoussant avec plus de vivacité que jamais les Alexandrins, toutes les fois qu'ils voulaient faire quelque sortie, s'emparant de leurs fortifications, et les fatiguant par de continuelles attaques. *** Tel était le zèle avec lequel ils s'exposaient aux plus grands travaux, et le desir dont ils brûlaient d'en venir aux mains, que César n'aurait jamais pensé à vouloir tant exiger d'eux lorsqu'il leur adressa un discours après cet échec, et que bien loin d'être obligé de les exciter au combat, il fallait les retenir, pour les empêcher d'affronter les plus grands périls.

Voyant que la prospérité soutenait le courage des Romains, et que les revers ne faisaient que redoubler leur constance, les Alexandrins crurent qu'ils ne pourraient jamais combattre avec plus de fermeté que dans ces deux occasions; ainsi agissant, comme nous pouvons le conjecturer, ou par le conseil des ministres du roi qui étaient auprès de César; ou avec l'autorisation de leur prince auquel ils avaient communiqué leurs projets par de secrets messagers, ils députèrent vers César, le priant de remettre le roi en liberté, et de le rendre à ses sujets; ils lui représentèrent que toute la nation lasse du gouvernement d'une fille qui ne jouissait que d'un pouvoir précaire, et de la domination tyrannique de Ganimède, était prête à faire tout ce que lui ordonnerait son prince, et que s'il leur conseillait de se soumettre à César, la crainte d'aucun péril ne serait capable de les empêcher de suivre ce parti.

Quoique César connût cette nation pour fausse et perfide, disant toujours le contraire de ce qu'elle pensait, il crut néanmoins à propos de leur accorder ce qu'elle désirait, dans l'idée que si les Alexandrins agissaient de bonne foi, le monarque après son départ les contiendrait dans la fidélité, qu'il souhaitait d'eux, et que dans le cas contraire, s'ils ne de-

mandaient leur souverain que pour le mettre à leur tête dans cette guerre, il y aurait pour lui plus de gloire et d'honneur d'avoir affaire à un roi, qu'à un ramas de fugitifs et de mercenaires. Ainsi après avoir exhorté Ptolémée à ménager les intérêts d'un trône que lui avait laissé son père, à veiller au salut d'un royaume si célèbre, devenu la proie des incendies et des ravages, à ramener d'abord les esprits de ses sujets à la raison, ensuite à les maintenir dans de tels sentimens; enfin à rester toujours fidèle au peuple romain, et à lui-même, qui voulait bien lui donner la plus grande marque de confiance qu'il pût en attendre, puisqu'il l'envoyait pour chef à ses ennemis; tenant la main du jeune roi déjà grand, il prit congé de lui. De son côté, ce prince dissimulé et savant dans l'art de feindre, pour ne point dégénérer du caractère de sa nation, conjura César, en pleurant, de ne pas le renvoyer, lui protestant que sa présence lui était plus douce que le trône. César ému et touché lui-même, apaisa les larmes de ce jeune roi, l'assura que s'il persistait dans ces dispositions bienveillantes, ils seraient bientôt réunis, et le rendit à ses sujets. Mais tel qu'une bête farouche échappée de ses liens, à peine fut-il hors de sa vue, qu'il lui déclara la guerre la plus mortelle; en sorte que l'on

ne pouvait douter que les pleurs qu'il avait répandus dans ce dernier entretien, ne fussent réellement des larmes de joie. Plusieurs des généraux de César, de ses amis, de ses centurions et de ses soldats, s'applaudissaient de voir que par sa trop grande douceur, il eût été la dupe d'un enfant; comme si dans cette occasion, il avait uniquement agi par pure bonté, et que la plus fine politique ne lui eût pas servi de guide.

Quand les Alexandrins virent, que bien qu'ils se fussent donné un chef, ils n'en étaient ni devenus plus forts, ni les Romains moins ardens; que les troupes méprisaient l'enfance et la faiblesse de leur prince; et que leurs affaires n'en prospéraient pas davantage; ils en conçurent une profonde amertume, d'autant plus que le bruit courait qu'il arrivait par terre à César de grands secours, tant de la Syrie que de la Cilicie; ce dont lui-même n'était pas encore informé. En attendant, ils formèrent le dessein d'enlever les convois qui nous venaient par mer. Dans cette intention, ils firent partir leurs galères, et mirent plusieurs vaisseaux légers en embuscade vers Canope dans les endroits qu'ils jugèrent convenables, pour chercher à surprendre ceux qui nous apportaient des vivres. César en ayant eu avis, fait aussitôt appareiller sa flotte sous la conduite



de Tibérius Néron. Elle fut accompagnée des navires de Rhodes, que commandait Euphranor, sans lequel il ne s'était donné jusque-là aucune bataille navale; et toutes avaient eu un heureux succès. Mais la fortune, qui réserve ordinairement les plus grandes disgrâces à ceux qu'elle a le plus favorisés, avait changé pour Euphranor, et lui était devenue contraire. Car lorsque nous fûmes arrivés à Canope, et que les deux flottes eurent engagé l'action, Euphranor qui, selon sa coutume, avait commencé l'attaque, ayant percé et coulé à fond une galère ennemie à trois rangs, en poursuivit un peu trop loin une autre qui était proche; mais comme il ne fut pas promptement soutenu par le reste de la flotte, les ennemis l'enveloppèrent : personne ne vint à son secours, soit que l'on eût trop de confiance en son courage et en son bonheur, soit que chacun craignît pour lui-même. Ainsi seul il se distingua dans cette mêlée; mais il périt aussi seul avec sa galère victorieuse.

A la même époque, Mithridate de Pergame, un des personnages les plus considérables de son pays, d'un courage rare et d'une expérience consommée dans la guerre, digne par sa fidélité, de l'estime et l'amitié de César qui, dès le commencement de la campagne d'Alexandrie, l'avait envoyé en Syrie et en

Cilicie afin de lui en amener des secours; Mithridate arriva par terre avec des troupes nombreuses, que sa diligence et l'affection des peuples de ces deux provinces lui avaient fait assembler en peu de temps. Il les conduisit d'abord à Péluse, ville qui joint l'Égypte à la Syrie. Achilles, connaissant l'avantage de cette place, y avait mis une forte garnison. Car on ne peut entrer en Égypte, du côté de la mer que par le Phare, et du côté de la terre que par Péluse; de sorte que ces deux postes sont comme les deux clefs de ce royaume. Mithridate étant donc arrivé devant cette ville, la fit de suite investir et attaquer; et malgré la vigoureuse résistance des assiégés, profitant du grand nombre de ses troupes, ayant soin d'en envoyer sans cesse de fraîches pour relever celles qui étaient fatiguées et blessées, à force de persévérance et de fermeté, il emporta la place le premier jour du siège, et y mit garnison. Après cet heureux succès, il marcha vers Alexandrie pour joindre César; et accompagné dans sa route de l'ascendant que donne presque toujours la victoire, il pacifia toutes les provinces sur son passage, et les attira au parti de notre général.

A une légère distance d'Alexandrie est un canton des plus célèbres de l'Égypte, appelé

le Delta, nom qu'il a pris de sa ressemblance avec la lettre grecque qui le porte. Car le Nil se partageant en deux bras, laisse entre eux un espace qui s'accroît peu à peu; et ces bras vont se rendre à la mer en deux endroits très-éloignés l'un de l'autre. Ayant appris que Mithridate approchait du Delta, et sachant qu'il avait le fleuve à passer, Ptolémée y envoie un gros corps de troupes, qu'il croyait capable de le défaire et de le tailler en pièces, ou du moins de l'arrêter. Mais malgré son vif désir de le vaincre, il lui suffisait d'empêcher sa jonction avec César. Les premières troupes qui purent traverser le fleuve et venir à la rencontre de Mithridate, se hâtèrent de l'attaquer, afin d'ôter à celles qui les suivaient l'honneur de s'associer à leur triomphe. Mithridate, qui avait eu la sage précaution de se retrancher selon notre méthode, les reçut courageusement : ensuite les voyant approcher en désordre et sans précaution de ses lignes, il fit de toutes parts une sortie contre elles, et en tua un grand nombre; si la connaissance des lieux, ou les vaisseaux sur lesquels ils avaient franchi le fleuve n'eussent mis à couvert les autres, pas un n'eût échappé. Cependant après s'être insensiblement remis de leur frayeur, les Alexan-

drins se joignent à ceux qui les suivaient, et reviennent assaillir Mithridate.

Celui-ci envoie prévenir César de ce qui s'était passé; et de son côté le roi en fut instruit par les siens. Ainsi tous deux partirent presque en même temps, le prince pour accabler Mithridate, César pour le joindre. Ptolémée abrégé sa marche en s'embarquant sur le Nil, où il avait toute prête une flotte formidable. César ne voulut pas suivre la même route, de peur d'être obligé de combattre sur le fleuve; mais prenant un détour par mer le long de cette côte qu'on dit faire partie de l'Afrique, comme nous l'avons remarqué plus haut, il parut en présence des troupes royales, avant qu'elles eussent pu attaquer Mithridate, et se joignit à ce chef sans essuyer la moindre perte. Le roi avait établi son camp sur une hauteur naturellement fortifiée, qui dominait toute la plaine d'alentour. Elle était couverte de trois côtés par différentes sortes de fortifications : l'un s'appuyait sur le Nil; l'autre occupait toute la hauteur, et formait la plus grande partie du camp; un marais protégeait le troisième.

Entre le camp et le chemin que tenait César, coulait un petit fleuve dont les rives étaient fort élevées, et qui se déchargeait dans le

Nil ; cette rivière s'éloignait de deux lieues environ du camp de Ptolémée. Ce prince ayant appris que César venait par là , y envoie toute sa cavalerie et son infanterie d'élite , pour nous en interdire le passage , et nous attaquer avec succès d'un bord à l'autre ; situation qui ne donnait point d'exercice au courage , et où la lâcheté ne courait aucun risque. Nos soldats , tant cavaliers que fantassins , souffraient impatiemment que les Alexandrins osassent tenir si long-temps contre eux. Alors la cavalerie allemande s'étant dispersée pour chercher quelque gué , et trouvant des endroits où les bords étaient moins escarpés , traverse la rivière : en même temps les légionnaires ayant abattu et jeté sur le fleuve de grands arbres qui touchaient aux deux bords , les couvrirent du premier gazon qu'ils trouvèrent , ce qui facilita leur passage ; les ennemis craignirent si fort leur attaque , qu'ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais c'était en vain : car peu des fuyards purent gagner le camp du roi , et le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée.

Après un tel exploit , César ne doutant point que son arrivée imprévue ne répandit la terreur parmi les Alexandrins , marcha du même pas au camp du prince. Mais le voyant bien fortifié , dans un poste avantageux , et

défendu par de nombreuses troupes qui en bordaient les retranchemens, il ne voulut pas exposer à cette attaque ses troupes fatiguées de la marche et du combat : il campa donc à peu de distance des ennemis. Le lendemain il fit assaillir par toute son armée un fort construit dans un village voisin du poste royal, d'où les ennemis avaient tiré une ligne de communication avec le fort, afin d'être les maîtres de ce village; il l'emporta d'assaut. Ce n'est pas qu'il ne crût pouvoir s'emparer de cette forteresse avec bien moins de monde; mais son dessein était, après avoir effrayé les Alexandrins par ce succès, de marcher de suite aux retranchemens du monarque. En effet, les nôtres poursuivant les Alexandrins, qui fuyaient du fort pour gagner le camp, y arrivent et l'attaquent d'abord de loin avec beaucoup de vivacité. Ils n'en pouvaient approcher que de deux endroits: du côté de la plaine, accès que nous avons dit être facile, et par un médiocre espace situé entre le camp et le Nil. Les plus nombreuses et les meilleures troupes ennemies défendaient la partie dont l'abord était aisé; et vers le Nil, les Alexandrins étaient à même de repousser les nôtres et de les couvrir de blessures, puisqu'ils les accablaient de front d'une grêle de traits, et des retranchemens, et du fleuve, où ils

avaient plusieurs vaisseaux garnis de frondeurs et d'archers.

Voyant que ses troupes ne pouvaient se battre avec plus d'ardeur, et qu'elles faisaient néanmoins peu de progrès à cause du désavantage de la position ; s'étant aperçu à la fois que le côté du camp ennemi, qui donnait sur le haut de la montagne, était vide de défenseurs, tant parce qu'il se garantissait assez de lui-même, que parce que les uns par curiosité, les autres par le désir d'en venir aux mains, l'avaient abandonné pour se précipiter vers le théâtre du combat, César ordonne à quelques cohortes de faire de ce côté le tour des retranchemens, et de se saisir de cette hauteur ; il met à leur tête Carsulenus, brave officier, consommé dans l'art militaire. Arrivés au poste, comme ils trouvèrent peu de résistance, et qu'au contraire leur attaque fut très-vive, les Alexandrins, effrayés et tremblans des cris qu'ils entendaient, et des blessures qu'ils recevaient sur tous les points, prirent la fuite de toutes parts ; ce qui anima tellement nos troupes qu'elles forcèrent de tous côtés leurs positions : cependant ceux qui avaient atteint l'éminence, furent les premiers à pénétrer dans le camp ; et tombant de là sur les ennemis, ils en firent un grand carnage. Les Alexandrins, pour fuir le péril, se

jetèrent en foule du haut des remparts, du côté du fleuve. Les premiers ayant été étouffés dans les retranchemens, les autres trouvèrent plus facilement les moyens de se sauver. Il est certain que le roi lui-même prit la fuite, et qu'il se réfugia dans un vaisseau, que la quantité de ceux qui le gagnèrent en nageant, fit couler à fond, de sorte qu'il y périt.

Après un si prompt et si heureux succès, César, sur la confiance que lui donnait une telle victoire, se rendit par terre devant Alexandrie avec ses cavaliers, et y entra triomphant du côté où les ennemis avaient garnison. Il ne se trompa point dans son idée, qu'après la nouvelle de l'issue de ce combat, les ennemis ne penseraient plus à la guerre; et il recueillit en arrivant la récompense due à sa valeur et à sa grandeur d'ame; car tous les habitans d'Alexandrie ayant mis bas les armes, abandonné leurs fortifications, pris des habits de supplians, et portant avec eux ce qu'ils avaient de plus sacré, comme leur coutume était de le faire lorsqu'ils voulaient apaiser le juste courroux de leurs souverains, sortirent en foule au-devant de lui, et se remirent à sa discrétion. Après leur avoir accordé sa protection, César les consola, et se rendit dans son quartier au travers des retranchemens eu-

nemis, accompagné des cris de joie de toutes ses troupes, qui le félicitaient non-seulement d'avoir terminé cette guerre, mais encore de l'avoir faite si heureusement.

Maitre de l'Égypte et d'Alexandrie, César y établit pour roi ceux que Ptolémée avait désignés par son testament, auquel il conjura le peuple romain de ne rien changer. En effet l'aîné des deux fils de ce prince étant mort, il donna la couronne au cadet, et à Cléopâtre, sa sœur aînée, qui était toujours restée fidèle à César et n'avait point quitté son camp. A l'égard d'Arsinoé, la plus jeune, sous le nom de laquelle Ganimède avait exercé long-temps, comme nous l'avons dit, un pouvoir tyrannique, il jugea convenable de la faire sortir du royaume, de peur qu'animée par quelques séditeux, elle n'y excitât de nouveaux troubles, avant que les princes qu'il avait élus, eussent eu le temps d'affermir leur autorité. Il prit avec lui la sixième légion toute composée de soldats vétérans, et laissa les autres en Égypte pour appuyer les nouveaux souverains, qui ne pouvaient ni être fort agréables à leurs sujets, parce qu'ils étaient toujours demeurés fidèlement attachés à César, ni avoir eu le loisir de consolider leur puissance, puisqu'ils n'étaient montés sur le trône que depuis peu de jours. Il crut en même temps qu'il

était de l'intérêt et de la dignité de la république, d'être en état de les seconder s'ils persistaient dans leur attachement, et de les retenir dans le devoir par le moyen de ces mêmes troupes, s'ils devenaient ingrats. Après avoir ainsi tout organisé, César prit par terre le chemin de la Syrie.

Tandis que ces événemens se passaient en Égypte, le roi Déjotarus vint trouver Domitius Calvinus à qui César avait donné le gouvernement de l'Asie et des provinces voisines, pour le prier de ne pas permettre que Pharnace retînt et ravageât la petite Arménie, son royaume, et la Cappadoce qui était celui d'Arriobarzane; lui représentant que si on ne les mettait à couvert de ses hostilités, il leur serait impossible d'exécuter les ordres de César, et de fournir l'argent qu'ils lui avaient promis. Domitius qui jugeait bien, que non-seulement il avait besoin d'argent pour les frais de la guerre, mais même qu'il serait honteux pour le peuple romain et pour César, qu'il serait déshonorant pour lui-même, que les états des rois amis et alliés de la république fussent usurpés par un prince étranger, envoya aussitôt des ambassadeurs à Pharnace, pour lui enjoindre de sortir incessamment de l'Arménie et de la Cappadoce, et de ne point profiter des circonstances de la guerre civile,



pour entreprendre de violer les droits et la majesté du peuple romain. Persuadé que cet ordre aurait plus de poids, s'il s'approchait de ces pays avec son armée, il partit pour aller joindre ses légions, emmenant avec lui la trente-sixième, et en envoya deux à César qui les avait demandées; mais l'une des deux ne put se trouver à la guerre d'Alexandrie, parce qu'elle avait pris sa route par la Syrie. A la trente-sixième légion, Domitius en joignit deux de celles de Déjotarus, que depuis plusieurs années il avait formées et instruites selon notre discipline; il y ajouta cent chevaux, et en reçut autant d'Ariobarzane. Il envoya P. Sextius au questeur C. Plætorius, pour lui ordonner de lui amener la légion qu'il avait levée à la hâte dans le royaume de Pont; et Quinctus Patisius, en Cilicie, pour en faire venir des troupes auxiliaires. Toutes ces forces se rendirent aussitôt à Comane, où Domitius leur avait donné rendez-vous.

Au milieu de ces préparatifs, des ambassadeurs envoyés par Pharnace vinrent l'avertir que ce prince avait abandonné la Cappadoce; qu'il n'avait retenu la petite Arménie qu'à titre d'héritage paternel; qu'au reste il demandait qu'on remit la décision entière de ce différend à César; qu'il était prêt à faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Domitius comprit parfaite-

ment que s'il avait évacué la Cappadoce, ce n'était que par nécessité, et non de plein gré; qu'il gardait l'Arménie, parce qu'étant voisine de ses états, il lui était plus facile de la défendre que l'autre qui se trouvait plus éloignée, et qu'il avait cru que Domitius marcherait contre lui avec ses trois légions; de sorte qu'ayant appris depuis, qu'on en avait envoyé deux à César, il n'en devenait que plus déterminé à se maintenir dans la possession de l'Arménie. Aussi Domitius continua d'exiger qu'il sortit aussi de ce royaume, puisqu'il n'avait pas plus de droit sur l'un que sur l'autre : et il lui fit dire qu'il n'était pas juste de demander qu'on laissât les affaires dans le même état jusqu'à l'arrivée de César; puisque pour qu'elles fussent en leur entier, il fallait les rétablir comme elles étaient auparavant. Après lui avoir fait cette réponse, il se mit en marche pour l'Arménie avec les troupes que nous avons mentionnées plus haut, et dirigea sa marche par les hauteurs : car en partant du Pont, depuis Comane règne une haute montagne couverte de bois, qui s'étend jusqu'à la petite Arménie, et la sépare de la Cappadoce. Un avantage certain de cette route, c'était de n'avoir point à craindre, de ces lieux élevés, que l'ennemi pût subitement fondre sur lui; et d'ailleurs la Cappadoce qui était au pied de

ces montagnes, pouvait lui fournir des vivres en abondance.

Dans son trajet, Pharnace envoya plusieurs fois des députés à Domitius pour traiter avec lui de paix, et lui offrir les présens accoutumés; mais Domitius les refusa toujours, disant que rien ne lui serait jamais plus sacré que de maintenir la majesté du peuple romain, et de rendre à ses alliés leurs états. Après une longue marche qu'il fit sans s'arrêter, il arriva proche de Nicopolis, ville de la petite Arménie, située dans une plaine, mais défendue sur deux de ses côtés par de hautes montagnes qui en sont assez éloignées; il campa environ à deux lieues de cette place. Comme, pour marcher de là contre Pharnace, il lui fallait franchir des défilés étroits et embarrassés de bois, ce prince y plaça ses meilleurs fantassins et presque toute sa cavalerie en embuscade; et pour l'y attirer, il fit répandre dans ces gorges grand nombre de bestiaux, voulant que ceux de la ville et des campagnes s'y rendissent à l'ordinaire, afin que si Domitius s'y engageait à titre d'ami, il n'eût aucun soupçon, en voyant ainsi les troupeaux paître et les hommes vaquer sans crainte à leurs occupations, comme si des alliés arrivaient; s'il entraît au contraire dans le pays avec des intentions hostiles, ses soldats se dispersant

pour piller, leur désordre fournirait aisément les moyens de les tailler en pièces.

Cependant, tandis qu'il lui dressait ces pièges, il ne cessait de députer vers lui, pour lui faire des propositions de paix et d'alliance, croyant par-là même pouvoir le tromper plus aisément; mais l'espoir d'une trêve fut cause que Domitius ne quitta point son camp. Ainsi Pharnace voyant que l'occasion favorable d'exécuter son projet lui était échappée, fit rentrer les siens dans leurs retranchemens, parce qu'il craignait que son stratagème ne fût découvert. Le lendemain Domitius s'approcha de plus près de Nicopolis, et vint camper devant cette place. Pendant que les nôtres travaillaient à se retrancher, Pharnace rangea son armée en bataille selon sa méthode, c'est-à-dire, sur une seule ligne, avec trois corps de réserve aux deux ailes : il y en avait au centre un nombre égal; et les deux intervalles de la droite et de la gauche se trouvaient remplis par des troupes disposées sur une ligne. Domitius acheva les fortifications du camp, et couvrit les ouvrages d'une partie de ses soldats.

La nuit suivante, Pharnace ayant intercepté des courriers qui portaient à Domitius des nouvelles d'Alexandrie, apprit que César était en grand péril; qu'il priait son lieutenant

de lui envoyer des secours le plus tôt qu'il lui serait possible, et de s'approcher lui-même de cette ville par la route de Syrie. Sur cette nouvelle, ce prince regarda comme un triomphe de pouvoir gagner du temps, parce qu'il voyait bien que Domitius serait incessamment contraint de partir. Dans cette vue, il fit élever deux retranchemens de quatre pieds de haut, et assez peu éloignés l'un de l'autre, pour défendre le passage par lequel on pouvait le plus aisément pénétrer dans la ville et l'assaillir, et il ne les poussa qu'aussi loin qu'il voulait étendre ses troupes : ensuite il tint toujours son infanterie rangée en bataille entre ces deux lignes, et jeta au-delà sur ses ailes toute sa cavalerie, qui ne pouvait lui être d'aucun autre usage, et surpassait de beaucoup la nôtre.

Plus alarmé du péril que courait César que du sien propre, Domitius ne crut pas d'ailleurs pouvoir partir avec sûreté, s'il acceptait les conditions qu'il avait rejetées, ou s'il se retirait sans qu'il parût en avoir quelque motif plausible. Il fit sortir ses troupes de son camp, et les rangea en bataille : il plaça la trente-sixième légion à l'aile droite, celle du Pont à l'aile gauche, et les deux de Déjotarus au centre, de sorte pourtant qu'elles ne présentaient qu'un front très-étroit; le reste de ses

cohorte était destiné à servir de corps de réserve. Les deux armées ainsi disposées, elles marchèrent l'une contre l'autre.

Le signal donné presque à la fois des deux côtés, on en vint aux mains avec beaucoup d'ardeur; mais le succès fut différent : car la trente-sixième attaqua si heureusement la cavalerie du roi qui était hors de la tranchée, qu'elle la rompit, poussa jusqu'aux murs de la ville, franchit le fossé, et prit l'infanterie en queue. Mais d'une autre part la légion du Pont ayant un peu plié, et la seconde ligne qui vint la soutenir, voulant faire le tour du retranchement pour prendre l'ennemi en flanc, elle fut accablée et percée de traits en traversant le fossé. Quant aux légions de Déjotarus, à peine purent-elles résister au premier choc. Ainsi les troupes du roi, victorieuses à leur aile droite et au centre, tournèrent contre la trente-sixième légion, qui les reçut pourtant avec courage; et quoique environnée de toutes les forces ennemies, elle eut la présence d'esprit de se former en cercle, et dans cet ordre parvint au pied des montagnes, où Pharnace ne jugea pas à propos de la poursuivre, à cause de la mauvaise disposition du lieu. La légion du Pont périt presque tout entière : les deux de Déjotarus perdirent la plus grande partie de leurs soldats; et la trente-sixième



qui gagna les hauteurs , n'eut que deux cent cinquante hommes de tués : nous eûmes aussi à regretter dans ce combat quelques chevaliers romains de marque. Après sa défaite, Domitius ramassa les débris de son armée, et se retira en Asie par les chemins les plus sûrs de la Cappadoce.

Enflé de ce succès, et persuadé que les affaires de César étaient en aussi mauvais état qu'il le désirait, Pharnace s'empara du Pont avec toutes ses forces. Là, en roi vainqueur et cruel, se promettant d'avance un sort plus heureux que celui de son père, il détruisit plusieurs villes, pillà les biens des citoyens romains et de ceux du pays, exerça des supplices plus cruels que la mort sur tous ceux que distinguaient leur âge et leur beauté. Par ce moyen, il se rendit maître du Pont qu'il avait trouvé sans défense, se vantant d'avoir recouvré l'héritage paternel.

Vers le même temps, on reçut un échec en Illyrie, province qui les mois précédens avait été conservée, non-seulement sans mauvais succès, mais encore d'une manière digne d'éloge. Car l'été d'avant, César y avait envoyé avec deux légions son questeur Cornificius en qualité de propréteur : bien que cette province peu abondante par elle-même, et de plus ruinée par le voisinage de la guerre, fût

peu capable d'entretenir une armée ; cependant , grace à sa prudence , à sa vigilance extrême , et au soin qu'il eut de ne pas s'exposer aveuglément , Cornificius la mit à couvert , et la défendit de tout ce qu'on aurait pu entreprendre contre elle. Ils s'empara de plusieurs châteaux , dont les maîtres se prévalaient de la position avantageuse pour parcourir et ravager la campagne ; il en abandonna le pillage à ses soldats : et quoique le butin qu'ils y firent fût peu considérable , cependant relativement au malheureux état du pays , il ne laissa pas de leur faire beaucoup de plaisir , surtout parce qu'il était la conquête de leur bravoure. Ensuite après la journée de Pharsale , Octavius partisan de Pompée s'étant rendu dans ce golfe suivi d'une grosse flotte , Cornificius avec quelques vaisseaux des Iadertins qui avaient toujours témoigné une affection singulière pour la république , se rendit maître de plusieurs de ses galères qui s'étaient écartées ; de sorte que les joignant aux vaisseaux de ses alliés , il put mettre en mer une armée navale prête à combattre. César de son côté , tandis qu'il poursuivait Pompée dans des pays fort éloignés de cette province , ayant appris que plusieurs de ses adversaires , après avoir rassemblé les débris de leurs forces , s'étaient retirés en Illyrie , parce que cette contrée était

voisine de la Macédoine ; César, dis-je, mande à Gabinus de s'y rendre promptement avec ses légions nouvellement levées, et de se joindre à Cornificius, afin de pourvoir ensemble à la sûreté de cette province ; il lui enjoignait, dans le cas où elle n'aurait pas eu besoin de tant de troupes pour sa défense, de les faire passer en Macédoine : car tant que Pompée vivrait, il croyait que ce pays serait toujours prêt à renouveler la guerre.

Gabinus arriva en Illyrie au milieu de l'hiver, et dans la plus mauvaise saison de l'année, soit qu'il regardât cette contrée comme plus abondamment pourvue qu'elle ne l'était, soit qu'il fût plein de confiance dans la fortune qui suivait les armes de César, ou qu'il comptât sur sa propre valeur et sur son habileté, qui l'avaient fait sortir heureusement des entreprises les plus grandes et les plus audacieuses. Mais il ne put tirer aucun secours des Illyriens, parce qu'ils étaient en partie épuisés, ou dans de mauvaises dispositions : l'hiver ne lui permettait pas en outre de tirer des vivres par mer. La nécessité le força donc à combattre comme il lui fut possible, et non comme il aurait voulu. Ainsi pressé par le besoin, il fut contraint d'assiéger par les temps les plus rudes quelques villes et quelques châteaux où il essuya

toutes sortes d'incommodités ; et ses revers le rendirent si méprisable aux yeux des Barbares, que comme il se retirait à Salone , ville maritime habitée par des citoyens romains très-braves et très-fidèles , ils osèrent l'attaquer dans sa route et le forcer à livrer bataille. Après avoir perdu dans cette action plus de deux mille soldats , trente-huit centurions , et quatre tribuus , il arriva enfin à Salone avec le reste de ses troupes , et s'y trouva si dénué de tout , qu'au bout de quelques mois , il y mourut de maladie. Les malheurs qu'il éprouva sur la fin de ses jours , et sa mort soudaine , firent concevoir à Octavius de grandes espérances de se rendre maître de cette province ; mais la fortune qui a tant de part aux événemens de la guerre , la vigilance de Cornificius et la valeur de Vatinius , ne lui permirent pas long-temps de jouir des idées de triomphe dont il se berçait.

Vatinius ayant appris à Brindes où il était alors , d'après plusieurs lettres de Cornificius , qui l'appelait au secours de l'Illyrie , ce qui avait eu lieu dans cette contrée ; et sachant du reste qu'Octavius s'était allié avec les Barbares ; et qu'en plusieurs endroits il avait attaqué nos garnisons : Vatinius , dis-je , aborda en Illyrie , moitié par mer avec sa flotte , moitié par terre avec le secours des Barbares. Bien

qu'il fût languissant par suite d'une grande maladie, et qu'il pût à peine se soutenir, son courage le mit au-dessus de son mal, et lui fit surmonter tous les obstacles que pouvait lui offrir la nécessité de faire sur-le-champ ses préparatifs au cœur de l'hiver. Comme il avait peu de galères dans son port, il écrivit d'abord en Achaïe, à Q. Kalénus de lui envoyer une flotte; ensuite voyant qu'elle tardait plus que ne pouvait le permettre le danger que couraient les nôtres, qui ne pouvaient plus résister aux efforts d'Octavius, il arma d'éperons les vaisseaux de charge qu'il possédait en assez grand nombre, lesquels d'ailleurs n'étaient pas de mesure à pouvoir servir dans une bataille; et il les joignit à ce qu'il avait de galères; par ce moyen ayant grossi sa flotte, il y embarqua des soldats vétérans de toutes les légions qui étaient restés malades à Brindes en assez grande quantité, lorsque l'armée passa en Grèce, et il partit pour l'Illyrie. Il soumit d'abord quelques villes maritimes, qui avaient quitté notre parti pour se donner à Octavius; et sans s'arrêter à vouloir réduire celles qui persistèrent dans leur désobéissance, il ne pensa qu'à poursuivre Octavius avec toute la diligence possible. En arrivant, il le força de lever le siège de Raguse, où nous avions garnison, et

qu'il tenait bloquée par terre et par mer, et en fit passer la garnison sur ses vaisseaux.

Instruit que les forces navales de Vatinius n'étaient pour la plupart composées que de petits vaisseaux de charge, et comptant sur sa flotte, Octavius l'attendit à l'île de Tauris, vers laquelle son adversaire se dirigeait, en le poursuivant, non qu'il sût qu'il s'y était arrêté, mais parce qu'il avait résolu de le suivre dans le cas où il pousserait plus loin. Près de Tauris, où ses vaisseaux se trouvaient éloignés les uns des autres, parce que le temps était orageux et qu'il ne soupçonnait pas la rencontre de l'ennemi, Vatinius vit tout-à-coup venir à lui un vaisseau d'Octavius chargé de combattans et dont les vergues étaient baissées sur le milieu du mât. A cette vue, il ordonne aussitôt de carguer les voiles, de baisser les vergues et de s'armer; et il fait arborer l'étendard pour donner le signal du combat, afin d'avertir les bâtimens qui le suivaient de faire les mêmes préparatifs. Les nôtres surpris se préparaient en diligence, tandis que l'ennemi tout prêt sortait du port. De part et d'autre, on se range en bataille; Octavius a plus d'ordre, et Vatinius plus de résolution.

Ce dernier se voyant très-inférieur à son ennemi, soit par la grandeur ou le nombre des vaisseaux, résolut de tout tenter. Avec sa

galère à cinq rangs, il fondit le premier sur celle d'Octavius qui était à quatre rangs ; et le choc fut si vif, les deux galères s'entre-choquèrent avec tant de violence, que celle d'Octavius y perdit son éperon. Le combat s'allume vivement sur tous les autres points, et particulièrement dans le quartier des généraux ; en effet chacun courant au secours du sien, la mêlée devint très-sanglante vers cet endroit resserré. Plus les vaisseaux avaient de facilité d'en venir à l'abordage, plus aussi ceux de Vatinius l'emportaient sur leurs adversaires. Car avec un courage digne d'admiration, nos soldats ne balançaient pas à s'élaner de leurs navires dans ceux des ennemis ; et rendant par ce moyen les armes égales, comme ils étaient beaucoup supérieurs en valeur, ils ne manquaient pas de réussir. La galère à quatre rangs de rames que montait Octavius, fut coulée à fond, ainsi que plusieurs autres que nous perçâmes de nos éperons : on en prit quelques-unes, et les soldats de l'équipage furent en partie égorgés, et en partie précipités dans la mer. Octavius se réfugia dans sa chaloupe que firent couler à fond le grand nombre de ceux qui s'y jetèrent après lui : cependant, tout blessé qu'il était, il atteignit encore à la nage son brigantin ; et la nuit ayant fait cesser le combat, il profita

du temps orageux pour s'enfuir à force de voiles : il fut suivi par quelques-uns de ses vaisseaux échappés heureusement du péril.

Après ce glorieux exploit, Vatinius donne le signal de la retraite, et entre avec sa flotte victorieuse dans le même port d'où son rival était sorti pour le surprendre. Il lui prit, dans cette action, une galère à cinq rangs, deux à trois, huit à deux, plusieurs rameurs, et resta le lendemain dans le même lieu pour y réparer ses vaisseaux et ceux des ennemis dont il s'était rendu maître. Le troisième jour, il tira vers l'île de Lissa, parce qu'il croyait qu'Octavius s'y était réfugié. Il y avait dans cette île une ville très-considérable et très-affectionnée à Octavius : mais à l'arrivée de Vatinius, ses habitans vinrent en posture de supplians se soumettre à lui, et lui apprirent qu'à la faveur d'un bon vent, son ennemi avec quelques petites galères qui lui restaient, avait tiré vers la Grèce, d'où il devait passer en Sicile, et de là en Afrique. Vatinius ayant ainsi terminé en peu de temps et d'une manière si glorieuse les affaires de l'Illyrie, pacifié cette province qu'il remit à Cornificius, et classé la flotte ennemie de tout ce détroit, se retira couvert de gloire à Brindes avec sa flotte et son armée dans un état florissant.

Tandis que César tenait Pompée assiégé près de Durazzo, qu'il triomphait à Pharsale, et qu'il se trouvait en grand péril dans Alexandrie, péril que la renommée exagérait encore, Cassius Longinus qu'il avait laissé en Espagne avec le titre de propréteur pour gouverner la province ultérieure, soit par cette perversité qui lui était ordinaire, soit qu'il eût conçu de la haine contre ce pays, où il avait été blessé en trahison durant sa questure, avait beaucoup augmenté par sa conduite l'aversion que ces peuples nourrissaient contre lui. Il pouvait facilement s'en apercevoir, et d'après sa propre conscience qui le portait à croire qu'on lui rendait haine pour haine, et par les preuves et les témoignages qu'ils ne pouvaient s'empêcher de lui en donner; de sorte que pour s'en dédommager, il s'efforça de gagner l'affection des troupes. Ainsi aussitôt qu'il put les réunir, il promit cent sesterces à chaque soldat; et peu après ayant pris Armenua en Portugal, et s'étant rendu maître du mont Armino, où s'étaient retirés les habitans de cette ville, il leur en donna encore cent, pour y avoir été proclamé *Imperator*. Il leur prodiguait aussi en particulier beaucoup de largesses, qui pour le présent paraissaient augmenter l'amour des soldats envers lui, mais qui dans le fond tendaient

insensiblement à relâcher la discipline militaire.

Après avoir mis ses légions en quartier d'hiver, Cassius se rendit à Cordoue pour y tenir les états de la province. Là, il résolut d'acquitter aux dépens du pays qu'il accabla d'impôts, les dettes qu'il avait contractées dans cette ville; et selon la coutume des prodigues, sous le spécieux prétexte de faire des libéralités, il tirait des peuples beaucoup au-delà de ce qu'il devait exiger. Il taxait les riches; et non-seulement il souffrait qu'ils lui apportassent ces sommes, mais même il les y contraignait : le moindre sujet de mécontentement suffisait de plus pour tirer de l'argent des personnes opulentes; et quelque genre d'exaction qu'on pût imaginer, grand ou petit, honnête ou sordide, on en profitait dans la maison et au tribunal du gouverneur. Quiconque avait quelque chose à perdre, était d'abord cité, ou mis au nombre des coupables. Ainsi sans compter la perte de son bien, on avait continuellement à craindre de plus grands maux encore.

Il arriva pour ces raisons, que Longinus tenant dans son gouvernement la même conduite qu'il avait eue pendant sa questure, tous les peuples de la province se révoltèrent une seconde fois contre lui. Quelques-uns même de ceux qui lui étaient le plus attachés, les

entretenaient dans cette aversion; et bien qu'ils eussent leur part du pillage, ils ne laissaient pas de haïr celui au nom duquel ils se permettaient toutes ces rapines, parce qu'ils ne savaient gré qu'à eux-mêmes du butin dont ils profitaient, et qu'ils mettaient sur le compte de Cassius tout ce qu'ils ne pouvaient enlever. Il leva une cinquième légion; la haine que l'on avait contre lui, s'accrut de cette nouvelle levée, et de la dépense qu'elle coûta. Enfin il forma un corps de trois mille chevaux; ce qui augmenta d'une manière exorbitante les charges de la province.

Sur ces entrefaites, il recut des lettres de César, qui lui ordonnait de passer en Afrique avec ses troupes, et de traverser la Mauritanie pour se rendre dans la Numidie, parce que le roi Juba avait envoyé de grands secours à Cn. Pompée, et qu'il ne doutait pas qu'il ne lui en envoyât encore de plus considérables. Ces lettres lui causèrent le plus vif plaisir, à cause du moyen qu'elles lui fournissaient d'aller piller de nouvelles provinces, et de s'enrichir des trésors d'un royaume extrêmement fertile. Il passa donc en Portugal, pour y rassembler ses légions et ses auxiliaires. Cependant il chargea des affidés de lui tenir prêts cent vaisseaux et des vivres, ainsi que de faire le budget et la levée des sommes

dont il avait besoin , afin que rien ne l'arrêtât à son retour. Il fut plus prompt que l'on ne s'y attendait : en ne reculant devant ni travaux , ni peines , surtout lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses désirs.

Rassemblant son armée , après avoir établi son camp près de Cordoue , il fait connaître aux siens les ordres qu'il a reçus de César , leur promet à chacun cent sesterces lorsqu'il serait arrivé en Mauritanie , et ajoute que la cinquième légion doit rester en Espagne. Ensuite il entra dans Cordoue ; et le même jour vers midi , lorsqu'il se rendait au palais , un certain Minitius Silo attaché à L. Racilius lui présenta une requête , à titre de soldat qui lui demandait quelque grace. Puis ayant passé derrière Racilius (celui-ci marchait à côté de Cassius) , comme pour attendre la réponse à son placet ; lorsqu'il vit le moment favorable , de la main gauche saisit le gouverneur , et de la droite il lui donna deux coups de poignard. A cette action il s'éleva un grand cri ; et tous les conjurés accoururent. Munatius Plancus passa son épée au travers du corps d'un licteur qui était près de Longinus , et blessa le lieutenant Q. Cassius. T. Vasinus et L. Mergilio viennent avec la même assurance seconder Plancus leur compatriote : car ils étaient tous d'Avila. L. Lucinius Squillus se

précipite également sur Longinus qu'on avait terrassé, et lui porte quelques légères blessures.

D'un autre côté, on accourt à la défense de Cassius; car il avait toujours à sa suite plusieurs braves, et un grand nombre de vétérans armés de dards, et qui lui servaient de garde. Ceux-ci arrêterent le reste des conjurés qui venaient à la suite des autres pour consommer l'assassinat; parmi eux se trouvèrent Calpurnius Salvianus et Manilius Tuscus. Minutius voulant fuir, fut accablé des coups de pierres qui volaient de toutes parts, et conduit à Cassius qu'on avait transporté chez lui. Racilius ignorant si le gouverneur était tué, se retira chez un de ses amis qui demeurait dans le voisinage, pour attendre des nouvelles positives. L. Latérentis persuadé de sa mort, court au camp, ivre de joie; il félicite les soldats indigènes, et ceux de la seconde légion, auxquels il savait que Cassius était particulièrement odieux: aussitôt ils l'élèvent sur le tribunal, et le saluent en qualité de préteur, car il n'y avait dans ces deux légions aucun homme, soit du pays, soit étranger naturalisé dans la province par un long séjour, tels que tous ceux de la seconde légion, qui ne partageât la haine générale des habitans contre le gouverneur. A l'égard de

la trentième et de la vingt et unième légion , après les avoir levées depuis peu de mois en Italie, César les avait données à Cassius ; et la cinquième venait d'être formée tout récemment dans le pays.

Sur ces entrefaites, on vint prévenir Latérensis que Cassius était vivant. Cette nouvelle l'affligea plus qu'elle ne le troubla ; prenant aussitôt son parti, il vint lui faire visite. Instruite de ce qui s'était passé, la trentième légion se rendit à Cordoue pour secourir son général, et la vingt et unième suivit son exemple. Elles y furent aussitôt jointes par la cinquième. Il ne restait donc plus dans le camp que deux légions ; la seconde craignant de demeurer seule, et que par-là ses sentimens ne fussent découverts, imita les trois autres. Quant à celle du pays, elle tint ferme, et rien ne put l'ébranler.

Pendant Cassius fait arrêter les complices du meurtre, et renvoie la cinquième légion au camp, ne retenant auprès de lui que trente cohortes. Par la déposition de Minutius, il apprend que L. Racilius, L. Latérensis, et Annus Scapula, personnage des plus distingués du pays, en grand crédit dans la province, et qui n'était pas moins de ses amis que Latérensis et Racilius, se trouvaient au nombre des conjurés. Sa vengeance ne fut

pas différée, et il les fit de suite mourir. En même temps il livre Minutius à ses affranchis pour qu'il subisse la torture, et lui joint Calpurnius Salvianus, qui par ses aveux grossit le nombre des conspirateurs; quelques-uns pensent que c'était avec fondement, d'autres prétendent qu'il y fut contraint. On condamna L. Mergilio à la même peine. Squillus nomma plusieurs autres complices, que Cassius punit tous de mort, à la réserve de ceux qui se rachetèrent à prix d'or. Car il traita publiquement avec Calpurnius pour dix mille sesterces, et avec Q. Sextius pour cinquante mille. Quoique l'on ne doutât point qu'ils ne fussent justement punis, néanmoins la mort et les supplices qu'ils s'épargnaient par leur argent, prouvèrent que le gouverneur n'était pas moins jaloux d'assouvir sa cupidité que sa vengeance.

Quelques jours après, Cassius reçut des lettres de César, qui lui apprenaient la défaite de Pompée et sa fuite. Cette nouvelle ne lui donna qu'une joie mêlée d'affliction : la victoire, il est vrai, lui faisait plaisir, mais en même temps la fin de la guerre lui ôtait le moyen et la licence de piller et de rançonner les peuples : aussi était-il dans l'incertitude de savoir ce qu'il devait préférer, ou de n'avoir rien à craindre, ou de pouvoir se per-

mettre tout impunément. Dès qu'il fut guéri de ses blessures, il fit venir tous ceux qui s'étaient engagés à lui payer certaines sommes, les somma de les acquitter, et augmenta les impositions des personnes qui lui parurent taxées trop bas : en même temps dans les levées qu'il avait fait faire, soit parmi les citoyens romains, soit au centre des villes et des colonies de la province, quiconque avait de la répugnance à entreprendre une campagne au-delà de la mer, il l'en dispensait pour de l'argent ; par-là il gagna des biens immenses, mais il s'attirait encore plus de haine. Ensuite il fit la revue de toutes ses troupes, et envoya vers le détroit les légions et les soldats auxiliaires qu'il devait conduire en Afrique ; pour lui, il se rendit à Séville, afin de voir la flotte qu'on y équipait. Là il séjourna quelque temps, parce qu'il avait fait publier dans toute la province un édit enjoignant à ceux qui n'avaient point payé leur taxe, de venir le trouver dans cette ville ; cet ordre répandit partout l'alarme.

Sur ces entrefaites, L. Titius alors tribun de la légion indigène, lui mande que le bruit courait que la trentième conduite par Q. Cassius, général, vers le détroit, s'était mutinée dans son camp auprès de la ville d'Illora ; qu'après avoir tué quelques centurions

qui s'opposaient à son départ, elle était venue joindre la seconde légion qui marchait vers le détroit par une autre route. Sur cette nouvelle, il part de nuit avec cinq cohortes de la vingt et unième légion, et y arrive le matin. Après y être resté ce jour-là, pour voir ce dont il s'agissait, il se rendit à Carmone. Il y trouva la trentième et la vingt et unième légion, avec quatre cohortes de la cinquième, et toute sa cavalerie rassemblée : il y apprit que la légion composée de troupes du pays, après avoir enlevé près d'*Obucula* quatre cohortes, était venue trouver la deuxième, qu'elles s'étaient jointes ensemble, et avaient mis à leur tête T. Thorius d'Alcala. Assemblant aussitôt son conseil, il dépêche Marcellus à Cordoue pour la contenir dans le devoir, et envoie Q. Cassius, général, à Séville. Au bout de quelques jours, il reçoit la nouvelle que la garde urbaine de Cordoue s'était révoltée contre lui, et que Marcellus, soit volontairement, ou de force (car on en parlait diversement), avait traité avec les mutins, ainsi que deux cohortes de la cinquième légion qui étaient en garnison dans cette place. Furieux de ces soulèvemens, il décampe, et le lendemain arrive à Ségovie, ville située sur le Xénil. Là, ayant harangué ses troupes pour s'assurer de leurs disposi-

tions, il connut que si elles lui restaient fidèles, ce n'était pas pour lui, mais par l'attachement qu'elles portaient à César, et que pour réduire cette province sous son obéissance, elles ne reculeraient devant aucun péril.

Cependant Thorius amena les anciennes légions près de Cordoue; et pour que le commencement de la révolte ne parût venir ni de sa part ni de celle des siens, et en même temps afin d'opposer à Cassius qui semblait agir au nom de César, une autorité non moins imposante, il déclara publiquement que c'était pour Pompée qu'il prétendait recouvrer cette province. Peut-être agit-il aussi de la sorte par haine pour César et par amour pour son adversaire, dont le nom pouvait beaucoup auprès des légions que Varron avait commandées : mais on ne peut avoir que des conjectures sur les motifs qui le guidaient. Au moins est-il constant qu'il se couvrait de ce prétexte, et ses soldats en faisaient si peu mystère, qu'ils portaient écrit le nom de Pompée sur leurs boucliers. A leur approche tous les magistrats de Cordoue, suivis des mères de famille les plus distinguées et de leurs enfans, sortirent en foule au devant d'eux, pour les prier de ne point piller leur ville comme une place ennemie, protestant

qu'ils étaient tous dans les mêmes sentimens que le reste de la province au sujet de Cassius, et demandant pour unique grace qu'on ne les forçât pas à s'armer contre César.

Touchées des prières et des larmes d'un si grand nombre de personnes, voyant qu'elles n'avaient pas besoin du nom et du souvenir de Pompée pour poursuivre Cassius, également en horreur aux deux partis, et qu'il n'y avait pas moyen d'engager Marcellus ni les citoyens de Cordoue à trahir César, ces troupes arrachent le nom de Pompée de leurs boucliers, mettent à leur tête Marcellus qui se déclarait hautement pour le vainqueur des Gaules, le proclament préteur, se joignent à ceux de Cordoue, et viennent camper sous ses murs. Deux jours après, Cassius prit aussi ses positions à quatre milles de cette ville, sur une hauteur au-delà du Guadalquivir. De là il prie par ses lettres Bogud roi de Mauritanie, et M. Lépidus proconsul de l'Espagne citérieure, de venir promptement, en considération de César, au secours de sa province. Cependant il entre en ennemi sur les terres de Cordoue, les dévaste, et incendie les habitations.

Témoins de ces ravages et d'une telle indignité, les légions qui avaient pris Marcellus, pour leur chef, courent à lui en foule, le

supplient de les mener au combat, et de leur permettre d'engager l'action, plutôt que d'éprouver la douleur et la honte de voir piller sous leurs yeux, et désoler par le fer et le feu, ce que les habitans de Cordoue avaient de plus cher et de plus précieux. Persuadé qu'une bataille, quel qu'en fût l'évènement, tournerait toujours en pure perte à César, mais qu'il n'était pas en son pouvoir de s'y opposer, Marcellus fait passer le fleuve à ses légions, et les dispose à combattre. Ensuite voyant que Cassius tenait son armée rangée sur la hauteur à la tête de son camp, et qu'il ne descendait pas dans la plaine, il persuade à ses troupes de se retirer dans leurs retranchemens. Il se mit donc en devoir de leur faire repasser le fleuve. Cassius qui lui était très-supérieur par sa cavalerie, la détacha contre l'arrière-garde des légions au moment où elles effectuaient leur retraite, et leur fit essuyer une perte considérable sur les bords du fleuve. Marcellus comprit par cet échec le désavantage et le péril qu'il y avait à traverser le fleuve en présence de l'ennemi : il transporta son camp plus loin; et pendant plusieurs jours les deux armées se tinrent en bataille, sans néanmoins en venir aux mains à cause de la difficulté des lieux.

Marcellus l'emportait de beaucoup en in-

fauterie : car il n'avait que des légions de vétérans, éprouvés dans plusieurs combats : Cassius comptait plus sur la fidélité de ses troupes que sur leur valeur. Les deux camps étaient voisins l'un de l'autre ; et Marcellus s'étant saisi d'une position propre à bâtir un fort, dont il pouvait se servir pour ôter l'eau à l'ennemi, Cassius qui craignait de se voir investi et comme assiégé dans un pays où tout lui était contraire, et où on le détestait, sortit de son camp la nuit en silence, et gagna au plus vite Monte-Mayor, ville qu'il croyait dans ses intérêts. Il campa si proche de cette place, que comme elle était située sur une haute montagne, son camp se trouvait également défendu par la nature du terrain et par les murs de la ville. Marcellus l'y suit, et campe en face de lui le plus près qu'il put de Monte-Mayor ; ensuite après avoir reconnu les lieux, il se vit forcé de prendre le parti le plus conforme à ses vœux, c'est-à-dire, de ne point en venir aux mains (ce qu'il n'aurait pu éviter si l'occasion s'en fût offerte, tant ses troupes étaient animées), et d'empêcher Cassius de se répandre dans la campagne, afin qu'il ne fit plus éprouver ses fureurs à plusieurs autres villes, comme aux habitans de Cordoue. Dans cette vue, il construit plusieurs forts d'espace en espace

dans des postes convenables, les continue tout autour de la ville, et par-là bloque à la fois la place et le camp de Cassius. Avant que tous ces ouvrages fussent achevés, celui-ci mit toute sa cavalerie en campagne, persuadé qu'elle pourrait lui être d'un grand secours, si elle empêchait Marcellus d'envoyer au fourrage et aux vivres, au lieu qu'elle deviendrait pour lui non-seulement inutile, mais encore très-embarrassante, si se trouvant investi et assiégé, il était contraint de la nourrir.

Peu de jours après, le roi Bogud ayant reçu les lettres de Cassius, arrive avec ses troupes, et se joint à lui ainsi qu'une légion qu'il avait amenée, et plusieurs cohortes auxiliaires composées d'Espagnols. Car, dans les troubles civils rien de plus ordinaire que de voir les peuples se partager entre les différens partis : ainsi à cette époque quelques villes d'Espagne tenaient pour Cassius ; mais le plus grand nombre favorisait Marcellus. Bogud et ses troupes approchèrent des fortifications extérieures de ce général : on s'y battit vivement de part et d'autre ; et la fortune inconstante, selon sa coutume, donna souvent la victoire tantôt à Cassius, tantôt à son antagoniste ; on ne put cependant parvenir à chasser Marcellus de ses lignes.

De son côté, Lépidus arriva de la pro-

vince citérieure avec trente-cinq cohortes tirées des légions, un grand nombre de cavaliers et d'autres troupes auxiliaires, dans l'intention de travailler sans partialité à mettre d'accord ensemble Cassius et Marcellus. A son arrivée, Marcellus va le trouver sans balancer, et lui confie ses intérêts. Cassius au contraire se tint renfermé dans son camp, soit qu'il crût mériter plus d'égards, ou qu'il craignît que son rival n'eût prévenu contre lui Lépidus par ses déférences. Ce dernier vient camper devant Monte-Maïor, et agit de concert avec Marcellus. Il défend aux deux partis de combattre, invite Cassius à venir le trouver, et lui donne parole qu'il ne lui sera fait aucun mal. Après avoir long-temps balancé sur ce qu'il doit résoudre, et sur la confiance qu'il peut mettre en Lépidus, Cassius ne voyant enfin nulle ressource pour lui, s'il persistait à vouloir demeurer dans son camp, demande que la ligne de circonvallation soit comblée, et qu'on lui permette d'effectuer sa retraite. Déjà on était convenu d'une trêve, déjà on avait commencé à combler les tranchées d'où étaient sortis leurs défenseurs, lorsque Bogud avec ses troupes vint attaquer un des forts de Marcellus qui était voisin de son camp, sans que personne s'y attendit, ni en eût connaissance, excepté peut-être Cassius (car

on doute fort qu'il n'en fût pas informé). Le roi barbare y fit un grand massacre ; et si Lépидus indigné d'une telle perfidie n'y était accouru promptement, et n'eût arrêté cette boucherie, on essayait une perte encore plus considérable.

Le passage étant donc ouvert à Cassius, Marcellus et Lépидus joignent leur camp, et se dirigent tous deux à la fois sur Cordoue avec leurs troupes, tandis que Cassius et Bogud prennent le chemin de Carmone. Dans ces circonstances, on apprend que Trébonius nommé gouverneur de cette province en qualité de proconsul, est sur le point d'arriver. A cette nouvelle, Cassius met ses légions et sa cavalerie en quartiers d'hiver, ramasse à la hâte tout ce qu'il avait, part pour Malaga, et s'embarque malgré la mauvaise saison, afin, disait-il hautement, de ne pas se livrer à la merci de Trébonius, de Lépидus et de Marcellus. Ses amis proclamaient de leur côté, que c'était pour éviter la honte de traverser d'une manière peu honorable une province, dont une partie l'avait abandonné ; et les autres prétendaient qu'il craignait qu'on ne lui enlevât les richesses immenses qu'il avait acquises à force de rapines. Il partit donc par un temps assez favorable pour l'hiver : s'étant arrêté à l'embouchure de l'Èbre

pour y passer la nuit, il s'éleva bientôt une violente tempête, malgré laquelle il fit voile, croyant pouvoir continuer sa route; mais il trouva au sortir du fleuve des flots terribles qui l'y repoussaient; de sorte que ne pouvant ni retourner à cause du rapide courant de la rivière, ni résister aux vagues amoncelées qui venaient fondre sur lui, il périt avec son vaisseau.

De l'Égypte, César passa en Syrie, où il apprit par ceux qui vinrent le trouver de Rome, et d'après les lettres qu'il reçut de cette ville, que la république était en proie à une foule d'abus et de désordres, et que dans les affaires, on ne consultait ni les lois ni la justice, soit à cause des troubles occasionnés par la division qui régnait entre les tribuns du peuple, soit par suite de l'ambition et de la mollesse des tribuns militaires et de ceux qui, se trouvant à la tête des légions, avaient introduit dans la discipline plusieurs innovations dangereuses et tendantes à lui ôter toute sa force; de tels excès (il le sentait bien) réclamaient nécessairement sa présence. Cependant il crut convenable de laisser les pays et les provinces où il était, organisés de manière à ne plus redouter de guerre civile, à faire respecter aux peuples de ces contrées les lois et les ordres du

peuple romain , et à les affranchir de toute crainte de la part des ennemis extérieurs ; c'est ce qu'il espérait pouvoir promptement exécuter en Syrie , en Cilicie et en Asie , provinces alors tout-à-fait paisibles. Il ne se flattait pas de trouver les mêmes facilités en Bithynie et dans le Pont : car il n'avait point appris que Pharnace eût abandonné ce royaume ; et il ne pouvait même s'imaginer qu'il en voulût sortir , tant il était fier de l'avantage qu'il avait remporté sur Domitius Calvinus. Il s'arrêta dans presque toutes les grandes villes , accorda , tant en public qu'en particulier , des graces à ceux qui en méritaient , prit connaissance des anciennes contestations et les régla ; reçut l'hommage des rois , des satrapes , des gouverneurs de la province et des pays voisins , les chargea de veiller à la conservation et à la défense de leur gouvernement , et les renvoya pleins des meilleures dispositions pour lui et pour la république.

Après avoir passé quelques jours dans cette province , il laisse à Sex. César , son ami et son parent , le commandement des légions et de la Syrie ; et sur la même flotte qui l'avait transporté , il se rend en Cilicie , et convoque toutes les villes de ce canton à Tarse , la plus considérable et presque la plus forte de toute

la Cilicie. Là , ayant mis ordre aux affaires de cette contrée et des états voisins, le désir qu'il avait de voler au combat ne l'y retient pas long-temps; il traverse à grandes journées la Cappadoce , reste deux jours à Mazaca , et vient visiter l'ancien et vénérable temple de Bellone à Comane en Cappadoce; ce temple est l'objet d'un culte si respectueux , que le prêtre de la déesse passe chez cette nation pour la seconde personne de l'empire , n'ayant au-dessus de lui en majesté, en pouvoir et en prérogatives que le roi seul. Il conféra cette dignité à Lycomède, personnage des plus illustres de la Bithynie , issu des anciens rois de Cappadoce, mais dont le droit incontestable sur cette couronne s'était trouvé interrompu, depuis que par le malheur de ses ancêtres elle avait été transférée dans une autre maison ; Lycomède réclamait ce haut poste. A l'égard d'Ariobarzane et d'Ariarathe son frère, qui tous deux avaient bien servi la république , il confirma le premier dans la possession du trône qu'il occupait ; et pour qu'Ariarathe, son héritier, ne fût pas tenté de remuer et d'exciter les inquiétudes d'Ariobarzane, il le soumit à son frère et le mit dans son entière dépendance : ensuite il poursuivit sa marche avec la même diligence qu'il l'avait entreprise.

Comme il approchait du Pont et des frontières de la Galatie, Déjotarus, alors Tétrarque de presque toute cette province (ce que les autres Tétrarques prétendaient ne lui être dû ni par les lois ni par la coutume), mais à qui l'on ne disputait point du reste le titre de roi de la petite Arménie, que lui avait donné le sénat, Déjotarus vint se présenter à lui dépouillé de toutes les marques de sa dignité, et non-seulement en habit de simple particulier, mais même de criminel : il le supplia de lui pardonner, si s'étant trouvé dans un pays où César n'avait point de troupes, il avait été contraint de suivre les drapeaux de Pompée et de le secourir ; que comme il ne devait pas être juge des différends du peuple romain, il avait obéi aux ordres qu'on lui donnait.

César dans sa réponse lui rappela les nombreux services qu'il lui avait rendus, et les décrets qu'il avait fait publier en sa faveur durant son consulat : il lui fit sentir aussi que, malgré sa justification, il ne pouvait excuser son imprudence ; qu'un homme tel que lui, aussi sage et aussi habile, n'avait pas dû ignorer quel était le maître de Rome et de l'Italie, où étaient le sénat et le peuple romain, la république, enfin quel consul avait succédé à L. Lentulus et à C. Marcellus. Il ajouta que cependant il voulait bien lui par-

donner en considération de ses services passés, de leurs liaisons et de leur ancienne amitié, de son rang, de son âge, et à la prière de ceux des amis de ce prince qui s'étaient rendus en foule auprès de lui pour solliciter sa grace. Il lui dit que dans la suite il prendrait connaissance des contestations qu'il avait avec les autres Tétrarques; puis il lui rendit les marques de sa dignité, et lui ordonna de lui amener la légion composée de ses sujets, qu'il avait armée et disciplinée à la romaine, et d'y joindre toute sa cavalerie, dont il avait besoin pour la guerre.

Lorsqu'il fut entré dans le Pont, il y assembla toutes ses troupes, qui étaient en petit nombre et peu exercées au métier des armes; car excepté la sixième légion, toute composée de vétérans, et qu'il avait amenée avec lui d'Alexandrie, mais tellement diminuée par les travaux et les périls qu'elle avait essuyés, qu'à peine formait-elle mille hommes, plusieurs soldats ayant péri soit par la difficulté des chemins sur terre et sur mer, soit dans les fréquentes batailles qu'ils avaient données, le reste ne consistait qu'en trois légions, celle de Déjotarus, et les deux qui s'étaient trouvées au combat où Pharnace, comme nous l'avons dit, avait défait C. Domitius. Des ambassadeurs du roi de Pont vin-

rent le trouver, et le prièrent d'abord de la part de leur maître de ne point entrer sur son territoire en ennemi, l'assurant qu'il était prêt à obéir en tout à ses ordres, et lui représentant surtout qu'il n'avait jamais voulu donner aucun secours à Pompée contre lui, comme avait fait Déjotarus auquel il venait de pardonner.

César répondit que Pharnace n'aurait point sujet de se plaindre de son équité, s'il exécutait sa promesse. En même temps, il avertit avec douceur les envoyés, selon sa coutume, de ne pas lui opposer la conduite de Déjotarus, ni trop se prévaloir de ce que leur maître n'avait pas secouru Pompée; qu'il n'y avait rien où il ne se portât plus volontiers qu'à faire grace; mais que pour les injustices commises envers les provinces et le public, il ne pouvait les excuser, même dans ceux qui lui avaient rendu quelque service; que celui de n'avoir point secouru Pompée, avait été plus avantageux à Pharnace, qui avait évité par-là d'être vaincu, qu'à lui-même à qui les dieux immortels avaient accordé la victoire; qu'il consentait donc à lui pardonner les injures atroces et les traitemens barbares que les citoyens romains avaient reçus de lui dans le Pont, parce qu'on ne pouvait les réparer; qu'il lui était impossible en effet de rendre la

vie à ceux qu'il avait fait massacrer, ni la virilité à ceux qu'il avait mutilés, supplice plus cruel que la mort pour des Romains ; mais qu'il sortit du Pont sur-le-champ ; qu'il remit en liberté les familles des receveurs des deniers publics, et qu'il restituât aux citoyens romains et aux alliés ce qu'il leur avait enlevé : qu'il pourrait ensuite lui envoyer les présens que les généraux de Rome après leurs exploits avaient coutume de recevoir des princes et des peuples amis ; car Pharnace lui avait envoyé une couronne d'or. Après cette réponse, il congédia les ambassadeurs.

Le roi promit tout sans hésiter, espérant que César qui était pressé ferait plus de fond qu'il ne devait sur ses promesses, afin de partir plus promptement et d'une manière plus honorable, pour une expédition d'une tout autre importance ; car personne n'ignorait que mille motifs le rappelaient à Rome. Pharnace crut donc devoir user de lenteur : il demanda un délai plus long pour se retirer, il y mit des conditions ; en un mot, il ne chercha qu'à éluder ses engagements. César qui s'aperçut de ses ruses, fit alors par nécessité ce que dans d'autres circonstances il faisait naturellement ; il se décida donc à en venir aux mains beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait.

Ziéla est une ville du Pont, aussi forte

qu'elle peut l'être dans une plaine : car elle se trouve située sur une éminence naturelle qui paraît un ouvrage de l'art, et sert à en soutenir les murailles de tous côtés. Autour de cette place règnent un grand nombre de hautes collines entrecoupées de vallons ; et la plus élevée d'entre elles qui se trouve comme jointe à la ville au moyen des routes pratiquées de l'une à l'autre, est fameuse dans le pays par la victoire que Mithridate y remporta sur Triarius, et par l'échec qu'y reçurent les troupes romaines. Elle n'est guère éloignée de *Ziela* que d'une lieue. Ce fut là que Pharnace vint camper avec toutes ses troupes, après avoir réparé les ouvrages que son père avait fait élever autrefois dans ce poste qui lui avait été si favorable.

César établit son camp à cinq milles de lui ; et après avoir remarqué que ces vallons qui défendaient les retranchemens du roi, protégeraient le sien dans le même intervalle, pourvu que l'ennemi qui en était plus proche ne s'en saisis pas le premier, il fit porter grand nombre de pieux et de fascines dans ses fortifications. Ce travail promptement terminé, la nuit suivante, vers les quatre heures du matin, laissant tout son bagage dans le camp, il part avec ses légions, arrive à la pointe du jour, et sans que l'ennemi en ait aucun soup-

çon ; il s'empare de ce même poste où Mithridate avait défait Triarius. Dès qu'il y fut, il y fit transporter du camp ses pieux et ses fascines par les valets de l'armée, afin que ses soldats qui se retranchaient ne quittassent point leur ouvrage ; car ce nouveau camp n'était séparé de celui de l'ennemi que par un vallon , qui n'avait pas plus d'un mille de latitude.

Pharnace ayant aperçu dès l'aurore ce qui venait d'avoir lieu , rangea toutes ses troupes en bataille à la tête de son camp. Mais le chemin pour venir à nous était si difficile et si dangereux , que César crut d'abord qu'il le faisait sans aucun dessein , d'après une tactique assez commune dans la guerre , ou pour retarder nos travaux , et nous contraindre à tenir plus de monde sous les armes , ou enfin par pure ostentation de la grandeur de ses forces , et pour nous faire voir qu'il était également capable de se défendre en rase campagne , comme dans un poste fortifié. Ainsi , sans s'étonner , il fait poursuivre ses travaux par une partie de ses troupes , tandis que sa première ligne restait en bataille à la tête du retranchement. Mais Pharnace , soit qu'il fût animé par l'avantage du poste même qui avait procuré la victoire à son père ; soit qu'il y fût excité par quelque motif de supersti-

tion, et qu'il crût devoir combattre sous d'heureux auspices, comme nous l'apprîmes dans la suite; soit qu'il s'imaginât que nous étions en petit nombre sous les armes, et que jugeant de ce qui se faisait alors par ce qui se pratique ordinairement, il prit cette multitude de valets occupés à porter des fascines, pour autant de soldats; soit aussi qu'il comptât sur son armée toute composée de vieilles troupes qui, comme ses ambassadeurs s'en étaient vantés, après en être venues aux mains avec notre vingt-deuxième légion, avaient remporté la victoire sur elle; enfin méprisant des hommes qu'il savait avoir battus, lorsqu'ils étaient commandés par Domitius, il se détermine à livrer bataille, et commence à descendre de sa montagne avec toutes ses forces. A cette vue, César ne put d'abord s'empêcher de rire de la sotte vanité de ce prince, dont les troupes se trouvaient entassées dans une position qu'un ennemi sensé n'eût jamais choisie. Cependant Pharnace fit remonter le vallon aux siens du même pas dont ils l'avaient descendu.

Alors César surpris d'une témérité ou d'une confiance si incroyable, se voyant attaqué à l'improviste, rappelle en même temps ses troupes du travail, leur fait prendre les armes et les range en bataille, tandis que ses légions

se disposent à faire face à l'ennemi ; ce qui causa, par suite du premier étonnement, quelque désordre parmi nous. Les nôtres n'étaient pas encore tout-à-fait dans leurs rangs, lorsque assaillis par les chariots armés de faux de l'armée du roi , ils furent d'abord ébranlés ; mais ils les accablèrent bientôt à coups de traits. L'ennemi suivit ses chars ; on en vint aux mains avec de grands cris : nous ne fûmes point médiocrement secondés par l'avantage de notre poste et la faveur des dieux immortels qui , présidant toujours aux divers événemens de la guerre, prêtent leur secours surtout dans les occasions que la prudence n'a pu prévoir.

Après un combat fort vif et fort opiniâtre, l'aile droite où était la sixième légion composée de vétérans, commença de décider la victoire ; elle culbuta les ennemis sur le penchant du coteau : à l'aide des dieux , et quoiqu'un peu plus tard , l'aile gauche et le corps de bataille renversèrent aussi toutes les troupes du roi , qui s'étant engagées sans obstacle dans un mauvais pas , furent mises en désordre avec la même facilité , sans pouvoir se tirer de cette position fâcheuse. Ainsi plusieurs d'entre eux ayant été ou passés au fil de l'épée, ou écrasés dans la descente par ceux qui les sui-

vaient, les fuyards, après avoir abandonné leurs armes et traversé le vallon, ne furent plus en état, bien qu'ils eussent gagné la hauteur, de faire la moindre résistance. Les nôtres de leur côté animés par le succès, montent sans balancer après eux, et attaquent leurs retranchemens. Comme ils n'étaient défendus que par les cohortes que Pharnace y avait laissées, on les force et l'on s'empare bientôt du camp. Tout ce qui s'y trouva fut tué ou pris; pour Pharnace, il s'enfuit avec quelques cavaliers : et si le temps que l'invasion de son camp dut coûter à nos troupes, ne lui eût pas donné la faculté de prendre la fuite, il tombait vivant au pouvoir de César.

Celui-ci, tant de fois vainqueur, ressentit une joie incroyable d'un tel succès, il s'applaudissait surtout d'avoir terminé si promptement une guerre très importante; et le souvenir du péril qu'il avait couru le charmait d'autant plus, que la difficulté même de vaincre lui avait facilité la victoire. Ayant ainsi recouvré le royaume de Pont, et abandonné à ses troupes les trésors du roi, il partit le lendemain avec sa cavalerie légère. Il donna ordre à la sixième légion de se rendre en Italie, pour y recevoir les récompenses et les honneurs qu'elle méritait; et renvoyant à Dé-

jotarus ses troupes, il laissa dans le Pont deux légions sous le commandement de Célius Vincianus.

Ensuite il traversa la Galatie et la Bithynie pour arriver en Asie, décidant les contestations dans toutes ces provinces, et réglant les droits des Tétrarques, des rois, et des villes. Quant à Mithridate de Pergame, qui (nous l'avons montré plus haut) l'avait secouru si heureusement et avec tant de promptitude en Égypte, comme il était d'ailleurs de race royale, et qu'il avait été nourri en roi par Mithridate roi de toute l'Asie, lequel à cause de son illustre naissance après l'avoir tiré de Pergame encore tout jeune, et conduit à sa suite dans son camp, l'y avait gardé pendant plusieurs années; César l'établit roi du Bosphore qu'avait usurpé Pharnace : ce fut ainsi qu'il mit les provinces de l'empire à couvert des insultes des Barbares et des rois ennemis des Romains, en leur opposant pour barrière un prince très-affectionné à la république. Il lui donna de plus le titre de Tétrarque de Galatie, comme lui appartenant suivant les lois du pays et par le droit de sa naissance; quoique Déjotarus qui s'en était rendu maître le possédât depuis plusieurs années. Du reste, il ne s'arrêta nulle part plus long-temps que ne semblait le lui permettre la nécessité de

réprimer les troubles domestiques. Ainsi, après avoir terminé toutes les guerres avec non moins de bonheur que de célérité, il arriva en Italie plus tôt qu'on ne s'y attendait généralement.

GUERRE
D'AFRIQUE,

PAR HIRTIUS.

I. César passe en Afrique. II. S'empare de la ville de Lébéda ; il y donne rendez-vous à ses troupes , et y combat plusieurs fois contre Labiénus. III. Scipion joint ses troupes à celles de Pétréius et de Labiénus. IV. César défait la cavalerie de Scipion. V. Juba vient au secours de Scipion avec une armée. VI. Victoire de César à Thapse. VII. Mort de Caton. VIII. César se rend maître d'Utique et de plusieurs autres places. IX. Fin de la guerre d'Afrique.

An. avant J. C. 44 , de Rome 609.

SANS forcer sa marche ni s'arrêter en aucun lieu , César arrive à Lilybée le 19 décembre , et fait aussitôt connaître l'empressement qu'il a de s'embarquer, bien qu'il n'eût alors qu'une

II.

21

légion de nouvelles levées, et à peine six cents chevaux. En effet il fit dresser sa tente si proche du rivage, que la mer venait presque la battre de ses flots : par-là son intention était de prévenir tout retard ; il voulait que l'on se tint tous les jours et à toute heure prêt à partir. Le vent se trouvait alors contraire, et la saison peu propre à naviguer ; ce qui ne l'empêchait pas de retenir les soldats et les matelots sur sa flotte sans leur permettre d'en sortir, afin de ne pas perdre l'occasion du départ : d'autant plus qu'on ne parlait dans le pays que des grandes forces de ses adversaires. Ils possèdent, disait-on, une cavalerie innombrable, quatre légions du roi Juba, beaucoup de troupes armées à la légère, dix légions de Scipion, cent vingt éléphants et plusieurs flottes nombreuses. Cependant rien ne le détournait de son dessein : sa valeur et sa confiance l'élevaient au-dessus de tout. En attendant, il voyait augmenter chaque jour le nombre de ses galères et de ses vaisseaux de transport ; il lui vint aussi quelques légions de nouvelles recrues, avec la cinquième toute composée de vétérans, et jusqu'à deux mille chevaux.

Ayant ainsi rassemblé six légions et deux mille hommes de cavalerie, il fit embarquer les légions sur les galères à mesure qu'elles

arrivaient, et mit les cavaliers sur les vaisseaux de charge. Ensuite faisant prendre les devans à la meilleure partie de sa flotte, il lui ordonna de se rendre à l'île *Aponiana* peu distante de Lilybée, où il resta encore plusieurs jours pour faire vendre à l'encan les biens de quelques particuliers; puis après avoir donné ses instructions au préteur *Allienus* gouverneur de Sicile, lui recommandant de faire incessamment embarquer le reste des troupes, il mit à la voile le 27 de décembre, et eut bientôt atteint ses autres vaisseaux. Ayant le vent en poupe, et monté sur un bon voilier, il se trouva le quatrième jour avec quelques galères à la vue de l'Afrique : quant à ses vaisseaux de charge, écartés pour la plupart, et dispersés par la violence du vent, ils avaient abordé en différens endroits. Il rasa Clupée, *Néapolis*, et plusieurs villes et châteaux situés sur la côte.

En arrivant devant Adrumète, dont la garnison était sous les ordres de *Considius*, il vit paraître le long du rivage du côté de Clupée *Cn. Pison* avec la cavalerie de cette ville, et environ trois mille Maures. Après être resté quelque temps à l'ancre vers l'entrée du port en attendant ses autres vaisseaux, il fait débarquer son armée, qui consistait alors en trois mille hommes de pied et cent cinquante

chevaux , campe devant la ville , s'y retranche sans aucune opposition , et défend aux siens de s'écarter pour motif de pillage. Alors les habitans garnissent leurs murailles de soldats , et courent en foule se mettre en défense devant la porte : il y avait deux légions dans la place. César en ayant fait le tour à cheval , rentra dans son camp après l'avoir reconnue. Quelques - uns le blâmèrent et le taxèrent d'imprudence , de n'avoir pas assigné un rendez-vous fixe aux officiers de ses troupes et à ses pilotes , ou de ne leur avoir pas donné , selon ce qu'il avait toujours pratiqué jusqu'alors , des ordres cachetés , afin que les ouvrant à certaine hauteur , ils pussent tous se rendre au même port. Ces réflexions ne lui avaient pas échappé ; mais comme il ne croyait point qu'il y eût pour sa flotte sur la côte d'Afrique aucun port où elle pût être en sûreté contre les garnisons ennemies , il avait jugé convenable de laisser à ses vaisseaux la liberté d'aborder où le hasard les conduirait.

Cependant L. Plancus , un de ses lieutenans , lui demanda la permission de s'aboucher avec Considius , pour voir si par quelque moyen il pourrait le ramener à la raison. Ayant donc obtenu l'agrément de César , il écrivit à Considius une lettre , qu'il lui fit porter par un

captif. A peine celui-ci l'eut-il présentée suivant ses ordres, qu'avant de la prendre, Considius lui demanda de quelle part elle venait. « Du général César, » répondit-il. « Il n'y a « point aujourd'hui d'autre général du peuple romain que Scipion, » reprit Considius : en même temps il fit massacrer sur-le-champ le prisonnier en sa présence; et sans lire ni ouvrir la lettre, il l'envoie à Scipion par un homme sûr.

Après avoir passé un jour et une nuit devant la ville, sans que Considius fît aucune réponse; et voyant que le reste de son armée n'arrivait point, qu'il avait très-peu de cavalerie; que ses troupes, composées de nouvelles recrues, n'étaient ni assez nombreuses ni assez aguerries; ne voulant pas d'ailleurs à son arrivée s'exposer à recevoir un échec devant une ville bien fortifiée, dont les approches étaient difficiles, et au secours de laquelle allait arriver, disait-on, un corps considérable de cavalerie : César ne crut pas devoir s'arrêter à l'assiéger, de peur qu'une fois engagé dans cette entreprise, la cavalerie ne vint le prendre en queue et l'envelopper.

Au moment où il décampait, les ennemis sortirent en foule de la place; et le hasard voulut que la cavalerie arrivât à leur secours, Juba l'envoyait pour recevoir sa paie : aussi-

tôt ils s'emparent du camp dont César venait de sortir pour se mettre en marche, et commencent à poursuivre son arrière-garde. A cette vue les légionnaires s'arrêtent; et notre cavalerie, malgré son petit nombre, vient audacieusement à la charge contre une si grande multitude. Exploit inéroyable! trente cavaliers gaulois au plus battirent deux mille hommes de cavalerie, et les repoussèrent jusque dans la ville; ensuite César reprit sa marche. Et comme ces attaques se renouvelaient souvent, et que tantôt les ennemis s'opiniâtraient à nous poursuivre, et tantôt étaient repoussés, il eut soin de placer à l'arrière-garde quelques cohortes de vétérans, avec une partie de ses cavaliers; et par ce moyen il continua tranquillement sa route: car plus nous nous éloignons de la ville, moins les Numides se montraient ardens à nous poursuivre. Dans sa marche, il reçut des députés de plusieurs villes et châteaux, qui vinrent lui offrir des vivres, et lui promettre obéissance. Ce jour-là, qui était le premier janvier, il campa proche de Mahadia.

De là il se rendit auprès de Lébéda, place libre et indépendante, qui envoya aussi des députés au devant de lui, pour l'assurer qu'elle était prête à faire tout ce qu'il ordonnerait. En conséquence, il mit des centurions et des

gardes aux portes, afin d'empêcher ses soldats d'y entrer et de faire tort à qui que ce fût, et campa proche de la ville sur les bords de la mer. Sur ces entrefaites, arrivèrent quelques-uns de ses vaisseaux de charge avec quelques galères; et il apprit que le reste de sa flotte, incertaine du lieu où il avait abordé, paraissait avoir suivi la route d'Utique. A cette nouvelle il prend le parti de ne point s'éloigner de la mer, et de ne point entrer dans les terres, parce que ses vaisseaux s'étaient égarés; il ne permit pas même à sa cavalerie de débarquer, dans la crainte, comme je le pense, qu'elle ne ravageât la campagne; et il lui faisait porter de l'eau dans ses navires. Quelques-uns de ses matelots étant descendus à terre pour faire de l'eau, la cavalerie maure tomba tout d'un coup sur eux lorsqu'ils y pensaient le moins, en tua plusieurs, et en blessa d'autres à coups de traits. Car les soldats de cette nation se tiennent en embuscade dans les vallons avec leurs chevaux, et fondent sur vous à l'improviste, sans être d'ailleurs capables de se battre en plaine.

Cependant César envoya des ordres en Sardaigne et dans les autres provinces voisines, pour qu'à la réception de ses lettres on lui fit de suite passer des troupes, des vivres et du blé; et déchargeant une partie de ses galères,

il dépêcha Rabirius Postumus en Sicile, pour en amener un second convoi. En même temps, il détacha dix autres galères pour aller chercher le reste de ses vaisseaux de charge qui s'étaient égarés, et pour croiser, afin de tenir la mer libre. Il envoya enfin le préteur C. Salustius Crispus avec un certain nombre de vaisseaux du côté de l'île Cercare dont les ennemis étaient maîtres, parce qu'il y avait quantité de blé dans cet endroit. Il leur recommanda expressément à tous l'exactitude et la diligence autant qu'il serait possible. Cependant ayant appris des habitans et des transfuges les engagemens onéreux que Scipion et ses partisans avaient contractés avec Juba (car ils étaient obligés d'entretenir à leurs dépens la cavalerie de ce roi dans la province), il gémit de voir qu'il se trouvât des hommes assez aveuglés pour aimer mieux se rendre tributaires d'un prince barbare, que de vivre en repos au sein de leurs foyers, au milieu de leurs parens et de leurs concitoyens.

César quitte sa position le trois de janvier, laisse à Lébéda six cohortes en garnison sous les ordres de Saserna, et retourne avec le reste de ses troupes à Mahadia, d'où il était parti le jour précédent. Là il laissa tout le bagage de son armée, et à la tête d'un camp

mobile il parcourut les bourgades environnantes pour y chercher du blé, après avoir donné ordre aux habitans de cette ville de le suivre avec des bêtes de somme et des chariots. Il fit ainsi une abondante récolte, et revint à Mahadia. Par cette excursion, son dessein était, à ce que je pense, de ne point laisser derrière lui les villes maritimes dégarnies, et de les assurer au moyen de garnisons, afin que sa flotte pût y trouver une retraite.

Dans ces dispositions, après avoir confié la garde de cette place à P. Saserna, frère de celui qu'il avait laissé avec une légion à Lébédà, ville voisine, en lui recommandant d'y faire des provisions de bois, il part soutenu de sept cohortes tirées des vieilles légions qui avaient servi sur la flotte commandée par Sulpicius et Vatinius, se rend à un port éloigné de deux milles de Mahadia, et s'embarque sur le soir, lui et les siens, sans que personne de l'armée sût le projet de son général. Ce départ inspira de grandes craintes et de vives inquiétudes à ses soldats; car avec un petit nombre de troupes de nouvelles levées, et qui n'étaient pas encore toutes arrivées, ils se voyaient dans le sein de l'Afrique, exposés aux efforts d'une armée nombreuse, d'un peuple perfide et d'une cavalerie innombrable; ils n'espéraient plus désormais de consolation,

de secours que de la présence de leur général, et de cet air de grandeur d'ame et de sérénité qui brillait dans toute sa personne : il avait en effet un port plein de noblesse et de majesté ; toutes les troupes se reposaient sur cet extérieur imposant ; convaincues que dirigées par son expérience et par ses conseils, elles ne trouveraient rien d'impossible.

Après avoir passé la nuit sur la flotte, César se préparait à partir au point du jour, lorsqu'il vit paraître ceux de ses vaisseaux dont il était le plus en peine, que le hasard faisait aborder à cette côte. Il débarque donc aussitôt tous les siens, leur ordonnant d'attendre en armes sur le rivage ceux qui allaient arriver. Dès qu'ils eurent mouillé dans le port, avec les troupes tant de cavalerie que d'infanterie qu'ils avaient transportées, il retourne à Mahadia ; et après y avoir établi son camp, il en partit à la tête de trente cohortes pour aller chercher des vivres. On jugea d'après toutes ces circonstances, que le dessein de César lorsqu'il s'absenta de son camp, avait été de venir secrètement avec sa flotte au-devant de ceux de ses vaisseaux de transport qui s'étaient égarés, de peur qu'ils ne rencontrassent les forces navales de l'ennemi ; il n'avait pas voulu, comme on le vit, que les troupes qu'il avait laissées à la garde

des retranchemens , fussent instruites de son départ , dans la crainte qu'elles ne perdissent courage , en comparant leur petit nombre à celui de tant d'adversaires.

César n'était encore qu'à une lieue environ de son camp , lorsque ses espions et ses coureurs vinrent lui annoncer que l'ennemi approchait ; en effet on vit s'élever au moment même un grand nuage de poussière. Il rallie de suite tous ses cavaliers et ses archers , qui étaient alors en assez petit nombre ; et ordonnant à ses légions de se ranger en bataille et de le suivre lentement , il les précède avec quelques gens armés. D'aussi loin qu'il aperçoit l'ennemi , il fait mettre le casque en tête à ses soldats , et se prépare au combat. Il n'avait en tout que trente cohortes , un petit nombre d'archers et quatre cents chevaux.

Cependant les ennemis commandés par Labiénus et les deux Placidius se rangent sur un front fort étendu , composé , non de fantassins , mais de cavalerie , mêlée de Numides armés à la légère et d'hommes de trait. Ce front était d'ailleurs si serré , que de loin les troupes de César le prirent pour de l'infanterie : du reste , de forts escadrons de cavalerie couvraient les deux ailes. Notre général , vu le petit nombre de ses troupes , fut contraint de ranger son infanterie sur une

seule ligne ; il plaça ses archers en avant , et distribua sur les deux ailes ses cavaliers , auxquels surtout il recommanda de prendre leurs mesures pour ne pas se laisser envelopper par la nombreuse cavalerie des ennemis : car il croyait aller combattre contre des piétons.

De part et d'autre chacun attendait ; et César se tenait immobile , persuadé qu'avec son peu de monde contre de si grandes forces , il avait plus besoin d'adresse que de vigueur d'exécution pour se tirer d'affaire , lorsque tout-à-coup la cavalerie ennemie commence à s'étendre et à déployer son front , embrassant les collines afin d'affaiblir les nôtres , et se préparant à les envelopper. La cavalerie de César ne se soutenait qu'avec peine contre cette multitude. Cependant notre centre se mettait en mouvement pour l'attaquer , quand la cavalerie ennemie entremêlée de l'infanterie légère des Numides , partit du milieu de sa ligne , et vint décocher ses javelots sur nos légions. Alors celles-ci la chargeant , elle se retira ; mais l'infanterie résista , et la cavalerie revint de suite à toute bride sur ses pas pour la secourir.

Dans cette nouvelle manière de combattre , César s'aperçut que les siens , en se précipitant sur l'ennemi , rompaient leur ordre de

bataille, et qu'étant à pied, et voulant poursuivre la cavalerie de Labiénus, ils présentaient le flanc aux fantassins numides, qui ne manquaient pas de les accabler de traits, tandis que les cavaliers ennemis évitaient facilement par leur vitesse les javelots des nôtres; il fit donc publier dans tous les rangs une défense aux soldats de s'éloigner de plus de quatre pieds de leurs drapeaux. La cavalerie de nos adversaires pleine de confiance dans son grand nombre, s'efforce cependant d'envelopper celle de César, qui peu nombreuse, lasse d'avoir tant d'ennemis en tête, et voyant la plus grande partie de ses chevaux blessée, commence à battre en retraite; l'ennemi ne la presse que plus vivement. Ainsi nos légions se trouvant bientôt investies de tous côtés, les troupes de César se virent forcées de se mettre en peloton, et de combattre fort à l'étroit.

Cependant Labiénus parcourt à cheval et tête nue les premiers rangs; tantôt il excite les siens, tantôt s'adressant aux légionnaires de César : « Comment donc, s'écriait-il, soldats « novices, vous montrez bien de l'audace !
« cet homme vous a-t-il aussi séduits par ses
« beaux discours ? Certes il vous a engagés là
« dans un mauvais pas : j'ai pitié de vous. »
Alors un des nôtres prenant la parole : « Je

« ne suis point un soldat novice , lui répond-il ;
« mais un vétéran de la dixième légion. Je
« n'en reconnais point les drapeaux , réplique
« Labiénus. Vois à l'instant même qui je suis ,
« reprend le légionnaire. » En même temps
il ôte son casque pour se faire connaître , et
lui lance avec tant de vigueur son javelot ,
qu'il s'enfonce bien avant dans le poitrail de
son cheval. « Juge à présent , Labiénus , lui
« dit-il, si ce coup ne part pas de la main d'un
« soldat de la dixième légion. » Cette hardiesse
ne rassurait cependant point les autres ; ceux
des nouvelles recrues , tous les yeux sur César ,
n'étaient attentifs qu'à éviter les traits de
l'ennemi.

Notre général pénétrant le dessein de Labiénus , ordonne à son armée de s'étendre sur un très-grand front , et aux cohortes de faire chacune un quart de conversion , afin qu'elles pussent charger l'une après l'autre. Par ce moyen il rompt l'ennemi , et partage son corps de bataille en deux ailes ; ensuite attaquant avec cavaliers et fantassins une de ces ailes séparée de l'autre , il l'accable de traits , et la met en déroute ; mais sans la poursuivre plus loin , dans la crainte de quelque embuscade , il se retira vers les siens : l'autre partie de la cavalerie et de l'infanterie de César en fit autant. Après cet exploit ,

voyant l'ennemi en fuite et accablé de blessures, il regagna ses lignes dans le même ordre de bataille.

Sur ces entrefaites M. Pétréius et Cn. Pison arrivent avec onze cents chevaux numides tous d'élite, et un assez bon nombre d'infanterie légère qu'ils amenaient au secours de Labiénus. Ce renfort rassure l'ennemi; il reprend courage : sa cavalerie retournant bride, vient prendre en queue nos légions qui se retiraient, et cherche à les empêcher de rejoindre leur camp. A cette vue César revient aussi à la charge, et recommence le combat au milieu de la plaine. Mais comme l'ennemi continuait toujours la même manœuvre, se bornant à de simples escarmouches sans jamais en venir aux mains; que notre cavalerie se trouvait d'ailleurs hors d'état de le poursuivre, parce que les chevaux, peu nombreux, encore fatigués de la mer, et accablés de soif, de fatigue et de blessures, ne pouvaient fournir une longue course, et que le jour tirait vers sa fin, César ordonne à sa cavalerie et à son infanterie de charger tous ensemble, et de ne quitter l'ennemi qu'après l'avoir chassé au-delà des collines les plus lointaines, et s'en être rendus maîtres. Il donna donc le signal; et dans le moment où nos adversaires ne lançaient plus leurs traits que languissamment et avec mollesse,

il détache contre eux ses cohortes et ses escadrons : dans un moment ils leur firent sans peine abandonner le terrain et les poussèrent jusqu'au-delà des collines, où trouvant un poste convenable, ils s'y arrêterent quelques instans pour reprendre haleine : puis ils retournèrent tranquillement dans le même ordre vers le camp ; quant aux ennemis, après avoir essuyé une grande perte, ils se retirèrent enfin dans leurs retranchemens.

Depuis ce combat, plusieurs déserteurs ennemis de toute espèce vinrent se rendre au camp de César ; on fit en outre prisonniers divers cavaliers et piétons, qui nous apprirent le dessein des ennemis ; c'était d'étonner nos nouveaux soldats, et même nos vétérans qui étaient en petit nombre, par une tactique extraordinaire et inconnue, et de les tailler en pièces après les avoir enveloppés avec leur cavalerie, à l'exemple de Curion et de son armée ; Labiénus, suivant le rapport des captifs, avait assuré dans le conseil, qu'il nous chargerait tant de fois et avec tant de troupes, que fatigués à force de massacres et de victoires, nous succomberions au sein même du triomphe. Or, il se fiait beaucoup sur le grand nombre de ses troupes ; premièrement parce qu'il avait appris qu'à Rome la discorde régnait parmi les légions des vété-

rans, et qu'elles ne voulaient point passer en Afrique; il comptait en second lieu sur la fidélité de ses soldats, qu'il avait su s'attacher depuis trois ans qu'ils étaient accoutumés à vivre dans ce pays; enfin il se voyait soutenu par des troupes nombreuses de cavalerie et d'infanterie numide armée à la légère. Il avait encore un grand nombre de cavaliers allemands et gaulois, ramassés des débris de Pharsale, et qu'il avait amenés avec lui de Brindes; sans citer tous les hommes de couleur ainsi que les affranchis et les esclaves enrôlés dans le pays, lesquels il avait armés, et instruits à conduire les chevaux au moyen de la bride. Joignez à ces forces les troupes du roi Juba, cent vingt éléphants, une cavalerie innombrable, des légions composées d'individus de toute espèce et qui montaient à plus de douze mille hommes. Plein d'espérance et enflammé d'audace, se voyant à la tête de seize cents chevaux allemands et gaulois, de huit mille Numides qui ne se servaient point de mors, de onze cents autres cavaliers que lui avait amenés Pétréius, de quatre fois autant d'infanterie, de troupes armées à la légère et d'un grand nombre d'archers et de frondeurs tant à pied qu'à cheval, Labiénus attaqua César en rase campagne, le quatre janvier, trois jours après son débarquement en

Afrique ; et l'on combattit depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Pétréius blessé grièvement, se retira du champ de bataille.

Cependant César ayant fortifié son camp, avec plus de soin, doubla la garde des forts et fit tirer deux retranchemens, l'un depuis la ville de Mabadia jusqu'à la mer, l'autre depuis son camp également jusqu'au rivage, afin de pouvoir aisément communiquer de l'un à l'autre, et recevoir sans risque le secours qui lui viendrait. On transporte aussi dans ses fortifications les armes et les machines qui étaient sur ses vaisseaux, on arme une partie des matelots et des rameurs qui montaient les navires gaulois et rhodiens, et on les fait venir au camp, afin de voir si à l'exemple de l'ennemi, César ne pourrait pas entremêler de l'infanterie légère parmi ses cavaliers ; on tira des vaisseaux de Syrie et de Palestine grand nombre d'archers de tout genre, qui contribuèrent à grossir l'armée. Car on disait que Scipion devait arriver sous trois jours, et joindre aux troupes de Labiénus et de Pétréius les siennes qui consistaient en huit légions et quatre mille chevaux. En conséquence César fit dresser des forges, fabriquer quantité de flèches et de dards, fonder des balles et préparer des picux ; il

envoya en Sicile pour en tirer du fer, du plomb, des claies et du bois propre à construire des béliers, parce qu'il n'y en avait point en Afrique. Il remarqua également qu'il ne pourrait avoir de blé du pays, et qu'il serait contraint d'en faire venir de dehors, parce que l'année précédente les ennemis avaient enrôlé tous les laboureurs, et que par suite de cet enrôlement, il ne s'était point fait de moisson; ajoutons qu'ils avaient eu soin de faire transporter de toute l'Afrique dans quelques villes fortes le peu qu'il s'y en était trouvé, et qu'à la réserve d'un petit nombre de places où ils entretenaient garnison, ils avaient détruit et saccagé toutes les autres, ravagé et désolé la campagne, et réduit les habitants à se transporter dans les lieux fortifiés qui leur restaient.

La nécessité le pressant, il fit si bien à force de prières et de caresses, qu'il tira un peu de blé de quelques particuliers; et il le ménageait avec grand soin. Il visitait aussi tous les jours ses travaux avec la plus scrupuleuse exactitude, et faisait monter alternativement la garde à ses cohortes, à cause de la multitude des ennemis. Labiénus fit transporter sur des chariots dans Adrumète, ses blessés qui étaient en très-grand nombre. Cependant, incertains du lieu où était campé

César, ses vaisseaux de charge erraient à l'aventure, et les chaloupes les ayant attaqués l'un après l'autre, les avaient ou pris ou brûlés. Instruit de ce malheur, César fit croiser sa flotte autour des îles et des ports pour la sûreté de ses convois.

M. Caton qui commandait dans Utique, ne cessait cependant de solliciter et de gourmander en ces termes Cn. Pompée le fils. « Votre
« père, lui disait-il, à votre âge, voyant la
« république opprimée par l'audace des mau-
« vais citoyens, les gens de bien mis à mort
« ou proserits de la patrie et de Rome; animé
« par son grand courage et par son amour pour
« la gloire, quoique simple particulier et en-
« core très-jeune, osa rallier les débris de
« l'armée paternelle, avec lesquels il affran-
« chit de l'esclavage Rome et l'Italie qui gé-
« missaient et paraissaient comme anéanties
« sous le joug des tyrans; il reconquit en-
« suite par les armes avec une promptitude
« merveilleuse la Sicile, l'Afrique, la Numidie
« et la Mauritanie. Par-là il acquit chez tous
« les peuples cette haute réputation dont il a
« joui, et mérita les honneurs du triomphe
« presque au sortir de l'enfance, et n'ayant
« que le titre de chevalier romain. Et pour-
« tant lorsqu'il prit en main les rênes de la
« république, il n'avait à soutenir, ni l'écla-

« tante renommée de son père, ni la gloire
« dont s'étaient couverts ses ancêtres, il n'a-
« vait point encore un grand nom ni de
« grandes alliances. Vous au contraire qui avez
« hérité des honneurs et de la réputation de
« votre père, et qui par vous-même ne man-
« quez ni de courage ni de grandeur d'ame ,
« ne ferez-vous aucun effort ? N'irez-vous
« point trouver les amis de l'auteur de vos
« jours pour les solliciter d'entreprendre votre
« défense, celle de la république et de tous
« les citoyens vertueux ? »

Animé par ces discours sortis de la bouche d'un homme si grave, ce jeune homme prend trente vaisseaux de toute espèce, parmi lesquels il y en avait peu qui fussent armés en guerre, part d'Utique pour la Mauritanie, entre dans le royaume de Bogud avec une troupe de deux mille hommes, tant libres qu'esclaves, armés ou désarmés en partie, et s'approche de la ville d'*Ascurum*, où le roi tenait garnison. A son arrivée, les habitans le laissèrent d'abord approcher jusqu'aux portes; ensuite faisant une sortie, ils le mirent en désordre, et le contraignirent de regagner la mer et ses vaisseaux. Après cet échec, il partit sans reparaitre depuis sur sur cette côte, et prit avec sa flotte la route des îles Baléares.

De son côté, Scipion après avoir mis une forte garnison dans Utique, vint avec les troupes dont on a parlé, camper d'abord près d'Adrumète; ensuite au bout de quelques jours, partant de nuit, il alla joindre l'armée de Labiénus et de Pétréius : après leur réunion, ils campèrent ensemble ainsi que toutes leurs forces, à une lieue environ de cette place. Cependant leurs cavaliers se répandent autour des retranchemens de César et enlèvent ceux qui en sortent pour aller au fourrage ou pour faire de l'eau. Par-là ils obligent nos troupes à rester dans leur camp; ce qui bientôt y mit la disette : car il n'avait point encore reçu de convois de Sicile ni de Sardaigne, et par suite de la mauvaise saison l'on ne pouvait sans péril se mettre en mer; et César n'avait pas plus de deux lieues de tour où il pût s'étendre pour fourrager, circonstance qui augmentait l'embarras de sa position. Dans cette extrémité, les vétérans et les cavaliers qui avaient long-temps fait la guerre sur terre et sur mer, et s'étaient souvent trouvés en butte à une pareille famine, ramassaient au bord de la mer de l'algue qu'ils lavaient dans de l'eau douce, et ils en nourrissaient leurs chevaux.

Cependant instruit des obstacles qu'éprouvait César, et du petit nombre de ses trou-

pes, le roi Juba ne crut point devoir lui donner le temps de se remettre et d'augmenter ses forces. En conséquence, il sort de ses états avec une cavalerie et une infanterie considérables, et marche au secours de ses alliés. D'un autre côté, P. Sitius et le roi Bogud apprenant son départ, réunissent leurs drapeaux, entrent dans son pays, assiègent Constantine, la plus riche de ses villes, et l'emportent au bout de quelques jours, ainsi que deux autres places de la Gétulie. Ils avaient offert aux habitans de ces deux dernières la liberté de sortir en leur livrant leurs villes; mais sur leur refus, on les prit d'assaut, et tout fut passé au fil de l'épée. De là ils allèrent dévaster la campagne et désoler les villes. Averti de ces ravages au moment où il était près de joindre Scipion et les autres chefs confédérés, Juba tint conseil, et jugea plus convenable d'aller au secours de son propre pays, que de courir les risques d'en être chassé, sans pouvoir peut-être réussir à porter assistance aux autres. Craignant donc pour lui-même et pour ses propres foyers, il se retire une seconde fois, et en vient jusqu'à emmener avec lui les troupes qu'il avait envoyées à Scipion, lui laissant seulement trente éléphans; de là il part au secours de ses frontières et de ses places.

Informé que dans le pays on doutait de son arrivée, et que personne ne le croyait à la tête de ses troupes, qu'on supposait n'être venues en Afrique qu'avec un de ses lieutenans, César envoie partout des courriers et des lettres, pour avertir les villes de sa venue. Alors plusieurs personnes distinguées de la province, abandonnant leurs demeures, vinrent le trouver dans son camp, et lui firent le tableau de la conduite indigne et de la cruauté de ses ennemis. Jusqu'alors il s'était tenu tranquille dans ses retranchemens; mais touché de leurs larmes et de leurs plaintes, il résolut de se mettre en campagne, dès le retour du beau temps, et lorsque toutes ses forces seraient rassemblées. En conséquence, il écrivit de suite en Sicile à Rabirius Postumus et Alliénus, auxquels il dépêcha ses lettres par une barque légère, leur mandant que sans délai, et sans penser à s'excuser sur la mauvaise saison ou sur les vents contraires, ils lui envoyassent le reste de ses troupes; sinon c'en était fait de l'Afrique: ses ennemis la détruisaient de fond en comble; que si l'on n'y apportait un prompt remède, il n'y resterait pas une maison où l'on pût se retirer, et que rien n'échapperait à la fureur et aux atrocités qu'y commettaient ceux du parti contraire. Il avait tant d'impatience et d'empressement de voir

arriver le secours qu'il demandait, que dès le lendemain du départ de ses lettres et de ses courriers pour la Sicile, il se plaignait du retardement de sa flotte et de son armée; et que nuit et jour il avait les yeux et l'esprit tournés vers la mer: ce qui ne doit pas paraître surprenant, puisqu'il voyait en sa présence brûler les villages, ravager les terres, détruire le bétail, ruiner et désoler les châteaux et les villes, mettre à mort ou charger de chaînes les principaux du pays, et emmener leurs enfans en servitude sous le nom d'otages, sans que le petit nombre de ses troupes lui permit de secourir tant de malheureux qui imploraient sa protection. Il s'occupait cependant à faire travailler ses soldats, à se bien retrancher, à élever des tours et des forts, et à pousser des digues jusqu'à la mer.

De son côté, Scipion usa de ce moyen pour dresser ses éléphans. Partageant son armée en deux corps, l'un composé de ses frondeurs était opposé aux éléphans, comme représentant l'ennemi, et il leur lançait de petites pierres; l'autre se tenait rangé en bataille derrière ces animaux, afin que quand l'ennemi leur jetterait des pierres, et qu'ils voudraient tourner face pour s'enfuir, ses troupes les contraignissent toujours en les

chargeant de pierres à retourner contre l'ennemi ; ce qu'ils n'exécutaient qu'avec peine et lenteur : car ce quadrupède pesant et grossier, même après plusieurs années d'instruction et de pratique, est dans un combat également capable de nuire à l'ami comme à l'ennemi.

Tandis que près de Mahadia ces événemens avaient lieu entre les généraux des deux armées, C. Virgilius Prétorius commandant à Thapse ville maritime, ayant aperçu quelques-uns des vaisseaux qui portaient les troupes de notre chef, flotter au hasard, incertains de la position qu'il avait prise, pour profiter de la circonstance, remplit de soldats et d'archers un de ses vaisseaux de charge, y joint quelques chaloupes, et se met à poursuivre la flotte dispersée de César. Déjà il venait d'attaquer plusieurs navires, qui l'avaient repoussé et chassé ; cependant il ne cessait de les poursuivre : lorsque le sort lui en fit rencontrer un où se trouvaient deux jeunes Espagnols nommés Titius, qui étaient tribuns de la cinquième légion, et dont César avait fait le père sénateur. Ils avaient avec eux T. Saliénus centurion de la même légion, lequel après avoir soulevé la garnison de Messine contre M. Messala lieutenant de César, s'était rendu coupable envers lui des discours les

plus séditioneux : il avait même fait arrêter et garder l'or et les ornemens destinés au triomphe de notre général ; aussi craignait-il de tomber entre ses mains. Convaincu donc par sa propre conscience des châtimens qu'il méritait , il persuade aux deux jeunes gens de se remettre sans balancer au pouvoir de Virgilius. Celui-ci les envoie de suite à Scipion , qui les ayant livrés à ses satellites , les fit mourir trois jours après. On dit que l'ainé des Titius demanda aux centurions qui le conduisaient au supplice , d'être exécuté avant son frère : ils lui accordèrent facilement cette grace.

Cependant les cavaliers de garde à la tête des deux camps , étaient tous les jours aux prises : il se donnait entre eux de légers combats ; et quelquefois aussi la cavalerie allemande et gauloise de Labiénus faisant trêve avec celle de César , les soldats s'entretenaient familièrement ensemble. Labiénus sur ces entrefaites, soutenu d'une partie de ses cavaliers, essaya d'assiéger et d'emporter d'assaut la ville de Lébéda , où Saserna commandait avec trois cohortes. Mais cette place étant bien fortifiée et abondamment pourvue de machines de guerre , on la défendit sans peine et sans péril. Comme la cavalerie revenait souvent à la charge , et qu'un jour un fort esca-

dron ennemi était venu attaquer la porte , un scorpion lancé avec adresse atteignit l'officier qui commandait cette troupe , et le renversa ; les autres frappés de terreur s'enfuirent aussitôt vers leur camp , et n'osèrent plus rien entreprendre contre Lébéda.

D'un autre côté, Scipion rangeait presque tous les jours son armée en bataille environ à trois cents pas environ de son camp, y restait la plus grande partie du jour et rentrait sur le soir dans ses retranchemens. Comme il réitéra plusieurs fois une telle manœuvre , sans que qui que ce fût sortît du camp de César, et s'approchât plus près de lui ; cette patience et cette tranquillité lui inspirèrent un si profond mépris pour notre général et ses troupes , qu'il osa s'avancer avec tous les siens , faisant marcher en première ligne trente éléphans chargés de tours , et donnant le plus grand front qu'il put à ses cavaliers et à ses fantassins qui étaient fort nombreux : ce fut ainsi qu'il s'arrêta dans la plaine à une légère distance de nos retranchemens.

Alors César envoie donner ordre à ceux de ses soldats sortis du camp pour fourrager , faire du bois , ou chercher ce qui pouvait être nécessaire aux fortifications , de rentrer dans les lignes les uns après les autres sans bruit et sans confusion , et de s'y tenir immo-

biles à leur poste : en même temps il commande à sa cavalerie qui avait été de garde, de reprendre le terrain qu'elle occupait peu auparavant, de n'en point sortir que l'ennemi ne lui eût lancé quelques traits; et dans le cas où il s'approcherait davantage, de se replier sur le camp dans le meilleur ordre qu'il lui serait possible. Il enjoignit également au reste de ses cavaliers de se tenir prêts à marcher, chacun dans son quartier. Et de tels ordres, il n'avait pas besoin pour les donner de se transporter sur le rempart, afin de reconnaître par lui-même les mouvemens de l'ennemi; mais comme son expérience militaire était consommée, sans sortir de sa tente, il les faisait porter par ses officiers et ses coureurs. Car il était persuadé que ses adversaires, malgré leur confiance dans leur multitude, se souviendraient qu'il les avait souvent battus et mis en fuite, leur avait accordé la vie et pardonné; et qu'en se rappelant ainsi et leur faiblesse et leurs crimes, ils ne compteraient jamais assez sur la victoire pour oser attaquer son camp. D'ailleurs il savait que son nom seul et sa réputation suffisaient pour intimider la plus grande partie de l'armée ennemie. De plus son camp était très-bien retranché; son rempart fort haut et son fossé fort profond; ses dehors si bien garnis de

chausse-trappes, qu'ils se défendaient d'eux-mêmes. Il avait enfin force provisions de scorpions, de machines, de dards, de traits et de toutes sortes d'armes propres à une vigoureuse résistance, qui suppléaient à son peu de monde, et à l'inexpérience de ses troupes. S'il paraissait timide et retenu, ce n'était point qu'il redoutât l'ennemi : s'il ne se présentait point en bataille, ce n'était pas qu'il doutât du succès, bien que ses troupes fussent peu nombreuses et sans expérience; mais il regardait comme très-important d'apprécier de quelle nature pouvait être la victoire; et il lui paraissait honteux après tant d'exploits éclatans, d'armées formidables anéanties, et de triomphes signalés, qu'on pût s'imaginer qu'il n'eût pu réussir à soumettre un reste d'ennemis vaincus, sans qu'il lui en eût coûté du sang. Il avait donc résolu de souffrir leurs bravades, jusqu'au moment où un second convoi lui apporterait quelque partie de ses vieilles légions.

Cependant Scipion, après être resté quelque temps en bataille dans la plaine, comme on l'a dit, de manière à paraître avoir méprisé César, fait rentrer lentement ses troupes dans son camp, les assemble, et leur adresse un discours sur la terreur qu'il nous a inspirée, et sur le découragement des nôtres. Après

les avoir exhortées à bien faire, il leur promet dans peu une victoire complète. César fait retourner ses soldats au travail, et sous prétexte du besoin qu'on avait de fortifier le camp, il ne laisse pas un moment de relâche à ses nouvelles recrues, afin de les endurcir à la fatigue. Cependant les Numides et les Gétules de l'armée de Scipion désertaient tous les jours : les uns se retiraient dans leur pays; les autres venaient en foule se rendre au camp de César, par suite des obligations qu'eux et leurs ancêtres avaient à C. Marius, dont on disait César allié. Parmi eux, il choisit les plus considérables d'entre les Gétules, qu'il renvoya dans leur patrie avec des lettres pour les principaux de leurs villes, par lesquelles il les exhortait à lever des troupes pour se défendre eux et leurs concitoyens, et à ne plus obéir aux ordres de ses ennemis.

Tandis que de tels événemens ont lieu près de Mahadia, il vint à César des ambassadeurs d'*Acilla*, cité libre, et de plusieurs autres endroits, pour l'assurer qu'ils étaient prêts à exécuter ce qu'il ordonnerait : ils lui demandèrent seulement des garnisons, afin de pouvoir se conformer à ses instructions plus sûrement et sans péril : ils ajoutèrent qu'alors pour le bien de la cause commune, ils lui fourniraient du blé et tout ce qui était en

leur pouvoir. César leur accorde sans peine ce qu'ils souhaitent, leur donne des troupes, et enjoint à C. Messius, qui avait été édile, de partir pour *Acilla*. Considius Longus qui commandait dans Adrumète avec deux légions et sept cents chevaux, en ayant eu connaissance, laisse une partie de sa garnison dans sa place, et suivi de huit cohortes marche en diligence sur *Acilla*; mais Messius l'avait prévenu, et s'en était rendu maître le premier lui et les siennes. En approchant de la ville, Considius s'aperçut que les troupes de César y avaient pénétré; ne voulant point tenter l'attaque à ses risques, il retourna dans Adrumète, sans avoir osé rien entreprendre malgré ses forces. Peu de jours après, Labiénus lui ayant envoyé de la cavalerie, il reprit le siège de cette place.

Cependant C. Sallustius Crispus, que César avait fait partir quelques jours auparavant avec une flotte, aborde à l'île Cercare. A son arrivée, C. Décimius, ancien questeur, et qui soutenu d'une forte garnison composée de ses domestiques, était chargé de pourvoir dans cette île aux convois de l'armée ennemie, monte sur un petit vaisseau de rencontre, et prend la fuite. Sallustius fut reçu par les insulaires en qualité de préteur; ayant trouvé du blé en abondance dans cette île, il en remplit des vaisseaux de charge dont ce port était plus que suffisam-

ment pourvu , et les envoya au camp de César. D'une autre part , le proconsul Alliénius ayant embarqué à Lilybée sur des navires de transport la treizième et la quatorzième légion , avec huit cents chevaux gaulois , et mille frondeurs ou archers , fit partir ce second convoi vers César en Afrique ; cette flotte profitant d'un vent favorable , arrive à bon port au bout de quatre jours à Mahadia , où César était campé. Il ressentit donc doublement de la joie de ce nouveau secours de troupes et de vivres , qui ranima l'ardeur de ses soldats , en les délivrant de la crainte de tomber dans la disette. On débarque les légions et la cavalerie ; et pour leur laisser le temps de se remettre des fatigues de la navigation , on les distribue dans les forts et les retranchemens.

Scipion et ses partisans ne pouvaient que témoigner leur surprise de cette conduite : ils se demandaient entre eux , comment ce même César , le premier d'ordinaire pour l'attaque , était si changé tout-à-coup ; et ils le soupçonnaient d'agir ainsi non sans de grands motifs. Inquiets et alarmés de le voir si tranquille , ils détachèrent deux Gétules qu'ils croyaient leur être entièrement dévoués ; leur promettant de magnifiques récompenses , et les envoyant comme déserteurs épier ce qui se passait dans son camp. Admis en sa présence ,

ils demandèrent qu'il leur fût permis de parler sans péril. L'ayant obtenu, « Il y a long-temps, « général, dirent-ils, qu'attachés à Marius et « presque tous citoyens romains de la qua- « trième et de la sixième légion, nous avons « eu le désir de passer dans votre camp; mais « jusqu'à ce jour nous n'avons pu le faire sans « péril, veillés comme nous l'étions de si près « par la cavalerie numide : maintenant que « l'occasion s'en présente et que nous pouvons « suivre notre penchant, apprenez que Sci- « pion nous envoie auprès de vous en qualité « d'espions, pour examiner si à la tête de votre « camp et devant les portes de vos retran- « chemens, il n'y a point quelques fosses se- « crètes, quelque piège tendu à ses éléphans; « nous sommes chargés d'éclairer vos desseins « contre ces animaux, et de pénétrer votre « plan de bataille, afin de lui en rendre « compte. » César leur donnant des éloges, les prit à son service, et les fit conduire au quartier des transfuges. L'événement confirma bientôt leur rapport : car, dès le lendemain, plusieurs soldats des légions dont ces Gétules avaient parlé, quittèrent le camp de Scipion pour se rendre dans celui de César.

Voilà ce qui se passait près de Mahadia, lorsque M. Caton, gouverneur d'Utique, fai-
sant sans cesse des levées d'affranchis, d'Afri-

cains, d'esclaves en un mot, et d'individus de toute espèce, dès qu'ils étaient en âge de porter les armes, les envoyait de suite au camp de Scipion. Sur ces entrefaites, des députés de Cairôan, ville où les marchands italiens et les laboureurs avaient déposé trois cent mille boisseaux de froment, vinrent trouver César, et lui donner avis de ce dépôt; ils le prièrent en même temps de leur envoyer garnison, tant pour le garder que pour conserver le reste de leurs biens. Notre chef les remerciant de ces bonnes dispositions, promit de leur envoyer des troupes dans peu de temps, et les fit partir pour leur province, après les avoir exhortés à lui rester fidèles. Dans ces circonstances, P. Silius entra dans la Numidie avec des troupes; et mettant le siège devant un château fort situé sur une montagne, où Juba avait fait porter des vivres et toutes les autres provisions nécessaires pour la campagne, il l'emporta d'assaut.

Après s'être renforcé de deux légions de vétérans, ainsi que de la cavalerie et des troupes armées à la légère que lui avait amenées le second convoi, César renvoya sur-le-champ six vaisseaux de transport à Lilybée, pour en faire venir le reste de ses troupes. Après avoir donné ordre le 27 de janvier vers six heures du soir, à tous ses coureurs et autres

bas officiers, de se tenir prêts à le suivre, il part en personne vers minuit avec toutes ses légions, sans que personne fût averti de son dessein, ou même en eût aucun soupçon, et marche droit à Mahadia, ville où il avait mis garnison, et qui la première s'était déclarée en sa faveur. De là, tirant sur la gauche de son camp, et suivant une pente douce, il arrive avec ses légions sur le bord de la mer, dans une plaine admirable, de quinze milles d'étendue, bordée d'une chaîne de montagnes peu élevées; lesquelles partant de la côte, formaient en ce lieu une espèce d'amphithéâtre. De ces monts on voyait saillir quelques collines assez hautes, sur lesquelles on avait anciennement bâti des tours, avec des points d'observation, d'où l'on pouvait découvrir tous les endroits environnans. Scipion s'étant rendu maître de la dernière de ces collines, y avait mis garnison.

Arrivé au sommet de cette chaîne de montagnes, César commence à faire élever sur chacune de ces collines des tours et des forteresses; ce qui fut exécuté en moins d'une demi-heure. Mais en s'approchant de la dernière, et de la tour la plus voisine du camp ennemi, où se tenait, comme je l'ai dit, une garde de Numides, il s'arrêta un moment; reconnaissant le terrain, il poste toute sa cavalerie de ma-

nière à pouvoir couvrir ses travailleurs : ensuite il distribue l'ouvrage entre ses légionnaires, et fait ouvrir une tranchée au travers de la montagne, depuis l'endroit où il était, jusqu'à son point de départ. A cette vue, Scipion et Labiénus tirent toute leur cavalerie de leur camp, la rangent en bataille, avancent environ un mille, et placent leur infanterie sur une seconde ligne à quatre cents pas environ de leurs retranchemens.

César n'en continue pas moins d'encourager les siens au travail, sans s'inquiéter du mouvement de ses adversaires. Mais quand il vit qu'ils n'étaient plus qu'à quinze cents pas de ses fortifications, persuadé qu'ils ne marchaient à lui que pour empêcher les travaux de ses troupes, et les contraindre à y renoncer; comprenant de plus la nécessité où il se trouvait d'en retirer ses légions, il ordonne à un escadron de cavalerie espagnole de gagner promptement la hauteur voisine, d'en débusquer la garnison ennemie, et de s'en rendre maître; il le fait soutenir par quelque infanterie légère. Ceux-ci attaquant les Numides, en font plusieurs prisonniers, dispersent le reste, en blessent quelques-uns, et s'emparent de ce poste. A cette vue, Labiénus pour secourir plus promptement les siens, tire presque toute la cavalerie de son aile

droite, et vient de suite soutenir les fuyards. De son côté, César le voyant éloigné de son corps de bataille, détache toute la cavalerie de son aile gauche pour le couper.

Dans la plaine, théâtre du combat, était située une maison de campagne très-étendue, flanquée de quatre tours, qui empêchait Labiénus de voir le mouvement de notre cavalerie : aussi n'aperçut-il nos troupes, que lorsqu'il en fut informé par le carnage qu'elles faisaient à son arrière-garde : ce qui répandit une si grande terreur parmi ses cavaliers numides qu'ils s'enfuirent droit au camp. Les Gaulois et les Allemands qui restaient, pris en queue et enveloppés des hauteurs, sont entièrement massacrés, malgré leur vigoureuse résistance. Les légions de Scipion rangées en bataille à la tête de son camp, témoins de cet échec, aveuglées par la crainte et par la frayeur, rentrèrent en foule dans leurs retranchemens. Après l'action, César qui venait de chasser Scipion et ses troupes de la plaine et des hauteurs, et de les forcer à se renfermer dans leur camp, fit sonner la retraite, et rentrer toute sa cavalerie. La plaine libre et vide d'ennemis, il ne put voir sans surprise les cadavres des Gaulois et des Allemands tués dans ce combat ; les uns avaient suivi Labiénus au sortir des

Gaules ; les présens et les promesses avaient engagé les autres à prendre son parti , et plusieurs faits prisonniers lors de la défaite de Curion , avaient obtenu grace de la vie , et voulu signaler leur dévouement sous ce nouveau chef , comme sous le premier. Leurs corps d'une grandeur et d'une beauté remarquables , étaient diversement percés et étendus pêle-mêle sur le champ de bataille.

Le lendemain de cette action , César tirant ses cohortes des divers postes où il les avait placées , rangea toutes ses troupes en pleine campagne. Scipion au contraire , qui avait essuyé une perte considérable , et dont les morts et les blessés étaient fort nombreux , se tint renfermé dans ses fortifications. En conséquence , César ayant mis son armée en bataille au pied des montagnes , s'approcha lentement de ses retranchemens ; et déjà il n'était pas à plus d'un mille de la ville d'*Uzita* où Scipion tenait garnison , lorsque celui-ci craignant de perdre cette place , d'où il tirait l'eau et les vivres nécessaires pour l'entretien de ses soldats , fit sortir toutes ses troupes , qu'il disposa sur quatre lignes , selon sa tactique habituelle ; ses cavaliers formaient la première ; et il y avait entremêlé ses éléphans armés et chargés de tours. César qui le vit

s'avancer en cet ordre, crut qu'il venait lui livrer bataille; mais Scipion s'arrêta devant la ville, presque au lieu dont on vient de parler, et couvrit son corps de bataille de la place, tandis qu'il déployait à droite et à gauche ses ailes où étaient les éléphants.

Après avoir attendu presque jusqu'au coucher du soleil que Scipion vint à lui, César s'apercevant qu'il se tenait immobile dans son poste, et qu'il était plus disposé à profiter de l'avantage de la position en cas de besoin, qu'à teuter une bataille en rase campagne, ne jugea pas à propos ce jour-là de s'approcher plus de la ville, qu'il savait avoir une forte garnison de Numides, et qui couvrait le centre des ennemis : il comprit d'ailleurs qu'il était difficile d'attaquer la place, en même temps que de soutenir dans un poste désavantageux tout l'effort de deux ailes : ses troupes se trouvant surtout à jeun et sous les armes dès le matin. Il les ramena donc au camp; et dès le lendemain il fit pousser ses fortifications dans la plaine, pour aborder de plus près l'ennemi.

Cependant Considius qui soutenu de huit cohortes de Numides et de Gétules assiégeait *Acilla* où C. Messius commandait avec sa garnison, voyant qu'il perdait un temps inutile, parce que les assiégés avaient souvent

brûlé ses machines et ruiné ses travaux devant la place, n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle du mauvais succès de la cavalerie de Labiénus contre César, qu'après avoir incendié le blé dont son camp était abondamment fourni, gâté le vin, l'huile et le reste des vivres, il lève le siège d'*Acilla*, partage ses troupes avec Scipion, et traversant le royaume de Juba, se retire dans Adrumète.

Sur ces entrefaites, un vaisseau de transport du nombre de ceux qu'Alliénius avait envoyés de Sicile par le second convoi, et qui portait Q. Cominius et L. Ticide chevalier romain, s'étant égaré du reste de la flotte, fut poussé par les vents à Thapse, où Virgilius le prit à l'aide de quelques barques et de quelques bâtimens de charge, et l'envoya au général Scipion. Une galère à trois rangs de rames également du même convoi s'étant trouvée séparée des autres, fut jetée par la tempête à *la Galetta*, où les forces navales de Varus et de M. Octavius la capturèrent. Elle portait un centurion, des soldats vétérans et quelques autres de nouvelles levées; que Varus envoya aussi à Scipion sous bonne escorte, sans leur avoir fait le moindre outrage. Présentés à ce chef lorsqu'il était sur son tribunal, « Je sais, leur dit-il, que ce « n'est pas de vous-mêmes, mais à l'instiga-

« tion et par l'ordre de votre scélérat de gé-
« néral, que vous poursuivez à outrance les
« citoyens et les bons sujets de la république.
« Ainsi puisque la fortune vous a mis en ma
« puissance, si vous êtes dans l'intention de
« faire votre devoir, et de défendre l'état
« avec tous les Romains vertueux, mon dessein
« est non-seulement de vous donner la vie,
« mais même de vous accorder une gratifi-
« cation. Parlez donc, et expliquez-vous. »

Après ce discours, Scipion ne doutant point qu'ils ne dussent lui rendre de grandes actions de grace, leur permit de répondre. Alors un centurion de la quatorzième légion prenant la parole, « Je te remercie, » reprit-il, « Sci-
« pion (car je ne puis t'appeler mon géné-
« ral), de ce qu'étant ton prisonnier par le
« droit de la guerre, tu me promets la vie et
« la liberté; et peut-être profiterais-je de cette
« faveur et de tes offres, si un grand crime
« n'y était attaché. Quoi! je pourrais porter
« les armes contre César mon chef, sous le-
« quel j'ai commandé, et contre ses troupes,
« pour l'honneur et la gloire desquelles je sers
« depuis plus de trente-six ans! Non, je ne
« puis le faire; et je t'exhorte très-fortement
« à changer toi-même de résolution. Car
« pour t'apprendre à qui tu as affaire, si tu
« ne le sais pas encore par ta propre expé-

« rience, choisis celle de tes cohortes sur la-
« quelle tu comptes le plus, et fais-la com-
« battre contre moi : je ne prendrai que dix
« de mes compagnons qui sont ici captifs.
« Alors par les preuves que nous donnerons
« de notre valeur, tu verras ce que tu dois
« attendre de tes troupes. »

Ce centurion ayant ainsi parlé avec le plus grand flegme, contre l'attente de Scipion, irrité, confus d'une réponse aussi ferme, il fait signe à ses centurions, qui le massacrèrent aussitôt en sa présence ; ensuite faisant séparer le reste des vétérans d'avec les nouveaux soldats, « Otez, » dit-il, « de devant mes yeux
« ces pervers noirs de crimes, et engraisés
« du sang des citoyens. » On les emmène de suite, et on les égorge impitoyablement. Quant aux nouveaux soldats, il les fit disperser dans ses troupes. Mais pour Cominius et Tidea, il ne voulut jamais les voir. Touché de ce malheur, César cassa ignominieusement pour leur négligence, et chassa de son armée ceux qu'il avait mis de garde avec des galères devant Thapse pour croiser et pour la sûreté de ses convois.

Presque à la même époque survint parmi ses troupes un accident inouï et presque incroyable ; après le coucher des Pléiades, vers neuf heures du soir, tout-à-coup s'élève un

violent orage mêlé d'une grêle de pierres. Les soldats en souffrirent d'autant plus, que César ne les tenait point sous des tentes, comme les autres généraux, mais qu'en changeant de camp tous les trois ou quatre jours pour s'approcher de l'ennemi, et les occupant sans cesse à se retrancher, il ne leur laissait pas le loisir de respirer. D'ailleurs lors de leur embarquement pour la Sicile, il avait défendu qu'il entrât dans les vaisseaux rien autre chose que la seule personne du soldat avec ses armes, sans permettre qu'on transportât ni ustensiles, ni valets, ni rien de tout ce qui pouvait être d'usage aux troupes; et depuis leur séjour en Afrique, loin d'avoir pu faire la moindre acquisition, le prix exorbitant des vivres les avait réduites à dépenser le peu qu'elles possédaient. Aussi les nôtres étaient-ils si misérables, que bien peu d'entre eux avaient des tentes; les autres s'en étaient construit de petites avec leurs vêtemens, les couvrant de jones et de roseaux; ainsi dans l'occasion présente, accablés de la pluie et de la grêle qui ruinèrent toutes leurs frêles habitations, éteignirent les feux, et corrompirent tous les comestibles; on les voyait courir dispersés à travers le camp au milieu des ténèbres de la nuit, se garantissant la tête de leurs boucliers. Cette même nuit, la pointe des javelots des sol-

Le chef de la cinquième légion parut tout en feu. Cependant instruit de l'escarmouche qui avait eu lieu entre César et Scipion, et sollicité par ce dernier de venir le joindre, le roi Juba laisse Sabura son lieutenant avec une partie de son armée pour agir contre Sitius; et afin de rendre quelque confiance aux troupes de Scipion et d'effrayer celles de César, il sort de ses états, et marche au secours de ses alliés avec trois légions, huit cents hommes de cavalerie réglée qui se servaient de brides, grand nombre de cavaliers numides sans brides, d'infanterie armée à la légère, et trente éléphants. Lorsqu'il eut joint Scipion, il prend ses positions à part avec les siens à une légère distance de ce général. (Avant son arrivée, la terreur s'était répandue dans le camp de César, et nous étions fort inquiets dans l'attente des forces de ce prince; mais à peine les nôtres le virent-ils à portée de nos retranchemens, qu'ils commencèrent à le mépriser, et que toute cette crainte s'évanouit. Ainsi sa présence dissipa cette idée formidable qu'on avait conçue de lui lorsqu'il était absent); du reste il fut aisé de comprendre combien son approche avait relevé le courage et la confiance de Scipion; car dès le lendemain il fait sortir toutes ses troupes, celles du roi et soixante élé-

phans , les range en bataille avec le plus d'apparence qu'il lui fut possible , s'éloigne de ses retranchemens un peu plus que de coutume , et rentre bientôt dans son camp.

De son côté, César voyant que l'ennemi avait à-peu-près reçu tous les secours qu'il attendait, et qu'il ne refuserait plus d'en venir à une action , dirigea sa marche avec toutes ses troupes par les hauteurs , faisant tirer des lignes de communication de l'une à l'autre et bâtir des forts sur chacune ; s'approchant de Scipion de plus en plus à mesure qu'il se rendait maître de quelque poste. Les ennemis comptant sur le grand nombre de leurs troupes, se saisirent d'une colline voisine , et par ce moyen l'empêchèrent d'avancer. Labiénus avait formé le dessein d'occuper la même position ; et comme il en était plus près que César , il y arriva aussi le premier.

Dans cet endroit se trouvait un vallon d'une assez grande latitude , d'une pente roide et escarpée , et rempli de trous considérables : il fallait que notre chef le traversât avant de parvenir à la colline dont il voulait s'emparer. Au-delà du vallon régnait un vieux bois d'oliviers fort touffu. Labiénus par la connaissance qu'il avait des lieux, voyant que pour arriver à la colline, César serait obligé de franchir ce vallon et ce bois , s'y met en em-

buscade avec son infanterie légère , une partie de ses cavaliers , et cache le reste derrière la montagne et les collines , afin qu'attaquant nos légions lorsqu'elles s'y attendraient le moins , sa cavalerie parût en même temps sur la hauteur , et que notre armée prise en tête et en queue , sans pouvoir avancer ni reculer , fût ainsi enveloppée et taillée en pièces. Ignorant le piège , César avait fait prendre les devans à sa cavalerie : quand elle eut atteint le vallon , les troupes de Labiénus , oubliant ou exécutant avec maladresse les ordres qu'elles avaient reçus , ou soit qu'elles craignissent d'être culbutées dans le vallon par la cavalerie , commencèrent à sortir de leur embuscade à la file et chaque soldat l'un après l'autre pour gagner la hauteur. Nos cavaliers se mettent aussitôt à les poursuivre , en tuent un grand nombre , font plusieurs prisonniers , se dirigent de suite vers la hauteur et s'en emparent , après en avoir chassé les troupes qu'y avait postées Labiénus , lequel eut même bien de la peine à s'échapper avec une partie de sa cavalerie.

Après cet exploit de la sienne , César ayant distribué les travaux à ses légions , se retrancha sur la colline dont il venait de s'emparer. Puis , de son camp principal il fit ouvrir au milieu du champ de bataille deux tranchées en face la ville d'*Uzita* située dans la plaine même

entre son camp et celui de Scipion qui était maître de cette place, et les poussa de manière qu'elles embrassaient la droite et la gauche de la ville. Son plan était, lorsqu'il voudrait s'approcher davantage de cette place et l'investir, de couvrir ses côtés par de telles fortifications; il empêchait également la nombreuse cavalerie de son adversaire de l'envelopper et de retarder ses attaques. Il voulait encore par-là faciliter aux habitans de la ville qui désiraient venir se rendre à lui, le moyen de le faire aisément et sans péril; ce qu'ils ne pouvaient auparavant exécuter sans courir les plus grands risques: enfin son intention était de voir si en abordant de plus près l'ennemi, il se déciderait à combattre. Un autre motif qui le guidait encore, c'est que ce terrain étant fort bas, il pourrait y creuser quelques puits: car il se procurait difficilement de l'eau; et il se voyait obligé de la faire venir de loin. Tandis qu'une partie des légions était occupée aux travaux dont je viens de parler, l'autre, rangée en bataille, protégeait les travailleurs, et faisait face à l'ennemi, dont les cavaliers et les fantassins armés à la légère ne cessaient leurs escarmouches.

Sur le soir, César avait retiré ses légions du travail pour les ramener au camp, lorsque Juba, Scipion et Labiénus vinrent fondre sur

nos cavaliers avec toute leur infanterie légère et leur cavalerie. Surprise et poussée par l'effort de tant d'ennemis qui venaient l'attaquer à l'improviste, la nôtre plia un peu; mais nous prîmes bientôt amplement notre revanche: faisant revenir ses légions qui se retiraient au camp, César les mène au secours de sa cavalerie; à leur arrivée celle-ci reprend courage, et tournant bride contre les Barbares acharnés à la poursuite et dispersés çà et là, elle tombe sur eux, en blesse et tue plusieurs, et repousse le reste jusqu'au camp du roi. Si l'action n'eût pas commencé si tard, et s'il ne se fût élevé un vent violent qui nous aveuglait de poussière, Labiénus et Juba tombaient au pouvoir de César, et toute leur cavalerie ainsi que leur infanterie légère auraient été détruites. On ne saurait croire néanmoins combien de soldats de la quatrième et de la sixième légion de Scipion désertèrent et vinrent se rendre dans notre camp, ou se retirèrent de différens côtés comme ils le purent. Plusieurs des cavaliers qui avaient servi sous Curion, ne comptant ni sur Scipion, ni sur ses troupes, passèrent aussi de notre côté.

Au milieu de ces opérations des deux généraux autour d'*Uzita*, la neuvième et la dixième légion embarquées en Sicile sur des navires de charge, étaient sur le point de

mouiller au port de Mahadia , lorsque ayant aperçu les vaisseaux de César à l'ancre dans la rade de Thapse, et craignant de rencontrer la flotte ennemie qu'elles y crurent en embuscade, elles gagnèrent à contre-temps la haute mer ; et après avoir été le jouet des vents, enfin au bout de plusieurs jours , épuisées de faim et de soif, elles arrivèrent au camp de César.

A peine furent-elles débarquées, que notre général plein de ressentiment des exactions et des désordres dont certains individus s'étaient rendus coupables en Italie, profite du plus léger prétexte pour les punir ; et sur ce que C. Aviénus tribun de la dixième légion avait rempli un vaisseau de vivres pour lui, de ses gens, de son train, de son équipage et de ses chevaux, sans lui amener de Sicile un seul soldat ; dès le lendemain prenant place sur son tribunal, et après avoir convoqué tous les tribuns et les centurions de ses légions : « Je voudrais bien, leur dit-il, que cer-
« tains hommes eussent mis fin à leur inso-
« lence et à leurs excès, et qu'ils n'eussent
« pas abusé de ma douceur, de ma modéra-
« tion et de ma patience. Mais puisqu'ils ne
« gardent ni mesures ni règles, afin d'ap-
« prendre aux autres à se mieux conduire, je
« vais sur-le-champ en faire moi-même un

« exemple selon l'ordre de la discipline mili-
« taire. Vous, C. Aviénus, parce qu'en Italie
« vous avez soulevé les soldats du peuple ro-
« main contre la république ; que vous avez
« rançonné les villes municipales ; que vous
« avez été inutile à l'état et à moi ; que vous
« avez fait servir mes vaisseaux à transporter
« ici vos domestiques et vos équipages au
« lieu de mes troupes, et que par-là vous êtes
« cause que la république en manque au be-
« soin ; considérant de tels délits, je vous
« casse honteusement, je vous chasse de
« mon armée, vous enjoignant de partir dès
« ce jour et à l'heure même de l'Afrique.
« Vous, A. Fontéius, tribun militaire, je
« vous réforme comme séditieux et mauvais
« citoyen. Vous, T. Saliénus, M. Tiro et C.
« Clusinas, après avoir obtenu du commande-
« ment parmi mes troupes, non par votre
« courage, mais par pure faveur, puisque
« vous n'avez montré ni valeur dans la guerre,
« ni amour du bien pendant la paix, et que
« vous vous êtes plus appliqués à exciter les
« soldats contre votre général, qu'à faire
« votre devoir avec honneur et modestie, je
« vous déclare indignes d'occuper aucun
« grade sous mes drapeaux ; je vous casse, et
« vous ordonne de vider au plus tôt l'A-
« frique. » Après cet arrêt il les livre à des

centurions , qui les firent embarquer séparément , et sans leur permettre d'emmener avec eux , chacun plus d'un seul valet.

Cependant ceux des Gétules qui étaient venus se rendre au général , et qu'il avait envoyés vers leurs compatriotes chargés de lettres de sa part , arrivent dans leur pays ; le crédit dont ils jouissaient parmi leurs concitoyens les entraîne facilement et achève de les persuader non moins que la réputation de César ; abandonnant le parti de Juba , ils prennent tous les armes , et sans balancer se déclarent contre le roi. Instruit de ce soulèvement , et se voyant par-là engagé dans une triple guerre , Juba fut contraint de tirer des troupes qu'il avait destinées à combattre César , six cohortes pour garder ses frontières contre les Gétules.

De son côté , notre général ayant achevé ses deux lignes , après les avoir poussées jusqu'à *Uzita* , mais hors de la portée du trait , se fortifia aussitôt dans ce poste , garnit la tête de son camp d'un grand nombre de machines de guerre tournées contre la place , avec lesquelles il ne cessait de harceler ses défenseurs , et y conduisit cinq légions qu'il tira de ses anciens retranchemens. Cette disposition donna moyen aux plus distingués et aux plus connus des Gétules du parti ennemi , de chercher à voir et à entretenir ceux

de leurs partisans et de leurs proches qui tenaient pour Scipion. César n'ignorait pas de quels avantages pouvaient être pour lui de pareilles entrevues : en effet, plusieurs des principaux officiers d'escadron de ce peuple qui marchaient sous les étendards de Juba, et dont les pères ayant servi sous Marius, avaient obtenu pour récompense des terres en ce pays-là, lesquels après la victoire de Sylla étaient passés sous la domination du roi Hiempsal, ces officiers, dis-je, prirent leur temps, la nuit, lorsque les feux furent allumés, pour se rendre eux, leurs cavaliers et leurs valets au nombre d'environ mille chevaux, dans le camp que César avait établi près d'*Uzita*.

Scipion et les autres chefs, instruits de ce malheureux événement, étaient encore dans la consternation qu'il leur avait causé, lorsque presque au même instant ils aperçurent M. Aquinius qui s'entretenait avec C. Saserna. Scipion lui envoie donner l'ordre de cesser une telle entrevue ; et comme il n'en continuait pas moins son entretien, voulant achever ce qu'il avait à dire, Juba lui dépêche un de ses courriers, qui en présence de Saserna : « Le roi, lui dit-il, vous défend « de poursuivre : » alors tout tremblant il se retira, et obéit à cette injonction royale. On

ne peut trop s'étonner qu'un citoyen romain après avoir obtenu de sa nation les plus hautes dignités de la république, n'ayant d'ailleurs à craindre ni pour sa patrie ni pour son bien, ait eu la bassesse d'obéir à un despote barbare plutôt qu'aux ordres de Scipion; et qu'il se soit montré attaché à la vie au point d'aimer mieux se retirer, que de venger son honneur par la mort de ceux même de son parti. Mais l'orgueil et l'insolence de Juba s'adressaient moins à M. Aquinius, patricien d'un ordre inférieur et homme nouveau, qu'à Scipion lui-même, ce général d'une famille aussi recommandable, et qui avait passé par toutes les charges. Car, comme avant l'arrivée du prince il portait le manteau de pourpre, on dit que ce monarque superbe lui fit entendre qu'il ne devait pas paraître vêtu de la même couleur que lui; en sorte que Scipion fut réduit à prendre le blanc, pour satisfaire Juba, le plus vain et le plus lâche de tous les hommes.

Le lendemain l'un et l'autre font sortir toutes leurs troupes, les rangent en bataille sur une hauteur qui se trouvait assez proche de notre camp, et s'y arrêtent. César suivit leur exemple; et disposa promptement les siens pour le combat dans la plaine à la tête de ses retranchemens, où il les retint, persuadé

que les ennemis qui avec les secours du roi formaient une armée si nombreuse, et s'étaient avancés les premiers, s'approcheraient de lui et commenceraient l'attaque. Ensuite ayant parcouru les rangs à cheval, il exhorte ses légions, donne le signal et attend que l'ennemi se présente. Pour lui, il avait de justes motifs pour ne pas trop s'éloigner de son camp : plusieurs cohortes se trouvant dans *Uzita* que Scipion occupait. César dont la droite était adossée à cette ville, avait lieu de craindre que s'il avançait au-delà, ces cohortes ne fissent une sortie pour le prendre en flanc. Ce qui le retenait encore, c'est que le centre de Scipion était couvert par un terrain embarrassé, qui aurait pu empêcher que ses troupes ne l'attaquassent librement.

Je ne crois pas devoir omettre ici quel était l'ordre de bataille des deux armées. Scipion posta ses légions et celles du roi à la tête; les bataillons numides, qui les soutenaient, offraient une telle étendue et avaient si peu de profondeur, que de loin ce centre ne semblait à nos légionnaires former qu'une seule ligne : tandis qu'il paraissait y en avoir deux sur les ailes. Les éléphants étaient distribués sur la droite et sur la gauche à égale distance, puis venaient l'infanterie légère et les troupes auxiliaires. A son aile droite il avait placé tous ses

corps de cavalerie qui se servaient de brides : car sa gauche était appuyée contre la ville d'*Uzita*, sans qu'il y eût un espace suffisant pour déployer ses escadrons. Voilà pourquoi à un mille environ de son aile droite il avait jeté sa cavalerie numide avec un nombre prodigieux de troupes armées à la légère, qui se trouvaient presque adossées à la colline; de sorte qu'elles s'étendaient assez loin au-delà de son armée et de la nôtre. Par-là son plan était de donner moyen à sa cavalerie de s'étendre, d'envelopper l'aile gauche de César lorsqu'elle en viendrait aux mains, sans qu'elle eût le temps d'y porter remède, et de l'accabler d'une grêle de traits, après y avoir répandu le trouble. Tel était ce jour-là l'ordre de bataille de Scipion.

Tel fut celui de César, en commençant par son aile gauche pour revenir à la droite. La neuvième et la septième légion étaient à l'aile gauche; la trentième et la vingt-neuvième à la droite; la treizième, la quatorzième, la vingt-huitième et la vingt-sixième au centre. Plusieurs cohortes tirées de ces légions, soutenues de quelques autres de nouvelles levées, composaient à la droite une seconde ligne. Il avait porté la troisième ligne vers son aile gauche, l'étendant jusqu'à la légion placée au milieu de son corps de bataille; et elle était

disposée de manière que l'aile gauche formait une triple ligne. Ce qui l'avait décidé à prendre cet ordre, c'est que ses retranchemens couvraient son aile droite; au lieu que sa gauche devait résister à tout l'effort des cavaliers ennemis, qui étaient fort nombreux. Il y jeta donc aussi tous les siens, et comme il ne comptait pas beaucoup sur eux, il les fit soutenir par la cinquième légion, l'entremêlant de troupes armées à la légère. Quant aux archers, il les répandit çà et là dans divers postes, entre autres sur les ailes.

Les deux armées ainsi rangées à trois cents pas au plus l'une de l'autre, restèrent en présence depuis le matin jusque vers les quatre heures du soir sans engager l'action; ce qui peut-être n'avait jamais eu lieu. Déjà César commençait à ramener ses légions dans ses retranchemens, lorsque tout-à-coup la cavalerie des Gétules et des Numides qui n'usaient point de brides, laquelle Scipion avait postée sur sa droite et séparée du reste de ses troupes, se mit en mouvement, et marcha droit au camp de César situé sur la colline, tandis que la cavalerie réglée de Labiénus immobile à son poste, tenait nos légions en échec. Alors, une partie de nos cavaliers, suivis de l'infanterie légère, s'avancent témérairement pour charger les Gétules et sans en avoir reçu

l'ordre; mais s'étant avec imprudence engagés au-delà d'un marais, ils ne purent soutenir l'effort des ennemis qui étaient très-supérieurs en nombre : de sorte qu'abandonnés des troupes légères, repoussés par les Barbares qui leur firent essuyer une perte assez importante, après avoir perdu un cavalier, vingt-six soldats d'infanterie légère, et eu plusieurs chevaux blessés, ils se replièrent sur les leurs. Scipion ravi de ce faible avantage, ramena le soir ses légions dans son camp. Mais sa joie fut de courte durée : car dès le lendemain, une partie des cavaliers de César s'étant rendus à Lébéda pour y chercher du blé, rencontrèrent dans leur marche des maraudeurs de la cavalerie numide et gétule; tombant sur eux lorsqu'ils s'y attendaient le moins, ils en tuèrent ou prirent une centaine environ. Pendant ce temps, César ne cessait d'occuper ses légions aux lignes et aux retranchemens qu'il pratiquait à travers la plaine, pour fermer le passage à l'ennemi dans ses excursions. De son côté, Scipion se retranchait à l'opposite, de peur que César ne lui interceptât toute communication avec les hauteurs. Ainsi dans les deux armées, l'un et l'autre chefs se partageaient entre les travaux et les combats que se livrait chaque jour leur cavalerie.

Cependant Varus instruit que la septième

et la huitième légion étaient arrivées de Sicile, fit sortir sa flotte du port d'Utique où il l'avait retenue tout l'hiver; l'ayant remplie de rameurs et de matelots gétules, il s'avance pour croiser, et se présente devant Adrumète avec cinquante-cinq vaisseaux. César qui l'ignore, envoie L. Cispus et vingt-sept galères se poster à Thapse pour servir d'escorte à ses convois, il fait partir aussi pour le même objet vers Adrumète treize autres galères sous la conduite de Q. Aquila. Cispus ne tarda pas à parvenir au but de sa navigation; mais Aquila eut un si mauvais temps, qu'il lui fut impossible de doubler le cap: de sorte qu'ayant trouvé une petite anse à l'abri de la tempête, il s'y mit à couvert avec ses vaisseaux hors de la vue des ennemis. Le reste de notre flotte se tenait en rade près Lébéda; et les matelots descendus à terre, étaient en partie dispersés sur le rivage, et en partie dans la ville pour acheter des vivres: ainsi elle se trouvait sans défense. Varus en est bientôt averti par des déserteurs; profitant de l'occasion, il sort du port d'Adrumète, arrive dès la pointe du jour avec toutes ses forces navales à Lébéda, brûle sans opposition les vaisseaux de charge qu'il trouve à l'ancre éloignés du port, et prend deux galères à cinq rangs de rames, et dépourvues de leur équipage.

César ayant appris cette nouvelle au moment où il visitait ses ouvrages à deux lieues de ce port, abandonne tout, et court bride abattue vers Lébéda. Après y avoir exhorté sa flotte à le suivre, il monte sur le premier brigantin qui se présente, prend en passant Aquila, qu'avait effrayé le grand nombre des vaisseaux, et se met à poursuivre les ennemis. Surpris de sa diligence et de son audace, Varus rebrousse chemin, et s'enfuit vers Adrumète avec tous ses navires. César le poursuit l'espace de quatre milles, reprit une de ses galères à cinq rangs, ainsi que tous ceux qui la montaient, et cent trente soldats que ses adversaires avaient commis à sa garde; une galère à trois rangs ayant voulu se mettre en défense, fut aussi prise avec tous les matelots et les rameurs dont elle était chargée. Le reste de la flotte ennemie doubla le cap, et rentra au port d'Adrumète. César ne put le faire avec le même vent : il resta donc en rade à l'ancre pendant la nuit; et le lendemain dès l'aurore il parut devant Adrumète, où il brûla tous les vaisseaux de transport qui étaient en rade, s'empara de tous les autres, ou les contraignit de se réfugier dans le port. Après cet exploit, il demeura encore quelque temps devant la ville, pour voir si l'ennemi voudrait en venir à un combat; puis il rentra dans son camp.

Sur la galère à trois rangs qu'il avait capturée, se trouvèrent P. Vestrius, chevalier romain, et P. Ligarius, qui après avoir combattu dans l'armée d'Afranius en Espagne, avait été pris, et relâché avec les autres. Depuis ayant suivi Pompée, échappé à la bataille de Pharsale, il était venu joindre Varus en Afrique. César le fit mourir à cause de son parjure et de sa perfidie; mais il accorda la vie à P. Vestrius, non-seulement parce que son frère avait payé à Rome la taxe imposée; mais encore parce qu'il justifia parfaitement sa conduite, car il représenta qu'après avoir été pris par la flotte de Nasidius et sauvé par Varus au moment où on le conduisait à la mort, il n'avait jamais pu depuis trouver moyen de rejoindre César et de passer sous ses drapeaux.

C'est une coutume parmi les habitans de l'Afrique, de pratiquer dans presque toutes les campagnes et les villages, des trous souterrains et secrets pour y serrer leur blé; ce qu'ils font à cause de leurs guerres fréquentes et des subites invasions de l'ennemi. César ayant eu connaissance de cet usage, fit partir vers minuit deux légions avec ses cavaliers, les envoyant à dix milles de son camp, d'où ils revinrent chargés de blé. Labiénus, à cette nouvelle, s'avance par les mêmes hauteurs

que César avait traversées le jour précédent jusqu'à sept milles de ses fortifications, et il y posta deux légions; espérant que les nôtres prendraient souvent la même route pour aller chercher du blé, il s'y tenait tous les jours en embuscade, dans des positions avantageuses et soutenu d'un grand nombre de cavaliers et de gens de trait.

Instruit de son projet par des transfuges, après avoir laissé passer quelques jours sans sortir de ses retranchemens, afin que l'ennemi continuant toujours, mais en vain, le même exercice, se relâchât de sa vigilance ordinaire et devînt plus négligent, César sortit un matin par la porte décumane avec huit légions de vétérans et une partie de ses cavaliers, qui ayant pris les devans, surprirent ceux qui étaient en embuscade cachés dans les vallons, massacrèrent environ cinq cents hommes d'infanterie légère, et réduisirent le reste à une fuite honteuse. Labiénus vint de suite au secours des siens avec toute sa cavalerie; et comme la nôtre était en trop petit nombre pour tenir contre tant d'assaillans, elle commençait à plier, lorsque César parut avec ses légions rangées en bataille. A cette vue, Labiénus étonné s'arrête; et César ramène sa cavalerie sans la moindre perte. Le lendemain

Juba fit mettre en croix tous ceux des Numides qui s'étaient réfugiés dans le camp, après avoir abandonné leur poste.

Cependant César voyant la disette de blé qui le pressait, réunit toutes ses troupes dans un seul camp, met garnison à Lébéda, dans Mahadia et *Acilla*, charge Cispus et Aquila de croiser avec leurs flottes, l'un devant Adrumète, l'autre devant Thapse, incendie ses fortifications d'*Uzita*; et vers trois heures du matin, après avoir placé son bagage à l'aile gauche, il part en bataille, et arrive devant *Agar*, ville souvent assiégée par les Gétules, et toujours courageusement défendue par ses habitans. De là, campant dans la plaine, il va chercher des vivres avec une partie de son armée dans les villages environnans, et rapporte une forte provision d'orge, d'huile, de vin et de figues, mais peu de blé; ce qui lui servit à rafraîchir ses troupes. De son côté, Scipion instruit de ce départ le suivit par les hauteurs avec tous ses soldats, et vint se poster à deux lieues de lui, où il forma trois camps séparés.

A dix milles de ses lignes, était une ville nommée Zerbi, située dans une plaine où s'étendait une partie de son camp, mais plus éloignée de celui de César, distant de six lieues de cette position. Scipion y avait envoyé

deux légions pour se procurer du blé. Averti par un transfuge, César transporte aussitôt son camp de la plaine sur une hauteur, afin qu'il soit plus en sûreté, y laisse des troupes à sa garde, et se mettant en marche vers trois heures du matin, il passe à la vue du camp ennemi avec son armée, et se rend maître de la ville. En même temps, il apprend que les deux légions ennemies étaient allées plus loin pour amasser du blé; et comme il se disposait à les poursuivre, il aperçut les troupes de Scipion qui marchaient à leur secours; ce qui l'arrêta. La prise de Zerbi fit tomber en son pouvoir deux chevaliers romains, dont l'un était C. Mutius Réginus, intime ami de Scipion, et qui commandait dans la place; et l'autre P. Arrius, membre des états d'Utique. Il se rend aussi maître de vingt-deux chameaux qui appartenaient au roi Juba, les emmène avec lui, laisse la garde de cette place à Oppius, son lieutenant, qu'il y établit avec une garnison, et se met en chemin pour se retirer dans son camp.

Comme il était peu éloigné des retranchemens ennemis, près desquels il lui fallait passer pour se rendre dans les siens, Labiénus et Afranius en embuscade sur les coteaux voisins avec tous leurs cavaliers et leur infanterie légère, parurent soudainement, et vin-

rent charger son arrière-garde. Se voyant attaqué, César détacha d'abord sa cavalerie pour soutenir leur premier effort ; en même temps il commande aux légions de mettre tout leur bagage en un seul endroit, et de donner sur l'ennemi. Dès leur premier choc, la cavalerie et les gens de trait de Scipion furent sans peine chassés de leur poste, et débusqués du coteau. César crut qu'après les avoir si maltraités, ils cesseraient leurs escarmouches ; mais à peine eut-il repris sa marche, qu'il les revit de suite descendre des coteaux voisins, en exécutant la manœuvre dont on a parlé, pour assaillir nos légions : car on ne saurait concevoir la vitesse et l'agilité de l'infanterie légère des Numides entremêlée dans leur cavalerie ; ils nous harcelaient tout-à-coup de concert, et disparaissaient aussitôt ensemble. Comme ils ne cessaient de fondre sur nous, dès que nous nous mettions en marche, et de se retirer lorsque nous faisions face ; que cependant ils n'en venaient jamais aux mains, et se contentaient de nous accabler de dards et de traits ; qu'en un mot ils avaient un genre tout particulier de combattre ; César sentit qu'ils n'avaient en vue que de le réduire à camper dans ce lieu où l'eau manquait, afin que ses chevaux et ses hommes, à jeun depuis trois heures du matin

jusqu'à quatre heures du soir, périrent de soif.

Ainsi considérant que le soleil était bientôt près de se coucher, et qu'il n'avait pas fait cent pas en quatre heures, il fait retirer toute sa cavalerie de l'arrière-garde, parce qu'elle avait perdu la plupart de ses chevaux, et ordonne à ses légions de se rendre chacun tour-à-tour à la queue, pour fermer la marche. Par ce moyen, il marchait lentement il est vrai, mais du moins avec plus de sécurité, et résistant mieux à l'impétuosité de l'ennemi, auquel il opposait ses légions. Cependant la cavalerie numide couronnant les hauteurs, s'étendait à droite et à gauche, tantôt cherchant à nous envelopper par sa multitude, tantôt suivant notre arrière-garde qu'elle harcelait; mais dès que trois ou quatre de nos vieux soldats seulement faisant face lançaient avec vigueur leurs javelots, plus de deux mille de ces cavaliers numides tournaient le dos de suite, et ne manquaient pas de revenir sur-le-champ en troupe à la charge, s'attachant à nos pas, et accablant nos légions d'une grêle de traits. Ainsi tantôt en marchant, tantôt en résistant, César ne put avancer qu'avec une lenteur extrême; de sorte qu'il était une heure de nuit, lorsqu'il arriva au camp avec tous les siens sains et saufs, n'ayant eu que dix blessés.

Labiénus perdit environ trois cents hommes ; un grand nombre furent blessés , et se retirèrent avec ses troupes fatiguées de leurs attaques soutenues. Scipion qui pendant ce temps-là était resté toujours en bataille à la tête de son camp avec ses éléphants pour imprimer plus de terreur , rentra aussi dans ses retranchemens.

Afin de nous former au genre de tactique nécessaire pour combattre un ennemi de cette espèce, César était obligé de s'y prendre , non comme un général à la tête d'une armée de vieux soldats vainqueurs et illustrés par les plus grands exploits ; mais comme un maître d'escrime , qui veut dresser des gladiateurs novices : il leur apprenait l'art de se garantir des ennemis ; de se présenter en bataille et de résister, suivant l'étendue du terrain qu'ils occupaient ; il nous montrait comment nous devions tantôt avancer, tantôt reculer, tantôt feindre l'attaque : en un mot, il nous marquait pour ainsi dire le but où devaient tendre nos javelots et la manière de les décocher. Il est vrai que l'infanterie légère des ennemis nous causait des inquiétudes et des embarras extraordinaires. Nos cavaliers n'osaient se commettre avec elle, parce qu'elle tuait leurs chevaux à coups de traits ; et l'agilité de leur course épuisait bientôt nos légions de fatigue ;

car lorsque le soldat romain pesamment armé, poursuivi par ces Numides, s'arrêtait pour fondre sur eux, ils évitaient facilement le péril par leur fuite légère.

Ce qui inspirait de mortelles alarmes à César; puisque toutes les fois que sa cavalerie en venait aux mains sans être soutenue de ses fantassins, elle ne pouvait résister à l'effort des escadrons ennemis et de son infanterie légère. Cette infériorité l'embarassait d'autant plus qu'il ne connaissait point encore leurs légions par expérience, et ne voyait pas comment il pourrait leur tenir tête, si elles étaient jointes à leur cavalerie et à leurs troupes légères, qui étaient admirables. Un autre sujet d'inquiétude pour lui, c'est que la grandeur et la multitude des éléphans effrayaient le soldat. C'était le seul obstacle auquel il avait trouvé néanmoins un remède. Ayant fait venir des éléphans d'Italie, pour que les siens s'accoutumassent à leur vue, connussent leur force, leur courage, et la partie de leur corps où ils devaient les frapper; en leur faisant voir ces animaux armés et bardés de fer, il leur indiquait la place qu'on leur laissait nue, et où il fallait diriger leurs coups. Par-là il voulait aussi habituer les chevaux à leur odeur, à leur cri, à leur forme, afin qu'ils n'en eussent point de

peur. Ce moyen lui avait admirablement réussi; car les nôtres ne se faisaient plus de peine de les toucher, et ils en connaissaient la lenteur; sa cavalerie leur lançait des traits émoussés, et la patience de ces animaux avait familiarisé le cheval avec eux.

Tourmenté pour les motifs que je viens de produire, César était plus retenu, plus circonspect qu'à l'ordinaire, et ne faisait paraître dans cette occasion ni la même ardeur, ni la même activité qu'autrefois : ce qui n'avait rien d'étonnant; car ses troupes étaient accoutumées à combattre dans les Gaules, pays couvert de plaines, ayant affaire à des Gaulois, hommes francs et sans finesse, et dont l'usage était d'employer la valeur plutôt que la ruse au milieu des batailles; au contraire dans la guerre présente il était obligé de leur apprendre à connaître les stratagèmes, les embûches et les artifices des ennemis, avec lesquels il fallait savoir ce qu'on devait faire ou éviter. Afin donc que ses soldats se pénétrassent plus promptement de cette nouvelle tactique, il avait soin de ne pas les tenir long-temps dans le même camp; mais il les faisait souvent changer, sous prétexte de chercher des vivres, convaincu que l'ennemi ne le perdrait point de vue, et s'attacherait à ses traces. Trois jours après, il

range avec grand soin ses troupes en bataille, passe ainsi avec elles devant le camp de ses adversaires, et leur présente le combat en rase campagne ; mais voyant qu'ils ne voulaient point s'y déterminer, il ramène au camp ses légions sur le soir.

Cependant des ambassadeurs lui arrivent de *Vacca*, ville voisine de Zerbi dont nous avons vu qu'il s'était rendu maître ; ils le prient et le conjurent de leur envoyer garnison, l'assurant qu'ils sont en état de lui fournir plusieurs objets nécessaires pour continuer la campagne. A la même époque, la faveur spéciale des dieux envers César, permit qu'un déserteur de cette ville vint avertir ces députés, qu'avant l'arrivée de notre garnison, Juba y était accouru avec ses troupes, l'avait assiégée, prise, et livrée au pillage, après avoir fait passer au fil de l'épée tous ses habitants.

Ayant fait la revue générale de son armée le 21 mars, César sortit de ses retranchemens le lendemain avec toutes ses forces, s'avança près de deux lieues dans la plaine, et parut en bataille environ à deux milles du camp de Scipion. Après y être resté assez long-temps à inviter l'ennemi au combat, voyant qu'il n'y était nullement disposé, il ramena ses troupes. Le lendemain il décampe,

et marche vers la ville de *Sarsura*, où Scipion tenait une garnison de Numides, et avait des magasins de blé. Instruit de sa marche, Labiénus part aussitôt avec ses cavaliers et ses gens de trait, attaque notre arrière-garde, et enlève quelques chariots de vivandiers et de marchands : enflé de ce léger succès, il approche hardiment de nos légions, qu'il croyait chargées de bagage, et conséquemment hors d'état de lui résister. Mais César avait prévu cet accident; dans chacune de ses légions il entretenait environ trois cents hommes armés à la légère. Il les fit donc marcher pour soutenir sa cavalerie contre celle de Labiénus. Alors celui-ci n'eut pas plus tôt aperçu les drapeaux des légions, que tournant bride, il prend honteusement la fuite, après avoir eu plusieurs soldats tués ou blessés. Ensuite les nôtres rejoignirent le corps de bataille, et continuèrent leur marche; ce qui n'empêcha pas Labiénus de nous suivre de loin sur la droite par les hauteurs.

Arrivé devant *Sarsura*, César la prit à la vue de Labiénus, et passa au fil de l'épée la garnison, sans que ce général osât la secourir : P. Cornélius, volontaire qui commandait dans la place, se défendit avec courage, y fut enveloppé et tué. César ayant distribué entre ses troupes tout le blé qu'il y trouva ;

arrive le lendemain devant Cairôan, où s'é-
tait jeté Considius avec une forte garnison,
et sa cohorte de gladiateurs. Notre chef com-
mence par reconnaître la place, et comme il
manquait des choses indispensables pour en
faire le siège, il part aussitôt, campe environ
à quatre milles de là dans un endroit où il
trouve de l'eau, le quitte au bout de quatre
jours, et regagne son camp proche d'*Agar*.
Scipion, à son exemple, ramène ses soldats
dans leurs anciens retranchemens.

Cependant ceux de *Thabennes*, ville à l'ex-
trémité du royaume de Juba dans un canton
voisin de la mer, après avoir vécu jusqu'alors
sous les lois et la domination de ce prince,
massacrent la garnison qu'il avait mise dans
leur place, et députent vers César pour lui
apprendre ce qu'ils viennent de faire, le
prieant de les soutenir et de les protéger en
considération d'un tel service rendu au peuple
romain. Approuvant cette action, il leur en-
voja le tribun M. Crispius, lui joignant une
cohorte, quelques archers, et un grand nom-
bre de machines pour la défense de leur
ville. Dans ce même temps, les soldats de
toutes les légions, qui pour cause de mala-
die, ou par suite des congés obtenus, n'a-
vaient pu passer en Afrique avec leurs corps,
arrivèrent au nombre de quatre mille légion-

naires , de quatre cents chevaux , et de mille hommes tant archers que frondeurs. César ayant donc fait sortir ces troupes et toutes ses légions , s'avança en bataille dans la plaine à huit milles de son camp, et à quatre de celui de Scipion.

An-dessus des retranchemens ennemis , se trouvait une ville nommée *Tegea* , où Scipion avait coutume d'entretenir une garnison de quatre cents cavaliers. Il les range à droite et à gauche de cette place , fait sortir ses légions de leurs lignes , et les dispose en bataille au pied d'une colline à un mille environ de ses fortifications. Comme Scipion restait immobile au même poste, et que le jour se passait inutilement, César ordonne à une partie de ses cavaliers de charger ceux de l'ennemi postés proche de la ville , et détache à la fois toute son infanterie légère avec ses archers et ses frondeurs pour la soutenir. Cet ordre exécuté, notre cavalerie ayant donné très-vivement, Pacidius commence à étendre la sienne sur un grand front, afin de pouvoir nous envelopper ; il n'en continue pas moins de se battre, en déployant une vigueur et une activité extraordinaires. A cette vue, César dirige contre lui trois cents soldats de la légion la plus voisine , du nombre de ceux qu'il faisait marcher avec leurs seules armes , et les

envoie au secours de ses cavaliers. De son côté, Labiénus détachait aussi sans cesse de la cavalerie fraîche pour relever et secourir ceux qui étaient blessés ou épuisés de fatigue. Enfin nos escadrons composés de quatre cents hommes seulement, étant hors d'état de soutenir l'effort des ennemis au nombre de quatre mille, et se voyant pressés d'ailleurs par l'infanterie légère des Numides, commençaient à plier, lorsque César fit partir un autre corps de cavalerie pour aller à leur secours. Alors les nôtres reprenant courage, chargent tous ensemble les ennemis, les repoussent, en tuent et blessent un grand nombre; après les avoir poursuivis l'espace de trois milles, et chassés jusque dans les montagnes, ils viennent rejoindre le gros de l'armée. César était resté jusqu'à quatre heures du soir en bataille; enfin il rentra au camp sans aucune perte. Dans cette action, Pacidius fut grièvement blessé à la tête d'un coup de javelot; quant à l'ennemi, une foule de ses officiers supérieurs et de ses plus braves soldats y furent tués ou couverts de blessures.

Voyant qu'il lui était impossible d'attirer les ennemis dans la plaine, ou de les engager à faire l'épreuve de leurs légions contre les nôtres, considérant d'ailleurs qu'il ne pouvait transporter son camp plus proche d'eux faute

d'eau , César sentit qu'ils comptaient moins sur leur courage , que sur l'extrémité où le réduisait le genre de privation dont nous venons de parler. En conséquence le quatre avril étant parti de son camp d'*Agar* à trois heures du matin , après avoir fait environ cinq lieues dans l'obscurité , il vint camper devant Thapse , où Virgilius commandait avec une forte garnison. Le jour même de son arrivée , il fit travailler à la circonvallation de la place , et se saisit de plusieurs postes avantageux où il disposa des troupes , pour empêcher l'ennemi de pénétrer jusqu'à lui , et d'approcher de cette ville. Cette entreprise mit Scipion dans la nécessité d'en venir à une bataille , pour éviter l'affront d'abandonner lâchement et de perdre Virgilius et ceux de Thapse qui se montraient si fidèles à son parti. Il suivit donc César par les hauteurs , et arriva enfin à trois lieues de cette place , où il établit deux camps.

Il y avait un marais d'eau salée , et entre ce marais et la mer un passage d'environ quinze cents pas , par lequel Scipion voulait se frayer un passage pour secourir les assiégés ; mais César qui s'y attendait , avait eu soin d'y construire un fort dès la veille , et d'y mettre triple garnison , tandis qu'avec le reste de ses troupes campées en croissant , il conti-

nuait les travaux autour de la ville. Scipion trouva donc ce chemin fermé : après avoir passé le jour suivant et la nuit au-dessus du marais, le surlendemain dès la pointe du jour il vint camper du côté de la mer, environ à quinze cents pas de nos lignes et du fort dont on a parlé ; il commença dès-lors à s'y retrancher. César l'ayant appris, retire aussitôt les siens du travail, laisse le proconsul Asprenas avec deux légions à la garde des retranchemens, et marche en diligence avec un camp volant vers le poste qu'occupait l'ennemi. En partant, il laissa une partie de sa flotte devant Thapse, recommandant à l'autre de venir se ranger derrière Scipion le plus près qu'elle pourrait du rivage, et d'observer avec soin le signal qu'il donnerait ; afin qu'alors ils jetassent aussitôt de grands cris, et que ses adversaires frappés de crainte et troublés par ce tumulte, fussent contraints de tourner la tête.

A son arrivée, ayant reconnu que les troupes de Scipion étaient disposées en bataille à la tête de ses retranchemens, les éléphans sur les deux ailes, tandis qu'une partie de ses soldats travaillait avec ardeur à fortifier le poste, César rangea lui-même son armée sur trois lignes, plaça la dixième et la seconde légion à l'aile droite, la huitième et la neuvième à la gauche, et cinq légions au



centre ; il mit à la tête de ces deux ailes cinq cohortes qu'il opposa aux éléphans, distribua ses archers et ses frondeurs dans les mêmes postes, et mêla son infanterie armée à la légère avec ses chevaux. Après cette disposition, parcourant à pied tous les rangs, il excite les vétérans à bien faire par le souvenir de leurs exploits dans les expéditions précédentes ; et il leur prodiguait les noms les plus flatteurs. Quant aux nouvelles levées, qui n'avaient point encore combattu en bataille rangée, il les exhortait à imiter le courage des vétérans, et à s'efforcer d'acquérir par la victoire l'honneur, la renommée et la place dont ceux-ci étaient en possession.

Tandis qu'il parcourait ainsi son armée, il aperçut dans le camp ennemi des symptômes de trouble et de frayeur ; les soldats consternés allant et venant çà et là sans aucun ordre, rentraient dans leurs retranchemens, ou en sortaient sans observer nulle discipline, et comme des hommes éperdus. Plusieurs autres ayant remarqué des mouvemens semblables, tous aussitôt l'environnent, généraux et volontaires ; ils le conjurent de ne pas balancer à donner le signal, jurant que les Dieux immortels lui offraient une victoire assurée. Comme il hésitait encore de satisfaire leur ardeur empressée, s'écriant qu'un tel

genre d'attaque lui déplaisait, et mettant tout en œuvre pour arrêter leur fougue; tout-à-coup, sans attendre ses ordres, on entendit à l'aile droite un trompette, forcé par les troupes, donner le signal du combat. En même temps toutes les cohortes s'ébranlent, et marchent à l'ennemi malgré l'opposition de leurs centurions, qui s'efforçaient mais en vain de les retenir, et de les empêcher de charger sans le commandement de leur général.

Comprenant alors qu'il n'y avait pas moyen de changer les dispositions du soldat, après avoir donné pour signal le mot *bonheur*, César monte à cheval, et se dirige vers l'ennemi à la tête de ses légions. Cependant la troupe des archers et des frondeurs de l'aile droite accable les éléphants d'une grêle de traits, et ces animaux effrayés du sifflement des frondes et des pierres qu'on leur lance, se tournent contre leurs propres gens qui marchaient serrés derrière eux, les foulent aux pieds, et se précipitent en foule vers les portes du camp qui n'était encore établi qu'à moitié. En même temps les cavaliers maures postés à la même aile que les éléphants, se voyant privés de ce secours, prennent les premiers la fuite. Ainsi après s'être promptement débarrassées de ces animaux, nos légions s'emparent des retranche-

mens ennemis : quelques-uns se font tuer malgré leur vigoureuse résistance ; les autres s'enfuient en désordre vers le camp qu'ils avaient occupé la veille.

Je ne crois pas devoir oublier ici le trait de courage d'un soldat vétéran de la cinquième légion. Un éléphant de l'aile gauche, devenu furieux par le mal que lui faisait éprouver une blessure qu'il avait reçue, s'était jeté sur un valet sans armes, et le tenant sous ses pieds et sous ses genoux, il l'écrasait de tout son poids, élevant et agitant la trompe avec des hurlemens épouvantables ; touché de ce spectacle, le vétéran marche contre cet animal. Celui-ci le voyant approcher le javelot à la main, abandonne le cadavre de sa victime, enlace le soldat de sa trompe, et l'enlève tout armé. Mais le brave Romain qui dans ce péril imminent voit qu'il ne faut pas perdre sa présence d'esprit, donne tant de coups d'épée sur cette trompe qui l'enveloppait, que son ennemi vaincu par la douleur, le lâche, et s'enfuit vers les autres éléphans, en poussant des cris terribles.

Cependant les troupes en garnison dans Thapse firent une sortie du côté de la mer, soit pour secourir leurs partisans, soit pour évacuer la place et chercher leur salut dans la fuite ; s'étant jetées à l'eau dont elles

avaient jusqu'à la ceinture , elles s'efforçaient de prendre terre ; lorsque les valets de l'armée et les esclaves qui gardaient le camp , les repoussèrent à coups de pierres et de dards , et les contraignirent à rentrer dans la ville. Ceux de Scipion ainsi mis en déroute , et fuyant de tous côtés dans la plaine , nos légions s'attachent aussitôt à leur poursuite , sans leur donner le temps de se reconnaître. Arrivés au camp où ils s'étaient sauvés , dans l'espérance de pouvoir de nouveau s'y retrancher , et s'y défendre , les fuyards cherchent un général capable de les commander et de les conduire. N'en voyant paraître aucun , ils abandonnent de suite leurs armes , et s'enfuient vers le camp du roi. Arrivés là , ils le trouvent occupé par nos troupes : alors désespérant de leur salut , ils s'arrêtent sur une hauteur , baissent leurs armes , et font le salut habituel des gens de guerre. Mais cette soumission ne fut qu'un faible secours pour ces malheureux : car nos vétérans transportés de fureur et de rage , non-seulement ne purent se résoudre à leur faire grace , quelques efforts que l'on fit pour les y engager ; mais même ils massacrèrent ou blessèrent plusieurs citoyens distingués de Rome qui se trouvaient parmi les troupes , et qu'ils accusaient de tenir pour le parti contraire. De

ce nombre furent Tullius Rufus ancien questeur, qu'un soldat frappa mortellement de son javelot; et Pompéius Rufus qui reçut un coup d'épée dans le bras, et aurait perdu la vie, s'il ne s'était réfugié promptement auprès de César. Cette insolence de la soldatesque obligea plusieurs sénateurs et chevaliers romains de se retirer, pour ne pas périr victimes des troupes, qui après une si grande victoire et d'aussi mémorables exploits, se croyaient tout permis, et s'imaginaient pouvoir tout oser impunément. Ainsi ces soldats de Scipion, bien qu'ils implorassent la clémence de César, et que lui-même suppliât les siens de leur pardonner, furent tous égorgés sous ses yeux, sans qu'il en échappât un seul.

Après s'être rendu maître des trois camps de l'ennemi, lui avoir tué dix mille hommes, et mis le reste en fuite, César rentra dans ses retranchemens, avec une perte de cinquante soldats et ne comptant qu'un petit nombre de blessés. De là il vint se présenter devant Thapsse, faisant marcher à la tête de ses légions soixante-quatre éléphans armés en guerre et chargés de tours, pour voir si Virgilius et les autres assiégés persisteraient dans leur obstination, quand ils auraient des preuves si manifestes de la défaite de leur parti. Lui-même

appelle Virgilius , le sollicite à se rendre , et lui fait tout espérer de sa douceur et de sa clémence ; mais voyant qu'il n'en recevait aucune réponse , il se retira de devant la ville. Le lendemain , après avoir sacrifié aux dieux , il assemble son armée à la vue de ceux de Thapse , la comble d'éloges , récompense tous les vétérans , et du haut de son tribunal distribue des largesses à chacun selon son mérite et ses services. De là il part , laissant le proconsul C. Rébellus avec trois légions pour continuer le siège ; et il envoie Cn. Domitius avec deux autres assiéger le Cairôan , où commandait Considius. Pour lui , il marche sur Utique , après avoir fait prendre les devans à M. Messala et à sa cavalerie.

Cependant celle de Scipion qui s'était sauvée de la bataille , ayant pris la même route , arrive à *Parada*. Ses habitans instruits par la renommée de la victoire de César , refusèrent de lui ouvrir les portes : elle les força ; et s'étant emparée de la ville , elle dresse un grand bûcher au milieu de la place , y jette tout ce qui pouvait appartenir aux citoyens , et après y avoir mis le feu , les y précipite enchaînés , et les y brûle cruellement tout vifs , sans distinction d'âge ni de sexe , puis se dirige aussitôt vers Utique. Caton , qui précédemment n'avait pas cru cette ville fort affection-

née à son parti, en raison des privilèges que lui accordait la loi Julia, s'était occupé d'en faire sortir la populace, après l'avoir désarmée, et contrainte de rester hors de la porte *Bellica*, camp qu'il avait environné d'une faible fortification, autour de laquelle il plaça des gardes; à l'égard du sénat, il le retenait dans la ville. La cavalerie de Scipion n'ignorant donc pas que ces peuples favorisaient le parti de César, attaque leur camp d'abord dès son arrivée, à dessein de venger par leur mort la honte de sa défaite; mais notre victoire leur donnant de l'audace, ils s'arment de pierres et de bâtons, et la repoussent. Ainsi désespérant d'emporter ce poste, elle envahit la ville, tue plusieurs citoyens, pille et ravage leurs maisons. En vain Caton fit ses efforts pour l'engager à cesser de pareils brigandages, et à défendre de concert avec lui la place; voyant qu'il ne pouvait y réussir, et sachant ce que ces cavaliers demandaient, pour se débarrasser de leurs sollicitations importunes, il leur fit compter à chacun cent sesterces. Faustus Sylla leur en donne autant de ses propre deniers, et partant d'Utique ensemble, ils gagnent les états du roi Juba.

Cependant plusieurs autres fuyards s'étant rendus aussi dans Utique, Caton les assemble avec les trois cents qui avaient fourni à Sci-

pion des subsides pour entreprendre la guerre, les exhorte à mettre en liberté les esclaves et à défendre la ville. Mais voyant qu'il y en avait peu qui voulussent prendre ce parti, et que les autres dans leur frayeur et leur consternation ne songeaient qu'à effectuer leur retraite, il ne leur en parle plus, et leur donne des vaisseaux pour aller chacun où il leur plairait. Pour lui, après avoir réglé ses affaires, et recommandé ses enfans à L. César, qui lui tenait alors lieu de questeur, il se retira dans sa chambre pour se coucher, sans que son visage ni ses discours annonçassent rien d'extraordinaire; il y porte secrètement son épée, et se la passe au travers du corps. Comme il ne mourut pas du coup, et qu'il fit du bruit en tombant, son médecin et les gens de sa maison qui soupçonnaient un tel suicide, accourent aussitôt, enfoncent la porte de son appartement, et se mettent en devoir de bander sa plaie; mais il arrache impitoyablement l'appareil de ses propres mains, et se tue lui-même de sang-froid. Bien que la cause qu'il avait suivie l'eût privé de l'affection de ceux d'Utique, néanmoins en considération de sa rare intégrité, qui le distinguait des autres généraux du même parti, et parce qu'il avait admirablement fortifié leur ville, et augmenté le nom-

bre de ses tours, ils lui rendirent les honneurs de la sépulture. Après sa mort, L. César voulant tirer avantage de cet événement, assemble le peuple, le harangue, et l'exhorte à ouvrir ses portes au vainqueur, l'assurant qu'il espérait tout de sa clémence. Les portes de la ville s'ouvrent donc, il en sort, et vient au-devant de notre général. Dans ce moment arrive Messala, qui d'après ses ordres, s'assure de la place, et met des gardes à toutes les portes.

Cependant César, parti de Thapse, parvint à *Usceta*, où Scipion avait de grands approvisionnemens de blé, des armes, des traits et autres munitions de guerre; cette ville n'était défendue que par une faible garnison; aussi s'en rendit-il maître d'abord. De là il gagne Adrumète, où pénétrant sans opposition, il se fait donner un état de l'argent, des vivres et des armes qui s'y trouvaient, et pardonne à Quintus Ligarius, et à Caius Considius le fils, qui alors y était renfermé. Le même jour il en partit, après y avoir laissé Livineius Régulus avec une légion, et continua sa route vers Utique. Dans sa marche, il rencontre Lucius César qui se jetant d'abord à ses pieds, lui demande la vie pour toute grace. César, naturellement porté à la clémence, lui pardonna facilement selon ses prin-

cipes d'humanité, ainsi qu'à Cécina, C. Ateius, P. Atrius, L. Cella père et fils, M. Eppius, M. Aquinius; son pardon s'étendit sur le fils de Caton et les enfans de Damasippe; et arrivant devant Utique la nuit aux flambeaux, il coucha hors de la ville.

Le lendemain matin il y fait son entrée, fait convoquer le peuple, loue et remercie les habitans d'Utique de l'affection qu'ils lui ont témoignée : il censura vivement au contraire les marchands romains et les trois cents qui avaient fourni de l'argent à Varus et à Scipion, s'étendit longuement sur l'énormité de leur crime, et finit par conclure qu'ils pouvaient se montrer sans crainte, déclarant qu'il leur accordait la vie, mais qu'il ferait vendre leurs biens, de manière pourtant que si quelqu'un d'entre eux voulait racheter ce qui lui appartenait, il pourrait le faire à l'enchère, en payant pour sa grace par forme d'amende la somme à laquelle on la porterait. Ceux-ci glacés de frayeur, et désespérant d'éviter la mort qu'ils méritaient, voyant à quel prix on leur offrait la conservation de leur existence, acceptèrent la condition avec joie et empressement, et le prièrent d'imposer lui-même une certaine somme sur tous les trois cents solidairement. Il y consent, et les taxe envers le peuple romain à deux cent mille grands

sesterces, payables en trois ans, de six mois en six mois. Loin de s'en plaindre, tous le remercièrent, et reconnurent que ce jour-là il leur avait rendu la vie.

Cependant le roi Juba qui s'était sauvé de l'action, se cachait de jour dans les villages avec Pétréius, et ne marchant que de nuit, il arrive enfin dans son royaume et se présente d'abord devant Zamora, ville où il faisait sa résidence ordinaire, où étaient ses femmes et ses enfans, dans laquelle il avait fait porter tout l'argent de ses états et ce qu'il possédait de plus précieux, qu'enfin dès le commencement de la guerre il avait fortifiée avec le plus grand soin. Mais les habitans qui à leur vive satisfaction avaient déjà connaissance de notre victoire, lui en interdirent l'entrée, parce qu'après avoir déclaré la guerre au peuple romain, il avait fait dresser un vaste bûcher au milieu de la place, dans le dessein, en cas de défaite, de les y précipiter tous avec leurs biens, après les avoir égorgés, d'y mettre ensuite le feu, de s'y tuer enfin lui-même, et de s'y brûler ainsi que ses femmes, ses enfans, ses sujets et tous ses trésors. Étant resté long-temps aux portes à les menacer sans rien obtenir, il eut ensuite recours aux prières, les suppliant de permettre qu'il revît ses pénates. Enfin voyant qu'ils persistaient dans

leur refus, et que ni ses prières ni ses menaces ne pouvaient les engager à le recevoir, il les conjure de lui rendre ses femmes et ses enfans, afin qu'il pût les emmener avec lui. Ne recevant aucune réponse et ne pouvant rien obtenir, il s'éloigne de la ville, et se retire à sa maison de campagne, suivi de Pétréius et de quelques cavaliers.

Aussitôt ceux de Zamora députent vers César qui était à Utique, l'informent de ce qui vient d'avoir lieu, et le prient de leur envoyer du secours, avant que Juba n'ait réuni des troupes pour les attaquer, l'assurant en même temps que tant qu'ils vivraient, eux et leur ville seraient à sa disposition. Après avoir loué ces ambassadeurs de tels sentimens, César les renvoya chez eux annoncer sa prompte arrivée. Il quitte en effet Utique le lendemain, et marche avec sa cavalerie vers le royaume de Juba. Cependant viennent à sa rencontre sur son passage plusieurs officiers de ce prince, qui implorent sa pitié : il accorde à leurs prières le pardon qu'ils demandaient; et ils arrivent à sa suite dans Zamora. Le bruit de sa clémence et de sa douceur se répandant partout, y attira auprès de lui presque toute la noblesse du royaume; il la rassure, et la met en état de ne rien craindre.

Cependant Considius, qui était dans la ville

de Cairôan avec sa famille, une garnison de Gétules et une troupe de gladiateurs, ayant appris la déroute de ses partisans, redoutant l'arrivée de Domitius et de ses légions, et désespérant de pouvoir garder cette place, l'abandonna, en sortit secrètement avec quelques Barbares, et chargé d'or, prit le chemin du royaume de Juba; mais les Gétules qui l'accompagnaient l'assassinèrent sur la route pour avoir son argent; puis chacun d'eux se retira où il put. Pour Virgilius, quand il vit qu'enfermé dans Thapse par mer et par terre, il se trouvait hors d'état de rien entreprendre; que tous ceux de son parti étaient morts ou en fuite; que Caton s'était tué à Utique; que Juba errait, abandonné et en butte au mépris général; que Sabura et ses troupes avaient été taillés en pièces par Sitius; qu'on avait reçu sans opposition César dans Utique; que d'une si grande armée il ne restait personne qui pût le secourir lui et ses enfans; après avoir reçu la parole du proconsul Caninius qui l'assiégeait, il se rendit avec la place et tout ce qui lui appartenait.

De son côté, le roi Juba qui trouvait les portes de toutes les villes fermées pour lui, désespérant de son salut, après s'être déjà battu contre Pétréius, afin qu'il parût du moins périr généreusement, en vint aux

main de nouveau avec lui; et comme Juba était plus vigoureux que Pétréius, il l'expédia facilement. Ensuite s'efforçant de se passer son épée au travers du corps, il ne put y parvenir, et pria un de ses esclaves de le tuer; ce qu'il obtint.

D'une autre part, Sitius après avoir défait et tué Sabura, général du prince, traversait la Mauritanie avec un petit corps de troupes pour venir trouver César, lorsque le hasard lui fit rencontrer Faustus Sylla et Afranius, lesquels allaient en Espagne avec la même cavalerie qui leur avait servi à piller Utique; elle était d'environ quinze cents chevaux. Sitius leur ayant dressé une embuscade de nuit, les attaque dès l'aurore; et à la réserve d'un petit nombre de cavaliers qui des premiers s'enfuirent, tout le reste fut tué ou pris. Faustus et Afranius furent faits prisonniers eux-mêmes, avec la femme de Faustus et ses enfans. Quelques jours après, dans une sédition qui s'éleva parmi les troupes, on massacra Faustus et Afranius. César accorda la vie à Pompeia, épouse de Faustus, et à ses enfans, et leur laissa tout leur bien.

A l'égard de Scipion, il s'était embarqué sur ses galères avec Damasippe, Torquatus et Plétorius Rustianus, à dessein de passer en Espagne, lorsque, après avoir été long-temps

le jouet des flots, il fut enfin jeté à Bone, où se tenait la flotte de P. Silius. Les vaisseaux de Scipion, peu nombreux, furent d'abord enveloppés et coulés à fond par ceux de Silius qui l'emportaient en grandeur; et Scipion périt, ainsi que tous ceux que nous venons de nommer.

Après avoir fait à Zamora la vente publique des biens de Juba, et de ceux des citoyens romains qui avaient porté les armes contre la république, César gratifia les habitans de cette ville qui avaient été d'avis d'en fermer les portes au monarque, réduisit ce royaume en province, supprima tous les impôts établis par Juba, y laissant Crispus Sallustius en qualité de proconsul, et de là se rendit à Utique. Il y fit vendre les biens des officiers qui avaient servi sous Juba et sous Pétréius; condamne ceux de Thapse à 50 mille écus d'amende, et leur district à 75 mille; ceux d'Adrumète à 75 mille également, et leur ressort à 250 mille : moyennant de pareilles taxes il exempta ces villes et leurs biens du pillage. Ceux de Lébéda dont Juba, les années précédentes, avait ravagé les terres, et en faveur desquels, sur leurs plaintes, le sénat avait nommé des arbitres, chargés de leur faire rendre ce qui leur avait été enlevé, furent condamnés à fournir chaque année trois cent mille livres

d'huile, parce qu'au commencement de la guerre, la division s'étant mise entre les principaux d'entre eux, ils s'étaient alliés avec Juba, et lui avaient fourni des armes, des soldats et de l'argent. Enfin la ville de Caire, comme peu considérable, ne fut soumise, pour contribution, qu'à payer une certaine quantité de blé.

Les affaires ainsi organisées, César s'embarque à Utique le 13 de juin, et arrive trois jours après à Cagliari en Sardaigne. Là il condamne les Sulcitains à une amende de deux cent cinquante mille écus, pour avoir reçu la flotte de Nasidius dans leur port, et lui avoir fourni des troupes; et au lieu du dixième qu'ils payaient, il les taxa au huitième, et fit vendre les biens de quelques-uns d'entre eux. De là il partit le 29 juin, côtoya l'île, et aborda au bout de vingt-huit jours à Rome, ayant été retenu dans les ports par les vents contraires.

GUERRE D'ESPAGNE,

PAR HIRTIUS.

I. Arrivée de César en Espagne, avec le secours donné à Mont-Maior. II. Siège de Tébala-Véja. III. Evénemens divers qui ont lieu jusqu'à la bataille de Munda. IV. Description de cette bataille. V. Prise de Cordone et de Séville. VI. Mort de Pompée l'ainé. VII. Les troupes de César s'emparent de Munda, etc.

An. avant J. C. 43 , de Rome 610.

PHARNACE vaincu et l'Afrique reconquise, ceux qui purent échapper au glaive du vainqueur, se retirèrent en Espagne avec le jeune Cn. Pompée. Celui-ci s'étant rendu maître de la province ultérieure, tandis que César s'occupait en Italie de distribuer des récompenses, s'efforça d'attirer les villes à son parti pour

être plus en état de résister. Ayant ainsi, par prières et par contrainte, assemblé une armée nombreuse, il se mit à ravager la province. Dans ces circonstances, plusieurs villes lui envoyèrent volontairement des secours; d'autres lui fermaient leurs portes. Dans les places qu'il emportait d'assaut, s'il se trouvait quelque citoyen qui eût rendu des services à Cn. Pompée son père, et qu'il fût riche, on lui supposait aussitôt un crime pour le perdre et lui enlever son bien, qui servait ensuite à enrichir des brigands. En gagnant ainsi à peu de frais ceux qui lui étaient contraires, son armée s'augmentait à tous momens : aussi les villes opposées à ses intérêts envoyaient-elles courriers sur courriers en Italie, pour solliciter des secours.

Dictateur pour la troisième fois, et promu de nouveau à cette dignité pour l'année suivante; après tant d'expéditions militaires, César accourt de suite en Espagne, pour terminer cette guerre. A peine arrivé, des ambassadeurs de Cordoue, qui avait abandonné le parti de Pompée, vinrent l'avertir que leur ville pouvait être emportée la nuit même, s'il voulait, parce qu'on ignorait qu'il fût encore dans le pays; les courriers que Pompée avait mis partout pour l'instruire de son approche, ayant été interceptés. Ils ajoutèrent plusieurs

autres raisons assez apparentes. Sur cet avis, il informa de son arrivée Q. Pédius et Q. Fabius Maximus qu'il avait mis à la tête des troupes, leur mandant de lui envoyer pour escorte la cavalerie qu'ils avaient levée dans la province. Mais il les joignit plus tôt qu'ils ne se l'étaient imaginé; en sorte qu'il ne put se faire escorter par cette cavalerie, comme il l'aurait désiré.

Sextus Pompée, frère de Cn., se trouvait alors avec une garnison dans Cordoue, qui passait pour la capitale de la province, tandis que l'ainé depuis quelques mois était occupé au siège de Monte-Maior. Instruits de l'approche de César, les assiégés lui envoyèrent des ambassadeurs qui, ayant passé secrètement au travers du camp de Pompée, vinrent le prier de les secourir le plus promptement possible. César qui savait que de tout temps cette ville avait eu un attachement extrême pour les Romains, fit partir vers les neuf heures du soir, six cohortes avec un nombre égal de cavaliers, sous les ordres de L. Julius Pacienus, brave officier, et bien connu dans la province. A peine ces troupes furent-elles au camp de Pompée, qu'il survint un si terrible orage, accompagné d'un vent si fort qu'on ne se voyait pas, et qu'à peine pouvait-on reconnaître son voisin; ce qui fut très-favorable

pour cette entreprise : car Paciécus étant venu là, fit marcher ses cavaliers deux à deux droit vers la ville au travers du camp des assiégés; et quelqu'un d'entre les sentinelles leur ayant demandé qui ils étaient, un des nôtres lui dit de garder le silence et de ne point faire de bruit, parce qu'ils cherchaient à s'approcher du mur pour surprendre la place : ainsi la garnison que l'orage empêchait déjà de faire une surveillance très-exacte, en fut encore détournée par cette réponse. Arrivés donc aux portes de la ville, à un certain signal les habitans nous y introduisent; et toutes nos troupes, tant cavaliers que fantassins, après avoir laissé une partie des leurs dans la place, poussant en même temps un grand cri, firent une irruption sur le camp des assiégés, lesquels ne s'y attendant pas, se crurent presque tous perdus.

Après avoir envoyé ce secours à Monte-Maior pour contraindre Pompée à en lever le siège, César marche sur Cordoue. En chemin, il fait prendre les devans à une troupe de cavalerie, et à plusieurs braves légionnaires armés de cuirasses, qui en approchant de la ville, montèrent en croupe derrière les cavaliers, sans que les habitans aient pu le savoir. Lorsqu'ils en furent tout près, les ennemis sortirent en foule pour accabler la cavalerie;

mais les légionnaires dont on vient de parler s'élançant de leurs chevaux, les attaquent avec tant de vivacité, que de cette multitude sortie de la ville, il n'en rentra qu'un petit nombre. Effrayé de cette disgrâce, Sextus Pompée en donne aussitôt avis à son frère, pour qu'il vienne en diligence à son secours, avant que César ne se fût rendu maître de la place. Ainsi Cn. Pompée, qui était sur le point de prendre Monte-Maior, levant le siège de cette ville sur les lettres de son frère, marcha vers Cordoue avec toutes ses troupes.

Arrivé au Guadalquivir, qu'il ne put traverser à gué à cause de sa profondeur, César y fit jeter de grands mannequins remplis de pierres, sur lesquels il construisit un pont composé de deux rangs de grosses poutres, qui prenaient depuis la tête du pont jusqu'à l'autre bord vers la ville; par ce moyen son armée passa en trois fois. Pompée se rendit au même endroit soutenu des siens, et campa de même en face de lui. Pour lui couper les vivres et lui intercepter toute communication avec la ville, César fit tirer un retranchement depuis son camp jusqu'au pont. Pompée suivit son exemple: en sorte que ces deux généraux se disputaient à qui s'emparerait le premier du pont; c'est ce qui tous les jours donnait lieu à de légers combats, où tantôt l'un, tantôt

l'autre avait l'avantage. Enfin les deux partis s'étant échauffés, on en vient aux mains; et tandis que de part et d'autre on s'efforce d'atteindre le pont, plus on s'approche, plus on se trouve resserré par les bords du fleuve, des deux côtés on s'y précipite, on se donne à l'envi mille morts, et l'on ne voit plus que des monceaux de cadavres entassés les uns sur les autres. C'est ainsi que durant plusieurs jours César fit tous ses efforts pour attirer les ennemis au combat dans la plaine, afin de finir promptement la guerre.

Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait les y contraindre, quoiqu'il n'eût mis obstacle à l'exécution de leurs desseins que pour les engager en rase campagne, il alluma pendant la nuit de grands feux, passe la rivière avec ses troupes et marche sur Tébala-Véja, une des plus fortes places qui tenaient pour ses adversaires. Averti par quelques transfuges que César avait franchi le fleuve, Pompée retira le même jour plusieurs de ses chariots et de ses balistes, qu'il s'était vu forcé de laisser en chemin à cause de la difficulté et de l'embarras de la route, et entra dans Cordoue. De son côté, César se retranche devant Tébala-Véja, et commence à l'investir. Sur cette nouvelle, Pompée part le même jour pour aller la secourir. Mais César s'était d'abord assuré de tous les postes avan-

tageux des environs, et y avait fait construire des forts, tant pour y mettre sa cavalerie, que pour y placer des corps-de-garde de fantasins afin de pourvoir à la sûreté du camp. Le matin qu'arriva Pompée, il y eut un brouillard si épais, qu'à la faveur des ténèbres, il trouva le moyen avec quelques cohortes et quelques escadrons d'envelopper la cavalerie de César, dont les ennemis firent un si grand carnage qu'il s'en échappa très-peu.

La nuit suivante, Pompée incendie son camp, passe la rivière de Guadajos, et traversant plusieurs vallons, il vient camper sur une montagne entre les deux villes de Tébala-Véja et de Lucubi. Cependant César était dans ses lignes, où il avait fait préparer des mantelets, et réuni tous les instrumens nécessaires pour continuer le siège. Ces pays élevés et montagneux semblent faits pour la guerre. Le fleuve de Guadajos coule au milieu de la plaine, mais plus proche de Tébala-Véja, qui n'en est éloignée que d'environ deux milles. Vis-à-vis de cette place, Pompée était campé sur des hauteurs, et à la vue de l'une et l'autre ville; il n'osa secourir les assiégés. Il avait cependant treize légions; mais il ne comptait guère que sur les deux composées des troupes de la province, lesquelles avaient quitté Trébonius; sur une autre tirée des colonies romaines établies dans

le canton, et sur une quatrième qu'Afranius avait amenée d'Afrique avec lui : le reste consistait en déserteurs et en fugitifs; à l'égard de ses cavaliers et de son infanterie légère, celle de César était de beaucoup supérieure en nombre ainsi qu'en valeur.

Ce qui facilitait du reste à Pompée les moyens de prolonger la campagne, c'est que tout ce pays est fort montueux, et très-propre à y établir des camps fortifiés : car presque toute cette province ultérieure de l'Espagne par la raison même qu'elle est très-fertile et très-abondante en eau, présente peu d'accès faciles pour l'attaque. Ajoutez que par suite des fréquentes incursions des Barbares, tous les lieux éloignés des villes sont munis de forts et de tours; et on les y couvre, comme en Afrique, de ciment et non de tuiles. Là se trouvent disposées des guérites, d'où, à cause de leur hauteur, la vue s'étend fort loin. La plupart des villes de cette province ont également été bâties sur des éminences et dans des terrains excellens; de sorte qu'il n'est pas aisé d'y gravir et d'y atteindre. Ainsi la situation seule de ces places de l'Espagne en rend l'attaque presque impossible, et l'on ne peut les emporter qu'avec la plus grande peine; c'est ce qui parut dans cette guerre. Car Pompée ayant pris ses positions (nous l'avons rapporté

plus haut), entre Tébala - Véja et Lucubi, et en face de ces deux postes; à quatre milles environ de son camp était une élévation très-avantageusement située, nommée le camp de Postumius, où César avait construit un fort et placé garnison.

Se trouvant couvert par cette même hauteur à une assez grande distance du camp de son ennemi, Pompée reconnut l'avantage du poste; et comme la rivière de Guadajoz nous en séparait, il crut que nous renoncerions à le secourir, vu la difficulté qu'offrait le terrain. Dans cette persuasion, il part vers minuit pour venir attaquer ce fort, qui incommodait beaucoup les assiégeans. Les nôtres le voyant approcher, poussent de grands cris, lancent une grêle de traits, et lui font un grand nombre de blessés. Ainsi ceux du fort s'étant mis en défense, César qui était dans son grand camp, averti de ce qui se passait, y accourut aussitôt avec trois légions. A son arrivée les ennemis pleins d'effroi prennent la fuite, laissant plusieurs morts et plusieurs prisonniers : beaucoup abandonnèrent leurs armes pour se sauver plus promptement, et l'on rapporta quatre-vingts de leurs boucliers.

Le jour suivant, Arguétius arriva d'Italie avec un renfort de cavaliers, et apporta cinq drapeaux qu'il avait pris sur les Sagontins. On

ne lui fit pas grand accueil, César ayant déjà reçu d'Italie des chevaux conduits par Asprénas. Cette nuit même Pompée mit le feu à son camp, et marcha vers Cordoue. Un roi nommé Indo, qui nous avait amené de la cavalerie et des fantassins, s'étant trop vivement engagé à la poursuite des ennemis, fut pris et tué par quelques soldats des deux légions levées dans la province.

Le lendemain, nos cavaliers poursuivirent très-loin vers Cordoue ceux qui amenaient de cette ville des vivres au camp de Pompée; cinquante furent pris entre autres avec leurs chevaux, et conduits au camp. Le même jour, Quintus Marcius qui servait sous Pompée comme tribun militaire, vint se rendre à nous. Vers minuit les assiégés firent sur nos troupes une sortie très-vive, et nous lancèrent de la ville des feux de toute espèce. Quelque temps après C. Fundanius, chevalier romain, passa du camp ennemi dans le nôtre.

Notre cavalerie le lendemain prit deux soldats d'une des deux légions indigènes. Ils se disaient esclaves; mais comme on les amenait au camp, ils furent reconnus par ceux des nôtres qui avaient porté les armes sous Fabius et Pédus, et quitté Trébonius. On les massacra sans leur faire aucune grace. On intercepta le même jour des courriers de Cordoue

se rendant auprès de Pompée, lesquels par imprudence étaient tombés dans notre camp : on leur coupa les mains, et on les renvoya. Suivant leur coutume, sur les neuf heures du soir les assiégés nous accablant d'une quantité prodigieuse de feux et de dards, nous blessèrent beaucoup de monde. La nuit s'étant écoulée, ils vinrent assaillir la sixième légion alors occupée aux travaux : on se battit avec acharnement; mais l'ennemi fut repoussé, bien qu'il eût l'avantage de combattre des hauteurs. Ainsi malgré leur sortie, et quoique nos troupes eussent le désavantage de combattre d'en-bas, ceux de Pompée rentrèrent dans la place, après avoir éprouvé une perte considérable.

Le lendemain Pompée fit tirer un retranchement, depuis ses fortifications jusqu'au fleuve de Guadajos; et quelques-uns de nos cavaliers qui étaient de garde, ayant été aperçus par un parti nombreux de l'ennemi, furent débusqués de leur poste et on leur tua trois hommes. Le même jour A. Valgius, fils de sénateur, qui avait son frère dans le camp de Pompée, monte à cheval et s'enfuit sans rien emporter de ce qui lui appartenait : les nôtres prirent un espion de la seconde légion ennemie; et le massacrèrent. Dans le même temps, on fit partir de la ville une espèce de

boulet sur lequel on avait inscrit que l'on donnerait avec un bouclier le signal du moment où il faudrait attaquer la place. Sur cette assurance, plusieurs des nôtres flattés de l'espoir d'escalader sans péril les murs de cette ville, et de s'en rendre maîtres, commencèrent le jour suivant à les saper, et détruisirent une grande partie de l'avant-mur (ils voulurent ensuite monter à l'assaut, et furent pris). Les assiégés les conservant avec autant de soin que s'ils eussent été des leurs, offrirent de les rendre, pourvu qu'on laissât sortir la garnison de Pompée; mais César répondit que sa coutume était de donner la loi, et non de la recevoir. Cette réponse rapportée aux habitans par ceux qu'ils avaient envoyés, ils poussent de grands cris, bordent leurs remparts, et lancent contre nous une grêle de traits; ce qui nous fit généralement croire que ce jour-là l'ennemi ferait une sortie vigoureuse. On donna un assaut général à la ville, et l'on se battit vivement durant quelques heures, jusqu'à ce qu'un coup parti d'une de nos balistes renversa une tour des ennemis avec cinq hommes qui s'y trouvaient, et un jeune homme que l'on y avait placé en sentinelle, pour avertir quand jouerait notre machine.

Peu de temps après Pompée fit construire un fort au-delà de la rivière, sans que nous pa-

ruissions nous y opposer ; ce qui le remplit d'une folle vanité, dans la fausse opinion où il était de l'avoir bâti presque sur notre terrain. Le jour suivant, tandis que selon sa coutume il s'approche de notre poste de cavalerie, quelques escadrons s'en étant détachés avec de l'infanterie légère pour l'assaillir, ils furent mis en fuite, et, à cause de leur petit nombre, foulés aux pieds par l'ennemi et les troupes légères qui l'accompagnaient. Comme l'action se passait à la vue des deux camps, ceux de Pompée en étaient d'autant plus fiers, qu'ils nous avaient poussés assez loin. Cependant les nôtres se ralliant à la faveur de leurs compagnons qui les soutinrent, suivant leur tactique, reviennent à la charge avec de grands cris ; mais l'ennemi refusa d'en venir aux mains.

Il arrive presque toujours dans les combats, lorsque la cavalerie met pied à terre pour se battre contre les fantassins, qu'elle ait le désavantage ; le contraire eut lieu dans cette rencontre. Car quelques troupes d'élite de l'infanterie légère ennemie étant venues attaquer nos cavaliers qui ne s'y attendaient pas, plusieurs d'entre eux en combattant s'aperçurent qu'ils n'avaient affaire qu'à de l'infanterie, et descendirent de cheval. Ainsi en peu de temps, le cavalier combattit comme un piéton, et le piéton comme un cavalier ; la

mélée fut même si sanglante que l'on s'égorgea jusque sous les retranchemens. Dans l'action les ennemis perdirent cent vingt-trois hommes ; un grand nombre d'autres furent dépouillés de leurs armes, d'autres couverts de blessures et reportés au camp. Nous n'eûmes à regretter que trois des nôtres ; douze fantassins et cinq de nos cavaliers furent blessés. Le même jour, à la suite de cette affaire, il y eut suivant l'usage un assaut donné à la place. Après avoir lancé sur nous un amas considérable de dards et de feux auxquels nous répondîmes courageusement, les assiégés commirent le plus horrible et le plus cruel des attentats ; après avoir égorgé sous nos yeux leurs hôtes, ils jetèrent leurs corps du haut des remparts : trait de férocité inouï jusqu'alors et dont les nations barbares pouvaient seules offrir des exemples.

Sur la fin du même jour, Pompée envoya secrètement donner ordre aux assiégés d'incendier pendant la nuit les tours et les retranchemens, et de faire une sortie vers minuit. En effet après nous avoir accablés d'une grêle de traits et de feux, et avoir réduit en cendres une grande partie de la muraille, ils ouvrirent la porte qui conduisait au camp de Pompée, et sortirent tous en armes, portant des fascines pour combler nos fossés, et des

crocs de fer pour abattre et brûler les tentes de paille dont s'étaient servis nos soldats afin de s'abriter contre le froid. Ils portèrent aussi avec eux de l'argent et des habits pour répandre l'un et l'autre, tomber sur nous, lorsque nous serions occupés au pillage, et se sauver ensuite au camp ennemi. Dans l'espoir qu'ils réussiraient, Pompée se tint pendant toute la nuit en bataille au-delà du fleuve de Guadajos. Bien que les nôtres eussent essuyé une attaque inattendue, cependant soutenus de leur courage, ils repoussent les ennemis, les contraignent de rentrer dans la ville, en blessent plusieurs, s'emparent de leurs armes et des effets qu'ils avaient apportés, et font quelques prisonniers qu'ils massacrent le lendemain. Dans le même temps un déserteur venant de la ville, nous apprend que Junius, sorti d'une mine où il était, après le massacre des habitans, s'était écrié, qu'on avait commis un crime affreux; que ces infortunés ne méritaient nullement un traitement pareil, eux qui les avaient reçus dans leurs foyers et jusqu'au pied des autels; qu'on avait violé le droit sacré de l'hospitalité à leur égard; qu'il avait ajouté beaucoup d'autres reproches, et que les assassins effrayés de ses discours avaient cessé le massacre.

Le lendemain Tullius et Caton, Portugais,

vinrent trouver notre général de la part de la garnison ; alors le premier prenant la parole :
« Que n'a-t-il plu aux Dieux immortels , lui
« dit-il , que j'eusse plutôt servi sous toi que
« sous Pompée , et qu'il m'eût été permis
« d'éprouver mon courage et ma constance
« en triomphant à ta suite au lieu de partager
« sa disgrâce ! puisque ses funestes louanges
« n'ont eu pour tout résultat que de con-
« traindre de malheureux citoyens romains
« sans secours , à se rendre comme ennemis ,
« après avoir été témoins de la ruine déplo-
« rable de leur patrie : puisque nous avons
« subi toutes les calamités de sa défaite sans
« avoir participé aux avantages de ses pre-
« miers succès , lassés d'être sans cesse en butte
« aux attaques de tes légions , de nous voir
« nuit et jour exposés au glaive et aux traits
« de tes soldats : soumis et vaincus par ta va-
« leur , abandonnés de Pompée , nous avons
« recours à ta clémence : cette grace que tu
« as faite à tant de peuples , daigne l'accorder
« à des citoyens supplians. » « Tel je me suis
« montré à l'égard des nations étrangères ; tel
« je me montrerai envers les citoyens qui
« se rendront à moi ! » Ainsi répliqua notre chef.

Lorsque les députés congédiés par César furent à la porte de la ville , Tib. Tullius ne

suivit pas Antoine qui-entrait ; mais retournant à la porte, il se saisit d'un homme. A cette vue, Antoine tira de son sein un poignard dont il lui perça la main. Ensuite ils se retirèrent tous deux auprès de César. A la même époque, un enseigne de la première légion vint se rendre, et nous apprit que le jour de l'escarmouche, sa compagnie avait perdu trente-cinq hommes, mais que dans le camp de Pompée, il était défendu de le dire, ni même d'avouer qu'on eût fait la moindre perte. Un citoyen qui, s'étant retiré au camp de César, avait laissé sa femme et son fils dans la ville, fut égorgé par son esclave qui s'enfuit secrètement vers Pompée, d'où il nous envoya un boulet, portant une inscription par laquelle il nous donnait avis des préparatifs que l'on faisait dans la place pour la défendre. Après avoir reçu ces lettres, ceux qui avaient coutume de lancer le boulet avec une inscription étant rentrés dans la ville, deux frères portugais vinrent se rendre à nous au bout de quelque temps, et nous apprirent que Pompée dans une harangue qu'il avait adressée à ses troupes réunies, avait déclaré, que puisqu'il ne pouvait venir au secours de la place, il fallait que les assiégés l'évacuassent pendant la nuit, et prissent le chemin de la mer : qu'un des assistans ayant

dit, qu'il valait mieux marcher au combat, que de paraître vouloir prendre la fuite, on l'avait aussitôt massacré. Dans ce même temps, on arrêta deux courriers que le général ennemi envoyait aux assiégés; César leur fit tenir les lettres dont ils étaient chargés pour eux, et comme un des deux messagers lui demandait la vie, il lui proposa d'aller mettre le feu à une tour de bois des habitans, avec promesse de tout lui accorder en cas de succès. Il était difficile d'y parvenir impunément; aussi à peine celui qui tentait l'entreprise en approcha-t-il, qu'il fut tué. La même nuit un déserteur vint nous apprendre que Pompée et Labiénus avaient témoigné leur indignation du massacre des assiégés.

Vers neuf heures du soir, une de nos tours de bois fut fendue depuis le pied jusqu'au second et troisième étage par le grand nombre de dards que les ennemis décochèrent contre elle. En même temps, on se battit sous les murailles avec la plus grande ardeur; et les assiégés profitant d'un vent favorable, brûlèrent une autre de nos tours. Le lendemain une mère de famille se précipita du haut des murs, et s'étant rendue à notre camp, nous dit qu'elle avait formé le dessein de passer du côté de César avec sa maison entière; mais que toute sa suite avait été arrêtée et égor-

géc. Au même instant on nous jeta du haut des murailles des tablettes, portant ces mots par écrit : « L. Minucius à César. Puisque Cn. « Pompée m'abandonne, si tu veux m'accorder la vie, je te promets de te servir avec « le même courage et le même dévouement « que j'ai montrés pour sa cause. » Les assiégés renvoyèrent en même temps à César les députés qui étaient venus le trouver la première fois, pour lui dire que s'il voulait leur laisser l'existence, ils livreraient la place le lendemain. Il leur répondit qu'il était César, et qu'il tiendrait sa parole. Ainsi avant le dix-neuf de février on lui rendit la ville, et il fut proclamé *imperator*.

Pompée eut à peine appris par quelques fuyards cette reddition, que décampant, il marcha vers Lucubi : s'y étant retranché, il fit bâtir des forts aux environs. César l'y suit, et vient prendre ses positions en face de son adversaire. Vers la même époque, un soldat d'une des deux légions indigènes, étant venu un matin nous trouver comme transfuge, nous annonça que le général ennemi après avoir assemblé les habitans de Lucubi, leur avait enjoint de faire une recherche exacte de ses partisans et des nôtres. Quelque temps après la soumission de la ville, on prit dans un souterrain l'esclave qui, nous l'avons dit

plus haut, avait égorgé son maître; et il fut brûlé vif. A la même époque, huit des principaux centurions armés de cuirasses et faisant partie d'une des deux légions levées sur les lieux, vinrent se rendre à César : il s'engagea aussi une action entre nos cavaliers et ceux de nos adversaires; nous y eûmes quelques gens de trait tués et blessés. La nuit suivante, nous prîmes quatre espions, dont trois esclaves, et l'autre était soldat d'une des deux légions du pays. Les premiers furent mis en croix; le soldat eut la tête tranchée.

Le jour suivant, plusieurs cavaliers et différentes troupes d'infanterie légère se rendirent du camp ennemi dans le nôtre. Dans le même temps onze cavaliers environ du parti de Pompée tombèrent sur ceux des nôtres qui allaient à l'eau, en tuèrent et firent prisonniers quelques-uns; mais huit de ces mêmes cavaliers furent pris. Le lendemain Pompée fit trancher la tête à soixante-quatorze personnes, qui passaient pour favoriser César; et il ramena les autres dans la ville; mais cent vingt s'échappèrent, et vinrent se rendre à nous.

Quelque temps après ceux d'Ossone, pris dans Téhala-Véja, furent députés avec quelques-uns des nôtres pour instruire les Ossoniens de l'événement, et leur représenter ce qu'ils devaient attendre du général ennemi,

dont les soldats égorgeaient leurs hôtes, et dont les garnisons commettaient mille délits dans les villes où on les avait reçues. Ces députés étant arrivés à Ossone, les nôtres qui étaient tous chevaliers romains ou sénateurs, n'osèrent y entrer : il n'y eut que ceux de la ville qui le firent. Après plusieurs conférences de part et d'autre, les personnes introduites dans les murs se retiraient pour aller joindre les nôtres qui les attendaient dehors, lorsqu'elles furent suivies par la garnison, qui de dépit les égorgea toutes, excepté deux, lesquelles s'enfuirent, et rapportèrent le fait à César. Ensuite les Ossoniens envoyèrent à Tébala-Véja deux espions qui leur confirmèrent le récit des ambassadeurs; alors tous les habitans se rassemblèrent, et voulurent lapider l'auteur du massacre, disant qu'il causait leur perte. Ils étaient près de le faire périr, lorsqu'il leur demanda la permission de venir trouver César, leur promettant de lui rendre bon compte de ce qui s'était passé. Ayant obtenu cette demande, il part, réunit des troupes; et lorsqu'il se croit assez fort, il entre secrètement de nuit dans la ville, égorge ceux des principaux et du peuple qui lui étaient contraires, et se rend maître de la place. Quelque temps après, des esclaves transfuges nous apprirent que Pompée faisait

vendre les biens des habitans, et qu'il n'était permis à personne de sortir de son camp avec une ceinture, parce que depuis la prise de Tébala-Véja, plusieurs effrayés du mauvais état des affaires, et ne voyant aucune apparence d'un heureux retour de fortune, s'enfuyaient dans l'Estramadure. Si quelque déserteur des nôtres venait se rendre à eux, on le plaçait aussitôt dans l'infanterie légère, où il ne gagnait que seize as par jour.

Dans la suite César rapprocha plus encore son camp de celui des ennemis, et fit tirer une ligne jusqu'à la rivière de Guadajos. Nos troupes étaient occupées à cet ouvrage, lorsque les Pompéiens vinrent les attaquer des hauteurs; et comme les nôtres ne voulaient point quitter leurs travaux, ils les accablèrent de traits du poste élevé qu'ils occupaient, et en blessèrent plusieurs. Là, suivant l'expression d'Ennius, nous fûmes contraints de plier; et comme nous nous aperçûmes que contre notre usage nous n'étions pas en état de tenir tête; deux centurions de la cinquième légion ayant traversé le fleuve, rétablirent le combat par leur courage, malgré la supériorité des ennemis. Un des deux succomba sous une grêle de traits qu'on leur lançait des hauteurs; l'autre s'étant mis en devoir de résister seul, et se voyant investi de toutes parts, voulut

battre en retraite, mais il fit un faux pas et tomba. Au moment de sa chute, les ennemis accourent en foule autour de lui : de leur côté nos cavaliers passent la rivière et poussent nos adversaires jusque dans leurs retranchemens; mais les ayant poursuivis trop loin et avec une trop grande ardeur, ils furent enveloppés par la cavalerie et l'infanterie légère; de sorte que s'ils n'eussent fait des prodiges de valeur, ils étaient tous pris : car les fortifications les resserraient si étroitement, que faute de terrain, à peine pouvaient-ils exécuter leurs manœuvres. Nous eûmes plusieurs soldats blessés dans ces deux actions, entre autres Clodius Aquitius : mais nous n'y perdîmes que les deux centurions dont on a parlé, et que l'amour de la gloire emporta trop avant.

Le lendemain les deux armées se rencontrèrent près de *Soricaria*. Nos troupes commencèrent à se retrancher. Pompée se voyant interdire la communication avec le fort d'Espéjo éloigné de cinq milles de Lucubi, fut contraint d'en venir à une bataille : mais loin de se laisser attaquer en plaine, de la petite éminence où il était campé, il voulut se saisir d'un poste plus élevé, ce qui l'obligeait nécessairement de passer par un endroit désavantageux. Ce dessein ayant fait prendre aux

deux chefs la route de cette hauteur pour s'en rendre maîtres, les ennemis furent prévenus par les nôtres qui les chassèrent de la plaine; ce qui nous donna un grand avantage. Car ceux de Pompée fuyant de toutes parts, nous en fîmes un carnage affreux. Ce fut la montagne et non leur valeur qui les sauva; et malgré leur position favorable, si la nuit ne fût survenue, bien que très-inférieurs en nombre, nous les eussions entièrement défaits. Les nôtres tuèrent trois cent vingt-quatre soldats de leur infanterie légère, et cent trente-huit légionnaires, sans compter ceux dont ils recueillirent les armes et les dépouilles. Ainsi fut vengée avec usure aux dépens de l'ennemi, la mort de nos deux centurions qui avait eu lieu le jour précédent.

Le lendemain, les troupes de Pompée s'étant rendues suivant leur coutume dans le même endroit, furent fidèles à leur premier plan: car à l'exception de leur cavalerie, personne n'osait paraître en plaine. Tandis que les nôtres s'occupaient des travaux du camp, les cavaliers ennemis commencèrent à escarmoucher; et leurs légions poussant à la fois de grands cris, nous défiaient au combat, de sorte qu'on les croyait disposées à engager l'action. Les soldats de César sortirent donc d'un grand vallon assez bas, et s'arrêtèrent en plaine dans un

terrain uni; mais nul ennemi n'osa s'avancer, excepté un certain Antistius Turpion, qui comptant sur ses forces, s'imagina qu'aucun de nous ne pourrait lui résister. Là, comme disent les poètes, on vit se renouveler la lutte d'Achille et de Memnon. Car Q. Pompéius Niger, chevalier romain d'Alcala, sortit de nos rangs pour le combattre. L'air martial et imposant d'Antistius avait attiré les regards de toutes les troupes qui abandonnèrent de suite les travaux pour être spectatrices de ce combat. La victoire semblait douteuse entre deux guerriers si redoutables; et l'on eût dit que la décision de la guerre dépendait du triomphe de l'un ou de l'autre. Ainsi les deux partis désirant avec la même ardeur voir leur champion remporter les honneurs du combat (. . . les uns et les autres attendaient l'événement dans une égale impatience. Ils en vinrent donc aux mains avec le plus grand courage, couverts d'une armure également brillante et d'un travail admirable; et certes leur combat aurait été bientôt terminé, si, comme nous l'avons dit, l'infanterie légère de Pompée, ne s'était postée assez proche de notre camp, afin de pouvoir soutenir sa cavalerie. . .). Cependant la nôtre se retirant et reprenant le chemin du camp, fut vivement poursuivie; mais nos soldats se réunissant,

chargent leurs adversaires avec de grands cris, les mettent en fuite, et les forcent de regagner leur camp après une perte considérable.

César en récompense de la valeur qu'il avait déployée en cette occasion, donna treize mille sesterces au corps de cavalerie de Cassius, dix mille à l'infanterie légère, et à Cassius cinq colliers d'or. Ce même jour A. Bébius, C. Flavius et A. Trébellius, chevaliers romains de la ville de Xérez, vinrent se rendre à notre général, avec un équipage très-magnifique. On apprit d'eux que tous les chevaliers romains qui servaient sous Pompée, avaient conçu le projet de passer aussi dans son camp; mais que sur la dénonciation d'un esclave, on s'était assuré de leurs personnes, et qu'eux-mêmes ayant trouvé une occasion favorable, ils en avaient profité pour s'enfuir. Le même jour on intercepta des lettres qu'écrivait Pompée à Ossone; voici leur contenu : « Si vous
« vous portez bien, j'en suis charmé; quant
« à moi, je suis aussi en bonne santé. Quoique
« nous ayons eu jusqu'à présent le bonheur
« de repousser l'ennemi, cependant je termi-
« nerais la guerre plus tôt encore que vous
« ne pensez, s'il voulait en venir aux mains
« en plaine; mais il n'ose exposer aux ris-
« ques d'une bataille des troupes composées
« de nouveaux soldats; et à la faveur de

« nos forts il prolonge la campagne. Il tient
« toutes les villes assiégées; et c'est de là
« qu'il tire des vivres. Je mets donc tous mes
« soins à conserver celles de notre parti; et
« au premier jour je mettrai fin à la guerre.
« J'ai dessein de vous envoyer quelques co-
« hortes. Il est certain qu'en ôtant à l'ennemi
« la ressource de nos vivres, nous le force-
« rons malgré lui d'en venir à un combat. »

Dans la suite, les nôtres étant occupés aux travaux sans garder beaucoup d'ordre, les ennemis nous tuèrent quelques cavaliers dans un plant d'oliviers où ils faisaient du bois. Plusieurs esclaves transfuges rapportèrent, que, depuis l'action qui avait eu lieu proche de *Soriccia* le cinq mars, les ennemis étaient dans une crainte continuelle, et qu'Attius Varus veillait sans cesse à la garde de leurs forts. Le même jour Pompée décampa, et vint se poster près de Séville dans un bois d'oliviers; et avant que César eût pris la même route, la lune se montra vers midi. De là Pompée ayant marché vers Lucubi, donna ordre à ses troupes en quittant cette place d'y mettre le feu, et de se retirer ensuite dans leur grand camp. César ayant ensuite attaqué la ville de *Ventisport*, et l'ayant forcée de se rendre, marcha vers *Carruca*, et prit ses positions en face de Pompée. Ce dernier brûla

cette ville, parce qu'elle avait refusé de lui ouvrir ses portes. En même temps, un soldat qui avait égorgé son frère dans le camp, fut découvert par les nôtres qui l'expédièrent à coups de bâton. De là César continuant sa route, arrive dans la plaine de Munda, et campe vis-à-vis de Pompée.

Le jour suivant, comme il se disposait à partir avec ses troupes, ses coureurs vinrent lui dire que Pompée était en bataille depuis minuit. A cette nouvelle, il donne le signal du combat. Pompée ne s'était hasardé à faire cette démarche, que parce que peu de temps auparavant il avait mandé à ceux d'Ossone qui étaient dans ses intérêts, que César refusait la bataille, vu la faiblesse des nouvelles levées qui formaient ses troupes. Ces lettres redoublaient en faveur de sa cause les bonnes dispositions des habitans. Ainsi dans l'opinion avantageuse qu'il avait d'eux, il se croyait en état de tout entreprendre. Car il se trouvait défendu et par la nature du lieu où était son camp, et par les fortifications de la place. En effet, nous l'avons dit, toute cette contrée est fort montueuse, et par-là même excellente pour la défense... (sans qu'aucune plaine divise ces hauteurs).

Je ne crois pas devoir passer sous silence ce qui eut lieu en cette occasion. Entre les

deux camps, se trouvait une plaine d'environ cinq milles d'étendue, située de manière que le camp de l'ennemi était également protégé par la nature du terrain, et par la position élevée de la ville. Du pied de ce camp, la plaine commençait à s'étendre, et était d'abord traversée par un ruisseau qui rendait l'approche du camp fort difficile, parce que sur la droite il formait un marais plein de gouffres. Voyant l'armée ennemie rangée en bataille, César ne douta point qu'elle ne s'avancât jusqu'au milieu de la plaine pour en venir aux mains. Les deux partis étaient en présence : la plaine offrait un terrain très-propre aux évolutions de cavalerie; et le jour était si beau et si serein, qu'il semblait que les Dieux immortels l'eussent préparé d'avance pour éclairer une bataille. Les nôtres s'en applaudissaient; plusieurs néanmoins éprouvaient quelque inquiétude, quand ils faisaient réflexion qu'ils en étaient enfin venus au point, que dans une heure le hasard allait décider de leurs biens et de leur vie. Nos troupes marchèrent donc au combat, persuadées que l'ennemi suivrait leur exemple. Mais il n'osa jamais s'éloigner de plus d'un mille de la ville et de ses murailles, à l'abri desquelles il avait résolu de combattre. Nous continuâmes donc d'aller en

avant; et bien que l'avantage du terrain invitât quelquefois nos adversaires à en profiter pour marcher à la victoire, cependant ils persistèrent constamment dans leur dessein de ne point abandonner leurs hauteurs, et de ne point s'éloigner des murs de la place. Nos soldats s'étant approchés lentement des bords du ruisseau, les ennemis ne cessèrent de défendre ce poste défavorable.

Leur armée se composait de treize légions, couvertes sur les ailes par la cavalerie, et par six mille hommes d'infanterie légère. Leurs troupes auxiliaires montaient à peu près au même nombre. Nous n'avions que quatre-vingts cohortes de fantassins et huit mille chevaux. Quand nous approchâmes de l'extrémité de la plaine, vers un endroit fort désavantageux, l'ennemi se tenait tout prêt à nous charger des hauteurs, de sorte qu'il eût été fort dangereux d'y passer. César qui s'en aperçut, ne voulut pas que ses troupes fussent exposées par sa faute, et leur fixa le point jusqu'où elles pouvaient avancer. Quand elles eurent entendu cet ordre, elles en manifestèrent leur ressentiment, se plaignant, qu'on leur arrachât des mains la victoire. Ce retard redoublait l'ardeur des ennemis : ils crurent que nous redoutions d'en venir aux mains avec eux.

S'avançant donc fièrement, ils s'engagèrent dans un poste désavantageux, dont nous ne pouvions cependant approcher sans un péril extrême. La dixième légion était à l'aile droite, suivant l'ordre accoutumé; la troisième et la cinquième à la gauche, avec les troupes auxiliaires et les cavaliers. Enfin on en vint aux mains avec de grands cris.

Bien que les nôtres l'emportassent en courage, néanmoins l'ennemi se défendait très-bien de sa hauteur; on poussait de part et d'autre des cris prolongés, et les traits volaient également des deux côtés: de sorte que les nôtres désespéraient pour ainsi dire de la victoire; car l'attaque et les vociférations qui servent surtout à épouvanter l'ennemi, se répondaient mutuellement dans cette circonstance. Cependant quoique la bravoure parût égale, grand nombre d'ennemis furent d'abord percés des coups de nos javelots. Nous avons dit que la dixième légion était à l'aile droite; et bien qu'elle fût peu nombreuse, elle se rendait fort redoutable par son courage, et pressa si vivement les ennemis de son côté, que pour se soutenir et n'être pas pris en flanc, ils furent contraints de faire passer une légion à leur aile droite. A peine eut-on exécuté ce mouvement que nos cavaliers se mirent à charger l'aile gauche ennemie; et les deux

armées se mêlèrent avec tant de valeur, qu'il était impossible de leur donner aucun secours. Là le cliquetis des armes, s'unissant aux cris et aux gémissemens des mourans, remplissait d'effroi le cœur des soldats novices; et comme le dit Ennius, on se battait pied contre pied, et le glaive serrait le glaive. Enfin quoique les ennemis combattissent avec une extrême vigueur, les nôtres commencèrent à les pousser, et les forcèrent de se réfugier sous les murs de la ville. Ainsi le propre jour de la fête de Bacchus, les partisans de Pompée battus et mis en fuite eussent tous été passés au fil de l'épée, s'ils n'avaient cherché un asile dans le même lieu d'où ils étaient sortis. L'ennemi perdit au moins trente mille hommes, outre Labiénus et Attius Varus auxquels on fit des obsèques: il eut aussi à regretter trois mille chevaliers romains, tant d'Italie que de la province. Nous y eûmes mille morts, cavaliers ou fantassins, et environ cinq cents blessés. Nous gagnâmes treize aigles, les drapeaux, les faisceaux. Dix-sept de leurs principaux lieutenans furent de plus faits prisonniers. Telle fut l'issue de cette bataille.

Les débris de l'armée vaincue s'étant réfugiés dans Munda pour s'y défendre, César fut contraint de faire le siège de cette ville.

Lorsqu'on en forma la circonvallation, les armes et les cadavres des ennemis tinrent lieu de gazon : la palissade fut composée de leurs javelots et de leurs dards, où paraissaient suspendus leurs boucliers; au-dessus s'élevaient leurs épées et leurs lances; les têtes de leurs morts comme rangées en ordre étaient tournées toutes vers la place. Ce fut de ces marques redoutables de notre bravoure, preuves éclatantes et bien propres à inspirer la terreur, que l'on environna la ville et les ennemis. Ainsi les Gaulois procèdent à l'attaque d'une place forte, après l'avoir comme investie des cadavres de leurs adversaires qu'ils entremêlent de piques et de traits. Après cette défaite, le jeune Valérius fuyant à Cordoue avec quelque cavalerie, informa de l'événement Sext. Pompée qui était dans la ville. Sur cette nouvelle, celui-ci distribuant entre ses cavaliers tout l'argent qu'il pouvait avoir, sort de la place vers neuf heures de l'après-midi, après avoir fait entendre aux habitans qu'il allait trouver César pour traiter de la paix. Quant à Cnéius, suivi d'une poignée de cavaliers et de fantassins, il prit pour aller joindre sa flotte, le chemin de Tariffe, ville distante de Cordoue d'environ cinquante-sept lieues; et lorsqu'il n'en fut plus qu'à trois, P. Calvitiu son ancien lieutenant, écrivit en son

nom qu'on lui envoyât une litière pour le porter dans la ville, parce qu'il était malade. Sur la réception de cette lettre, Pompée fut transporté à Tariffe. Ses partisans vinrent aussitôt (on pense que ce fut en secret) le trouver dans la maison où il était descendu, afin de prendre ses ordres relativement à la guerre; et les voyant réunis en grand nombre auprès de sa personne, sans sortir de litière, il se met sous leur protection.

Après la victoire de Munda, César ayant formé le blocus de cette ville, se rendit à Cordoue; ceux qui étaient échappés de la défaite s'y emparèrent du pont. Quand nous y fûmes arrivés, ils commencèrent leurs bravades, nous criant que nous n'étions qu'une poignée de fuyards, et nous demandant où nous voulions nous réfugier. En même temps, ils nous attaquèrent au passage du pont. César traverse le fleuve, et campe devant la ville. Là, s'était retiré après la bataille, Scapula le principal auteur du soulèvement des affranchis et des esclaves; s'y voyant assiégé, il les rassembla tous, se fit élever un bûcher, et dresser une table magnifique; ayant soin que la salle du festin fût décorée des plus riches tapis de pourpre; puis après avoir distribué sa vaisselle et son argent à ses domestiques, il soupa de bonne heure, but du vin mêlé de

nard et de résine : ensuite sur la fin du repas, il se fit tuer par un de ses esclaves, tandis qu'un affranchi qui servait à ses débauches, allumait le bûcher suivant son ordre.

A peine César eut-il pris ses positions devant la ville, que la discorde en vint à un tel point entre les habitans, dont les uns tenaient pour nous, les autres pour Pompée, qu'on les entendait presque de notre camp. Durant ces troubles, vinrent se rendre à César quelques légions qui se trouvaient dans la place, et composées pour la plupart de fugitifs, et des esclaves des habitans de la ville, qu'avait affranchis Sex. Pompée. Mais la treizième légion se mit en devoir de défendre Cordoue, et malgré les partisans de César elle s'empara des murailles et d'une partie des tours. Ceux-ci députèrent une seconde fois vers notre chef, pour le prier de faire entrer ses légions à leur secours. Ceux qui s'étaient sauvés de la bataille, voyant cette résolution, mirent le feu à la ville : les nôtres y pénétrèrent, chargent ces incendiaires, les taillent en pièces, et leur tuent vingt-deux mille hommes, sans compter ceux qui furent massacrés hors des remparts. Ainsi César demeura maître de la place. Pendant le séjour qu'il y fit, ceux qui après la déroute s'étaient réfugiés dans Munda, comme on l'a vu, et que nous y avions enfermés, firent

une sortie, où furent tués plusieurs d'entre eux; on repoussa le reste dans la ville.

De là César marche sur Séville, qui de suite lui envoie des députés pour le fléchir. Il leur promet de conserver la ville; et dans cette intention y fit entrer Caninius son lieutenant avec des troupes: pour lui, il campa hors de ses murs. Il y avait dans la place une forte garnison des troupes de Pompée, qui, pleines d'indignation que l'on y eût introduit celles de César, dépêchèrent à leur insu et fort secrètement un certain Philon, ardent partisan de Pompée, et très-connu en Portugal, vers Cécilius Niger, surnommé le barbare, qui campait à *Lenium* avec une troupe nombreuse de Portugais. De retour, Philon fut reçu dans la ville pendant la nuit; il y entra par esca-lade, égorga les sentinelles et la garnison de César, fit fermer les portes, et commença de nouveau à se mettre en défense.

Sur ces entrefaites, des députés de Tariffe vinrent apprendre à notre général qu'ils étaient maîtres de la personne de Pompée, espérant par ce service réparer la faute qu'ils avaient faite auparavant de lui fermer leurs portes. Cependant les Portugais entrés dans Séville, continuaient à s'y défendre; et César craignant que s'il faisait donner un assaut à la place, de tels scélérats n'y missent le feu et n'en dé-

truisissent les murailles, résolut de les laisser sortir pendant la nuit; ce qu'ils crurent pouvoir exécuter à son insu. En sortant, ils brûlent les vaisseaux qui étaient sur le Guadalquivir, et prennent la fuite tandis que nous étions occupés à éteindre l'incendie; mais nos cavaliers les atteignent et les taillent en pièces. Ensuite César ayant repris Séville, marcha sur Xérez, qui lui envoya des députés pour se soumettre. Dans le même temps, ceux qui après la bataille s'étaient retirés à Munda, fatigués de la longueur du siège, se rendirent pour la plupart; et l'on en forma une légion. Ensuite ils complotèrent entre eux et les assiégés, de tomber la nuit, à un certain signal, sur nos soldats qui étaient dans le camp, tandis que ceux de la ville feraient une sortie. Leur trahison découverte, la nuit suivante vers minuit, au mot dont on était convenu, ils furent tous conduits hors des retranchemens, et passés au fil de l'épée.

Pendant que César était occupé à soumettre sur son passage le reste des villes de la province, il s'éleva dans Tariffe une émeute au sujet de Pompée, entre ceux qui avaient député vers nous, et les personnes du parti contraire. Au milieu du feu de la sédition, les derniers se saisissent des portes, et font un grand carnage des autres. Blessé lui-même, Pompée

gagne ses vaisseaux, et s'enfuit avec trente galères. Instruit de sa fuite, Didius qui commandait notre flotte devant Cadix, se mit aussitôt à le poursuivre : en même temps il répandit des cavaliers et des fantassins sur le rivage, pour qu'il ne pût lui échapper. Dans son départ précipité de Tariffe, Pompée n'avait pas eu le temps de se pourvoir d'eau : aussi fut-il contraint, après quatre jours de navigation, de relâcher sur la côte pour s'en procurer ; et Didius qui le suivait, l'ayant atteint dans ces circonstances, lui prit quelques vaisseaux, et brûla le reste.

Pompée prit la fuite suivi d'un petit nombre des siens, et se rendit d'abord maître d'un poste fortifié par sa situation ; mais averties par les coureurs, notre cavalerie et nos cohortes envoyées à sa poursuite, marchèrent nuit et jour pour le joindre. Il était grièvement blessé à l'épaule et à la jambe gauche : il s'était donné de plus une entorse, qui surtout le retardait ; de sorte qu'en quittant la tour où il s'était réfugié, il fut réduit à se faire porter en litière. Un Portugais qui marchait devant selon l'usage militaire, l'ayant fait reconnaître, elle est de suite environnée de nos cohortes et de notre cavalerie. Se voyant découvert par la faute des siens, Pompée regagne au plus vite le poste avantageux qu'il avait

occupé d'abord; mais bien qu'il fût d'un difficile accès, et que vu l'avantage du terrain on pût aisément le défendre contre des troupes plus nombreuses, les nôtres ne balancèrent point à l'attaquer. Repoussées d'abord à coups de traits, elles battirent en retraite; ce qui en redoublant l'ardeur de l'ennemi dans sa poursuite, rendait les approches du fort plus difficiles. L'obstacle se renouvelant, malgré la continuité de leurs manœuvres, les nôtres reconnurent qu'ils ne pouvaient forcer les vaincus qu'en s'exposant aux plus grands périls; ils se déterminèrent donc à les assiéger en forme. Cette résolution prise, ils élèvent en très-peu de temps et avec une égale activité sur la pente de la colline une terrasse d'une hauteur capable de les mettre à même d'en venir aux mains avec les ennemis; ceux-ci s'en étant aperçus cherchent aussitôt leur salut dans la fuite.

Comme on l'a vu, blessé dangereusement, et de plus ayant une entorse, Pompée n'était pas en état de fuir bien vite. La nature du terrain ne lui permettait de se servir ni du cheval ni de la litière pour se sauver : et nos troupes massacraient de toutes parts les siens débusqués de leur fort, et dépourvus de secours. Alors se réfugiant dans le vallon, il se cacha au fond d'une espèce de caverne creu-

sée dans le roc, où nous n'aurions pu aisément le découvrir, si quelques prisonniers n'eussent décelé sa retraite. Il y fut tué. Le douze avril, César étant à Cadix, sa tête fut portée dans Séville, et exposée aux regards du peuple.

Après la mort du jeune Cn. Pompée, le même Didius dont on vient de faire mention, transporté d'un si heureux succès, fit mettre à sec quelques-uns de ses vaisseaux pour les réparer, et se retira dans un château voisin. Cependant les Portugais échappés de la déroute se rallièrent en assez grand nombre, et revinrent l'assaillir. Quoiqu'il fût très-attentif à garder ses vaisseaux, il se trouvait aussi quelquefois obligé de faire des sorties pour réprimer leurs courses fréquentes. Ces escarmouches qui se répétaient tous les jours, leur donnèrent lieu de lui dresser une embuscade; et en conséquence ils se partagèrent en trois corps. Les uns étaient destinés à incendier la flotte, et devaient rejoindre le gros des troupes après cette expédition; les autres s'étaient postés de manière que, sans pouvoir être aperçus, ils se tenaient prêts à charger l'ennemi. Ainsi Didius étant sorti de sa citadelle avec des forces pour les repousser, à un certain signal, un des corps portugais vint mettre le feu aux navires, tandis que les

autres s'élançant de leur embuscade en poussant de grands cris, se jetèrent sur l'arrière-garde des troupes sorties du château afin de poursuivre ces brigands dans leur fuite. Didius est tué avec plusieurs des siens après avoir fait des prodiges de valeur. Quelques-uns se sauvent dans des chaloupes qu'ils trouvent sur le rivage ; d'autres atteignent en nageant les galères qui étaient à l'ancre, et coupant les câbles, gagnent la haute mer à force de rames ; ce qui fut la cause de leur salut. Les Portugais s'emparent du butin. De Cadix, César retourne à Séville.

Cependant Fabius Maximus qu'il avait laissé comme chef au camp de Munda, poussait les travaux du siège ; de sorte que se voyant enfermés de toutes parts, les ennemis résolurent de se battre entre eux. Le carnage fut grand ; ensuite ils font une sortie. Nous profitâmes de cette occasion pour nous rendre maîtres de la ville, où nous fîmes le reste prisonniers ; et de là nous marchâmes sur Ossone, place non moins forte par sa position que par l'art, et dont la grandeur et les travaux multipliés semblaient devoir détourner un ennemi quelconque d'y mettre le siège. D'ailleurs il n'y avait de l'eau que dans la ville ; et à huit milles aux environs il eût été impossible de trouver le moind-

dre ruisseau : ce qui était d'un grand secours pour les habitans. Ajoutez que pour avoir du gazon propre à former des retranchemens, et du bois nécessaire pour élever des tours, il fallait l'aller chercher à deux lieues de là : car Pompée ayant coupé tous les bois environnans, les avait fait porter dans la place pour en rendre l'attaque plus difficile. Ainsi les nôtres étaient nécessairement contraints d'en tirer de Munda, qu'ils venaient de prendre.

Tandis que ces événemens se passent à Munda et à Ossone, César qui de Cadix était retourné dans Séville, y tint le jour suivant une grande assemblée; là, il rappelle, qu'au commencement de sa questure il avait particulièrement affectionné cette province; qu'après lui avoir témoigné la plus tendre bienveillance, il l'avait comblée de tous les privilèges imaginables; qu'ensuite pendant sa préture il avait obtenu du sénat en sa faveur la remise des impôts dont s'était plu de la charger Métellus, et qu'il l'avait affranchie de cette oppression; qu'en même temps s'étant déclaré son protecteur, il avait procuré plusieurs fois à ses députés l'honneur d'être admis au sénat, et qu'il s'était attiré une foule d'ennemis, en défendant leurs intérêts privés et publics;

qu'enfin pendant son consulat, et bien qu'absent, il avait rendu à la province tous les services possibles; que cependant au lieu de payer de reconnaissance tant de bienfaits, ils s'étaient toujours montrés ingrats, et envers lui et envers le peuple romain, non-seulement dans cette guerre, mais dans toutes les précédentes; c'est ainsi qu'il les avait éprouvés. « Quoique vous connussiez bien, « ajouta-t-il, le droit des gens, et celui des « citoyens romains, vous les avez violés « comme des Barbares, en portant mille fois « vos mains profanes sur la personne sacrée « des magistrats de Rome; en plein jour « vous avez voulu assassiner Cassius au milieu de la place publique; vous avez été si « mortels ennemis de la paix, que la république était toujours obligée d'entretenir « chez vous des légions; les bienfaits sont à « vos yeux des injures, les injures des bienfaits; et jamais vous n'avez pu montrer, ni « union dans la paix, ni valeur dans la guerre; « le jeune Pompée a trouvé chez vous un asile « dans sa fuite; vous avez souffert que simple « particulier, il usurpât les faisceaux et le souverain pouvoir. Après avoir massacré des milliers de citoyens romains, il leva des troupes « contre la république, et c'est à votre insti-

« gation qu'il ravagea vos terres et pillà la
« province. Et de qui pensiez-vous donc être
« vainqueurs? Moi détruit, ignoriez-vous qu'il
« restait encore au peuple romain dix légions,
« capables non-seulement de vous résister,
« mais même d'escalader le ciel?... »

FIN DU TOME SECOND.

666517









